This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vibert
2-VB

LA CONCURRENCE ÉTRANGÈRE

LES
INDUSTRIES NATIONALES

Celles qui naissent et grandissent

Celles qui meurent ou se transforment

La France sera coloniale ou ne sera pas.

THÈMES DE CONFÉRENCES

PAR

PAUL VIBERT

(THÉODORE VIBERT FILS)

BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS — 5, rue des Beaux-Arts, 5

NANCY — 18, rue des Glacis, 18

1895

Tous droits réservés

[redacted]

LES INDUSTRIES NATIONALES

LA CONCURRENCE ÉTRANGÈRE

LES
INDUSTRIES NATIONALES

Celles qui naissent et grandissent

Celles qui meurent ou se transforment

La France sera coloniale ou ne sera pas.

THÈMES DE CONFÉRENCES

PAR

PAUL VIBERT

(THÉODORE VIBERT FILS)

BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS — 5, rue des Beaux-Arts, 5 | **NANCY** — 18, rue des Glacis, 18

1895

Tous droits réservés

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
827140
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1919 L

REPRODUCTION INTERDITE AUX JOURNAUX
QUI N'ONT PAS UN TRAITÉ
AVEC LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

A LA VEUVE DE THÉODORE VIBERT
DU GRAND HISTORIEN
DE L'AUTEUR DES *GIRONDINS*
A CELLE QUI
PENDANT CES DIX DERNIÈRES ANNÉES
A SUIVI
ET ENCOURAGÉ MES TRAVAUX
A MA CHÈRE MÈRE
JE DÉDIE CE LIVRE
EN TÉMOIGNAGE D'AFFECTION
ET DE DÉVOÛMENT FILIAL

P. V.

Am... of Soc Serv
23 Feb 191

PRÉFACE

Lorsqu'en 1887 je publiais la **Concurrence Etrangère**, le volume, dans son avant-propos aux lecteurs, aussi bien que dans ses diverses parties, formait tout un programme d'économie politique qui ne saurait varier dans mon esprit et qui, tout en étant la raison d'être de l'écrivain, restera, je l'espère, l'honneur de ma vie.

Si l'apparition de mon volume a été si bien accueillie voilà près de dix ans, et si j'ai toujours trouvé de nombreux encouragements sur mon chemin, un peu dans tous les milieux, cela doit tenir, il me semble, à ce que je n'ai jamais perdu de vue deux idées maîtresses qui sont toujours saisies par les foules : le patriotisme et les questions contemporaines.

Lorsque vous parlez du premier d'une façon sérieuse et pratique, mais sans emballements inutiles, sans passions irraisonnées, ou sans haine d'un autre temps, vous êtes toujours sûr d'être écouté, car cette sagesse et cette modération répondent tout à la fois aux besoins du cœur et de l'esprit du plus grand nombre.

Lorsque par la presse ou par la tribune on entretient presque chaque jour le public des secondes, on est également certain de rencontrer des auditeurs bienveillants, parce que l'on parle une langue que chacun comprend, et parce que l'on traite de questions ou d'intérêts qui sont à la portée de tous.

Ce n'est pas, je l'ai déjà dit souvent, que j'attaque la science pure, les recherches spéculatives, les fouilles à travers les siècles accumulés du passé, encore moins que je méprise ceux qui y consacrent leur vie, hypnotisés par le plus pur des idéales, et par le plus noble des buts. Mais pour mon compte j'ai conçu la mission de l'économiste d'une façon moins relevée, sans doute, plus utilitaire peut-être, et je m'y arrête.

Cela ne revient-il pas à dire que je ne fais que de la vulgarisation en économie politique? sans aucun doute; et si le moyen a réussi en astronomie et en géographie, par exemple, pourquoi ne l'appliquerait-on pas à la science qui, par la force des choses, par les incessantes transformations de l'industrie, par les étapes successives du progrès, devient chaque jour la plus féconde, la plus nécessaire à l'humanité contemporaine.

Si je me trompe en émettant ces idées, je ne suis pas le seul, car les préoccupations mêmes de l'opinion publique semblent me donner raison. N'avais-je pas, en effet, dans les cinq cents pages compactes de la *Concurrence Etrangère*, cherché à donner un tableau fidèle des questions commerciales et économiques de ce temps, tout en formulant un programme.

Il paraît que l'analyse était encore trop réduite, trop compendieusement écrite, puisque depuis 1887, entraîné par l'intérêt et la puissance des sujets, aussi bien que par les précieux encouragements du public, j'ai dû reprendre et publier en volume ce qui n'avait été primitivement que des chapitres; et parmi ceux-ci les *Musées Commerciaux*, se sont transformés en volume, aussi bien que le chapitre consacré à l'électricité. Aujourd'hui, ce sont les *Industries Parisiennes* qui deviennent les *Industries Nationales* et forment l'objet d'un nouvel ouvrage; demain les *Transports* suivront et il est probable que la *Politique Coloniale* et les *Vins et Alcools*, dont les matériaux sont tout prêts, seront également appelés un jour à paraître en volumes séparés.

Tout cela ne constitue ni de nouvelles idées, ni un nouveau programme, mais seulement le développement logique et normal et de ces idées et de ce même programme.

Est-il bien nécessaire de les rappeler ici? car ceux qui me font l'honneur de me lire et de m'écouter depuis près d'un quart de siècle les connaissent bien. Les moyens seront toujours les mêmes, grands travaux à l'intérieur, Paris port de mer, Canal des deux mers, transsaharien, achèvement de notre outillage national; mise en valeur de nos Colonies à l'extérieur, création d'une marine marchande qui semble chaque jour plus insuffisante; lutte acharnée, tenace et résolue, en un mot, par tous les moyens pratiques dont on peut disposer, contre la concurrence étrangère.

Le but lui aussi ne varîra pas, car il sera toujours le développement, la grandeur et la prospérité de la France républicaine; et si l'on voulait, pour une fois, me permettre une velléité de chauvinisme, j'ajouterais que les progrès à travers le monde seraient peut-être d'autant plus rapides que la France continûrait à être

plus grande et plus glorieuse, en marchant à la tête de l'émancipation humaine.

***

Voulant donner une impression aussi exacte que possible du mouvement des industries nationales en cette fin de siècle, et non pas l'historique même de toutes ces industries, il ne pouvait me venir à l'esprit d'écrire environ treize cents monographies, ce qui m'eut entraîné infiniment trop loin. C'est pourquoi depuis longtemps j'avais résolu de m'en tenir à un cadre nettement déterminé.

Dans la *Concurrence Etrangère*, je m'étais occupé particulièrement des industries qui naissent et grandissent, on verra que je n'ai pas sensiblement modifié cette partie dans le présent volume.

Plus tard il m'a paru intéressant de réunir en un court travail les industries qui meurent ou se transforment, elles forment l'objet de la seconde partie de ce volume, et j'espère que l'ensemble représentera un tableau suffisamment vivant de l'état actuel de nos industries, pour donner aux lecteurs le goût d'en poursuivre eux-mêmes l'étude plus avant.

Si j'ai restreint moi-même mon sujet de façon à le réduire au panorama d'ensemble qui paraît l'instrument de démonstration le plus utile dans la main du vulgarisateur, n'est-il pas bon, cependant, de s'efforcer de faire comprendre toute l'étendue et toute l'importance d'un pareil sujet, en en traçant, en quelque sorte, toutes les grandes lignes par quelques exemples pris au hasard.

On trouvera parmi les industries qui grandissent, un chapitre sur le pétrole ; mais combien n'aurais-je pas pu en consacrer à toutes les autres huiles entrées depuis vingt-cinq ans dans toutes les consommations, qu'elles soient végétales ou non, à commencer par les arachides.

Et si précisément les huiles, le gaz et l'électricité ont transformé l'éclairage moderne en créant, pour chacun d'eux, de vastes industries qui demanderaient la consécration d'un volume spécial, ne serait-il pas intéressant, en même temps, si la place ne nous faisait défaut, de s'attarder à étudier les industries secondaires, les commerces parasitaires, si l'on veut, qui sont d'autant plus intéressants, qu'ils permettent presque toujours à l'ingéniosité de l'esprit parisien de se révéler toute entière.

Ce sont les Américains, direz-vous, qui ont inventé les hautes lampes sur piédestaux, c'est possible, mais combien n'y avons-nous pas apporté de grâce personnelle et de cachet artistique, et si nous

en sommes à la seconde édition, elle est suffisamment revue et corrigée par le flair impeccable de nos ouvriers d'art.

Et les abat-jour immenses qui mettent en œuvre les étoffes chatoyantes, les soies, les satins aux reflets mouvants, les fleurs artificielles, les guipures, les dentelles, les perles et mille autres objets ont dû convaincre d'impuissance les lampistes eux-mêmes, qui ont été obligés de recourir à la main experte et aux doigts de fée de nos modistes.

Créant ainsi une amusante confusion entre les pouvoirs..... créateurs, d'ordres différents.

Si la photographie remonte relativement déjà loin dans l'ordre industriel et peut être placée parmi les douairières, combien jeunes sont ses filles, et combien bienfaisantes et nombreuses sont les révolutions qu'elles ont opérées dans l'art et dans le domaine de l'esprit. C'est ainsi qu'il eut été encore du plus haut intérêt de s'occuper de la photogravure, de la photoclyptie, de l'héliogravure, du gilotage, des procédés, etc., etc., qui, sous des formes diverses et multiples mais presque toujours identiques, sont devenues les interprètes, les camarades, et je dirai presque les compagnes inséparables de la pensée de l'écrivain moderne.

En les rappelant ici, ne dois-je pas avoir un remords : est-ce bien d'industrie qu'il s'agit, et ne serait-ce pas plutôt d'art pur vulgarisé et mis à la portée de toutes les intelligences, comme de toutes les bourses.

Encore un ancêtre, puisque l'un de mes grands oncles en fut l'un des inventeurs au commencement du siècle, je veux parler du vélocipède, dont la fille née d'hier a fait un si joli chemin dans le monde; que n'aurait-on pas à dire sur la bicyclette, qui est une des formes anecdotiques, si l'on veut, de la création des moyens de transport, mais qui n'en est peut-être pas une des moins utiles.

Et c'est ainsi que, sans m'occuper de toutes les industries nationales en général, mais seulement de celles qui naissent ou grandissent, j'aurais pu en faire défiler l'interminable et glorieuse théorie, dans plusieurs tomes compacts, sous les yeux émerveillés de mes lecteurs.

Mais, encore une fois, le programme de vulgarisation ne pouvait admettre les développements didactiques d'une intéressante mais parfois fastidieuse technicité.

***

J'ai obéi aux mêmes préoccupations et employé le même procédé, en parlant des industries qui disparaissent ou se transforment,

me contentant de donner les exemples les plus saillants, capables de fournir un tableau d'ensemble sans entrer dans la multiplicité des détails. Et, à ce propos, j'éprouve le besoin de déclarer que j'ai presque toujours pris le mot industrie dans son sens le plus large, ne m'en tenant pas toujours à la transformation de la matière première, et l'étendant, sans difficulté, à toutes les manifestations commerciales, quelles qu'elles soient. Au fond, avais-je le droit de faire autrement? Car n'y a-t-il pas dans ces transformations une part sociale aussi curieuse, sinon aussi importante, que la partie purement industrielle elle-même; et n'est-on pas obligé, parfois, de recourir même à la langue qui laisse des témoins et des apports si suggestifs, comme nous le verrons plus loin.

Ceci dit, n'aurait-il pas été tout indiqué de procéder respectueusement à l'enterrement des maîtres de pension qui, après avoir vendu pendant de si longues années, avec des bénéfices si respectables des soupes si défectueuses saupoudrées d'un peu de latin, en sont réduits eux-mêmes à ne plus pouvoir gagner leur pain, pris entre l'Etat laïque qui représente le dernier perfectionnement de l'enseignement pédagogique et les congrégations religieuses qui semblent satisfaire aux aspirations de quelques-uns.

Dans un ordre d'idées moins relevées, la machinerie n'a-t-elle pas tout à coup, du jour au lendemain, à Paris, il y a quelques années, dans une industrie qui paraissait cependant bien restreinte, jeté huit cents ouvriers sur le pavé en la tuant subitement, j'ai nommé la clouterie pour ferrer les chevaux ; la main des rudes travailleurs était remplacée par la machine, jetant sur le marché des millions de clous par jour, et pour comble d'infortune, elle fonctionnait en Suède et en Norwège... toujours la concurrence étrangère. Le forgeron n'avait donc qu'à changer de métier ou à mourir de faim, et si l'incident est passé presqu'inaperçu, il n'en constitue pas moins un des mille drames, si poignants pour la classe ouvrière, de la grande lutte industrielle des temps modernes.

Aujourd'hui nous commençons à lutter dans la partie et nous opposons machine à machine ; mais cela aura pris des années, et, en attendant, il faut donner du pain aux petits qui pleurent au logis...

Une foule d'industries ou de modestes commerces disparaissent ainsi lentement autour de nous, sans que nous y prenions garde. Les coiffeurs pour dames n'ont plus de clientes, est-ce parce que ces dernières sont devenues moins coquettes, ou les femmes de chambre plus adroites, grave problème que je n'oserais résoudre.

Le cabinet de lecture, le bon vieux cabinet de lecture que l'on retrouvait un peu partout dans Paris, et plus particulièrement dans le quartier des Ecoles, n'est plus qu'un souvenir qui peut aller de pair avec les porteurs d'eau ; et cependant combien était indispensable et populaire, je dirais presque, l'institution chez tous les lettrés, chez tous les vieux Parisiens du temps de mon enfance, qui ne remonte guère qu'au commencement de l'Empire. Je me souviens que mon père n'aurait pas pu se passer un seul jour de son cabinet de lecture, non pas pour y demeurer longtemps, mais pour y consulter rapidement les journaux et les revues.

C'est, qu'à ce temps-là, si les journaux étaient peu nombreux, ils étaient chers ; il n'y en avait pas au-dessous de 15 centimes et pour le même prix ou 25 centimes au plus, on les lisait tous dans le cabinet de lecture de son quartier.

Aujourd'hui le journal à un sou a tué ce petit commerce si spécial, il n'est pas un ouvrier qui n'ait son journal le matin, il lit ceux des camarades à l'atelier, et tandis que la presse se démocratisait, les vieilles et respectables dames qui tenaient les cabinets de lecture, ont été reléguées au musée des antiques ou tiennent des cabinets d'un ordre plus discret, et c'est à peine si la génération présente conserve un souvenir lointain de leurs grands bonnets de soie noire et de leur mise cachant une décente pauvreté.

Il n'est pas jusqu'aux maisons hospitalières qui fonctionnent sous l'œil protecteur du gouvernement, et qui étaient comme les bateaux de fleurs de la capitale, qui n'aient presque disparu sous les coups de la concurrence individuelle.

Si on avait le temps et le loisir de décomposer chaque acte de la vie, on serait surpris de voir que si, en somme, l'existence s'écoule toujours aussi monotone, on ne se sert plus, du moins, des mêmes instruments ou des mêmes productions.

Ainsi je disais tout à l'heure que l'homme de lettres n'avait plus son cabinet de lecture, il est privé également de sa vieille encre fabriquée avec la noix de galle et remplacée par le violet de Perkin, couleur dérivée de l'aniline.

L'oignon rouge du Nord, le plus fort de tous les oignons, devenait autrefois l'oignon glacé ou brûlé très doux et très sucré, aujourd'hui il est remplacé par la boule de caramel, de fabrication inconnue le plus souvent et peu saine peut-être.

La chimie ne se contente donc plus de falsifier nos encres, elle transforme notre pot-au-feu et nos confitures, ce qui peut être très glorieux pour la science et peu profitable pour l'estomac.

Cela tient à ce que tout se fait vite et que nous n'avons conservé que par ouï dire le souvenir — je ne dirai pas des mœurs calmes, car je ne suis pas de ceux qui pleurent le passé — mais lentes de nos grands parents.

Les sabliers ne sont plus employés qu'en mer sous le nom d'ampoulettes pour mesurer la vitesse au moyen du loch, et encore ? On ne s'en sert même plus pour cuire les œufs à la coque, comme on le faisait dans ma toute petite enfance chez mes grands-parents ; il était cependant bien amusant le sablier avec sa double ampoule, et quelle attraction n'exerçait-il pas sur mon enfantine imagination.

La clepsydre elle-même est aussi oubliée et l'eau est allée rejoindre le sable dans les souvenirs d'antan.

Aujourd'hui l'électricité, l'air comprimé et même le vide — son contraire, — portent l'heure à domicile, et ces instruments vieillots et primitifs, suivant que nous les jugeons au point de vue scientifique ou que nous nous reportions vers le passé, nous font sourire de pitié ou d'attendrissement.

***

Ne disais-je pas tout à l'heure que je serais obligé d'en appeler à la linguistique dans ce monde où l'économie politique seule semblait devoir régner, dans ce milieu terre-à-terre des industries courantes. En effet, n'est-il pas curieux de constater que les industries naissent, grandissent, se transforment ou disparaissent, mais que, quel que soit leur sort, elles semblent toutes destinées à laisser dans la langue une trace qui survive à leur propre existence.

Pour en convaincre le lecteur, il me suffirait d'ouvrir un dictionnaire et les lignes suivraient les lignes, et les pages s'accumuleraient et j'aurais ainsi énuméré tout le mouvement industriel de la France depuis Charlemagne. Mais ce serait là œuvre d'érudit, le vulgarisateur n'en a cure, et je veux me contenter de quelques exemples seulement, laissant aux lecteurs sagaces le soin de compléter une enquête pleine de révélations, inattendues à chaque pas.

C'est ainsi que le marchand de chaussures ne vend plus que rarement des bottes et est resté le *bottier;* que les cafés, marchands de vin, liquoristes et estaminets, selon le mot du Nord, sont restés des *limonadiers*, quoiqu'ils ne vendent plus depuis longtemps de limonade, c'est cependant le terme officiel des chambres syndicales, et, lorsqu'un cafetier de Paris vous dira fort sérieusement : je suis dans la limonade, tout le monde

comprendra, puisqu'il n'y a là qu'une question de technicité de métier.

Les honnêtes commerçants qui vendent des fusils de chasse et des revolvers américains, sont toujours des *arquebusiers* ; ils vendent de tout : des armes à feu et même des armes blanches, mais pas d'arquebuses.

La *bimbeloterie* est un mot démodé qui est remplacé par l'article de Paris, et cependant le bibelot n'a jamais été si à la mode, mais l'acception n'est plus la même. La *bonneterie* existe toujours et cependant il n'y a plus de bonnetiers et encore moins de bonnets dans le sens étroit du mot.

Depuis Louis XIV les coiffures monumentales poudrées à frimas, les perruques à marteaux ont disparu et le lord-maire de Londres seul en conserve pieusement la tradition. Cependant le causeur abondant et le profond politique qui nous coupe les cheveux et nous fait la barbe, continue à être le *perruquier*. Le *confiseur* ne porte pas un titre plus exact, mais comme la *crémerie* qui veut dire restaurant, et comme l'*ébéniste* qui se sert si peu d'ébène, il est la trace vivante des métiers et des industries exercées dans le passé. Et ces exemples ne pourrions-nous pas les multiplier à l'infini et dans les métiers les plus connus et les plus fréquents. L'épicier pourrait bien mourir de faim s'il ne vendait que des *épices*.

Au temps où elles étaient chères, c'est un cadeau que les grands seigneurs aimaient à se faire entre eux, et, parler du drageoir aux épices, n'est-ce pas du même coup évoquer le grand siècle.

Les *horlogers* ne vendent plus que des pendules. Les *luthiers* ne tiennent que des violons, des flûtes et des instruments qui n'ont aucun rapport avec le luth. Le *miroitier* offre des glaces à sa clientèle, et ce vieux mot de miroir, dont l'orthographe a si souvent varié depuis le Moyen-Age, n'a-t-il pas dans votre esprit un incontestable parfum archaïque? Les *tripiers*, ces industriels amphibies qui vivent sur les marges de la boucherie et de la charcuterie; les *mégissiers*, les *opticiens*, les robinettiers ou plutôt ceux qui font de la *robinetterie*, les *harnacheurs*, les *tablettiers*, les *tarotiers*, etc., etc., représentent toutes les traces palpables d'industries du passé qui, sans doute, n'ont pas entièrement disparu, mais se sont du moins profondément modifiées.

Mais ce ne sont pas seulement les noms des industries ou des commerces disparus qui nous révèlent les traces du passé. A chaque pas dans toutes les villes de France, et peut-être plus particulièrement à Paris, à cause de sa haute antiquité, les noms des rues ne

sont que le souvenir des enseignes des divers commerces qui s'y exerçaient. Des quantités se pressent en foule à la mémoire du vieux Parisien depuis la rue de la Licorne jusqu'à celle de la Femme-sans-Tête, en passant par la rue de l'Arbre-Sec, qui n'était qu'un euphémisme pour désigner la potence.

Et ces enseignes elles-mêmes si curieuses et si spirituelles parfois dans la naïveté populaire de leur calembour, ne nous ont-elles point laissé, depuis les temps les plus reculés, les traces palpables d'industries plus ou moins transformées dont la forme archaïque même nous surprend toujours. Il suffit d'avoir lu les pages si colorées de Charles Nodier sur les enseignes du vieux Rouen, pour comprendre tout le plaisir que l'on peut trouver en semblables investigations.

Si chaque jour fait disparaître de plus en plus ces vieilles coutumes, on en retrouve cependant un certain nombre en province et même à Paris où le plat de cuivre et la grande boule de même métal à laquelle est attachée une queue de cheval, subsistent toujours à la devanture des barbiers des quartiers excentriques.

Dans un autre ordre d'idées, les immenses bocaux remplis d'un liquide coloré que nous voyons encore à la devanture de toutes les pharmacies, nous reportent aux époques les plus lointaines du Moyen-Age où l'apothicaire était toujours doublé d'un alchimiste.

Nous voyons donc que les noms conservés à beaucoup d'industries ou de fabrications, que ceux des rues de Paris, que les enseignes enfin pourront souvent être consultés avec fruit par le chercheur et révéler à la sagacité d'un Saumaise l'état commercial tout entier de la vieille France depuis les temps les plus reculés.

Mais c'est là de l'érudition pure qui n'a que faire ici, et je dois me contenter de ces simples indications.

Néanmoins, il serait exagéré de montrer trop de pessimisme et de croire qu'un si grand nombre d'industries aient disparu. La plupart se sont transformées ou modifiées au point d'être parfois méconnaissables, suivant la marche incessante du progrès ou suivant les ambiances. Il serait également hors de proportion de penser que les industries nationales et que la prospérité du pays ont faibli sur certains points parce que certaines industries ont disparu.

Comme on le verra au cours de ce volume, si un petit nombre ont été les victimes de la mode, comme les châles, la plupart d'importance secondaire d'ailleurs, comme celles qui s'occupaient du jais ou de la baleine, ont dû faire place à des industries similaires, devant la disparition de la matière première elle-même.

On constatera peut-être que je me suis attardé à un plus grand nombre d'industries agonisantes que d'industries naissantes, là

encore il faut bien se garder d'en conclure qu'il y a une balance possible à établir entre les unes et les autres. Le plus grand nombre de celles qui s'en vont et qui, par un aimable privilège, semblent relever plus particulièrement du domaine de la toilette féminine, ne représentent pas une importance capable d'être comparée, ni de près ni de loin, avec les industries qui ont vu le jour dans ces dernières années. Ne suffit-il pas de jeter un coup d'œil sur la toilette d'une femme du monde dans ces trente dernières années, pour en être convaincu.

Oui, volontairement ou non, elle n'a plus recours aux châles, au jais, à l'eider, au castor, à la baleine, au corail, à l'ivoire, à l'écail, au nankin, à la garance, etc., etc., ou du moins elle n'y a recours que dans une faible proportion ; mais qu'est-ce que tout cela est à côté du cuivre, du nickel et de l'aluminium, du caoutchouc, du celluloïd ou des sous-produits de la houille, etc., qui, chacun dans leur sphère d'action, non seulement ont enfanté un certain nombre d'industries nouvelles, mais encore sont devenus les collaborateurs indispensables et les adjuvants nécessaires dans des centaines d'autres industries.

La conclusion à tirer de ce qui précède est donc bien simple, si nous enregistrons la mort d'une industrie qui représente un million, si vous voulez, nous enregistrons en même temps la naissance d'autres industries qui représentent dix, quinze ou vingt millions, peut-être plus, et l'on ne tardera pas à être convaincu que les découvertes scientifiques, dans leurs perpétuelles transformations, ne font que servir au développement et à la prospérité générale de la nation.

Je trouve même qu'il convient de s'arrêter un instant à cette constatation tellement elle est frappante, suggestive, pleine d'enseignements ; combien, en un mot, elle semble être une parcelle vivante de l'énorme transformation économique à laquelle nous assistons à la fin du XIXe siècle.

C'est que partout le phénomène, dans ses mille manifestations diverses, est toujours le même, toujours identique à lui-même, c'est qu'il semble être vraiment l'incarnation de ce progrès moderne devant lequel, quoi qu'on dise, il faut bien s'incliner avec respect.

Si je ne craignais de prendre une comparaison trop haute dans l'Histoire, je rappellerais les premiers bégaiments confus des cités cherchant un peu de vie autonome et indépendante, les efforts de Louis XI servant inconsciemment la cause de la bourgeoisie, et continués par ses successeurs jusqu'à la Révolution, la disparition des seigneurs féodaux, faisant place aux grands états et l'établisse-

ment définitif d'une paix relative en Europe, succédant aux ténèbres ensanglantées du Moyen-Age.

Emporté par la grandeur même de mon sujet, je pourrais montrer l'idée féconde, se développant en franchissant d'un bond les océans, allant établir les grandes confédérations modernes, telles que les Etats-Unis, le Brésil et l'Australie, et qui semblent devoir être les embryons des futurs Etats qui n'obéiront qu'à la justice et à la liberté.

S'il en est ainsi, c'est que deux courants ou deux causes réagissant mutuellement l'une sur l'autre, semblent entraîner le monde vers des temps meilleurs; j'ai nommé la science dont les multiples découvertes se trouvent synthétisées dans le progrès, et le besoin de hautes vertus sociales qui sont synthétisées dans la démocratie.

Où l'on ne cherchait que l'intérêt particulier ou la satisfaction de ses passions personnelles autrefois, au profit d'un petit nombre, on cherche aujourd'hui l'intérêt de la collectivité; l'altruisme doit remplacer l'égoïsme et la solidarité doit être substituée à la charité.

Là où l'on faisait petit, on fait grand et ce sont les temps nouveaux qui le veulent ainsi.

Transportons ces considérations générales dans un monde, plus terre à terre si vous voulez aux yeux du vulgaire, mais non moins intéressant, puisqu'il s'agit de la vie même des peuples et de leur bien être, et qu'en somme tout se tenant dans l'ordre sociologique et économique, ceci n'est que la manifestation tangible de cela.

Ne voyons-nous pas les chemins de fer remplacer les diligences, étant tout à la fois les initiateurs et les instruments les plus glorieux des progrès modernes; ne voyons-nous pas les grands bazars remplacer les bimbelotiers, les grands magasins de nouveautés se substituer aux petits détaillants, et les journaux populaires succéder aux modestes gazettes d'autrefois. C'est que partout, l'on fait grand, et c'est que tout se démocratise.

Ce n'est là encore que l'aurore des temps nouveaux qui doit, fatalement, par la coopération, par l'entente entre le capital et le travail, conduire à la solidarité universelle. Sans doute, comme le char de l'antique déesse indienne, le char symbolique du progrès n'avance pas toujours sans faire quelques victimes sur son passage, les rouliers et les propiétaires de diligences ont été ruinés par les chemins de fer, et plus d'un petit commerçant aujourd'hui se débat dans la lutte insoutenable contre les grands caravansérails, mais quoiqu'il en soit, c'est toujours le progrès qui avance et marche envers et contre tous; c'est toujours l'intérêt du plus grand nombre qui en profite; ce sera toujours, comme je le disais plus haut, un

million de perte remplacé par 10 millions, 50 millions de bénéfices pour la collectivité.

Chaque ligne nouvelle de chemin de fer ouverte, chaque découverte des savants, chaque conquête de l'électricité me semble une étape nouvelle vers des temps meilleurs, où la solidarité ne sera plus un vain mot, et même à l'heure présente, malgré les difficultés du moment, malgré les lenteurs de la marche, l'économiste et le philosophe dans un pays comme la France, peuvent envisager l'avenir avec tranquillité, puisque la science et la démocratie sous l'égide bienveillante de la République semblent se liguer pour déchirer un coin du voile qui nous cache encore le bonheur futur auquel ont droit tous les peuples.

PAUL VIBERT.

CELLES QUI NAISSENT

OU GRANDISSENT

PREMIÈRE PARTIE

COURONNES MORTUAIRES

On a mille fois conté l'esprit ingénieux, souple, inventif, toujours jeune, toujours nouveau du petit commerce parisien, créant au jour le jour ces mille riens charmants que l'on nomme à juste raison : l'article de Paris, et l'on a bien fait, car c'est bien véritablement une des gloires de la métropole.

Par ce temps de concurrence étrangère acharnée, certains esprits timorés ont jeté des cris d'alarme en disant : Vienne nous déborde, la maroquinerie s'y fait à ravir, l'article de Paris est maintenant transporté chez les Autrichiens.

Eh bien, je ne crains pas de l'affirmer, c'est une erreur.

Oui, certainement, il ne faut pas s'endormir ; savoir ce qui se fait chez nos voisins est encore le meilleur moyen de lutter contre nos ennemis économiques, plus nombreux chaque jour — ceci dit sans calembour — mais, heureusement pour eux, nos chers ouvriers parisiens, nos bimbelotiers ont pour eux deux atouts sérieux qui les protègent contre les assauts du dehors ; que n'en est-il ainsi pour toutes nos industries nationales !

Nonobstant, le fait est assez consolant pour valoir la peine de retenir un instant notre attention.

Les Autrichiens, les Allemands se disent un beau matin, en digérant laborieusement trois écuelles de choucroute et dix-sept chopes : Tiens, mais voilà tel objet inventé, fait et vendu à Paris qui rapporte énormément, nous allons en faire autant.

Va-t'en voir s'ils viennent... En faire autant ! Impossible !

Un Allemand plus malin que les autres, sans avoir inventé le vaudeville, s'écrie : *Eureka*... en allemand. Vite il prend l'express, arrive à Paris, va trouver à la porte des ateliers, des cabarets ou d'ailleurs les ouvriers parisiens les plus habiles dans ladite industrie — ceci ne l'embarrasse guère, tout bon teuton ayant l'instinct de ces marchandages louches — et carrément, comme sa tête, leur offre le double de leur salaire.

— Vous gagnez 8 francs par jour ici, camarade, je vous en donne 16 et les bocks par-dessus le marché.

L'ouvrier fait la grimace ; il n'aime ni les Allemands, ni la bière à laquelle il préfère un verre de la bouteille ; le plus souvent il tourne le dos en lâchant le mot devenu célèbre dans deux circonstances différentes.

Vous pensez que cela déconcerte le négociant d'outre-Rhin ? Pas le moins du monde ; il revient à la charge, il paîra le voyage à l'ouvrier et à toute sa famille ; la vie est bon marché là-bas, il fera des économies, etc.

Si le malheureux a du mal à marcher à Paris, à élever quatre ou cinq enfants, s'il a des dettes plus ou moins criardes, il hésite, la partie est gagnée.

— Topez là, dit le bon apôtre, et se frottant les mains, joyeux, flairant la fortune, il croit la trimbaler avec lui sous la forme d'un brave Montmartrois flanqué de sa famille.

Quelle erreur est la sienne ! L'ouvrier parisien installé en Allemagne, dirigeant un atelier, n'est pas l'éducateur des têtes carrées rêvé par son nouveau patron. Au bout de six mois, d'un an si vous voulez, les têtes carrées sont restées ce qu'elles étaient, et le Parisien s'est empâté, avachi, c'est un homme vidé comme un lapin.

C'est qu'à l'ouvrier parisien, ce joyeux compagnon, travailleur, frondeur et railleur, à ce sceptique qui rit de

tout de peur d'en pleurer, il faut l'air ambiant, le milieu, les cabarets à la mode, le bruit des cafés-concerts après la journée, les images de kiosques de journaux, le flamboiment du gaz, la silhouette entrevue de la grisette ou de la cocotte qui filent et s'estompent dans le brouillard lumineux des boulevards.

Il lui faut cette nourriture des nerfs, ces excitants du cerveau, il lui faut vivre des yeux et de l'esprit, au jour le jour, en pleine lumière, dans ce coup de folie perpétuelle qui fait du travailleur parisien le créateur le plus exquis et le plus primesautier de l'univers.

Retirez-lui tout cela et il n'a plus ni imagination, ni esprit, ni *patte*, il ne fait plus la poupée des bébés parisiens, il fait la maritorne des moutards empâtés de Nuremberg. Voilà pourquoi l'ouvrier parisien reste parisien, pourquoi on ne peut pas le transplanter plus que certaines fleurs des tropiques et pourquoi l'étranger qui veut le débaucher boit un horrible bouillon, ce dont le diable ne fait que rire.

C'est là, si je ne m'abuse, le premier atout de ceux qui font la joie des grands et des petits enfants chaque année au jour de l'an, par exemple.

Passons au second atout, si vous le voulez bien, et vous verrez par là encore que les ressources de leur imagination sont merveilleuses.

Est-ce facile à définir ? Ma foi non ; c'est tout, et ce n'est rien, c'est de la mousse adorablement fouettée puisqu'elle fouette les désirs de la foule qui tire son porte-monnaie avec la meilleure grâce du monde ; c'est avant tout du flair, beaucoup de flair : voir venir le vent, tout est là.

Autrefois l'article de Paris était plus futile, aujourd'hui il est plus grave, comme l'époque où nous sommes.

Ah ! trouver du nouveau, voilà le grand secret. On l'a fait depuis quelques années et je n'en veux pour exemple

qu'une industrie toute nouvelle, toute parisienne, qui grandit chaque jour et fait vivre des milliers de familles, en répandant des millions dans le monde des affaires : j'ai nommé la fabrication des couronnes mortuaires.

J'entends d'ici mes lecteurs s'écrier que le sujet manque de gaîté. Bast, quand il s'agit d'une des formes vives de notre industrie, rien n'est triste et puis ne faut-il pas que tout le monde vive, même de la mort, surtout quand on concourt à l'honorer, comme dans le cas qui nous occupe ?

Le chiffre des fabricants de matières premières qui vivent de cette industrie est énorme. Comptez plutôt ceux qui fournissent la porcelaine, le laiton et l'albâtre, ceux qui font les fleurs artificielles.

Les perles qui servent à confectionner la plupart des couronnes nous arrivent de Venise, la grande fabrique des aventurines du monde entier ; c'est un malheur, et je me permettrai d'attirer l'attention de nos commerçants sur ce point très grave, étant données les proportions de l'industrie nouvelle.

On fabrique bien des couronnes en Allemagne, en Italie, en Espagne à l'instar de Paris, mais ce que je disais en commençant est encore là, Dieu merci, absolument vrai, les étrangers n'ont pas pour deux sous de goût ; ce suprême cachet d'élégance, de grâce discrète et comme voilée par une ombre de tristesse leur est inconnu. Leurs couronnes ne pleurent pas poétiquement par l'entremise des fleurs sur la tombe des chers morts ! Elles le raillent à gueule que veux-tu d'une manière indécente ; aussi leur concurrence n'est pas à craindre.

On s'imagine difficilement ce que peut tout à coup la mode, car il y a bien un peu de mode dans cette touchante coutume dans une grande ville comme Paris.

A l'enterrement de Victor Hugo, l'industrie parisienne a

vendu plus de 2 millions de couronnes ; certaines ont coûté 30,000 francs pièce et un grand nombre 1,800 francs pièce.

Cette orgie de fleurs en somme ne fait de mal qu'aux esprits moroses, et que de pain ces deux millions n'ont-ils pas fourni à de bien nombreuses familles de modestes travailleurs !

Un marchand me disait dernièrement : nous sommes trop nombreux maintenant à Paris, il y a 126 marchands, fabricants pour la plupart.

C'est possible, mais, en définitive, c'est la vie pour beaucoup et cette industrie toute nouvelle, si prospère, est l'une des plus touchantes manifestations de l'esprit inventif de ce grand et sublime enfant du peuple qui s'appelle le Parisien.

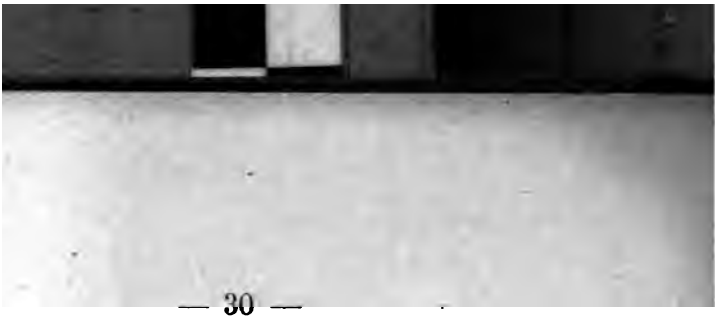
Nous sommes loin de la simple couronne d'immortelles d'autrefois ; le luxe excessif des couronnes dans les grands enterrements s'explique facilement ; telle société envoie une couronne de 1,000 fr., telle société rivale ou similaire en enverra une de 2,000 fr. ; c'est bien là l'humanité avec ses petits côtés, même au bord d'une tombe encore ouverte.

Il se glisse bien aussi un peu de réclame à côté de l'ostentation. Les magasins de nouveautés et les sociétés bizarres des *Becs salés* ou autres *ejusdem farinæ* rivalisent de zèle. C'est encore là un des petits côtés de la question qui n'enlève rien au caractère grandiose d'une cérémonie qui prouve le respect de la grande cité pour ses morts illustres.

Dernièrement, je questionnais un aimable industriel de la partie sur les développements futurs de son industrie.

— Vous parlez de trop de concurrence à Paris même, mais un de ces jours le métier sera moins bon.

— Ah ! monsieur, que dites-vous là ! Certainement les convois de Thiers, de Gambetta, de Victor Hugo, de



Chevreul, ont fait marcher les affaires, mais nous avons encore *du pain cuit sur la planche.*

— Comment cela ?

— Oui entre nous (baissant la voix), je prépare déjà les modèles à sensation pour les événements à venir.

— Ah ! bah !

— Pensez donc, lorsque nous aurons les services de Grévy, de Lesseps, de Pasteur, de Mac-Mahon, etc., il y aura bien de l'argent à gagner. (1)

— Malgré tout l'intérêt que je porte à votre industrie, je souhaite de tout mon cœur que vos *modèles à sensation* moisissent longtemps dans votre arrière-boutique, et que vos petits-enfants seuls en tirent profit.

Je saluais là-dessus le marchand très pratique, qui me répondit par un sourire incrédule.

Heureusement que je ne suis pas superstitieux, et que nos *grands vivants* se portent à ravir.

La vie c'est la mort, a dit le philosophe ; oui, mais le plus tard possible.

Ainsi va le monde !

---

(1) Depuis l'honnête industriel a malheureusement vu la mort trop bien servir ses petites affaires.

II

Nous avions l'intention il y a huit jours, en publiant ici même notre premier article sur les nouvelles industries parisiennes, sur cet article de Paris qui est une des gloires de la métropole, de répondre à un véritable besoin de vulgarisation, à une aspiration générale de l'opinion publique ; nous ne nous trompions pas : la quantité énorme de lettres que nous avons reçues nous prouve que non seulement nous sommes dans le vrai, mais encore que l'on commence à se rendre compte dans les masses de la nécessité de laisser de côté les questions irritantes de politique pure pour ne plus s'occuper que des questions économiques sur le terrain patriotique de la lutte et de la résistance contre la marée montante de la concurrence étrangère.

A propos de l'industrie des couronnes mortuaires, plusieurs industriels m'ont fait l'honneur de m'adresser des observations qui présentent un véritable intérêt ; aussi je m'empresse d'en tenir compte, car à *la Lutte Industrielle*, tous tant que nous sommes, nous n'avons qu'un but et une mission : rendre le plus de services possible au commerce national, en exposant clairement les questions d'actualité.

L'un de mes honorables correspondants me fait remarquer que les fabricants de couronnes mortuaires sont fort inquiets, attendu que le jour où la crémation sera générale, il en sera fait de leur industrie ; il y aurait peut-être pour les marbriers une certaine compensation

dans la confection et la sculpture des urnes funéraires, mais il n'y aurait plus de couronnes.

L'objection a sa valeur, elle mérite même que l'on s'y arrête un instant ; mais je crois qu'il ne faut pas, à ce point de vue purement commercial, bien entendu, voir les choses si en noir que cela.

Pour mon compte, je suis très partisan, sinon de l'incinération, tout au moins de la liberté d'incinération ; il me semble que tout citoyen doit être libre de se faire brûler ou enterrer suivant son bon plaisir, du moment qu'il ne gêne personne et ne trouble pas l'ordre public.

Je pense encore que ce serait l'une des solutions les plus simples de la grave question des cimetières dans Paris — ces foyers de pestilence permanents — puisque le Conseil municipal n'a pas le courage de prendre une mesure réclamée par l'opinion publique, en les transportant hors les murs.

Je pense enfin qu'un jour ou l'autre on arrivera fatalement, dans une large mesure du moins, à la crémation, mais il est juste d'ajouter que ce sera long, que les mœurs ne s'y feront que très lentement, et qu'en somme les fabricants de couronnes peuvent dormir tanquillement sur les deux oreilles ; ils auront tout le temps de faire fortune avant d'assister à l'accomplissement de cette réforme qui touche si vivement le cœur des Parisiens, qui ont plus que tout autre le culte des morts.

Une autre personne me fait remarquer que fort heureusement, si nous sommes les tributaires de Venise pour les perles, nous cherchons chaque jour à nous en affranchir en dénichant d'autres procédés de fabrication, d'autres matières premières à employer.

Je ne parle pas ici, bien entendu, des fleurs naturelles qui viennent de chez nous, mais à côté des perles, des

aventurines de Venise, on emploie maintenant sur une très grande échelle les métaux émaillés et peints, l'aluminium, l'albâtre, les faïences et les porcelaines, le celluloïd, enfin ce que l'on est convenu d'appeler les barbotines.

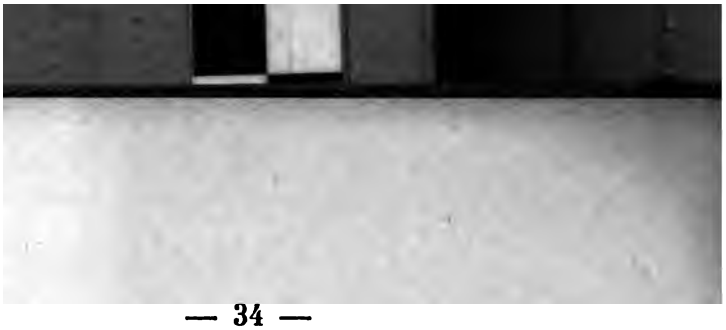
De la sorte, non seulement on échappe aux étrangers et l'on évite le tribut qu'on leur payait en achetant chez eux la matière première, mais encore on fait des couronnes fort élégantes en barbotines, imitant à ravir toutes les fleurs, résistant aux intempéries du plein air et pour ainsi dire indestructibles, ce qui prouve bien une fois de plus encore que j'avais absolument raison, dernièrement, en disant qu'il ne fallait jamais désespérer de l'esprit créateur et novateur du Parisien.

Ceci n'est pas une raison pour s'endormir : nous cherchons à nous passer de Venise, tant mieux, mais il me semble que l'on pourrait encore faire entrer dans la confection des couronnes un objet facile à se procurer et fort résistant aussi, je veux parler du coquillage, du tout petit coquillage blanc, fendu par le milieu, avec lequel les habitants d'Obock, du Choa, de certaines contrées océaniennes font des motifs de toilette si curieux et si jolis en même temps ; les cauris, par exemple, sont dans ce cas là.

On peut se procurer facilement ces coquillages, durs et polis comme l'ivoire, en grande quantité dans nos colonies, et ce serait tout un horizon nouveau pour l'industrie des couronnes mortuaires.

J'en dirai autant pour certaines graines, très résistantes et très brillantes, que l'on commence à utiliser dans la toilette des femmes sous formes de guirlandes dorées, argentées ou bronzées.

Les négociants intéressés à la question n'ont qu'à aller visiter le musée commercial des colonies au Palais de l'Industrie ; là ils verront quel merveilleux parti les habi-



tants de la côte sur la mer Rouge, à Obock, au Choa, tirent des coquillages ; ils verront ce que l'on peut faire avec toutes nos graines coloniales ; en un mot, ils se rendront compte, *de visu*, de toutes nos richesses coloniales au point de vue spécial du commerce qui les intéresse. Faire du nouveau, toujours du nouveau, encore du nouveau, n'en fût-il plus au monde, tout est là pour l'industrie parisienne. Je crois indiquer un moyen d'y parvenir d'une façon pratique et économique ; de plus, j'ajouterai que non seulement on ferait ainsi ses affaires, mais encore une action patriotique, car il vaut mieux tirer de nos colonies ce dont nous avons besoin que de l'étranger ; les Français d'au delà des mers et les Français de la métropole n'ont qu'à y gagner réciproquement.

III

J'ai souvent constaté au cours de mes études économiques l'énorme développement pris dans ces dernières années par l'industrie des couronnes mortuaires ; aujourd'hui la dénonciation des traités de commerce avec l'Italie jette un élément nouveau dans cette importante partie de notre commerce parisien et je pense qu'il est intéressant de le constater.

On sait que la traditionnelle couronne en immortelle est presqu'entièrement remplacée par les couronnes en perles, en celluloïd ou en faïence ; ce sont celles en perles qui dominent et malheureusement nous sommes jusqu'à présent les tributaires des Vénitiens, lorsqu'il est question de perles ou d'aventurines.

Avant 1887, c'est-à-dire avant l'abrogation des traités et l'application du tarif gouffres en mains, que aux nations, la *rocaille* (perles faites à ; on l'a envoyée par terre) payait à l'entrée 12 fr. les 100 le fisc n'est pas l'hui elle paye 50 fr. les 100 kilog. ; et pas les mêmes. kilog. de perles coûtent, suivant leur donniers en gros et 0 fr. c'est donc parfois plus de 100 0/0 avec le zinc qui se i est d'ailleurs de toute justice, puisque n à 75 francs lesqu'emprunter aux Italiens eux-mêmes leur encore 45 fran général, c'est eux qui ont commencé, tant pis rles, etc.,

Il convient d'ajouter au p nat et aux droits de douane, les frais de transport qui sont de 7 fr. les 100 kilog.

Pour les tubes en verrerie, ce que l'on pourrait appeler les perles longues, c'est bien autre chose, ils acquittaient

un droit d'entrée de 3 fr. 75 les 100 kilog. avant l'expiration des traités et à l'heure présente ils payent également 50 fr. les 100 kilog.

Ceci dit pour bien faire comprendre combien l'industrie parisienne se trouve en face d'une matière première singulièrement majorée et dont elle ne peut cependant pas se passer, j'arrive à la conséquence la plus singulière créée par ce nouvel état de choses, à l'éclosion spontanée des chiffonniers de cimetières.

On sait que le chiffonnier qui ramasse les vieux chiffons et les vieux papiers tend à disparaître chaque jour depuis que les papiers d'Alfa et de bois remplacent les papiers de linge, voilà pourquoi, la cherté des perles aidant depuis le tarif général, il s'est mis bravement à ramasser des perles dans les cimetières autour des tombes plus ou moins abandonnées, grapillant par ci par là, en véritable braconnier de la mort.

Comm[illegible] et comme ingéniosité, c'est déjà assez réussi, [illegible] Eh bien ce n'est rien encore à coté de ce q[illegible]

On f[illegible] les deu[illegible] toilette des tombes et des cime[illegible] de[illegible] oussaint, à cette époque l'administ[illegible] s énormes de débris et ce sont ce[illegible] municipal revend aux chiffonnie[illegible] s croire.

Il y [illegible] ent de leur sort, étant vivant[illegible] de ce qui les attend après leur [illegible]

Votr[illegible] de terre à perpétuité pour y déposer e[illegible] otre carcasse, vite de l'or, beaucoup d'or, car le logement du maccabé coûte cher et il faut vraiment être riche ici pour se payer le luxe de devenir propriétaire après avoir rendu le dernier soupir.

Ce n'est pas tout, vous ne pouvez pas vous faire enterrer à votre guise, à votre goût, à votre fantaisie, il faut passer toujours de par la volonté suprême du conseil municipal, par cette administration grotesque et féroce qui s'appelle les *pompes funèbres*, très funèbre en effet et qui vous pompe encore beaucoup d'argent.

Alors, pauvres morts de mon cœur, vous commencez à respirer, à renifler vigoureusement les pieds de réséda embaumé qu'une épouse, aussi infidèle qu'éplorée, vous dépose sur l'abdomen et vous contemplez avec un légitime orgueil les belles couronnes de perles de Venise qui remplacent le couvre-pieds de dentelles — les vers se chargent de broder la couverture.

Quelle erreur est la vôtre, dormir en paix ! tenez, vous me faites pitié.

Comptez-vous pour rien le Conseil municipal, bénin, bénin, qui va envoyer les chiffonniers à la rescousse pour vous *tripatouiller* les côtes d'importance.

La Chambre Syndicale des fabricants de couronnes a démontré, preuves et chiffres en mains, que cela faisait un tort considérable au fisc ; on l'a envoyée promener, pour cette excellente raison que le fisc n'est pas la ville de Paris et que les intérêts ne sont pas les mêmes.

La ville vend aux chiffonniers en gros et ceux-ci retirent tous leurs frais rien qu'avec le zinc qui se trouve derrière les grandes couronnes à 75 francs les 100 kilog., les déchets leurs rapportent encore 45 francs les 100 kilog., de sorte que le verre, les perles, etc., sont tout bénéfice pour eux.

Ces aimables vampires vendent à leur tour à des fabricants réceleurs qui passent les perles dans un lavage chimique pour leur retirer l'oxydation et leur rendre un semblant de brillant et de la sorte on arrive à livrer au

public des couronnes au rabais : c'est simple, pratique et de mauvais goût, mais que voulez-vous, on fait ce que l'on peut.

Aujourd'hui fort heureusement depuis l'application du tarif général, devant l'excessive cherté de la perle de Venise, on commence à fabriquer en France — ce que l'on aurait dû faire depuis fort longtemps — de la rocaille et du tube ; c'est le meilleur moyen, c'est le seul moyen d'échapper à la concurrence des Italiens et des chiffonniers de la mort, mais jusqu'à présent les fabricants n'osent pas encore se lancer en grand, voilà pourquoi il est absolument nécessaire que l'on soit fixé en 1892 sur les droits d'entrée si l'on veut faire triompher l'industrie française. (1)

Qu'on nous laisse seulement à cette époque le tarif général et nous ne tarderons pas à pouvoir nous passer des aventurines vénitiennes.

Les perles soufflées viennent en partie d'Austro-Hongrie et là aussi ce serait à désirer que nous fassions un effort suprême pour échapper à la dépendance économique de l'étranger, la chose n'est pas d'ailleurs impossible.

Ça ne fait rien, voilà une profession nouvelle qui est bien fin de siècle, suivant l'expression à la mode et il me semble entendre d'ici le petit dialogue suivant, très touchant dans sa simplicité :

— Monsieur, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille que j'adore.

— Parfaitement, mais votre position ?

— Chiffonnier dans les cimetières.

— Oh !

— Mais je suis chiffonnier en gros.

— Ah !

---

(1) Depuis, la question n'a pas été résolue, comme nous avions lieu alors de l'espérer.

— J'ai un traité avec la Ville de Paris.

— Eh !

— Profession très rémunératrice, pas de concurrence, vous savez il y a toujours des gens si bégueules.

— Vraiment ?

— Et puis...

— C'est bien, c'est bien, je vous accorde la main de ma fille, rendez-là heureuse.

— Oh merci !...

— Seulement, vous savez, vous mettrez de temps en temps une belle couronne sur la tombe de ma pauvre défunte, ça vous coûte si peu.

— C'est entendu.

— Topez là. (1)

(1) Un seul industriel possédait en juin 1890 en stock environ 100.000 couronnes sortant ainsi des cimetières de Paris et de la banlieue.

Les mesures prises par le Préfet de la Seine, partiellement, dans deux ou trois cimetières de Paris, ne sont qu'une amère plaisanterie ; l'industrie des couronnes mortuaires occupe près de 20,000 ouvrières et mériterait cependant d'être traitée avec plus d'égards.

MÉTALLOPLASTIE

Lorsque j'étais enfant, on se livrait avec fureur à la décalcomanie — une horreur — ; puis vint la galvanoplastie consistant à mettre une simple couche métallique sur un objet en plâtre à l'aide d'un courant électrique ; c'était un art nouveau qui flattait les goûts scientifiques ou la curiosité de la jeunesse, mais ce n'était encore à proprement parler qu'un amusement, et l'on peut dire qu'à de rares applications près dans le domaine industriel, la nouvelle découverte en resta là ; elle n'était pas destinée à bouleverser le monde.

Ce n'est que beaucoup plus tard, après bien des tâtonnements, des perfectionnements et des essais infructueux, que l'on finit par découvrir un art véritable, absolument nouveau, destiné à prendre rapidement une situation importante sur la place de Paris : nous voulons parler de la *Métalloplastie*, et c'est d'elle que nous allons nous occuper aujourd'hui. Le pas décisif était fait, ce n'était plus un passe-temps, mais une science positive dont les applications allaient faire une révolution dans l'article de Paris.

L'origine de cette industrie remonte à 1876, époque à laquelle elle a été fondée sous le nom générique de métalloplastie ; ainsi que l'indique clairement le terme lui-même, elle n'avait d'autre prétention au début que d'imiter les métaux et plus particulièrement les métaux statuaires, tels que l'argent avec ses différents degrés d'oxydation, l'étain en tant que poterie ancienne, le fer

pour les armes et armures, soit qu'il fût poli, noirci ou rouillé, enfin le bronze avec ses nombreuses patines variées à l'infini et possédant ce charme, ce caractère spécial inhérent à leur origine, qu'il soit égyptien, romain, florentin, de la Renaissance ou simplement moderne.

Les reproductions étaient alors obtenues par les procédés du moulage ordinaire et avec le plâtre, qui est, comme chacun sait, le plus précieux des calcaires pour l'industrie qui nous occupe en ce moment ; car lui seul garde une fidélité presque absolue pour toutes les reproductions plastiques qu'on lui demande.

Comme on le voit, on tenait la solution du problème cherché depuis si longtemps ; la primitive galvanoplastie était déjà loin en arrière, toutefois les industriels spécialistes ne se déclarèrent pas satisfaits, ils voulaient plus encore. Un dernier effort et ils allaient atteindre la perfection d'un seul coup.

Malgré ses remarquables qualités, le gypse, avec sa fragilité naturelle, était un obstacle qui semblait insurmontable au développement de l'industrie nouvelle.

Il est juste d'ajouter cependant que je ne fais que raconter ici en historien fidèle les angoisses cachées des premiers inventeurs, car le public, lui, moins difficile, se montrait déjà satisfait et accueillait avec une faveur marquée ces premiers essais qui remplaçaient par des modèles véritablement artistiques les imitations grossières d'antan.

C'est alors que, par un effort ultime, ceux qui fouillaient la question eurent un trait de génie fréquent chez les hommes qui vivent dans l'intimité d'une pensée unique et obsédante : le plâtre était tendre, mou, friable ; ils songèrent à le durcir.

— Après plusieurs essais, me disait dernièrement l'inventeur de ce curieux procédé, nous nous arrêtâmes définiti-

vement au silicate de potasse, dont l'emploi et les résultats ne laissaient rien à désirer.

Ce pas décisif fut accompli en 1879. C'est surtout à partir de cette époque que la métalloplastie ou métallisation prit un réel développement.

D'autres imitations devaient bientôt suivre de près, et l'on arrivait rapidement à reproduire avec une exactitude scrupuleuse tout ce qu'il était intéressant d'imiter, au point de donner l'illusion complète d'une œuvre d'art.

Les porphyres ou granits de l'antique Egypte, ces pierres si dures dont les Egyptiens firent des monuments gigantesques, témoins impérissables de la civilisation chamitique, ces statues colossales du grand empire noir, les petits grès émaillés dont ces mêmes Egyptiens garnissaient les sépultures de leurs morts, les terres cuites polychromes de la Grèce antique et dont Tanagra semble avoir été le centre de fabrication, les bois naturels et polychromes du moyen âge avec toutes leurs apparences de vétusté, les ivoires byzantins et gothiques, soit monochromes, soit polychromes, les faïences aux terres émaillées de l'Ecole des Della-Robia, les faïences de la Renaissance, les émaux prestigieux et les majoliques de Bernard de Palissy, etc., etc., faisaient leur apparition sur la grande scène de l'industrie parisienne avec un bon marché relativement énorme et jetaient des éblouissements dans l'imagination du peuple le plus artiste de la terre.

Je sais fort bien que ce n'est pas du grand art : je réponds de suite à l'objection. J'avoue que je préfère les originaux, de vrais bronzes, de vrais marbres, de vraies boiseries du moyen âge ; mais tout le monde n'a point la fortune des Rothschild, tout le monde ne peut se payer ces fantaisies ruineuses et tout le monde au contraire peut posséder, grâce à la métalloplastie, des modèles, des représentations

de l'art pur, si l'on veut, fort suffisants et fort remarquables à plus d'un titre.

Au point où en est arrivée cette industrie, ce n'est plus de l'imitation vulgaire, c'est *un art à côté*, voilà tout.

Aujourd'hui il reste peu de choses intéressantes qui n'aient été imitées, ou qui ne le seront à coup sûr avant peu.

Ceci demande une explication : s'il reste encore certaines œuvres d'art à imiter, c'est qu'il faut chercher et *trouver* petit à petit les moyens de les imiter exactement, car, il ne faut pas l'oublier, à part la matière du dessous qui est la même pour tous les objets, chaque imitation est le résultat de moyens différents que l'on n'est arrivé à conquérir qu'au prix des plus grandes difficultés, des plus patientes et sagaces recherches ; en d'autres termes, autant d'imitations, autant de procédés particuliers. Par là on peut facilement apprécier la somme de recherches et de patience qu'il a fallu apporter pour arriver aux résultats actuels.

L'aimable industriel, dont je parlais plus haut, allait entrer dans des détails techniques à propos de ces modes si compliqués et si divers de fabrication.

— Gardez-vous en bien, lui dis-je, mon patriotisme s'y refuse, je n'aurais qu'à devenir somnambule ! et même ne les confiez ni à votre femme, ni à votre oreiller, car, voyez-vous, ce qu'il faut avant tout, c'est nous garder de la curiosité indiscrète des Allemands, des étrangers, et conserver pour nous le plus longtemps possible le monopole de nos découvertes et de notre génie national ; par ce temps de concurrence étrangère ardente et sans merci, ce n'est en somme que justice.

A l'heure présente, il y a dans Paris quatre maisons s'occupant exclusivement de cette industrie nouvelle, dont

le chiffre total d'affaires peut être évalué à 600,000 francs par an, sur lequel un cinquième environ est exporté. (1)

Les nations chez lesquelles elle paraît rencontrer le plus de faveur sont, par ordre, les Etats-Unis, l'Angleterre, l'Espagne, la Belgique, l'Allemagne et l'Italie.

Naturellement, nous sommes déjà copiés, la chose était écrite ! Ce sont les Belges qui, avec leur activité habituelle, leur intelligence des affaires et leur musée commercial, ont donné le signal de la lutte.

Londres, Vienne et Berlin, marchent sur leurs traces. Toutefois, il faut le reconnaître et surtout le dire bien haut, jusqu'ici nos rivaux n'arrivent à nous imiter que d'une façon grossière, et nous pouvons lutter avantageusement, sinon pour le prix, au moins pour le fini, la perfection, le goût, le cachet artistique, le je ne sais quoi qui fait que le commerce parisien sur le terrain des arts appliqués à l'industrie, est seul au monde.

D'un côté les Parisiens qui imitent toutes les œuvres d'art avec la *métalloplastie* au point de donner l'illusion de la réalité. Voyez ces vieux moines ascétiques en ivoire jauni par le temps, ces saintes embéguinées en bois vermoulu et rongé par les vers, ces Arabes aux couleurs provocatrices, cette Vénus sortant de sa conque aux reflets châtoyants, ces amulettes égyptiennes en grès qui défie les outrages du temps, ces bronzes, ces marbres, ces albâtres, ces cires pâles qui donnent si bien l'illusion des chairs, voyez tout cela et dites si véritablement l'industrie n'est pas arrivée à emboîter le pas à l'art.

D'un autre côté les Allemands qui imitent nos imitations si lourdement que personne ne se trompe en voyant cette camelotte. Tout est là, ils seront toujours des buveurs

(1) Depuis ce chiffre a augmenté sensiblement.

de bière somnolents, et l'ouvrier parisien aura toujours un coin d'idéal dans le cœur, une vision inconsciente et naïve du beau qui en fait le premier du monde et conduit mystérieusement sa main dans la tâche quotidienne.

Tout cela est vrai, tout cela est juste et je suis heureux de le constater, mais les Allemands nous volent sans pudeur nos marques de fabrique, mais ils ont des espions ne reculant devant aucun moyen, quelque lâche qu'il soit, mais ils ont la patience et la persévérance.

Nous avons les qualités maîtresses et supérieures, c'est bien ; mais ne nous endormons pas, car nos plus cruels ennemis veillent sans cesse sur le terrain économique et industriel comme... sur l'autre, ne l'oublions pas.

ÉLECTRICITÉ

Depuis cinquante ans les rapports économiques de peuple à peuple, de continent à continent même, ont été bouleversés par l'admirable mouvement scientifique auquel nous assistons et qui est loin d'être terminé, car le champ est infini.

Les chemins de fer, la télégraphie, le percement des isthmes, la marine à vapeur, le téléphone, etc., ont par un enchaînement rapide et merveilleux modifié absolument toutes les conditions de vie, on peut dire, des nations ; autrefois on pouvait suivre telle ou telle politique économique, être ou ne pas être libre-échangiste, s'enfermer chez soi comme les Chinois ou convier les étrangers à ses fêtes comme les Parisiens ; on pouvait faire de Pékin une ville mystérieuse et de Paris l'auberge du monde, les conséquences n'apparaissaient pas mathémathiquement aux yeux de l'économiste comme à présent.

Aujourd'hui ce n'est plus possible, pas un empire sur la terre qui puisse se renfermer chez lui, la lutte pour la vie s'impose, l'expansion de la race sur le terrain commercial est une condition *sine quâ non* d'existence : les champs de bataille de l'avenir ne sont plus seulement pour nous les plaines de la Champagne, mais agrandis démesurément par le progrès moderne, par la marche en avant des peuples neufs qui volent à la conquête pacifique du monde, ils se nommeront demain l'Extrême-Orient, l'Océan Indien, les mers de Chine, le Pacifique, l'Océanie. (1)

---

(1) Les derniers événements d'Extrême-Orient viennent de donner singulièrement raison à ces lignes écrites il y a dix ans.

Cette tranformation est due en grande partie aux moyens rapides de transport et de transmission de la pensée : c'est donc l'œuvre de la vapeur et plus récemment de l'électricité. A ce point de vue spécial de la concurrence étrangère dont nous ne voulons jamais nous écarter ici, il était donc intéressant de rechercher si parmi les industries nouvelles, l'électricité tenait à Paris la place qui lui est due, c'est ce que nous allons faire rapidement.

Après les découvertes si remarquables de la fin du siècle dernier, après la bouteille de Leyde, après même la surprenante découverte de la télégraphie électrique, on est resté longtemps stationnaire et l'électricité ne semblait devoir occuper de sitôt la place immense qu'elle a conquise tout à coup dans ces dernières années, non seulement dans le monde savant mais encore dans le monde industriel, en quittant les régions pures de la science pour entrer en quelque sorte dans le domaine public.

Je crois trouver l'explication de ce phénomène et en même temps des grands progrès accomplis depuis peu dans la différence des études ; je m'explique : pendant longtemps les recherches de l'électricité ont été des recherches de laboratoire, purement scientifiques et, si je puis m'exprimer ainsi, le public n'y voyait que du feu, — sans doute c'était la genèse, la période d'une gestation colossale dont tout l'honneur revient aux savants, aux premiers pionniers de ce monde décevant et mystérieux encore peu connu, c'était beaucoup mais ce n'était que cela, et un nombre relativement restreint d'initiés avaient seuls le droit de causer avec le fluide et de traiter familièrement la foudre.

Parfois des audacieux furent les victimes sublimes de leur curiosité ; tel l'infortuné Richmann qui tombe foudroyé au milieu de son laboratoire. Heureusement rien ne rebute

l'homme de science dans son doux entêtement, et les expériences continuèrent avec ardeur et parfois le succès vint après bien des alternatives de joie et de désespérance, car il ne faut point s'y tromper, rien au monde n'est palpitant comme ce drame muet, comme ce combat incessant, sans merci, parfois meurtrier, sans témoin, au fond d'un laboratoire obscur, entre le savant et cette grande cachottière qui se laisse difficilement arracher ses secrets : la nature !

Cependant le bataillon sacré allait chaque jour grandissant, les efforts devenaient plus énergiques, et tout à coup, simultanément, hier, la lumière se fit de toutes parts.

C'est alors que nous avons assisté à la seconde phase des découvertes en électricité, à la phase puissante, à la plus féconde et la chose s'explique d'elle-même ; à côté des savants surgissaient tout à coup les ingénieurs électriciens, les constructeurs, les ouvriers, les inventeurs, les simples industriels ; l'électricité n'était plus la pensée dominante de 50 savants, elle devenait la préoccupation unique de 4 ou 5,000 individus sur la surface du globe, elle passait de plein droit du monde expérimental savant dans le monde expérimental industriel, et, comme on admettra bien que 5,000 hommes doivent aller plus vite en besogne de 50, c'était le jour succédant à la nuit !

Dans cet admirable mouvement des dernières années, un homme, un enfant presque, un pauvre marchand de journaux à *bord* des grands chemins de fer américains, Edison en un mot, est arrivé et d'un coup à faire faire un pas immense à l'électricité encore dans ses langes.

A l'heure présente les télégraphes, les téléphones et les microphones, la galvanoplastie avec toutes ses applications et ses progrès, les paratonnerres et les parafoudres, les installations d'acoustiques, de sonneries, etc., les lampes

électriques, les machines marchant à l'électricité, les accumulateurs, les machines productrices de l'électricité, les dynamos, etc., font vivre une quantité énorme d'ingénieurs, constructeurs, mécaniciens, ouvriers et industriels. Il y a des fabriques, des usines ; en un mot, comme une profession nouvelle a été créée : on est *électricien*.

Ce qui prouve bien que la chose est devenue populaire, de nom tout au moins, en attendant qu'elle le soit de fait et que la dernière des chaumières ait sa lampe électrique, c'est que les applications les plus imprévues, suivant le caractère primesautier de la race française, viennent frapper votre esprit à chaque pas. Est-ce qu'à la Foire aux pains d'épice on n'admire pas chaque année une énorme quantité de femmes électriques et de femmes torpilles ? L'électricité, bonne fille, prend les formes les plus charmantes — quelquefois — pour entrer dans l'esprit futile et fureteur du Parisien : ah ! science auguste, voile-toi la face ! Est-ce que les conférenciers eux-mêmes, sacrifiant au goût du jour, n'ont plus qu'une préoccupation unique : électriser la foule ?

Donc l'électricité nous envahira, et ce n'est pas moi qui m'en plaindrai.

Je ne veux pas entrer dans le détail de toutes les applications contemporaines, — ceci ne rentre pas dans le cadre de ces études rapides sur les industries nouvelles qui n'ont d'autre but que de crier à mes compatriotes : Courage, nous pouvons lutter encore ; cependant je dois signaler les plus récentes et les plus utiles, en même temps. Après les télégraphes, les paratonnerres et les instruments de Laboratoire auxquels on est resté enchaîné bien longtemps, coup sur coup depuis dix ans à peine, grâce à Edison en partie, à Siemens, à Jablockoff, à Swan, etc., on a trouvé la machine la plus simple pour produire

l'électricité par frottement, les dynamos, puis les lampes Edison, bien supérieures aux bougies de Jablockoff, puis le téléphone et le microphone, puis le phonographe, dont l'application pratique laisse encore à désirer malheusement, puis enfin les accumulateurs qui permettent d'emmagasiner l'électricité et d'assurer un fonctionnement régulier aux lampes.

On a essayé de faire marcher des tramways grâce à ces accumulateurs ; nous en avons vu un aux Champs-Elysées, à l'exposition d'électricité, si remarquable à tant d'égards, et qui a été comme le grand coup de fouet de ces dernières années ; il y a même une ligne de chemin de fer mue par l'électricité en Autriche ; mais, jusqu'à présent, les expériences ne sont pas encore parfaites, parce que les armatures des accumulateurs sont trop lourdes par rapport aux ampères obtenus ; mais enfin, si le dernier mot n'est pas dit, on peut espérer qu'il le sera bientôt, car sur le terrain des accumulateurs, des lampes, des spires qui permettent à l'électricité de se produire sans perte de force initiale à côté des merveilleuses découvertes d'Edison, il ne faut pas oublier celles du grand inventeur canadien, M. Dion, dont les applications laissent bien loin derrière elle celles de son rival des Etats-Unis. (1)

S'il me fallait parler des appareils magnéto-électriques de notre grand Bréguet, de Clark, de Pacinotti, de Gramme, des magnéto-dynamiques de Gramme, d'Edison, d'Hiram Maxim, etc., il me faudrait un volume ; du reste, tous ceux qui s'occupent d'électricité se souviennent de les avoir admirés à l'Exposition.

Il me suffit aujourd'hui d'attirer l'attention sur les lam-

(1) A l'heure présente, il y a des chemins de fer et surtout des tramways mûs par l'électricité un peu partout dans le monde.

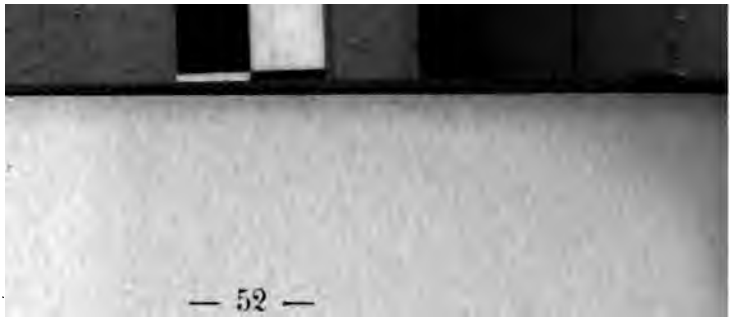
pes, les dynamos, les accumulateurs, les spires nouvelles, le téléphone, le microphone et le phonographe.

La France n'est pas restée en arrière dans ce grand mouvement scientifique et industriel ; si Edison jette un si vif éclat sur les Etats-Unis, nous pouvons affirmer hautement que, grâce à nos ingénieurs et à nos ouvriers, ce qui arrive d'ailleurs neuf fois sur dix, question de prix mise de côté, nulle part on ne fait ces machines aussi parfaites qu'à Paris.

En Europe, nous n'avons de concurrence sérieuse qu'en Angleterre et dans le monde entier qu'aux Etats-Unis ; les autres centres, sauf à Berlin, ne montrent pas de très grandes aptitudes pour cette science pourtant si fascinante ; mais il est nécessaire d'ajouter, par contre, que nous retrouvons chez nos voisins les Anglais et chez les Yankees une concurrence acharnée et que nous ne saurions trop y penser, et comme fabrication et comme prix de revient.

Un de mes amis, esprit ardent, généreux et passionné pour tout ce qui est grand, me disait dernièrement : « Mon cher, un jour qui n'est pas loin on recueillera à la Chambre le discours d'un grand orateur avec le phonographe et il sera indestructible, on prendra de l'orateur une dizaine de photographies instantanées tout autour de lui au milieu de sa harangue, au moment le plus pathétique, et cinquante ans, cent ans, mille ans plus tard, on pourra, devant la foule émue et émerveillée, le ressusciter intégralement, comme voix, comme geste, comme vie, dans un immense thaumatrope. »

Et, s'animant par degrés, mon ami allait vaticinant, l'œil inspiré : « Oui, on fera cela pour la Patti, pour toutes ces magiciennes de l'art dont la beauté et l'organe sont le charme de notre vie, ce qu'il y a encore de meilleur sur la



terre ; on le fera pour les êtres aimés, pour celles que la phtisie emporte dans la fleur de leurs dix-huit ans, et l'homme sera grand, car la science à la main, il aura presque vaincu la mort ! »

Je ne sais si le rêve de mon ami est réalisable, en tout cas je le souhaite de grand cœur ; il y a dans cette poésie de la science une note si touchante que je veux y croire et je suis persuadé d'avance que toutes les lectrices seront de mon avis. (1)

(1) Depuis ces lignes écrites il y a près de dix ans, Edison, suivant mes indications, a cherché à les réaliser en partie, ce dont je ne saurais trop le remercier ici.

Lire mon volume : *L'Electricité à la portée des Gens du Monde*, paru en 1892.

MAROQUINERIE

Voilà certes bien encore une nouvelle industrie dans ses applications nombreuses, dans ses progrès incessants et toujours marqués au coin du bon goût ; voilà bien, n'est-ce pas, une industrie essentiellement parisienne, créant chaque jour de nouveaux bibelots, représentant bien exactement l'article de Paris ?

Nous sommes parfaitement d'accord sur ce point de départ, mais malheureusement, là plus que partout ailleurs, je suis obligé d'enregistrer des constatations douloureuses, de crier aux commerçants parisiens : prenez garde, l'industrie étrangère nous déborde, Vienne nous envahit, il n'est que temps de s'en rendre compte, si l'on veut encore lutter, si l'on ne veut pas se trouver en face d'un mal irrémédiable. Aujourd'hui c'est le péril imminent, demain ce sera la mort sans phrase pour toute une branche de l'article de Paris, si nous ne savons pas réagir énergiquement contre un état de choses déplorable.

Il y a longtemps déjà que je voyais la marée montante de la concurrence viennoise, sur ce terrain ; dès l'Exposition de 1867 je m'étais rendu compte de ce qui nous attendait, depuis 1878 je n'ai cessé d'attirer l'attention des intéressés sur cette grosse question dans la plupart de mes conférences devant les spécialistes.

Les Allemands cherchent bien là, comme partout, comme sur tout d'ailleurs, à lutter avec nous, mais leurs produits sont lourds et généralement mal conditionnés, ne résistant pas, ne supportant pas la réparation.

Quelle erreur serait la nôtre si nous pensions un instant qu'il en est de même à Vienne ! Autant le Prussien, l'Allemand proprement dit, a la main lourde, l'esprit empâté, ce qui ne l'empêche pas de lutter, grâce à la contrefaçon de nos produits, grâce au vol de nos marques de fabrique, grâce à l'incurie de notre commerce qui laisse l'étranger, la plupart du temps, dans l'ignorance de la supériorité, de l'élégance et de la solidité de nos produits, autant l'Autrichien, le Viennois surtout, a le sentiment de l'art appliqué à l'industrie, affiné et délicat ; autant les premiers ne sont redoutables que par leur mauvaise foi et notre négligence, autant les seconds sont redoutables en se servant de nos propres armes sur notre propre terrain, c'est-à-dire en montrant des qualités multiples et variées égales aux nôtres.

Quiconque a visité l'Exposition de Vienne sera de mon avis ; après Paris, la capitale de l'empire austro-hongrois est la seule ville du monde où l'on sache véritablement vivre et s'amuser.

Ce mélange même des races, ces Allemands, ces Hongrois, ces Polonais, ces Tchèques, ces Bohémiens, ces Slaves, ces Tziganes, ces Monténégrins, ces Tyroliens, ces représentants des types orientaux à côté des types du Nord, contribuent dans une large mesure au développement de ce mouvement intellectuel.

Les mœurs y sont faciles, les femmes aimables et souvent d'une beauté incomparable et tandis que vous êtes bercé à droite par les mélodies amoureuses du génie italien, vous avez dans les valses enivrantes de Strauss comme l'écho lointain et rythmique du trot d'un cheval et comme le cri superbe de races qui combattent jusqu'à la mort pour leur indépendance.

Ceci n'est point de la poésie, c'est la simple constatation

d'un fait qui saute aux yeux de tout esprit observateur qui passe quinze jours à Vienne.

Vienne est plus que la grande route de l'Orient, plus que le chemin de Constantinople, elle est par sa position même une des grandes auberges du monde — auberge intellectuelle comme Paris, ce qui est plus grave pour nous — elle est le lien qui relie l'Orient à l'Occident.

Un fait d'un ordre soi-disant secondaire, que nous avons eu la maladresse de laisser passer inaperçu, devait précipiter cette nouvelle évolution de nos rivaux sur l'article de Paris, je veux parler de la création du Musée Oriental de Vienne ; tout le monde sait aujourd'hui — trop tard presque — que ce musée est un musée commercial, qui ne renferme que des pièces orientales, et tout le monde sait également que la moitié de ce musée est toujours en marche sur les routes de l'empire pour aller porter l'*instruction industrielle* dans toutes les villes austro-hongroises, en dehors de la Métropole.

Eh bien, étant donné le merveilleux don d'assimilation des Autrichiens qui se sont montrés là, on peut l'affirmer, les égaux des Japonais, ils ont en quelques années, subitement, comme sous le coup de baguette magique d'une fée, transformé une partie de leur industrie nationale, en y apportant une note nouvelle, jusqu'alors inconnue, comme un vague et poétique reflet des lointaines et mystérieuses contrées de l'Orient.

Je le répète, cette constatation est d'autant plus douloureuse à faire que c'est précisément sur notre propre terrain qu'ils ont accompli ces immenses progrès.

Voyez leur maroquinerie, voyez leur céramique contemporaine, si curieuse à ce point de vue oriental, voyez leurs cuivres repoussés et leurs bronzes, et dites-moi si je vois trop noir ; je ne le crois pas.

Voilà les immenses résultats obtenus par le musée oriental de Vienne et... Paris n'a pas de musées commerciaux !

J'ai visité ces jours derniers les grandes maisons de maroquinerie viennoises qui ont des succursales en plein cœur de Paris, et là j'y ai vu, en fait de porte-monnaie, porte-cartes, portefeuilles, porte-cigare, buvards, etc., tout ce que le goût peut rêver de plus charmant et de plus délicat.

L'industrie viennoise, aussi bien que l'art viennois, possède au suprême degré la science — je dirai plus, l'intuition des couleurs, la tonalité harmonieuse, ce je ne sais quoi de caressant et de charmant qui flatte l'œil.

Les matières premières employées sont nombreuses : galuchat (peau de poisson, chien de mer), peau de requin, de serpent, de crocodile, maroquins, mouton maroquiné, chamois, basanes, cuir de Russie, bois des îles, maillechort, etc. Les procédés curieux et variés, les porte-monnaie à fermeture à bascule sont rajeunis par la dorure asiatique, imitant la paille et l'étoffe ; les cuirs superposés et percés à jour imitent les dominos et forment un dessin simple qui ne manque pas de charme, les appliques en bronze, métal, nickel, aluminium, vieil argent, formant sujet sur le cuir, produisent un effet sérieux et artistique tout à la fois.

Les simples pâtes de carton arrivent à imiter les vieux ivoires, les émaux, les faïences et porcelaines en bleu, ce qui a fait fureur il y a quelques années.

Je pourrais poursuivre longtemps cet inventaire, ce n'est pas tout, à côté de la maroquinerie pure, les Viennois font tout ce qui constitue la garniture d'un bureau, d'un cabinet de travail, d'un fumoir, et pour cela ils ont appelé à leur aide des industries voisines ; les gainiers et fabri-

cants de fourreaux y ont trouvé leur compte en fournissant des serviettes d'avocat, des buvards, des sous-mains, des ménagères, des coffrets à bijoux, etc. Les métaux, fer, bronze, nickel, vieil argent, ont trouvé là aussi des applications intéressantes et des débouchés nouveaux, car on les emploie dans une large mesure avec le marbre pour créer des encriers et autres accessoires de bureaux.

Comme on le voit, le mal va chaque jour grandissant. Luttons-nous ? Peu, et c'est là justement ce que je déplore amèrement.

Les négociants autrichiens m'ont dit : « Mais, monsieur, ce n'est pas une concurrence à la France, on ne fait pas tout cela ici. »

C'est possible, mais précisément je m'élève énergiquement contre ce renoncement volontaire et déplorable de notre industrie parisienne.

Les commerçants français en boutiques, détaillants, m'ont répondu : « Que voulez-vous, les porte-monnaie autrichiens sont si jolis et si bon marché, on nous les demande, nous sommes bien obligés d'en vendre. »

Cette réponse ne me satisfait pas plus que la première.

J'ai souvent développé le grand et fécond principe de la division du travail qui est d'accord avec le progrès incessant des peuples modernes, j'ai souvent dit : Si vous ne pouvez pas lutter dans telle colonie avec telle nation sur la production du café, par exemple, faites de la vanille, si vous ne pouvez pas cultiver le coprah comme les Portugais, faites des arachides, faites de l'avoine plutôt que du blé, si l'avoine se vend mieux, ce sera préférable à une protection déplorable qui ne sera jamais qu'un leurre. Oui, j'ai souvent dit cela et j'ai toujours réclamé la liberté du commerce, en ne croyant pas la lutte possible sur certaines productions similaires avec des peuples mieux

outillés ou mieux placés que nous. C'est vrai et je le maintiens hautement. Mais aujourd'hui la question n'est pas la même, nous ne nous trouvons pas en face d'une nation productrice, mais simplement créatrice. La maroquinerie ne peut pas se confondre avec le blé, le café, les arachides ou les laines.

Les Autrichiens, en nous arrachant le monopole du goût, de l'élégance et de la perfection que nous avons toujours eu dans la maroquinerie, marchent sur notre propre terrain, sur nos brisées, ils viennent miner lentement, mais sûrement l'article de Paris et quand j'entends des commerçants me dire : Nous ne faisons pas les mêmes articles, j'avoue que cette réponse me fait bondir et me mets hors de moi.

Comment, vous ne faites pas les mêmes articles, mais c'est une réponse qu'un patriote et qu'un Français n'a pas le droit de faire par ces temps de concurrence étrangère ardente et sans merci.

Est-ce que les matières premières vous manquent, est-ce que vous n'aurez point de peaux de requin, de crocodile ou de serpent aussi bien que les Viennois, ou par hasard ne seriez-vous plus capables de lutter sur ce terrain des arts appliqués à l'industrie qui ont été toujours la gloire de Paris ?

Est-ce que vous ne voyez pas tous les jours les Allemands nous prendre nos modèles sans vergogne ? Et comment, vous ne pouvez pas imiter les Viennois qui n'ont fait, en somme, qu'imiter primitivement l'article de Paris ! Allons donc, c'est une mauvaise plaisanterie. J'attends plus que cela de vous, de votre intelligence, de votre patriotisme.

Vienne a le succès, a la vogue avec sa maroquinerie,

elle s'installe chez nous, en plein boulevard, il faut lutter, il faut vaincre.

C'est aux chambres syndicales à créer des écoles professionnelles, et enfin, c'est à nous tous, les patriotes, à demander un musée commercial, puisque l'on dort autour de nous !

PAVAGE ET COUVERTURE EN VERRE

Voilà bien longtemps déjà que je constatais pour la première fois une évolution fatale, inévitable dans le grand art de la construction.

Le temps n'est plus où l'on élevait lentement vers le ciel les églises gothiques, ces poèmes de pierre, comme on a dit si justement. — Le temps n'est plus où la pierre seule et le marbre quelquefois faisaient tous les frais d'un édifice.

L'usine a remplacé le temple, le chemin de fer a remplacé la route d'antan poussiéreuse et cahotante; un art nouveau s'est fait jour : l'ingénieur a remplacé l'architecte.

Je ne dis pas que cela se soit fait du jour au lendemain, mais enfin il n'est guère malaisé d'en suivre les étapes pas à pas, d'une exposition à l'autre, si vous voulez, et certes aujourd'hui on marche rapidement vers l'application des procédés nouveaux.

En prononçant le mot d'usine, je n'y ai mis, certes, aucune intention malveillante; loin de moi une telle pensée, je suis au contraire grand admirateur du moderne, de la découverte d'aujourd'hui et de l'application de demain, car en définitive le travail apporte toujours une somme de bien-être plus considérable ; j'ai constaté une tendance, rien de plus.

C'est ainsi que tout d'abord les voies ferrées avec leurs travaux hardis, inconnus auparavant, ont mis rapidement l'ingénieur à la place du voyer routinier.

C'est ainsi que le fer a remplacé le bois, plus léger, plus solide ; les vieilles poutres vermoulues, rongées par le tictac monotone des *horloges de la mort,* avaient vécu, les solives enfumées d'autrefois ne seront bientôt plus qu'un souvenir.

C'est ainsi que de fil en aiguille on en est arrivé à allier au fer, à la brique, à la pierre même la faïence, même la barbotine, comme dans le pavillon de la ville de Paris par exemple.

Aujourd'hui, beaucoup de maisons ont ainsi un gai motif en céramique au-dessus de leurs fenêtres ; la façade en est comme ragaillardie, ça donne un air de fête, on cherche instinctivement la tête blonde qui doit apparaître à la croisée, on écoute le rire frais de la jeune fille : c'est du luxe, de la poésie, soit ; où est le mal? La vie est assez plate pour tâcher de lui donner un cadre vivant et lumineux.

Les architectes modernes, à moitié ingénieurs à leur insu et fort ingénieux, j'en conviens, viennent d'appliquer un nouveau dallage et pavage en verre fort intéressant et destiné à rendre les plus grands services.

Voyez le Crédit lyonnais, la Banque transatlantique, le Comptoir d'escompte, le plafond bête et noir d'autrefois est remplacé par le dallage en verre brut beaucoup plus solide que le verre poli qui perd une partie de sa force de résistance.

Ces dalles de plus de 14 millimètres d'épaisseur reposent tout uniment sur une cloison en fer. Dans le calcul des *charges à faire supporter à la flexion* on peut compter comme coefficient à la rupture R=250 kil. par centimètre carré de section, ce qui est déjà un joli résultat.

Les pavés en verre unis ou quadrillés résistent parfai-

tement aux voitures, comme on peut le voir aux hôtels du Louvre et Continental.

Comme les dalles, ces pavés reposent sur du mastic de vitrier et sont maintenus par des châssis en fer à T.

Le poids du pavé est en général de 9 kil. à 0 fr. 90 centimes le kilog.

C'est cher, oui, mais c'est inusable; et la lumière rendue au sous-sol vaut bien quelque chose, à coup sûr. Petit à petit tous les sous-sols, toutes les caves, tous les égouts de Paris, sous les voies publiques, seront ainsi éclairés par le dallage ou pavage en verre. C'est l'avenir!

La pose de ces dalles quadrillées ou de ces pavés en verre est simple comme bonjour. Il suffit de les placer dans des cellules en fer ou en fonte avec ciment à prise rapide ou à prise lente, suivant que l'on est plus ou moins pressé de s'en servir.

Je veux indiquer là une application considérable qui s'impose et à laquelle on n'a pas encore songé, que je sache, dans les innombrables projets du Métropolitain qu'il m'a été donné de lire.

Je commence par déclarer que le Métropolitain est une chose absolument inutile ou tout au moins beaucoup moins utile que Paris port de mer, par exemple.

Mais enfin je suppose qu'on veuille le faire quand même, cette fameuse objection contre le chemin de fer souterrain tombe d'elle-même.

Supposez une ligne partant de la gare Saint-Lazare aux Halles par l'avenue de l'Opéra, sous l'avenue ainsi dallée : c'est propre, c'est clair, c'est solide, et les voyageurs sont heureux comme des poissons dans l'eau, car avec le verre vert qui est sur leur tête et un peu d'imagination ils se figurent être dans un aquarium immense!

Plaisanterie à part, le pavage en verre doit être la grande

et unique solution du Métropolitain de l'avenir, si tant est que l'on se décide jamais à le faire. (1)

Que dirai-je des tuiles en verre blanc que l'on commence à employer un peu partout?

Les peintres, les sculpteurs sont malheureux comme les pierres, ils ne voient jamais assez clair; avec les toits recouverts en tuiles en verre blanc, tous ces inconvénients disparaissent.

Que celui qui se croit assez criminel pour ne pas oser vivre au grand jour, dans une maison de verre, c'est bien le cas de le dire, me jette le premier caillou !

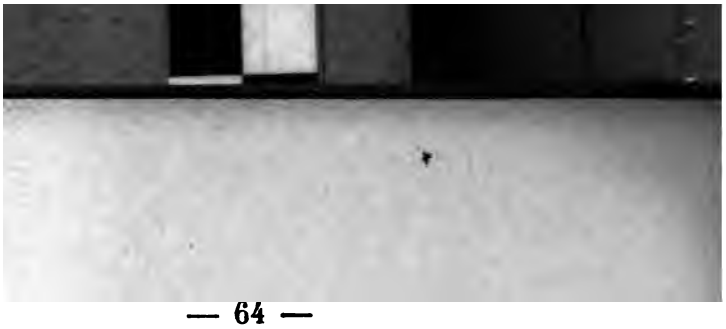
On fait des merveilles aujourd'hui : les tuiles Montchanin, E. Muller, Forbach, etc., sont admirablement imitées par celles en verre.

Lesdites tuiles se vendent couramment suivant leurs dimensions, de 1 fr. 40 à 2 francs la pièce, et je redirai ce que je disais à propos du pavage en verre : c'est inusable.

Je suis d'autant plus heureux de parler de cette nouvelle application industrielle par les architectes et les ingénieurs, que là au moins je me trouve en face d'une invention bien française, qui est bien nôtre, et toute la gloire nous en appartient sans conteste.

Les Anglais commencent à nous faire concurrence en Italie, les Belges un peu partout et les Américains du Nord chez eux; mais en somme nous sommes bien armés, bien outillés pour lutter chez nous tout au moins et nous n'avons pas à ce point de vue spécial à craindre les attaques de nos rivaux : l'industrie du pavage et de la couverture

(1) Je suis heureux de constater que la Compagnie des Chemins de fer d'Orléans a bien voulu suivre mes indications et paver ainsi en verre les abords de la gare de Médicis, qu'elle vient d'ouvrir au Luxembourg. C'est une heureuse application de l'idée et un commencement qui promet pour l'avenir.



en verre est en train de se développer rapidement, l'expérience est faite, elle est concluante et elle est assurée de trouver avant qu'il soit longtemps de nouveaux et nombreux débouchés.

Parisiens, pensez-y, le Métropolitain souterrain avec un plafond en pavage de verre serait plein de charme et de poésie, de plus ce serait excellent pour les voyageurs qui ont la vue faible.

Du coup les lunettes bleues ou vertes seraient supprimées. Le Métropolitain hygiénique est le dernier mot de l'art.

Pourvu que les opticiens ne m'arrachent pas les yeux, par exemple, pour concurrence déloyale !

FERRONNERIE D'ART

Il y a de fort honnêtes gens qui affirment sans cesse que tout était mieux autrefois et que même il y a des arts perdus ou délaissés; pour nous qui suivons pas à pas, au jour le jour, les étonnantes applications de l'art et de la science à l'industrie, ce n'est certes pas notre avis.

Non seulement on est en possession d'une foule d'applications nouvelles et intéressantes, mais sur ce terrain même que l'on pourrait appeler l'histoire rétrospective de l'industrie, on n'est certes pas en arrière, on n'a rien perdu, rien oublié, puisque l'on refait ce qui contribuait à la joie de nos pères et à l'embellissement de leurs demeures; et, ma foi, on pourrait souvent mettre au bas de ces œuvres modernes : nouvelle édition, revue et corrigée.

Ce n'est pas que je veuille attaquer cette aimable et touchante sollicitude des collectionneurs pour ces vieux bimbelots, mais enfin il ne faudrait pas non plus pousser cela jusqu'au dénigrement systématique du mouvement contemporain.

On refait les meubles Moyen-Age, et c'est plus fini : *les tiroirs ferment*, disent les maîtresses de maison terre à terre; on refait toute la céramique d'autrefois, on refait tous les bijoux du passé : romains, grecs, égyptiens, etc., et, n'en déplaise aux esprits chagrins, on imite tout avec une fidélité de rendu et une perfection de détail à nulle autre pareilles.

Ces réflexions me viennent à propos de la ferronnerie d'art, qui est bien une industrie parisienne toute moderne,

qui commence à prendre une certaine extension et qui s'est donné pour mission presque exclusive de reproduire les vieux modèles; il y a dans ce fer même, dans sa couleur, comme un parfum d'archaïsme qui semble exclure toute pensée de modernité; et cependant là encore comme le moderne a su ressusciter l'antique ou plus simplement le passé!

Je me souviens qu'il y a quelque trente ans j'admirais avec des larmes dans les yeux la grille merveilleusement fouillée du chœur de Poissy, ce petit bijou de pierre — à l'intérieur seulement — et ces deux mots magiques : *fer forgé*, évoquaient soudainement en moi tout un passé artistique disparu ; en quittant Poissy, il fallait aller au Musée de Cluny pour satisfaire son amour de ferraille ouvragée, il n'y avait pas de milieu; à peine si l'on retrouvait par ci, par là, en furetant, chez un marchand d'antiquités, une crédence rongée par la rouille.

Ah! je sais bien ce que vont me répondre les collectionneurs enragés : Vous êtes un profane, vous n'y connaissez rien, ça n'a pas la même valeur, etc.

J'avoue humblement, quant à la valeur, que je m'en moque absolument, j'aime mieux une paire de landiers tout battant neufs en fer forgé qu'une vieille paire de chenets rouillés qui n'auront d'autre valeur artistique que de remonter à Henri II.

Il est bien entendu que je ne défends ici que le moderne au point de vue purement artistique, le reste regarde la *clincaillerie*, comme disait je ne sais plus quelle aimable héroïne de Cherbuliez.

Or aujourd'hui, au point de vue artistique, on fait aussi bien et mieux qu'autrefois. Ça coûte moins cher que le vieux, tant mieux; c'est moins rare que l'authentique, ça m'est égal.

Je ne pourrais pas dire cela évidemment à propos d'un Raphaël ou d'un Rubens, la copie ne sera jamais que la copie, il manquera toujours le coup de patte idéal et raphaélesque du maître, c'est le cas de le dire; mais pour l'ameublement et la ferronnerie, je crois être dans la vérité, et de plus je pense qu'il y a un certain courage à le dire.

En ce moment la ferronnerie d'art est fort à la mode et l'on peut lui prédire un succès général dans le monde entier — les centres artistiques bien entendu — car, par ses teintes sévères et douces en même temps, elle est en quelque sorte l'instrument le plus puissant et le plus saisissant d'une résurrection du Moyen-Age.

Supposez un palais Henri II, Louis XII, Renaissance, etc., avec un mobilier et des tentures reconstitués absolument sur les modèles du temps et supprimez les hauts landiers dans la cheminée immense avec les torches de résine, supprimez les chandeliers, les hallebardes, les crédences, les appliques, les lanternes, les ferrures, les verrous, les serrures étranges et tourmentées qui semblent incruster leurs arabesques, leurs fines nervures métalliques dans le bois de la porte massive; oui, supprimez tout cela et je vous demande un peu si vous serez capable d'avoir une impression exacte et profonde du temps, pourvu que vous soyez quelque peu observateur ou amoureux de ces sombres et poétiques époques?

Je sais bien que tout le monde n'a pas les moyens de se payer ces reconstitutions, ces résurrections miraculeuses, mais coûteuses. Que voulez-vous, on se contente d'un boudoir, d'un fumoir et l'on a chez soi un tout petit coin Henri III ou autre; ça vaut toujours mieux que rien.

Il y a actuellement plusieurs maisons à Paris qui font de la ferronnerie d'art merveilleuse et avec un goût exquis,

voilà pourquoi je considère cette industrie comme bien parisienne ; mais attendez un peu : l'Allemagne est derrière nous, infatigable, l'oreille au guet, le nez au vent, qui nous imite ou cherche à nous imiter tout au moins.

Toutes les lanternes en fer forgé et verres anglais (culs de bouteilles) que vous voyez dans les bazars, les magasins de nouveautés, etc., ça n'est de la ferronnerie d'art que de nom, c'est bon marché, c'est laid et c'est allemand, trois défauts qui sont toujours inséparables.

Cela n'a rien d'artistique, c'est purement commercial, oui.

C'est de la quincaillerie facile à reconnaître.

Vous avez mille fois raison, mais tout le monde n'est pas artiste, et puis c'est bon marché, de sorte que ces aimables voleurs de marques de fabrique arrivent à nous faire concurrence chez nous, tout en pervertissant le goût de la masse.

Les grands caravansérails, les petits bronziers se laissent séduire et se fournissent chez les Allemands ; c'est triste, mais c'est comme cela.

Si chez nous les capitaux se portaient sur les entreprises industrielles au lieu de se porter sur les émissions étrangères interlopes, nous pourrions lutter facilement ; ce n'est pas ce qui arrive ; aussi les Allemands, avec des capitaux en mains, produisent mille, dix mille pièces semblables ; c'est de la camelote, mais c'est bon marché.

Nos fabricants avec peu d'argent fabriquent peu de pièces du même modèle — de 6 à 10 au plus — de sorte que lorsque vous achetez une lampe, ou une lanterne, ou une paire de landiers allemands, il y en a 10,000 qui se promènent dans le monde ; si vous achetez le même objet à un fabricant français, vous avez un modèle presque unique et admirable.

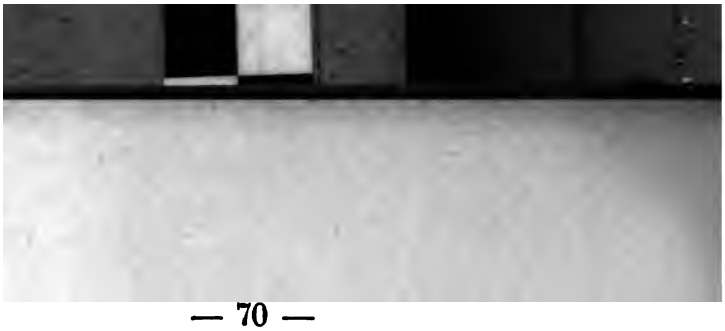
Voilà ce qui explique la différence des prix entre Paris et Berlin; mais, certes, il faudrait bien peu de chose pour que nos fabricants arrivassent à lutter comme prix avec les Allemands, et alors, comme valeur artistique, nous serions encore à cent coudées au-dessus d'eux.

Les Allemands ont bien essayé de copier mot à mot, si l'on peut s'exprimer ainsi, nos modèles de landiers, de grandes lanternes pour entrées et vestibules, de garnitures de cheminées, etc., ils n'y sont jamais parvenus, même en cherchant à copier servilement, aussi ils font mal et bon marché, nous faisons bien et cher relativement, toute la différence est là; encore un effort, un peu plus de sens pratique et d'intelligence de l'argent, je veux dire du capital, et certainement nous pourrions lutter avec eux sur tous les terrains, c'est-à-dire sur le terrain purement artistique où cette industrie nouvelle est restée confinée jusqu'à présent.

Je sais bien, d'un autre côté, que c'est là ce qui fait la grande supériorité de Paris en ferronnerie d'art, c'est possible, mais je suis assez patriote et j'estime assez les ressorts de ma race pour désirer nous voir lutter victorieusement contre les Allemands et dans l'art et dans le commerce courant.

Je suis convaincu que ce ne sont pas les commerçants français qui me démentiront.

Toute la clientèle riche, artiste, intelligente du monde entier nous est assurée absolument, car Paris a bien le monopole incontesté du goût, du flair artistique et du rendu impeccable; c'est parfait, mais ce n'est pas assez; tous les bazars, tous les petits trafiquants de bas étage ouvrent leurs boutiques aux Allemands, et le pauvre public ignorant se laisse piper par les réclames de ces cruels ennemis de notre industrie nationale.



Là est le mal, il faut trouver le remède, ce doit être possible; il faut fabriquer en grand, faire beaucoup de pièces semblables, avoir des capitaux. Eh bien! fabricants français, mettez-vous à l'œuvre, vendez à bon marché, ce que vous ferez sera encore bien supérieur aux produits d'outre-Rhin; et certes, en réalisant une heureuse entreprise, vous aurez rendu un grand service au pays. Car, dans ce moment-ci, le bazar français est envahi par la verrerie, le fer et la quincaillerie des mangeurs de choucroute. Il est temps de le dire bien haut.

Nous pouvons lutter : luttons, mais ne nous endormons pas; sur ce terrain industriel, le retard, c'est la mort!

VITRAUX D'ART

Mon dernier chapitre sur la ferronnerie d'art appelait tout naturellement celui-ci.

Comme toujours, dans les arts appliqués à l'industrie, il y a deux formes bien distinctes, bien modernes et fort intéressantes de la nouvelle industrie ; la première, plus terre-à-terre, purement marchande, a pris une grande extension depuis quelques années : ce sont les vitraux monochromes, souvent granulés, connus sous le nom de verres anglais et culs de bouteilles.

Je m'empresse d'ajouter que fort heureusement on les fabrique aussi bien chez nous que chez nos voisins.

Ils servent à décorer les fenêtres des antichambres, des fumoirs et des... brasseries !

Tout le monde sait quels effets tout modernes et quelle agréable tonalité on obtient ainsi ; c'est coquet et à la portée de toutes les bourses.

Comme en somme mes ouvrages de vulgarisation n'ont d'autre but que d'attirer l'attention de la foule sur les multiples aptitudes de notre industrie nationale, je m'empresse de signaler le très grand développement de cette branche toute récente ; si ce n'est pas du grand art, tant pis, ça fait marcher quelques fabriques et ça réjouit l'œil, je n'en demande pas davantage.

A côté, l'art pur a grandi avec non moins d'éclat dans ces dernières années.

Tous ceux qui s'intéressent à ce grand mouvement artistique et pratique de la seconde moitié du XIXe siècle ont

entendu parler des premières tentatives de Dikl bientôt suivies des travaux remarquables de Maréchal de Metz, de Didron, de Coffetier et Stenheil de Gerente, et enfin de Charles Champigneulle, qui continue les travaux de Coffetier.

C'est dire que là, comme toujours, quand il s'agit des sciences et des arts appliqués à l'industrie, la France tient le premier rang.

Malheureusement, sur le terrain purement industriel, l'Allemagne arrive avec ses prix très bas, ce qui fait que nous ne conservons guère que le monopole du luxe, de ce que l'on pourrait appeler l'aristocratie de l'Art.

Je n'ai pas à redire ici ce que j'avais l'occasion de formuler plus haut, à propos de la ferronnerie d'art.

Dès la plus haute antiquité, le verre était connu ; dès les premiers siècles de notre ère, les églises possédaient d'admirables vitraux.

C'est cet art qu'il fallait en quelque sorte ressusciter ; après bien des tâtonnements et bien des essais, on y est enfin parvenu.

Chose curieuse, l'industrie moderne faisait trop bien, trop parfait.

Le fini du verre, du dessin, du détail, des plombs, tout cela concourait à enfanter une œuvre admirable qui, néanmoins, ne rendait pas l'impression profonde des vitraux des XIIe et XIIIe siècles, par exemple.

Le verre moderne trop poli, trop transparent, n'avait pas l'éclat du verre ancien au point de vue des couleurs, c'est alors que les peintres eurent recours aux verres striés ou granulés et au procédé connu sous le nom de *salissure*.

Cet éclat incomparable des vieux vitraux était dû à leur imperfection même, à leurs rugosités qui brisaient la

lumière comme un diamant, et aussi, il faut le dire, à la patine du temps.

On s'en est rendu compte et là, comme dans la ferronnerie d'art à l'heure présente, on fait du vieux neuf qui ne redoute pas la comparaison avec les modèles les plus respectables du Moyen-Age.

« Le goût de l'antique, dit M. Luc-Leo, est suffisamment motivé par lui-même, le bronze et le marbre ont débuté dans notre siècle, le meuble les a suivis, puis on a recherché avec avidité les tentures et les tapisseries anciennes ; la ferronnerie d'art, complétant le meuble ancien et l'ameublement gothique ou Renaissance des Benvenuto Cellini, des Philibert Delorme, des Jean Goujon, des Ducerceau, etc, n'a été exhumée que depuis trente ans environ. Il manquait un couronnement à l'œuvre.

« L'ameublement le mieux composé, le plus somptueux, le plus véridiquement ancien, boitait sans le vitrail ; bronze, fer, bois, tissu, l'appelaient impérieusement, tout à fait dépaysé dans les fenêtrages bourgeois. La polychromie devait renaître, car la science elle-même a reconnu des influences morales certaines aux couleurs. »

Je suis absolument de l'avis du directeur de l'*Industrie au XIXe siècle*, d'autant plus qu'il constate ce que j'ai souvent constaté moi-même, à savoir que si l'on faisait d'admirables vitraux, d'admirables fers forgés, des céramiques étonnantes autrefois, non seulement on fait encore bien aujourd'hui — Sèvres, les Gobelins, Aubusson, Nevers et même le faubourg Saint-Antoine sont là pour en répondre — mais encore on est parvenu dans cet incomparable renouveau contemporain à *refaire* tout ce que nos ancêtres nous ont légué de vraiment artistique.

Je trouve encore dans une conférence faite il y a

plusieurs années au Palais de l'Industrie sur le vitrail, par M. Charles Champigneulle, quelques lignes qui confirment si exactement la thèse que je soutiens, que je ne puis résister au plaisir de les citer.

Après avoir parlé du manuel du véritable peintre verrier au XIIe siècle par le moine Théophile, il ajoute : « Ces détails sont si précis et si clairs qu'il semble qu'il n'y ait qu'à les suivre pour devenir aussi savant dans l'art du verrier que ce savant historien. Et pourtant, vous avez souvent entendu parler de la perte des procédés anciens. Rien cependant n'est plus contraire à la vérité. On n'a rien innové, rien ajouté, rien inventé, *parce que l'on n'avait rien perdu*, et si certaines personnes ont voulu entourer cet art d'ombre et de mystère, c'était sans doute pour se tailler une réputation de savoir dans l'ignorance des autres, essayer de se grandir en rabaissant leurs voisins et se faire du mérite par opposition de tons. »

Tout ceci est l'exacte vérité et ne fait que confirmer ce que je disais à un autre point de vue ; on n'a pas perdu les procédés, mais on a été obligé d'imiter la patine du temps et les imperfections d'antan, pour obtenir l'irradiation fulgurante et douce tout à la fois des vieilles basiliques, ce qui n'est pas du tout la même chose, comme vous voyez.

C'est ainsi que l'on est parvenu à restaurer, avec une perfection qui donne l'illusion des originaux, les vitraux des cathédrales de Chartres, du Mans, de Bourges et de Notre-Dame de Paris.

A peine est-il nécessaire d'ajouter que l'on ne s'en tient pas à ces restaurations sacrées et que les vitraux d'art savent aussi être très modernes et concourent à l'embellissement des demeures profanes.

Les verres de couleur sur lesquels les peintres verriers

travaillent, sont surtout fabriqués dans le Nord, le Pas-de-Calais et à Saint-Just-sur-Loire.

Les verres blancs sont fabriqués avec les derniers perfectionnements, et les verres plats de couleurs présentent des ressources infinies à l'artiste.

L'Allemagne, l'Espagne, l'Italie, l'Angleterre, les États-Unis, l'Amérique du Sud, les Indes, l'Australie, et même la Chine offrent des débouchés considérables aux vitraux français qui possèdent le monopole du goût, du décor, de la *mise en scène* et le fini de l'exécution au plus haut degré.

Je suis heureux de pouvoir constater au moins une fois par hasard dans mes promenades à travers les industries parisiennes modernes et nouvelles que là nous sommes bien sans rivaux et non pas débordés par la concurrence allemande ; mais ce n'est pas une raison pour s'endormir. A côté du vitrail d'art il y a le vitrail de couleur plus courant dont je parlais en commençant, on le retrouve dans les lanternes allemandes, dans l'horrible camelote dont les gens d'outre-Rhin inondent nos bazars, c'est là qu'est le danger, c'est de ce côté qu'il faut éviter tout à la fois et leur intronisation chez nous et la dépravation du goût national au contact de cette bimbeloterie bon marché.

On sait comment l'assemblage se fait : au moyen de baguettes de plomb, avec soudure à l'étain, en se servant d'un fer en forme de cône.

Si la verrière est considérable, des armatures de fer sont placées de distance en distance et reliées aux plombs par des bagues soudées.

Ce sont là d'ailleurs questions de détail qui regardent les praticiens et les architectes qui dirigent les travaux ; ce qu'il est intéressant de constater, c'est que les vitraux d'art contemporains sont à la hauteur des anciens, c'est

que les peintres verriers de l'heure actuelle valent les fameux *gentilshommes verriers* des siècles passés, c'est en un mot que sur ce terrain, si éminemment français et *parisien* même, notre pays marche glorieusement à la tête du mouvement contemporain qui sera la caractéristique impérissable de la fin de ce siècle.

LE CAOUTCHOUC

Dans ces dernières années le commerce du caoutchouc a pris une importance considérable, et l'on peut affirmer qu'il n'y a pour ainsi dire pas d'industrie dont il ne soit devenu l'auxiliaire discret et indispensable.

Ce n'est pas à ce point de vue général, qui nous entraînerait beaucoup trop loin, que nous voulons en parler aujourd'hui : fidèle à notre programme, nous nous arrêterons seulement un instant en face de ses applications les plus récentes et les plus utiles en même temps, pour la masse du grand public.

Dans mon enfance le caoutchouc était synonyme des chaussures que l'on portait pour sortir par le mauvais temps par-dessus les souliers d'étoffe. Nos mères avaient toutes leur paire de caoutchoucs, c'était fort commode, mais cela maintenait les pieds dans un état de moiteur assez malsain, paraît-il ; enfin pour cette cause ou pour une autre, toujours est-il que les caoutchoucs ont passé de mode et sont allés retrouver les crinolines et les capelines de nos mères qui avaient le corps et la tête emprisonnés dans tout un attirail de fil de fer.

Puis vinrent les jouets, poupées, pantins, etc., jolis à croquer, incassables, inusables, et qui faisaient dans l'imagination des Babys une rude concurrence au classique ballon.

Ma sœur avait une poupée en caoutchouc qui fait aujourd'hui les délices de mes jeunes neveux ; le *joujou*

servant à deux générations, c'est plus que la tranquillité des parents, c'est l'idéal économique.

Dans ces dernières années les tissus, les filés où le caoutchouc entre pour une partie, ont fait de grands progrès ; on s'en sert pour les bas, les bandages contre les varices, pour mille objets de toilette féminine à titre d'accessoires et l'on peut dire que cette rubanerie du caoutchouc est bien une industrie française et qu'elle ne se fabrique nulle part à l'étranger aussi bien que chez nous.

Les tuyaux, les conduites, les sonneries à air comprimé, les installations électriques sont arrivés à se populariser sur une grande échelle.

Il faut, comme l'on sait, un enduit pour les câbles, cela est fourni par la France, et nos industriels exportent en Turquie, en Grèce, en Portugal, en Espagne, etc., c'est-à-dire dans les pays de demi-activité sur ce terrible terrain de la concurrence étrangère, car les Anglais, les Allemands et les Américains sont toujours là pour nous damer le pion sur tous les champs où peut s'exercer notre activité industrielle.

Depu[illegible] nes ont vu des man-
[illegible] bleu, imperméables,
[illegible] gants et, en bonnes filles
[illegible] d'en acheter, car en fait de
[illegible] er sont deux mots qui signifient
[illegible] ose.

[illegible] est presque exclusivement anglaise ; ne
[illegible] trop cependant, c'est malsain et le beau
[illegible] eu disparaît rapidement sous l'averse, c'est
[illegible] plication qui passera assez vite de mode.

[illegible] applications les plus curieuses et les plus utiles,
[illegible] ple, est celle des timbres, mobiles ou non, en
[illegible] nnc ; dans toutes les [illegible] de banque, dans le

commerce et un peu partout maintenant on en fait usage.

Les uns sont plats et donnent l'adresse de la maison ou toute autre indication; les autres formant une série de lettres et de chiffres disposés en cercle ou roue se modifient chaque matin; ce sont des passe-partout extrêmement ingénieux et pratiques, les Américains ont été les premiers à s'en servir et de là l'application en est devenue rapidement importante en Angleterre.

Là, par exemple, nous nous trouvons en face d'une redoutable concurrence allemande et anglaise et certes le mal est plus grave. Il y a des maisons anglaises qui vendent des timbres en caoutchouc en plein boulevard.

Je consultais dernièrement à ce sujet un grand n[illegible]ciant français qui me disait à peu près ceci :

— Certainement la concurrence étran[illegible] très redoutable, et cependant nous arr[illegible] encore à lutter, sinon sur tous les articles, [illegible] anglais ne so[illegible] plupart.

— Et la cause du mal? questions colon[illegible]

— Surtout dans la cher[illegible], souvent on [illegible]vre, chez nous [illegible]ouvrier[illegible] plus[illegible]

— C[illegible] est ch[illegible]ait-il que le[illegible]s toujours de [illegible]

[illegible], mais al[illegible]onsieur : j[illegible]s de remède. [illegible]tit porte-pl[illegible] mes caves [illegible]ayon et timbre [illegible]n même temp[illegible] appelle [illegible]ans un étui en [illegible]fort coquet; l'All[illegible]s-mê[illegible]ous livre cela à [illegible] le mille; si je le fai[illegible]aout[illegible] ici, nos ouvriers [illegible]e 90 à 100 francs [illegible]nt pas me le livrer à [illegible], il y a la mon- [illegible]A côté du timbre en [illegible]it et délicat; eh [illegible]est bien l'article de Paris, [illegible]ar semaine et le [illegible] nickelé [illegible]le trois jours [illegible]r beaucoup, et ils [illegible]eur [illegible] leur faut gagn[illegible]

nous font attendre. Je ne dis pas que tous les ouvriers procèdent ainsi; mais prenez le compositeur qui me fait mes timbres typographiquement, de façon à ce que je puisse prendre ensuite l'empreinte, il fait payer tant, qu'il y ait une ligne ou trois de composition; je me récrie : ce sont les prix imposés par les syndicats, les corporations. En Allemagne l'ouvrier travaille à son compte et à beaucoup meilleur marché.

J'expose là les plaintes du patron; on sait combien je lutte toujours et partout en faveur du prolétariat; je n'ai rien à ajouter; mais enfin, en face de cet état de choses, le plus clair, c'est que la concurrence étrangère nous dévore et que si cela continue il n'y aura plus ni patrons, ni [illegible]riers, ni capital, ni travail.

[illegible] Lockroy voulait établir des tribunaux d'arbitrage pour éviter [illegible] grèves, c'est une excellente chose; mais je crois qu'il y a [illegible] à faire encore, à faire ce que je ne cesse de réclam[illegible] méricains so[illegible]gues années dans mes conférences, à savoir [illegible]s les champs où [illegible]ois qu'il est prouvé que les Allemands et le[illegible] même objet que nous pour 30 ou 40 0/0 m[illegible] ou huit ans [illegible] dit tribunal arbitral devrait se réunir et in[illegible]tchouc velout[illegible]ons et aux ouvriers le moyen de lutter et les [illegible]nt souples et [illegible]éciproques à se faire; ce n'est pas seulement [illegible]t empressées [illegible]économique, c'est une mesure de préservatio[illegible]ir et posséd[illegible], si nous ne voulons pas périr dans la lutte. [illegible]même cho[illegible]

[illegible]ion est [illegible]s tro[illegible]chouc. Il y a quelques années on ne pouvait se procurer la matière première qu'en Angleterre, aujourd'hui il y a des maisons qui la fournissent à Paris.

Je suis allé voir dernièrement le directeur de l'une d'elles.

— D'où tirez-vous le caoutchouc?

— Mais de Para, de l'Amérique du Sud, du Mozambique, un peu de Madagascar, de Vohémar.

— Fort bien ; mais pourquoi ne pas le prendre exclusivement à Vohémar et surtout au Sénégal, dans nos établissements de la côte méridionale d'Afrique ?

Ça serait moins loin, moins coûteux et nous ne passerions pas par des intermédiaires anglais, portugais ou arabes plus ou moins juifs, ce qui me serait égal, si ça ne coûtait pas plus cher ; mais il faut les payer.

— Vous auriez raison, si le caoutchouc de l'Afrique n'était pas de beaucoup inférieur à celui de l'Amérique du Sud ; ainsi celui du Mozambique et de Madagascar nous donne jusqu'à 40 0/0 de déchet sur un kilo de 2 fr. 50 : c'est quelque chose.

— Mais ne pourrait-on pas cultiver les bonnes espèces de caoutchouc au Sénégal, au Gabon, au Congo, etc.

— Assurément oui, mais personne n'y a jamais songé !

Quelle réponse et quelle leçon ! et comment voulez-vous que les Allemands et les Anglais ne soient pas nos maîtres ! Quand je parle de ces questions coloniales sur un terrain de production pratique, souvent on me rit au nez ; c'est profondément triste.

— Mais comment se fait-il que le caoutchouc résiste ? Car à la longue il se brise.

— C'est une erreur, Monsieur : j'ai du caoutchouc de Para depuis 10 ans dans mes caves et il est intact ; les Anglais font ce que l'on appelle le caoutchouc scié en feuilles, nous le faisons nous-mêmes, et c'est excellent. Ce qui fait que les *bracelets* (caoutchouc pour paquets, etc.) se brisent à la longue, c'est qu'ils sont vulcanisés au soufre, ça leur donne cet aspect poudreux que vous voyez et une grande force de résistance, jointe à l'élasticité, car le caoutchouc seul est élastique, mais *lâche* et *mou*, le soufre

le corrige, il est vrai, mais lui enlève de sa solidité; voilà pourquoi les caoutchoucs pour timbre, qui ne sont pas vulcanisés, sont parfaitement solides.

— Et les Allemands exportent-ils plus que nous?

— Oui, nous exportons des tubes, des câbles, mais les Allemands se sont fait une spécialité du caoutchouc durci; ils fabriquent ainsi des peignes, des démêloirs, des bibelots de toutes formes qu'ils exportent en Extrême-Orient et en Océanie.

— Et nous pas?

— Et nous rien, vous l'avez dit.

— Autre constatation qui me révolte : si les Allemands font du caoutchouc durci, je ne vois pas pourquoi nous n'en ferions pas; nous luttons dans la plupart des branches de cette industrie qui grandit chaque jour; j'avoue que je ne comprends pas pourquoi nous ne luttons pas sur tous les terrains.

— Un dernier mot : vous voyez tout ce que nous produisons ici, n'est-ce pas, en caoutchouc! eh bien, pour des rondelles sans valeur, pour mille objets grossiers et qui n'ont pas besoin d'être fabriqués en caoutchouc pur, nous avons le caoutchouc artificiel, nous et les étrangers d'ailleurs.

— Ah bast!

— Mais oui, nous remplaçons le caoutchouc par des *huiles solidifiées* et un peu de poussière, quelques vieilles rognures de caoutchouc, et... c'est très joli, vous voyez!

J'avoue humblement que *les huiles solidifiées* remplaçant le caoutchouc m'ont inspiré un profond respect pour la science moderne au service de l'industrie. C'est moins solide, mais c'est beaucoup meilleur marché.

En somme sur le terrain des câbles, tissus, rubanerie, etc., nous luttons bien, sur les timbres nous luttons diffi-

cilement, mais nous tenons encore campagne, sur le terrain des manteaux nous laissons faire les Anglais, et sur celui du caoutchouc durci les Allemands. Puisque nous avons d'admirables colonies, plantons-y des caoutchoutiers et ne soyons plus les tributaires de Para, de l'Amérique du Sud, des Anglais, et à l'intérieur demandons aux tribunaux arbitraux d'enseigner patriotiquement aux patrons et aux ouvriers, après enquête, les moyens de vendre des timbres de poche à 42 centimes comme les Allemands, au lieu de 90 centimes; les transports et le fret à bon marché seraient certainement l'une des meilleures solutions pour y parvenir promptement.

Le jour où nous aurons atteint ce résultat, j'estime que nous aurons accompli une bonne action et rendu service à notre pays.

La question du caoutchouc doit être assez élastique pour ne diviser personne et pour réunir tout le monde contre l'ennemi commun : la concurrence étrangère !

LA BOULANGERIE

— Ah ! par exemple, une industrie parisienne, la boulangerie ? vous nous la baillez belle. Mais on fait du pain depuis le commencement du monde !

J'entends d'ici cette exclamation sortir de la bouche de toutes les aimables lectrices qui ont la bonté de suivre mes simples études de vulgarisation.

— Pas si vieille que cela et pas si facile, l'industrie de la boulangerie, et je vais tâcher de vous le démontrer clairement.

D'abord, pour quiconque a tant soit peu voyagé, il n'est pas douteux qu'à de rares exceptions près, il n'y a qu'à Paris et à Vienne où l'on sache faire le pain, ce qui peut en effet surprendre au premier abord. Car chez nous, le pain et le vin sont deux choses vraiment nationales.

Allez en Normandie, par exemple, on vous servira dans les meilleurs hôtels du pain dont l'intérieur ressemble à s'y méprendre à du mastic et dont la croûte ne peut s'entamer qu'à l'aide d'une hache de sapeur. Il en est un peu partout ainsi, et je ne parle que des pays où l'on fait du pain de froment ; s'il s'agissait du sarrasin ou du maïs, ce serait bien autre chose.

Ainsi, en Normandie, vous mangez du pain détestable et vous trouvez d'excellentes pâtisseries dans presque toutes les villes, confectionnées en général par des Suisses-Italiens. Cela tient tout simplement à ce qu'il est plus facile d'être pâtissier que boulanger.

Je vois d'ici mes lectrices se récrier encore : « Quoi,

toutes ces œuvres d'art sont plus faciles à faire qu'un pain de quatre livres? »

— Parfaitement, et la chose s'explique d'elle-même : le pâtissier travaille en général sur de la *pâte morte*, sans levure; les brioches qui en ont sont très difficiles à confectionner, d'où le proverbe : faire des brioches, c'est-à-dire les manquer. Tandis que le boulanger travaille sur de la *pâte vivante* qui, grâce à la levure, subit les influences du temps, du sec, du froid, de l'humidité, de l'orage, etc., et qui a ses nerfs, absolument comme une jolie femme.

Conclusion : il faut du goût et de la *patte* pour être artiste pâtissier, il faut être à moitié chimiste, physicien et astronome, et de plus avoir beaucoup de flair pour être bon boulanger, d'où le proverbe : être dans le pétrin, parce que ces aimables industriels s'y mettent pour un simple moment d'oubli.

A Paris, on fait, depuis quelques années, divinement bien, deux sortes de pains également parisiens, l'un par droit de naissance, l'autre par droit de conquête, j'ai nommé le pain parisien et le pain viennois.

Toute la différence consiste en ceci : le pain de Paris est fabriqué avec du *levain de pâte*, c'est-à-dire ferme, tandis que le pain viennois emploie la levure d'alcool, c'est-à-dire liquide; le premier a des yeux, des cellules plus vastes, le second de petits trous ronds, réguliers, plus serrés. En somme, tous deux sont également bons, beaux, blancs, légers à souhait : cependant si j'avais à choisir, je dirais sans hésiter que je préfère le pain parisien : du reste, tout le monde sait qu'ils n'ont pas exactement le même gout.

Le beau pain de Paris, viennois ou non, est fabriqué en grande partie avec de la farine de Hongrie, elle coûte un peu plus cher que la nôtre, mais elle *rend* plus et mieux.

Elle arrive par eau en général, par Saint-Nazaire et le Havre, et lutte chez nous, malgré que le droit d'entrée de 1 fr. 20 par 100 kilogrammes ait été porté à 6 francs, soit 4 fr. 80 d'augmentation; à moins de voter la prohibition, il serait difficile de le rendre plus lourd, et, comme on le voit, il ne protège rien du tout; la culture française est tout aussi malade, les intermédiaires seuls en profitent pour vendre plus cher, dans une plus large mesure, et, comme toujours, c'est le malheureux consommateur qui paie les pots cassés.

O malheureuse et néfaste protection, voilà bien de tes coups.

Comme presque toujours en ces sortes de questions économiques si complexes, il y a deux points dont il faut tenir compte; écoutez le patron boulanger de Paris :

— C'est vrai, Monsieur, les meilleures marques de Hongrie luttent, à Paris, avantageusement avec les nôtres et c'est un malheur que je déplore avec vous; on fait moins venir de blés d'Amérique cependant; quant à ceux des Indes et de Crimée, aux blés durs, ils arrivent à Marseille et y restent en partie pour alimenter les industries de la ville.

Le mal n'est pas là seulement, voyez-vous, il est surtout dans la cherté de la main-d'œuvre; je suis toute la journée à ma boutique, je ne puis pas être toute la nuit en bas, mes ouvriers travaillent à la tâche, gagnent de 8 à 12 francs par jour, ou par nuit si vous voulez, ce qui est énorme, et comme je ne puis pas toujours les surveiller, ils me volent encore quelques pains quotidiennement par dessus le marché !

Ecoutez maintenant le consommateur :

— Si le boulanger se plaint des 30 francs par jour que lui coûtent ses trois employés, il gagne encore trop, sans

que le producteur, lui, y gagne, c'est nous qu'il écorche sans pitié par cette bonne raison que les boulangers, comme les bouchers, s'entendent, se syndiquent, fixent des prix par quartiers. Et ne venez pas nous parler de concurrence, si par hasard l'un d'eux veut lutter, vendre à meilleur marché, sortir de cette féodalité atroce de boutiquiers, il est mis à l'index, ses *broches* sont refusées chez les banquiers de la corporation et le malheureux n'a plus qu'à faire faillite, s'il n'a pas les reins assez sûrs pour se passer du crédit; sans compter qu'il fait payer cher l'eau qu'il met dans sa pâte !

Voilà la vérité sur le commerce détaillant de bouche de Paris, et nous autres consommateurs, ouvriers ou bourgeois, sommes ses victimes !

Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son, j'ai cherché à faire entendre les deux cloches, on me permettra maintenant de donner mon modeste avis personnel.

Pour le premier point, la cherté de la main-d'œuvre, c'est un fait incontestable, et là encore j'en reviens à ce que j'ai dit dans le précédent chapitre ; la solution se trouve dans le fonctionnement des tribunaux d'arbitrage entre patrons et ouvriers.

Pour le second point, c'est-à-dire la féodalité de l'intermédiaire, j'y crois malheureusement trop et il me semble que le seul moyen pratique de lutter, pour le consommateur, est d'ouvrir partout des boulangeries, des boucheries coopératives, etc.

Je sais bien que l'on m'objectera que ça n'a pas toujours donné de bons résultats, que le succès n'a point répondu aux premières espérances ; c'est possible, mais à cela je répliquerai aussi qu'il y a des exemples du contraire, comme la boulangerie coopérative de Roubaix dont les statuts ont été fort sagement conçus et mis en pratique.

Je dirai même plus, c'est la seule solution honnête et pratique ; nous ne sommes plus dans un temps où l'on puisse recourir à l'échelle mobile, à la taxe ou autres mesures arbitraires et attentatoires au principe sacré de la liberté du commerce.

Avec la coopération vous atteindrez un double but, d'abord la lutte loyale et légitime contre l'intermédiaire, le boulanger trop âpre au gain, ensuite la lumière sera portée dans l'esprit même de l'ouvrier qui verra que, par contre, tout n'est pas toujours rose dans le métier de patron, et que trop exiger dépasse les bornes; ceux qui travailleront dans les boulangeries coopératives feront ainsi leur propre éducation économique pour le plus grand bien de la société, car je suis de ceux qui espèrent l'entente finale entre le capital et le travail; la coopération, aussi bien que la participation et les syndicats ouvriers, sont assurément les meilleurs moyens pour y arriver pacifiquement; autrement ça ne serait pas durable.

A propos de la boulangerie viennoise qui est si bien entrée à Paris dans nos mœurs et qui, en somme, ne fait qu'une avec celle de Paris, je me souviens d'une histoire bien amusante :

Il y a quelque trente ans, un ouvrier viennois, sans sou ni maille, arrivait à Paris — disons en sabots pour ne pas rompre avec les traditions — et de garçon boulanger devenait lui-même patron; en plein cœur de Paris, près de la Bourse, il a fait avec sa boulangerie viennoise rapidement une fortune colossale : c'était nouveau alors, la nouveauté lui a valu des millions. Il a vendu son fonds, s'est retiré à Vienne, s'est lancé dans les affaires de mines et dans la haute banque et finalement, aujourd'hui, c'est un gros banquier autrichien.

Mais où ça devient drôle, c'est qu'il a voulu absolument,

étant un personnage influent à Vienne, faire retirer son nom de sa boutique; son successeur à Paris s'y est réfusé, lui a tenu la dragée très haute, si haute que l'autre n'a pas osé l'avaler..... et voilà pourquoi l'on peut voir en plein Paris, tous les jours, en lettres grandes d'un pied, sur les petites voitures d'une boulangerie viennoise, traînées mélancoliquement par des femmes, le nom d'un grand financier de Vienne (Autriche). Pour le coup en voilà un qui n'est pas resté dans le pétrin !

Cependant il s'y considère et continue à geindre, étant donné *la méchanceté* de son successeur et son orgueil de parvenu, à lui.

Un dernier mot : on voit comment l'on fait du pain excellent à Paris seulement, et comment en province il est défectueux. Eh bien ! je suis convaincu que si, à l'heure présente, des hommes du métier, compétents et résolus, avec des capitaux, allaient fonder des boulangeries *parisiennes* ou *viennoises* dans toutes les villes de France — le nom importe peu à l'affaire et puis c'est aussi parisien que viennois maintenant — ils ferait rapidement une fortune fabuleuse, car le bon pain serait une révélation pour bien des provinces, quelque chose comme du pain blanc donné aux Parisiens au lendemain du siège; tout le monde en voudrait, et les vieux routiniers n'auraient plus qu'à fermer boutique.

Je puis en parler à mon aise, dire toute ma pensée, je ne suis pas boulanger et n'ai aucune société à lancer, mais il est évident qu'une société de la boulangerie française ainsi conçue, ce serait la fortune; il suffirait d'avoir des capitaux.

Mais soyez tranquilles, ça ne se fera pas, et les Français, en dehors des Parisiens, continûront à manger du pain pitoyable.

— De l'argent pour faire du pain, allons donc, parlez-nous de capitaux à donner aux Péruviens, au Honduras, aux Turcs, aux Mexicains, à la bonne heure !

— Hélas ! je ne plaisante pas, le passé est là ; l'avenir ne sera peut-être pas meilleur. (1)

— Et pourquoi ?

— Parce que nous ne sommes pas gens pratiques ; nous faisons trop... de brioches !

(1) Aujourd'hui nous plaçons notre épargne dans les mines d'or anglaises, de manière à pouvoir nous ruiner encore un peu plus vite et sur une plus vaste échelle : nous sommes incorrigibles !

CÉRAMIQUE ET CRISTAUX

J'aborde un sujet si vaste aujourd'hui que je prends tout simplement le parti de donner la physionomie d'une grande maison de vente de Paris au point de vue du *nouveau,* car si je voulais entrer dans le détail de la céramique ou de la verrerie, ce n'est pas un article, mais dix qu'il me faudrait; aussi bien comme ce n'est pas le but de ces courtes études, j'entre en matière... non, dans la grande boutique si gaie, si claire, si vivante d'un marchand de faïence, porcelaine, cristaux, etc., et j'en fais rapidement l'inventaire; j'espère que cela suffira pour donner à mes aimables lectrices une idée des incroyables progrès accomplis depuis quelques années dans la céramique et la cristallerie.

On peut dire que nulle part ailleurs, sauf peut-être dans l'ameublement que j'examinerai un de ces jours, en vous conduisant au faubourg Saint-Antoine, mesdames, l'art appliqué à l'industrie n'a fait autant de progrès depuis quinze ans et l'on peut encore affirmer hardiment que la France est bien véritablement la première dans cette incomparable transformation.

Oh! que n'obtiendrions-nous pas de notre génie si fier, si souple, si artistique, si l'on voulait se donner la peine de nous assurer une large éducation pratique et professionnelle!

— Donc nous sommes entrés.

— Où cela?

— Mais dans la boutique en question.

Vous voyez ces services de table et ces services de toi-

lette en terre de fer; il y a quelques années, les Anglais en avaient encore le monopole presque exclusif, terre de fer était synonyme de terre anglaise; aujourd'hui, Dieu merci, nous faisons tout cela mieux qu'eux, il n'est pas besoin de le dire, et à meilleur marché.

Cette année, à l'exposition du travail, les Italiens ont exposé des faïences pâles, floues, molles de tons, qui ne manquaient pas d'un certain charme, mais étaient horriblement chères, ils se sont mis à refaire les modèles du passé, ils ont voulu s'établir en plein boulevard, mais cette fadeur et ces prix ridicules n'ont eu aucun succès.

Il y a quelques années, les Autrichiens, plus habiles, plus heureux, grâce à leur Musée Oriental, se sont mis à faire des faïences fort intéressantes, représentant des dessins moitié orientaux, moitié européens, qui eurent beaucoup de succès; on montait souvent ces vases sur bronze.

Petit à petit les dessins se sont modifiés, le *faire* restant le même, les fleurs ont remplacé les arabesques. Maintenant ce genre, venu de Hongrie, il y a cinq ou six ans, est connu sous le nom de *Velours de Gênes*. Il y a huit ans les pièces venaient de Sept-Eglises, en Hongrie, aujourd'hui on fait la même chose à Lunéville, même à Gien, et nous ne sommes plus les tributaires des Autrichiens.

Ce *velours de Gênes* est à la mode, il a remplacé la *Barbotine* qui a fait fureur pendant des années, qui n'est plus du tout dans le mouvement, c'est possible, mais dont je me déclare toujours, nonobstant, un partisan convaincu.

On dira tout ce que l'on voudra, les barbotines artistiques à peintures unies, à fleurs en relief, en or et cuivre mats, etc., étaient bien jolies; la mode passera et l'on reviendra un jour aux barbotines — aux belles bien entendu.

Aujourd'hui, en barbotines, on fait des personnages entiers, bergères, pêcheurs, etc., c'est décoratif, comme les barbotines de *fruits*, mais elles sont communes et, en somme, on n'en vend pas sur une grande échelle.

Les Belges font, avec un goût très remarquable, les *majoliques*, nous en faisons aussi, mais à un prix plus élevé.

Les grès *genre flamand* ou de Dusseldorff, grès bleus, viennent d'Allemagne et rien que d'Allemagne, on n'en fait pas ailleurs.

Très décoratifs dans une salle à manger, à la campagne, vente d'ailleurs assez restreinte; jusqu'à présent nous n'avons pas cherché à faire la même chose. Pourquoi? les Allemands prétendent que nous n'avons pas le bon grès, j'en doute.

L'Allemagne exporte en Amérique sa porcelaine blanche, de mauvaise qualité d'ailleurs, mais à des prix bien inférieurs aux nôtres, c'est ainsi qu'elle en empoisonne les Etats-Unis.

— Et la raison?

— Elle est bien simple, toujours la cherté de la main-d'œuvre chez nous.

Il est juste d'ajouter que nous exportons aussi en Amérique, en Russie, en Angleterre, partout au monde, nos porcelaines blanches et décorées de Limoges, qui sont plus chères, mais qui sont incomparables pour la blancheur de l'émail: elles sont divinement minces, transparentes, unies et glacées!

La grande fabrication de la porcelaine française est à Limoges et dans le Berry.

Les porcelaines de fantaisie, statuettes blanches, biscuits, fleurs en porcelaines qui donnent l'illusion de la réalité, etc., sont fabriquées aux environs de Paris.

Les grands centres de fabrication de faïences françaises sont Sarreguemines, Choisy-le-Roi, Creil, Montereau et Gien.

Les faïences stanifères (émail de plomb) qui arrivent à une reproduction si fidèle des anciens types, des vieilles faïences à la Corne de Rouen, du Moustier, du Delft, du Saxe, etc., se font aujourd'hui à Nevers, à Blois, à Quimper et à Saint-Clément (Meurthe-et-Moselle), et l'on peut dire que la plupart de ces pièces sont signées par des maîtres potiers, qui sont de véritables artistes et dont la sincérité et la lente patience sont au-dessus de tout éloge.

Depuis quelque temps un fabricant de Paris fait un décor de perles de couleur appliquées à chaud sur la porcelaine, le verre et la faïence, qui imite à ravir la moire, la glace, la peluche, le velours, c'est fort joli, mais comme le fabricant exploite son brevet, c'est malheureusement encore trop cher pour être très répandu, c'est dommage.

Est-il besoin de dire un mot en passant de ce que l'on pourrait appeler le grand art dans les faïences ?

On sait que les Deck, les Boulanger, et bien d'autres tiennent haut le drapeau de l'art français, et sur ce terrain, nous ne redoutons aucun concurrent.

Depuis le percement de l'isthme de Suez, la céramique chinoise et surtout japonaise a envahi nos marchés. Le Japon plus particulièrement se rapproche du goût français, aussi tout le monde sait que les pièces communes se trouvent pour rien dans tous nos grands magasins de nouveautés, par exemple.

Certainement que ce qui se fait en Extrême-Orient est admirable, et pour mon compte je tiens les manifestations de cet art en grande estime, mais ce n'est pas du tout la même chose que ce qui se fait chez nous, et à proprement parler, on ne peut point appeler cette importation une

concurrence, ça répond à d'autres goûts, à d'autres besoins, et comme on ne fait pas les mêmes produits, il faut bien les faire venir ; c'est là d'ailleurs l'opinion des plus grandes maisons de Paris qui n'y voient pas une concurrence. La vraie concurrence vient d'Allemagne, d'Angleterre, de Belgique, d'Italie, mais elle n'est pas très redoutable, jusqu'à présent, sauf de la part de l'Allemagne sur le terrain de l'exportation en Amérique, comme on le voyait tout à l'heure, par cette bonne raison que si la main-d'œuvre est chère chez nous, nous avons conservé le monopole presque absolu du goût et du sentiment artistique ; sur ce terrain l'Austro-Hongrie est peut-être la seule nation qui puisse lutter avec nous.

Passons encore un instant devant les rayons de cristaux, si vous le permettez, Mesdames.

La verrerie est faite par les Allemands, ils luttent contre nous, mais la verrerie unie est mieux exécutée en France.

La Belgique produit les cristaux unis qui nous font une redoutable concurrence.

De leur côté les Allemands nous font encore une concurrence très meurtrière sur la verroterie *dite de Gabbanz*, verre taillé, encriers, bobèches octogones, etc.

J'en reviens toujours à mes moutons : c'est regrettable et pourquoi ne cherchons-nous pas à lutter mieux que cela ?

Cependant je suis heureux de constater que depuis plusieurs années la verrerie de fantaisie de couleur a fait de grands progrès chez nous. Nous fabriquons à bien meilleur marché et avec beaucoup plus de goût que l'Allemagne. Aussi ce genre d'articles n'est plus importé de l'Allemagne en France.

Tous ces articles sont fabriqués aux environs de Paris, à Saint-Denis, à Aubervilliers, à Pantin.

S'agit-il de la gobeletterie taillée et unie ? Nos fabriques

sont à même de lutter avec n'importe quelle verrerie étrangère. Nos cristalleries de Baccarat, de Saint-Louis, de Sèvres, de Clichy, sont universellement connues et expédient dans le monde entier.

— Ah ! Mesdames, si je vous parlais de Sèvres, de Baccarat, des services de table en cristal taillé qui valent 30.000 francs, et de mille autres merveilles de notre industrie moderne, j'en aurais jusqu'à demain et en commençant par les Barbotines je pourrais finir par barboter moi-même.

Moins grande est mon ambition, en vous montrant du doigt les jolis bimbelots courants que vous voyez dans les boutiques de la Madeleine à la Bourse ou dans les grandes maisons de la rue Paradis-Poissonnière. J'ai simplement voulu vous indiquer que là du moins nous sommes encore bien incontestablement les premiers.

Certainement les étrangers sont redoutables, mais si un Autrichien, un Japonais peut nous égaler, jamais un Allemand, un Anglais n'aura notre *chic*, notre *patte*, notre sentiment exquis de l'art. Et puis si la Chine et le Japon font bien, ce n'est pas la même chose. Par exemple surveillons l'Allemagne dans ses exportations de porcelaines blanches et tâchons de faire aussi bon marché !

Il nous faut des écoles professionnelles, Paris port de mer, le canal des deux mers, beaucoup de canaux. L'instruction de l'ouvrier et les transports à bon marché, voilà les deux moyens pratiques et sûrs de lutter contre nos redoutables ennemis.

— C'est égal, la promenade d'aujourd'hui me fait plaisir; au moins nous sommes toujours les grands Français !

— Nous sommes d'accord. (1)

---

(1) Je pense que les lignes suivantes parues à la fin de l'année dernière, en novembre 1894, doivent trouver leur place ici, puisqu'elles ne font que compléter ce que j'avais déjà eu l'occasion de constater précédemment.

LA CÉRAMIQUE A L'EXPOSITION DU LIVRE

AU PALAIS DE L'INDUSTRIE

UTILE COMPARAISON. — SUPRÉMATIE DE L'ECOLE FRANÇAISE

Allez au Musée Guimet, au Louvre ou à Cluny étudier les poteries étrusques, le Henri II, le Saint-Porchaire, le Coréen, le Chinois, le Japonais, le Saxe, le Sèvres, le Rouen, le Delft, le Moustiers, le Nevers, le Strasbourg, le Rhodes, l'école Italienne, l'Hispano-Mauresque, etc., etc., et comparez avec ce que l'on fait aujourd'hui à Paris ou autour, comme à Bourg-la-Reine ou à Choisy-le-Roi, à Limoges, à Gien, etc., et vous verrez que l'on fait aussi bien et souvent mieux qu'autrefois et que les grès allemands du Moyen-Age aussi bien que les figulines de Bernard de Palissy sont imités à s'y méprendre et souvent dépassés ; enfin vous verrez que les procédés nouveaux dans les faïences flambées, les grès flammés et les barbotines, aussi bien que dans l'imitation des émaux, élargissent chaque jour le domaine de l'art.

Il suffit d'une courte promenade au milieu des merveilles céramiques du Palais de l'Industrie, à l'Exposition du Livre, si curieusement installée par M. Sénéchal, le colonial bien connu, pour être convaincu de cette vérité.

Voici *les faiences d'Ispahan* avec de véritables tableaux historiques, *la poterie du golfe Juan* à reflets métalliques qui a valu à Clément Massier la rosette d'officier de la Légion d'honneur, *les grès d'art* de M. Ygouf du Tronquay (Calvados) qui rendent les fleurs, les plantes et la nature

avec une vérité et une vigueur peu communes, *les faïences en barbotine peinte* de M. Georges Delvaux, de Montigny-sur-Loing, aux tons doux et caressants comme des crépuscules d'automne, *les grès flammés* de MM. Dalpayrac et Lesbros si curieusement teintés, *les flambés et les aubergines* de Jules Pull, de Vaugirard, le fils du plus artiste de tous les potiers de ces derniers temps, de celui qui reconstituait impeccablement les pièces du Moyen-Age, *les reproductions de Carrier-Belleuse* en faïence par Hip. Boulanger, de Choisy-le-Roi, qui conservent toute la pureté des lignes de la statuaire, *les plats et vases Hispano-Mauresques* de S. Varadé qui nous transporte si galamment au temps du dernier des Abencérages, *les porcelaines lithochromes et polichromes* de M. Poulhès, enfin *les onix du Mexique* qui s'unissent artistiquement aux émaux de M. Goosse.

Cette nomenclature ne donne, pour longue qu'elle soit, qu'une faible idée de toutes les merveilles entassées en ce moment au Palais de l'Industrie, dans ce coin si curieux et si artistique de la céramique.

Les collectionneurs, les amateurs, les artistes, les historiens mêmes ont tout intérêt à aller consulter ces reconstitutions fidèles du passé, ces évocations des temps disparus, ces beautés industrielles du présent.

Le céramophile, aussi bien que le céramographe, trouveront là des points de comparaison, indispensables pour leurs travaux, pour leurs études et souvent des aperçus tout à fait nouveaux, ignorés même, quelque soit la longue accoutumance que l'on ait de ces sortes de recherches, si passionnantes et si attrayantes.

Enfin, un dernier conseil, faites comme moi, visitez de nouveau les musées, en sortant de l'Exposition du Livre et vous verrez que la France, dans cette branche si artis-

tique de l'art industriel, de la céramique, tient toujours la première place.

L'Italie est en pleine décadence, Sèvres lui-même reste impeccable sans doute, mais s'enlise dans la routine de l'art officiel, et chez nous l'initiative privée tient haut et ferme le drapeau du grand art dans la céramique. Je suis heureux de le constater ici, car en définitive, c'est encore une façon de vaincre sur les champs de bataille pacifiques de l'art qui n'est point à dédaigner, car elle apporte au pays la gloire et la prospérité, tout à la fois.

827140

LA BIÈRE

Mon grand-père maternel était brasseur et j'adore la bière comme la plupart des Parisiens; c'est une double raison pour causer un peu aujourd'hui de la blonde rivale du vin.

Si la bière n'est pas encore malheureusement dans toute l'acception du mot une industrie parisienne, elle est bien une consommation parisienne de premier ordre, et nous en savons quelque chose par le chiffre fort respectable de millions que nous payons chaque année de ce chef à l'Allemagne.

Il n'en a pas toujours été ainsi; cette grande passion de Paris pour la liqueur de Gambrinus ne remonte qu'à la guerre.

Je me souviens parfaitement que dans mon enfance on entrait au café pour y boire du café, des sirops, de la limonade. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui ; brasseries de femmes au quartier latin, brasseries flamandes avec vieux vitraux, brasseries de toutes les couleurs ont envahi Paris, et dans les cafés, dans les débits, partout, le bock règne en souverain maître.

Il y a vingt ans, les gens qui aimaient la bière en faisaient venir chez eux par petits quarts; actuellement, on en boit du matin au soir, surtout le soir, sous le moindre prétexte; donc, qu'on le veuille ou non, il faut bien tenir compte de cette innovation d'un nouveau genre.

On a dit que le phylloxéra, la cherté des entrées sur les

vins, leur mauvaise qualité et leur prix étaient les seuls coupables ; en partie oui, mais il faut bien reconnaître que le goût est bien pour quelque chose dans cet engoûment nouveau, que je trouve fort naturel pour ma part, car la bonne bière vaut mieux que le mauvais vin.

Le fait capital et profondément triste, c'est que nous sommes les tributaires de l'Allemagne ; il importe d'en rechercher les causes, et je crois que le meilleur moyen est encore de suivre la bière pas à pas dans sa fabrication — aussi rapidement que possible. — Au fur et à mesure que les objections surgiront, nous y répondrons.

Donc la bière est fabriquée avec l'orge, chacun sait cela ; le houblon n'entre que pour un ou deux kilogrammes pour deux hectolitres, à seule fin d'aromatiser, c'est le bouquet du pot-au-feu ; on peut même dire qu'en général il n'y a pas plus d'une livre de houblon par hectolitre, ce qui est fort heureux, car le houblon est cher.

Les Allemands, avec un hectolitre d'orge, font de 5 à 6 hectolitres de bière qui contient à peine cinq degrés d'alcool, ce qui explique pourquoi la bière allemande est si fragile, craint la chaleur et ne voyage qu'avec les plus grandes précautions, comme je le dirai plus loin.

Les bières anglaises sont beaucoup plus riches : un hectolitre d'orge pour un ou deux hectolitres de bière ; elles ont de 10 à 14 degrés comme le *Pale Ale*, le *Stout*, etc., et par conséquent voyagent mieux.

Les bières belges sont faibles et ne voyagent guère, le *Faro* est sûr comme du vinaigre et cependant adoré dans le pays, la *Louvain* est claire et pâle comme une mauvaise limonade, seules les bières de *dix*, de *saison*, le *Lambic*, etc., sont légères, mais agréables.

Elles sont bon marché, étant fabriquées non avec de l'orge, mais avec des seigles, des avoines, du maïs et

même des pommes de terre, en un mot avec toutes matières sucrées.

On met d'abord l'orge à sécher dans des *étendoirs*, c'est la germination ou l'opération du *maltage*; lorsqu'elle est arrivée à un certain point, on la soumet au *touraillage*, pour la faire griller ou torréfier absolument comme le café. On se sert maintenant à cet effet d'une espèce d'escalier de tôle chauffée, ce qui fait qu'en roulant elle est ainsi grillée sur toutes ses faces.

Ensuite, on la fait passer à la meule et l'on obtient alors de la farine noire absolument comme de la farine de pain ou, si l'on préfère, du café passé au moulin.

La bière est brune ou blonde suivant le degré de touraillage.

Ces opérations sont les mêmes partout, et on les fait aussi bien en France qu'en Allemagne.

La bière est bonne suivant la qualité de l'orge et de l'eau, voilà tout, et nous verrons bientôt qu'à ces deux points de vue, nous ne devrions pas être inférieurs aux Allemands; ceux-ci achètent une partie de *nos orges* de Champagne, qui sont de première qualité, dans les prix de 18 à 21 francs les 100 kilogrammes, et les Anglais viennent acheter *nos orges* des environs de Saint-Malo, de toute la Bretagne. Voilà donc une première objection en faveur des étrangers qui disparaît absolument.

Je continue : on fait la pâte absolument comme celle du pain, ce que l'on appelle le *brassin* que l'on met en fermentation et que l'on fait cuire ensuite dans de grandes bouillottes, des chauffoirs en cuivre, à 70 ou 80 degrés; c'est alors que l'on trempe le bouquet de houblon qui donne le parfum, amer et délicat en même temps, que l'on sait; l'eau (cinq ou six hectolitres d'eau pour un de farine), le bouillon coule dans des refroidissoirs où il perd toutes

les matières étrangères lourdes; alors quand ce bouillon est clair, net, pur, on le met en tonneaux, où il finit de fermenter comme le vin : c'est la bière prête à boire.

A peine est-il besoin d'ajouter que tout cela demande les plus grands soins; un peu trop de chaleur dans les caves et ça tourne à l'aigre.

Du reste, en général, la bière ne reste pas plus de quinze jours en cave, sauf les bières que l'on fait à partir de l'automne; la température est meilleure et elles sont un peu plus fortes, on les appelle *bières de mars* et les *bières dites de conserve* qui renferment plus d'alcool. Voilà pourquoi les bières anglaises qui viennent chez nous en bouteilles se conservent bien : c'est grâce à leurs 10, 12 et même 14 degrés d'alcool.

La bière revient au fabricant de 15 à 16 francs l'hectolitre, elle paie en douane 10 francs d'entrée, et 7 francs ou 7 fr. 50 à l'octroi de Paris, ce qui fait 17 fr. 50 de ce chef seul, sans compter les frais de transport par chemin de fer ou par eau, le camionnage dans Paris, etc.

De sorte que l'on peut dire qu'un hectolitre de bière rendu en cave à Paris et que le marchand estime 58 francs, ce qui laisse un assez joli bénéfice, coûtera, rien que par les droits de douane, 68 francs s'il vient d'Allemagne; à ce point de vue, nous voyons encore que tous les avantages devraient être du côté des Français.

Du reste, la cherté des transports par chemin de fer se comprend; on est obligé d'employer des wagons entiers entourés de glace, autrement la bière tournerait et moisirait en route, grâce aux terribles microbes, aux éléments fermentescibles.

On fabrique à Tarbes des bières faites avec du maïs, on en fait même en Algérie. Il y a huit ou dix ans, une maison du Luxembourg, voulant cacher son accent tudesque sous

une étiquette française, a fait grand bruit d'une nouvelle découverte : la *maltose;* elle aurait mieux fait de dire tout uniment que la *maltose* remplaçant le *malt*, c'était le maïs remplaçant l'orge. Nous savons à quoi nous en tenir, c'est meilleur marché, certainement, mais on ne remplace pas l'orge comme qualité.

Il reste donc une dernière objection : les Allemands affirment, avec un aplomb capable de déranger toutes les pendules, que nos bières sont inférieures à cause de la qualité de l'eau ; il est évident qu'il faut pour faire de la bonne bière des eaux entièrement claires, limpides et qui renferment des sels dans des proportions données, mais en vérité aujourd'hui cette objection est enfantine, étant donnés les progrès de la science ; tout le monde sait, par exemple, qu'il y a à Paris des industriels qui font *toutes les eaux minérales* artificiellement et parfaitement.

Il n'est pas malin d'analyser un bock de bière allemande, on peut toujours rechercher les mêmes compositions chimiques, on peut toujours ajouter ou retirer les sels nécessaires, *voilà ce que nos brasseurs doivent savoir et méditer.*

Il faut absolument des caves très fraîches, très vastes, très aérées en même temps et pas humides, pour ne pas troubler la fermentation. On importe chez nous beaucoup de bière de Munich et de Vienne, et dans cette dernière ville, on trouve des caves superbes qui ont fait la fortune de leur propriétaire.

Les excellentes bières de Strasbourg ont disparu en partie depuis la guerre. *La brasserie agricole* a croulé à ce moment-là, mais des Français frappés des arguments que je viens de développer ici rapidement se sont dit que l'on devait pouvoir lutter contre la concurrence allemande qui est si meurtrière en fait de bières, et que si nous étions

battus, c'est que nous le voulions bien. C'est d'ailleurs absolument mon avis.

Ils ont passé de l'idée à l'action, et à l'heure présente on fait d'excellente bière dans les Vosges, à Châlons-sur-Marne, à Saint-Germain-en-Laye, etc.

Il est intéressant de donner quelques détails sur Châlons-sur-Marne, qui commence à lutter avec grand succès contre l'Allemagne.

Jackson, après avoir perdu beaucoup d'argent, voulait transformer sa fabrique de vin de champagne en brasserie; mais il était vieux, aventureux et il est mort après avoir achevé de se ruiner dans sa tentative malheureuse; la société financière qui avait promis de lui faire les capitaux n'a point tenu parole : ce fut une affaire perdue.

Depuis ce temps un groupe d'Alsaciens-Lorrains ont réuni un capital de 8 millions et ont remis l'affaire sur le pied de prospérité actuelle.

Il est vrai que les conditions étaient exceptionnellement favorables. Les anciennes caves de Jackson sont immenses, creusées dans le roc, et grâce à des cheminées, à des ventilateurs, à des glacières, on maintient 7 degrés maximum et on les maintient à volonté.

Les eaux viennent d'une localité voisine, éloignée de 3 ou 4 kilomètres, elles sont infiniment plus claires que celles de la Marne, et l'on affirme que la craie champenoise n'est pas étrangère à leurs remarquables qualités.

Pour me résumer, pour faire de la bonne bière, il faut de la bonne orge et de la bonne eau : nous avons les deux, cependant nous sommes honteusement, pour des millions, et encore des millions, les tributaires des Allemands et Anglais; cela doit cesser.

Châlons-sur-Marne lutte, c'est toute la France qui doit et qui peut lutter. Nous pouvons faire *toutes les bières*

allemandes, autrichiennes, anglaises aussi bien que nos rivaux, et cependant nous ne le faisons pas et continuons à leur jeter nos millions à la tête : c'est profondément triste, c'est navrant !

Que des fabricants, des capitalistes, des chimistes, se mettent à l'œuvre, c'est une grosse question que cette question des bières ; puisque vouloir c'est pouvoir, faisons de la bière aussi bonne qu'en Allemagne, ce n'est pas difficile, vous le voyez, et ce sera pour nous plus qu'une économie, ce sera un grand triomphe !

AMEUBLEMENT

On se meuble depuis le commencement du monde ; mais chaque époque a ses goûts, ses styles favoris et surtout ses modes, et puis aujourd'hui tout le monde se meuble, tandis qu'autrefois il n'y avait que les classes riches qui s'octroyaient ce luxe.

Fidèle à mon programme, je ne veux examiner que ce qui se fait de *vraiment nouveau* depuis quelques années.

Je reviens donc d'une expédition au faubourg Saint-Antoine, le légendaire faubourg des fabricants de meubles, et voici ce que j'ai pu remarquer de plus intéressant au cours de ma promenade.

Ce n'est guère que depuis 1875 et surtout depuis l'Exposition universelle de 1878 que les reconstitutions fidèles et véritablement artistiques des mobiliers d'autrefois ont commencé à se répandre et à se populariser, pour ainsi parler.

Aujourd'hui, c'est la grande, l'unique mode, comme chacun sait.

La Renaissance, voire même le Gothique, l'époque Henry II, celle de Louis XIV, première manière, succédant au Louis XIII, qui n'est pas oublié, et le règne de Louis XVI fournissent les modèles incomparables de leurs styles si variés, suivant les nécessités de l'art somptuaire contemporain.

Le Louis XIV et surtout le Louis XVI avec ses bergères enrubannées, ses amours et ses nymphes enguirlandées, meublent admirablement un salon ; c'est clair, c'est gai,

c'est vivant ; on murmure malgré soi, en pénétrant, un madrigal à la maîtresse de la maison, on flaire la poudre à la maréchale, et instinctivement on cherche dans un coin l'épinette.... pardon le piano, où des doigts de fée vont jouer *tout à la joie* !

Le Louis XIII convient mieux à la salle à manger, à la bibliothèque ; mais ce qu'il faut absolument dans la salle à manger d'une femme du monde qui a l'instinct de l'ensemble, du tout harmonieux et discret, c'est le style Henry II. Les grands buffets de cette époque avec leurs vitraux, leurs dressoirs, débordant de vieilles vaisselles, de faïences aux couleurs brutales et criardes, qui accrochent des notes chantantes et lumineuses sur le fond sombre de la salle, sont des merveilles de goût, et certes on les fait aujourd'hui au faubourg mieux que partout ailleurs.

A peine est-il besoin d'ajouter que ce style Henry II, si plein d'imprévu et de grâce, va tout aussi bien dans un boudoir, un fumoir, une garçonnière quelconque.

Il y a une vingtaine d'années on ne connaissait que le chêne ; de la salle à manger, le chêne envahissait tout l'appartement, il détrônait, remplaçait définitivement l'acajou classique, qui n'était plus bon tout au plus qu'à confectionner l'armoire à glace de la grisette ou le lit respectable de la portière.

Hélas ! tristes effets de la mode, l'arbre cher à nos pères est à son tour absolument mis au rancart, et présentement il n'y a plus qu'une essence possible, c'est le noyer.

Examinez les innombrables galeries de meubles empilés d'un grand fabricant, et voyez un peu, cette salle à manger, ce boudoir, cette chambre à coucher, cette autre pièce, tout et tout encore est fabriqué en noyer.

Donc, après l'acajou et le chêne, le noyer est la troisième

incarnation de la mode depuis le commencement du siècle dans l'ameublement.

Le palissandre est rococo, l'ébène est dans le marasme, le bois de rose trop fade, seul le vieil acajou trouve grâce pour la reproduction du style Louis XVI avec cuivres.

Le tuya lui-même, qui était encore de mise il y a quelques années, soit seul, soit mélangé à l'ébène et au palissandre, est l'objet du plus profond dédain.

On a bien raison de dire que la mode est femme. Voilà pourquoi elle se donne tant de mal pour justifier le refrain de François Ier.

A la campagne on emploie encore beaucoup le bambou, l'érable et surtout le pitch-pin, dont la belle couleur or est tout à fait champêtre ; c'est d'une tonalité délicieuse au milieu des verts crus du parc. Relevé de quelques nœuds roses ou bleus, suivant la couleur des cheveux de la propriétaire, cela forme la plus virginale et la plus fraiche chambrette de jeune fille qui se puisse imaginer.

Mais enfin, pour en revenir au mobilier sérieux, il est bien certain que les reconstitutions de meubles, vitraux, ferronneries et tentures artistiques que l'on exécute à l'heure présente, forment un ensemble de premier ordre, dont l'industrie française peut se montrer fière à juste titre.

Il faut bien le savoir, le voir et le dire hautement : les ouvriers du faubourg Saint-Antoine, par leur goût, par leur *patte*, par le fini de l'exécution, sont de véritables artistes.

Maintenant, non seulement on fait beau, mais on fait bien ; un meuble Louis XIII du temps est charmant, mais les tiroirs ont des jeux singuliers de plusieurs centimètres ; les reproductions contemporaines sont fidèles et *bien ajustées*, ce qui n'en est pas plus mal.

Pendant de longues années la gloire du faubourg rayon-

nait sur le monde entier, et ce rayonnement se traduisait par de bonnes commandes qui faisaient vivre largement tout un grand quartier de Paris.

Ainsi, nous avions autrefois le monopole de l'exportation du meuble dans les deux Amériques ; il n'en est plus de même en ce moment.

Dans le Nord, la guerre de Sécession, à la suite de laquelle les Etats-Unis ont établi leurs tarifs prohibitifs, a créé une industrie nationale, et dans le reste du continent, même dans le Sud, où nous avions tant de fidèles clients les Allemands, les Autrichiens et particulièrement les Viennois, même les Belges, nous font une concurrence redoutable.

C'est, comme toujours, infiniment moins bien soigné que chez nous, mais c'est meilleur marché. Cependant les Viennois et les Belges font aussi d'assez belles choses.

Et si vous demandez aux fabricants pourquoi nous n'arrivons pas à faire à aussi bon marché, toujours la même et invariable réponse : la cherté de la main-d'œuvre, les tarifs.

Je pense que les négociants ne sont pas toujours bien au courant de leurs propres intérêts ; il y a donc lieu de s'arrêter un instant à ces objections.

Ainsi, il est à remarquer que cette concurrence terrible ne s'exerce que sur les objets de qualité inférieure (ce n'est pas une raison pour ne pas tenter de lutter sur ce terrain). Lorsqu'il s'agit de meubles de prix, la main-d'œuvre est à peu près la même partout, et comme notre supériorité artistique est évidente, les Allemands ne peuvent plus lutter ; malheureusement il faut ajouter que cette aristocratie de l'art ne nous suffit pas, car ça ne représente point le plus gros chiffre d'affaires.

Ce que j'avance là est si vrai que dernièrement encore

le prince Alexandre de Bulgarie, voulant avoir quelque chose de propre, a commandé son mobilier à Paris. Beaucoup de grands seigneurs étrangers, en Russie ou ailleurs, imitent cet exemple, et nous en sommes fiers à juste titre ; mais cependant il ne faut pas oublier que pendant ce temps-là les Allemands, les Belges et les Autrichiens inondent le monde de leur fabrication inférieure, nous enlevant ainsi la partie la plus productrice de notre clientèle.

Comme importation et exportation réciproques entre la France et les autres nations européennes, il n'y a rien de particulier à signaler. Autrefois nous faisions le bibelot en chêne sculpté, pendule, coucou, coffrets, etc., fini et artistique ; maintenant la Suisse et l'Allemagne, en faisant de la camelote, nous ont remplacés et nous n'avons pas protesté. Il ne faut pas se le dissimuler, il y a pour nous un grand danger à nous renfermer uniquement dans le luxe et dans l'art pur.

Il se fait en France une certaine importation de meubles japonais ; c'est très beau, très artistique, mais cher, et le chiffre n'en est pas très élevé.

Je visitais dernièrement, au Marais, les magasins d'un fabricant parisien, qui fait des choses merveilleuses, imite admirablement l'ameublement japonais et chinois, et pousse même l'art jusqu'à faire des meubles *similaires*, non *semblables*, souvent supérieurs aux originaux.

— Mais voilà, lui dis-je, des meubles superbes, qui font honneur au goût français ; je vais en parler.

— Gardez-vous en bien, monsieur, je ne veux pas de bruit ; les étrangers viendraient prendre mes modèles.

— Mais alors pourquoi avez-vous exposé au Travail, à Amsterdam, à Anvers ?

— Mais pour vendre.

— Et alors vous vous figurez que là les Allemands n'ont pas pu vous copier, qu'ils ne peuvent pas tous les jours vous acheter des meubles ?

Non, véritablement, notre commerce, si créateur, si intelligent dans l'exécution, tient parfois des raisonnements de Chinois, c'est le cas de le dire, qui veulent s'enfermer éternellement chez eux.

Ainsi, voilà un grand industriel de Paris qui craint la renommée ; mais oublie-t-il les chemins de fer, et le télégraphe, et les expositions où il va lui-même — terrible inconséquence — et mille autres choses qui constituent le progrès moderne? Non, mille fois non ; les moyens de lutter aujourd'hui contre l'étranger sont ailleurs. Faire bien et bon marché, oui ; mais se cacher, à la fin du dix-neuvième siècle, allons donc ! c'est un pur enfantillage, indigne de commerçants sérieux.

Un autre fabricant me disait : « Allez dans les grands magasins de nouveautés, vous verrez des colonnes torses en bois tourné pour vases, à 18 francs ; ça vient d'Allemagne, et moi ici je ne pourrais, étant donné le tour, l'ajustement du pied et du chapiteau et la couleur, les établir qu'à 25 ou 30 francs ; donc c'est la main-d'œuvre, les tarifs de chemin de fer trop lourds et les droits de douanes qui manquent à l'entrée, les seuls coupables ; nous ne sommes pas protégés.

Ainsi, tenez, voici un buffet de 800 francs ; je l'envoie en Belgique, valeur déclarée, 500 francs ; je paie 10 0/0 de droits d'entrée, soit 50 francs. Si, au contraire, je faisais venir le même meuble de Belgique, il paîrait à l'entrée un droit fixe de 6 francs les 100 kilogrammes — une vétille. — Un bloc de bois brut paie plus cher à l'entrée que le meuble fini. C'est pourquoi le petit débitant, le boutiquier, va chercher les mobiliers communs et

même ordinaires tout faits en Allemagne, comme les menuisiers en font venir les portes et fenêtres, prêtes à être installées; et si chez nous on commande un mobilier de valeur, le fabricant désire vingt-quatre heures pour réfléchir, il demande à ses ouvriers s'ils peuvent le faire à tel prix, et lui garde 20 0/0 en plus pour les frais généraux et son bénéfice; le malheureux en est réduit au *marchandage!* Allez demander au faubourg si j'exagère. Qui en profite? L'étranger aux dépens de notre travail national.

Vous voyez donc bien qu'il faut en revenir à la protection.

A cela, la réponse est facile : je ne nie pas la cherté de la main-d'œuvre, et j'ai souvent dit que le seul moyen d'y remédier consistait dans l'association, la coopération et le remaniment de l'assiette de l'impôt.

Les tarifs de chemins de fer sont défectueux sur certains points, c'est vrai; mais c'est une matière que l'on peut perfectionner indéfiniment avec de la bonne volonté et un peu d'esprit de suite.

Enfin, quand au troisième point, les tarifs, la protection, c'est une autre paire de manches; il faut toujours craindre les représailles et voir à qui profite la protection. Voilà pourquoi, résolument, je suis plus libre-échangiste que jamais; mais entendons-nous, je demande le libre-échange *réciproque* et librement consenti, ce qui n'existe pas avec les traités de Francfort, par exemple. Attendons 1892, la revision du premier traité avec l'Italie, et alors demandons la réciprocité absolue et équitable. Voilà le seul libre-échange que je soutiens, et pas un autre; cela est bien entendu. (1)

(1) Depuis, on sait que les théories de M. Méline sont en train de conduire la France à la ruine. Aujourd'hui, l'effondrement final semble inévitable.

Je veux en terminant dire encore un mot d'un point qui me tient fort au cœur. Tout est au noyer, aujourd'hui, fort bien; mais je me suis toujours demandé avec stupéfaction comment il pouvait bien se faire que nos commerçants n'aient pas l'idée d'utiliser en grand les admirables essences que nous possédons dans nos colonies, ce que l'on appelait autrefois « les bois des Iles ». Quand je pense à ce que l'on pourrait exécuter avec les bois du Sénégal, de l'Algérie, du Gabon, de la Guyane, de la Nouvelle-Calédonie, des Nouvelles-Hébrides, etc., je suis bien étonné que l'on s'en tienne toujours aux mêmes bois — tranchons le mot — à la même routine.

Ainsi, pour n'en citer qu'un, le M'bima ou M'bilinga (bois de fer), de même que l'Obosson, au Gabon, a un grain dur comme l'ivoire; il est d'un rouge admirable et d'un poli qui ne laisse rien à désirer; les étrangers s'en servent, et nous?

Les troncs sont énormes; on pourrait en faire tout ce que l'on voudrait. C'est sans doute pour cela qu'il n'est pas à la mode.

Il y a une incomparable collection de bois de nos colonies au musée des Colonies, au Palais de l'Industrie; c'est encore probablement pour cela que les fabricants du faubourg Saint-Antoine n'y mettent jamais les pieds!

Quand deviendrons-nous donc pratiques?

Quand nous déciderons-nous à mettre en valeur nos immenses ressources coloniales?

Allons, je deviens méchant, je termine.

LES RAMASSEURS DE BOUTS DE CIGARE

S'il est une industrie qui soit essentiellement parisienne, c'est bien celle-là, par exemple, et comme elle est peu connue, j'ai pensé qu'une excursion dans le monde bizarre qui en vit pourrait intéresser nos lecteurs.

Tâchons de procéder par ordre :

Il y a d'abord le ramasseur de bouts de cigare et de cigarette, qui se promène dans Paris ; le chineur, celui qui *va à la chine*, comme ils disent entre eux. Son industrie peut s'exercer un peu partout, toute la journée ; mais comme il n'y a pas grand'chose à faire dans les quartiers excentriques, en général il commence sa journée entre cinq et six heures du soir ; jusqu'à deux heures du matin il explore la terrasse des cafés sur les grands boulevards, les rues adjacentes, la porte des théâtres et des Champs-Elysées, avant la tombée de la nuit, en été ; certains font le jardin de la Bourse à partir de trois heures un quart, quand ils ne gênent plus personne.

En se donnant beaucoup de mal toute la sainte journée, et l'on peut dire une partie de la nuit, un bon chineur parvient à récolter une livre de bouts, mais cela n'arrive pas toujours et souvent l'on circule de six heures du matin à huit heures du soir, ou de l'après-midi à deux heures du matin, sans avoir récolté la livre rêvée.

Un pauvre vieux chineur me disait les larmes aux yeux :

— C'est l'été notre bonne saison ; en hiver, rien ne va, personne à la terrasse des cafés, et quand il pleut et que

nous rentrons trempés à deux heures du matin avec une maigre récolte, c'est bien triste.

Oui, bien triste en effet, et tout à l'heure on verra comment en général ce sont des vieillards incapables de travaux plus rudes, des ouvriers sans ouvrage qui se livrent à ces recherches. Quelques-uns seulement sont tout à fait de la partie.

Quand le malheureux rentre chez lui à deux heures du matin, dans son taudis, il faut qu'il passe une partie de la nuit sans feu, mouillé, grelottant en hiver, pour préparer, à la lueur d'une mauvaise chandelle, les bouts ramassés, car le lendemain matin à huit heures il se trouve au marché des marchands de bouts de cigares..... mais n'anticipons pas.

Il partage en deux tas les bouts de cigare et ceux de cigarette, il coupe avec soin et finement les premiers, les seconds n'ont qu'à être débarrassés de leur enveloppe de papier.

C'est très important, car le gros tabac tiré des cigares coupés se vend 1 fr. 50 la livre environ, soit un sou le paquet, tandis que le fin de la cigarette se vend 2 fr. 50 la livre, soit deux sous le paquet ; or un coupeur très habile arrive à couper le cigare si fin qu'il peut en mélanger un peu avec le tabac de la cigarette, et les connaisseurs seuls y voient quelque chose, c'est donc pour eux autant de bénéfice.

A l'heure présente, les ramasseurs de bouts de cigare sont environ trois cents dans Paris, la plupart ouvriers sans travail qui font ce qu'ils peuvent, et qui n'attendent qu'une occasion pour reprendre leur métier, car, en effet, comme ils le disent fort justement, ce n'est certes pas un métier de fainéant, et celui qui ramasse et coupe son tabac n'a guère le temps de dormir.

Les uns vendent leur récolte brute, sans couper les bouts, à des chiffonniers en gros qui les achètent de 20 à 25 sous la livre.

Ces chiffonniers à leur tour la revendent à des jardiniers fleuristes des environs de Paris qui s'en servent dans les serres, soit pour couvrir la terre d'une légère couche de tabac, soit pour arroser les fleurs d'une décoction de nicotine qui tue les insectes ; d'où la locution populaire si pittoresque : *passer à tabac* !

La majeure partie des chineurs ramassent et vendent eux-mêmes.

Où cela ? Mais aux marchés des ramasseurs de bouts de cigare : il y en a deux dans Paris, le moins important se trouve chez un marchand de vins du faubourg du Temple, qui vend le litre à douze sous.

Le second, celui dont nous voulons nous occuper ici, se tient sur la place Maubert, en face le marché des Carmes, à l'endroit même où l'on voyait dernièrement la maquette d'Etienne Dolet sur son bûcher, c'est-à-dire exactement devant le bout de la rue des Lavandières.

Celui qui ramasse peut gagner une pièce de 25 à 30 sous.

Celui qui vend au marché, de 40 à 50 sous ; c'est donc un revendeur en seconde main.

Ce marché existe depuis trente ans, il a été fondé par le doyen des marchands de bouts de cigare, un bon petit vieux, célèbre dans son monde et qui porte un nom prédestiné capable de faire dresser l'oreille à Zola ; on l'appelle le père Kaka.

Ces négociants ne sont guère au marché en plein air de la place Maubert qu'une soixantaine ; depuis des années, ils se tenaient en rang, un petit sac de toile dissimulé sous leur paletot, — le sac renfermant la marchandise, et personne ne se plaignait du voisinage de ces braves gens.

Depuis quelque temps, la police leur interdit de stationner, de porter le sac de toile.

C'est un comble : il me semble que la police pourrait laisser tranquilles ces pauvres diables, et s'occuper un peu plus des souteneurs et des filles ; il paraît qu'il n'en est pas ainsi.

C'est presque en pleurant que ces infortunés m'ont conté cela ; on leur enlève leur gagne-pain, et cependant cela ne fait de mal à personne, pas même au Trésor, car les jardiniers n'achèteraient pas du tabac à 6 francs la livre pour arroser leurs plantes, et les malheureux qui fument du tabac à 1 fr. 50 la livre n'en fumeraient pas d'autre.

Parmi ces soixante individus, quelques-uns ont ramassé eux-mêmes leur tabac ; la plupart l'achètent aux chineurs.

— Figurez-vous, Monsieur, me disait l'un d'eux, que nous avons des concurrents. D'abord des messieurs bien mis, allez, qui ramassent des bouts de cigare pour les fumer eux-mêmes !

— Ah bah !

— Que voulez-vous, il y a tant de misères cachées ; puis les chiffonniers qui ramassent tout ce qu'ils trouvent et vont ensuite revendre leur tabac en gros pour les fleuristes ; puis enfin les garçons de café eux-mêmes qui se sont mis à ramasser le tabac sur leur terrasse ; ainsi les garçons du café de la Paix seulement en vendent pour 70 francs tous les trois mois à un chiffonnier en gros ; nous en achetons aussi à des garçons de café qui en ramassent moins. (1)

---

(1) En novembre 1894 la plupart des journaux reproduisirent une note dans le goût suivant, je la donne ici à titre de document, tout en faisant remarquer qu'elle me semble exagérée ; du reste les microbes sont à la mode et il faut bien se garder d'y toucher :

M. H. Petit attire l'attention sur le danger que constitue l'industrie des

N'est-ce pas que tous ces détails sont bien drôles ? Ainsi voilà des malheureux qui sont obligés de laisser une partie de leur bénéfice aux garçons de café !

Il y a trois *industriels* plus importants au marché de la place Maubert ; l'un d'eux me disait :

— Si j'avais de l'argent, rien qu'ici je pourrais acheter aux chineurs pour cent francs de bouts de cigare par jour ; je fais ce que je peux ; et ce qui vous prouve que nous sommes tous d'honnêtes gens ici (et sa voix devenait vibrante, son geste éloquent), c'est que les marchands de vin qui sont sur la place nous prêtent jusqu'à 15 francs, oui, monsieur, et le lendemain on les leur rend, et cependant la police nous traque et nous force à nous réfugier chez le marchand de vin où ça coûte.

Mai, j'ai mes clients, je vends aussi aux chiffonniers en gros ; j'ai des gens qui *vont à la chine*, et j'ai des hommes employés à me couper mes bouts, j'arrive ainsi à vendre pour 7 à 8 francs par jour et je gagne la moitié, mais si j'avais de l'argent, je gagnerais cent sous et 6 francs par jour.

---

ramasseurs de bouts de cigares et de cigarettes, au point de vue de la transmission des maladies.

L'auteur a pu s'assurer que la partie de ces cigares et de ces cigarettes, fumés par des phtisiques, et ayant été plus ou moins mâchonnés par ceux-ci, se charge de nombreux bacilles tuberculeux.

Or, on sait ce que deviennent à Paris, et dans d'autres grandes villes probablement, les bouts de cigares ou de cigarettes ramassés sur les boulevards ou dans les rues. Les ramasseurs se réunissent dans les *assommoirs* des faubourgs où les attendent les *éplucheurs ;* ceux-ci, assis autour de tables recouvertes de journaux, défont devant eux les cigares et cigarettes et en retirent le tabac, qu'ils mélangent et dont ils font des paquets. Evidemment tout ce tabac est saupoudré de microbes multiples provenant de la bouche des fumeurs et des doigts malpropres de ces industriels.

Ces paquets sont ensuite vendus à des ouvriers qui passent place Maubert en allant à leur travail, et qui sont enchantés de pouvoir s'en procurer pour 20 ou 25 centimes. Il paraît même que de vrais marchands de tabac ne dédaignent pas de venir, plusieurs fois par semaine, s'approvisionner à ce marché.

Il est logique de supposer que l'emploi de ce mauvais tabac peut être l'origine de cas de tuberculose buccale ou ganglionnaire.

Eh bien ! vous direz ce que vous voudrez, lecteurs, j'étais ému en écoutant ce rêve de l'un des trois grands marchands de tabac de la place Maubert ; oui, ce peuple de Paris est foncièrement bon et intelligent, jusqu'en bas de l'échelle sociale.

Le même marchand, qui avait véritablement l'air d'un gentleman, comme un marchand de contre-marques à la porte des théâtres, tant il y a une distinction native et involontaire chez le Parisien, me présenta son coupeur, un vieux à l'air doux et craintif.

— Sur les 4 francs que je gagne, il faut que je paie monsieur, il me coupe mon tabac à raison de six sous la livre le gros et dix sous le fin. Je mets dans la cigarette la moitié de bouts de cigare aussi fin ; pour moi, c'est un bénéfice, mais il me faut un coupeur habile ; cependant je ne me plains pas, le vieux connaît bien son métier.

En définitive, 300 hommes par jour ramassent environ une livre de tabac chacun, qu'ils vendent de 20 à 25 sous, mais qui vaut de 1 fr. 50 à 2 fr. 50 préparée pour être fumée. On voit par là qu'à la fin de l'année cela fait un assez joli chiffre, car le commerce journalier doit varier de 6 à 800 francs. Et voilà le pain, bien et cruellement gagné, que l'on voudrait arracher à une poignée de gens qui aiment mieux travailler que mendier, et qui parfois ont une femme et des enfants. Non, cela ne sera pas, et je suis convaincu qu'il suffit de signaler le fait à M. le préfet de police pour lui faire donner des ordres humains. Le père Kaka et ses collègues font partie du *Tout Paris* qu'aiment les artistes et ceux qui ont encore assez de cœur pour pleurer sur les misères de ce monde.

J'offris un verre à ces pauvres gens qui voulurent m'en offrir un autre, et, comme le vieux chineur, moi-même, je l'avoue sans honte, après de nombreuses poignées de

main, j'ai quitté mes amis les marchands de bouts de cigare, attendri de tant de misères, de tant de courage et de tant de résignation, la larme à l'œil et en leur jurant d'élever la voix en leur faveur. Voilà qui est fait.

Un mot encore :

Importation et exportation : néant.

Concurrence étrangère : néant.

La corporation des ramasseurs, chineurs et marchands de bouts de cigare n'a ni chambre syndicale ni journaux ; elle n'a que les deux marchés dont je viens de vous entretenir.

Jusqu'à l'heure présente elle n'a point trouvé un historien.

Aujourd'hui, j'ai donc l'insigne honneur d'être ce premier historien.

Je pense à la joie de ces modestes industriels en me lisant ; je leur ai promis deux numéros de *La Lutte Industrielle* !

J'aime assez les humbles et les petits pour croire sincèrement que cela nous portera bonheur.

Un bienfait n'est jamais perdu !

CELLULOÏD

La matière connue généralement sous le nom fantaisiste de celluloïd, est, chimiquement parlant, de la nitro-cellulose à l'état de collodion solide. C'est un mélange de papier à texture fine et de camphre, traité par des agents chimiques.

La cellulose existe dans tous les végétaux, on peut l'obtenir pure par une foule de procédés, mais pour éviter la présence de la chlorophile, on la retire en général des vieux linges de coton, de chanvre ou de lin, du chaume desséché, des céréales, et maintenant surtout de l'alfa.

Le celluloïd est une matière que l'on obtient en traitant la cellulose par l'acide sulfurique et l'acide azotique, mélangée ensuite avec du camphre et soumise à une pression considérable.

Le produit devient transparent, élastique, résistant et incassable.

Les différents procédés de fabrication sont extrêmement curieux, mais il n'entre pas dans mon cadre de m'en occuper ici particulièrement, il suffit d'en indiquer la composition ; les lecteurs qui voudront s'édifier sur ce point particulier n'auront qu'à consulter les ouvrages spéciaux. Pour moi, je m'en tiens aux *nouvelles applications parisiennes* et à la concurrence étrangère, le champ est assez vaste ainsi.

Cette matière apparaît dans le commerce non seulement sous le nom de celluloïd, mais sous diverses désignations industrielles qui fond l'objet chacune d'une propriété

privée ; ces désignations diffèrent suivant les pays ou suivant qu'il y a dans le même pays plusieurs établissements fabricant le même produit.

Ainsi, les produits désignés sous les noms de xylonite, lythoxyle, pyroxiléine, celluline, etc., ne sont autre chose que du celluloïd, c'est ce nom qui a prévalu, parce que c'est celui sous lequel le produit a grandi en Amérique et a été importé en France.

C'est aux Etats-Unis, vers 1869, que l'on a commencé à s'occuper sérieusement de cette industrie ; de là, elle a passé directement en France en 1876, alors que les autres pays ne savaient guère ce que c'était.

Depuis dix ans, on peut dire qu'elle a pris un développement considérable et dont peu d'industries ont donné l'exemple.

L'Angleterre et l'Amérique ont à l'heure présente des fabriques de celluloïd ou matières analogues, absolument comme la France.

Certaines usines se contentent de fabriquer le celluloïd à l'état brut, et le livrent comme matière première aux fabricants d'articles de consommation courante — articles de Paris — qui le transforment et le font concourir avec l'ivoire, la corne, l'écaille, le buffle, le caoutchouc, le buis, etc., à un nombre d'applications tellement considérable que l'on peut dire aujourd'hui qu'il n'est pas de fabrication au monde qui n'emploie plus ou moins le celluloïd, car les trois quarts du temps, comme nous le verrons plus loin, il n'est pas l'auxiliaire de l'ivoire, de l'écaille, du caoutchouc, etc., mais il les remplace absolument.

Dans le peigne, la tabletterie, la bijouterie, la brosserie, la miroiterie, la fleur artificielle, le col et la manchette, les claviers de piano, la baleine, le manche de canne et de parapluie, la coutellerie, la chirurgie, le clichage, même

dans la filature de coton, de laine ou de soie, le celluloïd a trouvé son emploi, que dis-je, on l'emploie seul presque toujours, et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que la majorité du public ne s'en doute guère.

Vous voyez ces peignes, ces démêloirs, ces épingles en corne, en émail, en ivoire, dans une boutique de luxe, chères lectrices, c'est du celluloïd ; plus loin, ces bijoux en corail, c'est du celluloïd.

Ces couronnes mortuaires en feuillages de carton, ces fleurs de porcelaine, n'est-ce pas encore du celluloïd ?

Ces boules de billard, ces jeux d'échecs en ivoire ? du celluloïd. Ces porte-cigares en ambre laiteux, fins et délicats, toujours du celluloïd.

Je crois que jamais développement d'une grande industrie ne fut plus curieux à étudier, plus foudroyant et aussi, disons-le, plus inconnu du public qui se figure que le celluloïd en est toujours à l'imitation du corail, comme à l'Exposition de 1878, par exemple.

Dans la pyrotechnie militaire, on emploie le celluloïd, et son application comme corps d'une étanchéité absolue est assez développée dans diverses armées européennes. C'est là un sujet important, sans doute, sur lequel on nous permettra de ne pas en dire davantage.

Il n'est aucun tarif de douane des pays d'Europe où le celluloïd ou matières analogues figurent nommément. Il n'en est pas de même aux Etats-Unis, où il fait l'objet d'une mention spéciale dans l'acte de 1883.

Nous lisons dans un rapport, présenté à cette époque au Congrès, que les Etats-Unis possédaient déjà quatre grandes usines produisant une moyenne de 1,000 tonnes de celluloïd par an et donnant de l'ouvrage à 17,000 ouvriers répartis dans une soixantaine d'établissements industriels fabriquant eux-mêmes la matière première ou

la façonnant, suivant les besoins de ses innombrables applications.

La préparation du celluloïd n'est guère moindre en Europe qu'en Amérique.

Le celluloïd fabriqué en France est bien supérieur à tous les produits similaires fabriqués à l'étranger, aussi trouve-t-il autant d'emploi, sinon plus, à l'étranger qu'en France.

Voilà certes une constatation assez rare dans nos industries, pour que je sois heureux de la faire ici.

A Paris, l'industrie qui en consomme le plus est celle du peigne et accessoires, tels qu'épingles à cheveux, etc. Vient ensuite l'article de Paris en tabletterie, puis l'article de Saint-Claude.

Au milieu de ma joie, je suis bien obligé de constater les ombres au tableau : ainsi, nous envoyons en Allemagne les manches en celluloïd pour de petits couteaux, canifs, etc.,que les gens d'outre-Rhin font à meilleur marché que nous ; pourquoi nos grandes fabriques de coutellerie supportent-elles une telle concurrence ? C'est là un fait inadmissible et l'on ne me fera pas croire que Châtellerault ne puisse pas lutter avec l'étranger s'il le voulait bien. Il faudrait chasser la routine, par exemple.

Une des applications les plus originales et, sans contredit, les plus heureuses du celluloïd est le *linge américain* fabriqué également à Paris.

Tous ces cols et manchettes que vous voyez dans des aquariums, au milieu de beaux poissons rouges, sont en celluloïd ; ils sont inusables, se lavent à volonté, et, naturellement, ont tué sans retour le linge en papier.

En dehors de la France, c'est l'Allemagne, mais surtout l'Autriche, qui façonnent le plus de celluloïd.

Vienne fait avec ce produit une bijouterie qui éclipse assurément l'article similaire de Paris. Les Viennois ont

encore appliqué le celluloïd à la maroquinerie, à l'article album, portefeuille, buvard imitant l'ivoire, porte-monnaie, etc., d'une façon absolument merveilleuse.

On peut affirmer hautement, et malheureusement pour nous, que le travail du celluloïd est devenu aux mains des Viennois une véritable œuvre d'art !

On sait comment ils le vendent sur nos boulevards ; que l'on veuille bien se souvenir de ce que j'ai déjà écrit ici à propos de la maroquinerie, et l'on reconnaîtra que j'ai raison de pousser de nouveau ce cri d'alarme : il ne nous suffit pas de fabriquer le celluloïd, il faut le mettre en valeur aussi bien que le Viennois. Que l'on ne s'y trompe pas, il s'agit de la vie de l'article de Paris, il s'agit de la vie de milliers de familles d'ouvriers, il s'agit de millions en un mot !

L'Angleterre a remplacé le caoutchouc par le celluloïd dans beaucoup d'applications industrielles, notamment dans les instruments de chirurgie.

Ce que le public ne sait pas, c'est que partout où paraît le celluloïd il triomphe sur une vaste échelle. Il est plus cher que le bois, mais beaucoup moins cher que l'ivoire, l'écaille, le corail, etc., qu'il imite admirablement comme la corne, dont il représente à peu près le prix.

Il a tué sans retour le linge en papier, les fleurs artificielles dans les couronnes mortuaires, puisqu'il est incassable et inaltérable à l'air et à la pluie, et de fait, à moins qu'il ne s'agisse absolument d'objets de grand luxe, on peut dire que l'heure n'est pas éloignée où il remplacera aussi presque complètement l'écaille, le caoutchouc, l'ivoire, etc., dans le peigne et accessoires, la tabletterie, enfin dans toutes les branches si variées et si nombreuses qui constituent l'industrie parisienne.

Vous voyez ce développement extraordinaire, unique au

monde, d'une industrie. Eh bien! il aurait dû être plus grand encore, et voici pourquoi : un peu partout, mais surtout en France, ce qui paraît avoir nui au développement de l'industrie du celluloïd, c'est la réputation de produit dangereux qui lui a été faite.

A la vérité le celluloïd est un corps très combustible; mais il ne prend pas feu spontanément et n'offre pas plus de dangers qu'une foule d'autres produits qui s'emploient journellement et qui ont leur place dans toutes les maisons, sans que personne songe à s'en plaindre ou à s'en inquiéter;mais enfin l'opinion publique est ainsi faite de contradiction, surtout quand elle est mal éclairée et encore plus mal dirigée.

En somme, on connaît peu d'accidents de personnes occasionnés par le celluloïd qui aient été nettement définis. Tout le monde a entendu parler de la bille en celluloïd qui a fait explosion sur le billard d'un café de Paris, grâce à la maladresse d'un joueur qui a laissé tomber une étincelle de cigare ou une allumette sur la bille en question.

Il n'y a qu'un petit malheur, c'est que personne ne saurait dire dans quel café cet accident est arrivé, tandis que tout le monde peut se convaincre, comme je l'ai fait moi-même que non seulement la bille de celluloïd ne peut faire explosion, mais encore qu'elle est de tous les objets en celluloïd celui qui est le moins susceptible de s'enflammer, parce qu'elle ne présente aucune arrête ou angle permettant à la flamme d'exercer un contact prolongé en s'accrochant en quelque sorte aux aspérités.

Voilà à quelles proportions scientifiques il faut réduire ce joli canard, c'est-à-dire à zéro.

Les fumeurs savent-ils qu'il sort annuellement de Saint-Claude plus de dix millions de pipes, bouts de porte-cigare ou cigarette montés avec du celluloïd? Cependant l'on n'a

pas encore parlé, que nous sachions, d'aucune personne blessée par l'inflammation de sa pipe ou de son porte-cigare. A côté de cela on cite tous les jours des femmes brûlées vives, grâce à leur robe de gaze, et, sans jeu de mots, est-ce que le gaz lui-même ne cause pas tous les jours des explosions? Cependant personne ne songe à le proscrire.

Après une enquête minutieuse sur cette grosse question, qui touche de si près aux intérêts de l'industrie parisienne, je puis donc affirmer que cette réputation effrayante du celluloïd provient surtout d'une légende inventée par les industriels auxquels la concurrence de ce produit extraordinaire a porté un grave préjudice. Cela me laisse assez froid, car avant tout j'ai accoutumé de rechercher l'intérêt des masses, c'est-à-dire du consommateur.

Ceci m'amène tout naturellement à parler du danger que peut présenter dans les centres populeux des grandes villes l'entassement ou la manipulation du celluloïd.

Ici encore, l'on peut dire que la réputation des établissements de celluloïd est singulièrement fausse et qu'ils sont infiniment moins dangereux que l'on veut bien le dire. Les cas d'incendie dans les établissements de celluloïd ont été relativement peu nombreux, si l'on tient compte de leur nombre et du temps depuis lequel ils fonctionnent.

Aucun de ces incendies n'a été grave, excepté lorsqu'il s'est déclaré dans des locaux absolument défectueux au point de vue de la construction ou de l'installation.

Un incendie de celluloïd est par lui-même très facile à éteindre, le celluloïd brûle vite, avec une flamme intense, ne coule pas et ne laisse presque pas de résidu charbonneux. On pourrait comparer un feu de celluloïd à un feu de paille ; il s'éteint avec une grande facilité dès que l'on commence

à comprimer les gaz enflammés qui s'en dégagent avec un jet d'eau ou du sable.

Chacun peut expérimenter par lui-même qu'un morceau de celluloïd en pleine ignition s'éteint au souffle comme la flamme d'une bougie.

Cela n'empêche pas l'administration en France d'être très rigoureuse pour l'industrie du celluloïd. La préfecture de police traite les établissements de celluloïd comme des établissements éminemment dangereux ; elle va, chose à peine croyable, jusqu'à les classer avec ceux susceptibles de sauter par explosion. On ne peut cependant citer aucun atelier ou magasin de celluloïd qui ait sauté, même dans le feu le plus violent, alors que chaque année, le simple gaz d'éclairage cause un nombre respectable d'explosions dans les maisons habitées ; cependant personne ne songe à prohiber le gaz, comme je le disais tout-à-l'heure.

Un fait que je suis obligé de constater, à mon grand regret, c'est qu'en France l'ingérence excessive de l'administration dans les affaires industrielles est une de nos plus grandes causes de faiblesse dans la lutte ardente qui se livre à l'heure actuelle de peuple à peuple sur le terrain commercial.

Je ne saurais trouver, ni en Angleterre, ni en Amérique, ni même en Allemagne, une législation comparable à celle des décrets impériaux de 1810 sur les établissements incommodes, dangereux ou insalubres qui sacrifient complètement la propriété industrielle à l'arbitraire administratif.

Dans les pays dont nous venons de parler on laisse aux industriels une liberté à peu près illimitée, ce qui entraîne pour eux une *responsabilité beaucoup plus effective*.

Ce n'est pas par la protection de l'autorité, mais par le besoin de se protéger elles-mêmes contre les effets de la

responsabilité qu'elles encourent à l'égard des tiers qu'elles gênent ou qu'elles affectent que les industries dites incommodes, dangereuses ou insalubres arrivent à n'être telles, ni plus ni moins que leurs congénères de France.

Les industriels réclament une bonne loi à la place des décrets tyranniques de 1810, c'est là certes un sujet de discussion qui s'impose impérieusement à l'attention du Parlement.

Quand on pense qu'aujourd'hui les malheureux ouvriers en chambre qui travaillent chez eux le celluloïd sont traqués comme des bêtes fauves ; quand on pense que tout cela est réglé suivant le bon plaisir de la commission du celluloïd à la préfecture de police, un rêve, quoi ! quand on pense que nous nous trouvons en face de la plus grande industrie de l'article de Paris et que cette industrie est la seule qui lutte victorieusement contre l'étranger et impose ses produits à l'Europe, quand on pense enfin que des milliers de familles en vivent, on est en droit de dire aux législateurs d'un grand Etat : votre devoir est d'intervenir, de décider et surtout de supprimer l'arbitraire.

La solution ne saurait se faire longtemps attendre, espérons-le.

D'ailleurs, voici quelques lignes extraites du *Moniteur scientifique* du docteur Quesneville qui achèveront d'éclairer complètement nos lecteurs :

« Le celluloïd est complètement inexplosible et ne brûle que lorsqu'il est mis en contact direct avec la flamme. »

« Le celluloïd brûle avec une flamme fuligineuse en répandant une forte odeur de camphre, mais ne s'enflamme qu'assez difficilement. »

Plus loin je relève ceci : « Comme imitant parfaitement l'ivoire le celluloïd a porté un rude coup aux fabricants qui travaillent la substance naturelle. »

Voilà toute la vérité : les rivaux, jaloux de cette merveilleuse invention, ont inventé une légende terrible et les vétérinaires de la Préfecture de Police l'ont avalée ; mais comme aujourd'hui il s'agit de la vie d'une partie de la population parisienne et aussi de notre suprématie commerciale au dehors, nous n'avons plus le droit de nous endormir : voilà pourquoi je viens dire résolument aux députés : c'est à vous à décider qui a raison des décrets de 1810 ou de l'industrie moderne. Décidez ce que vous voudrez, mais pour l'amour de Dieu, faites une loi qui arrache une grande industrie aux griffes des commissions et sous-commissions sans contrôle ; le temps de l'arbitraire est passé, la concurrence étrangère est là qui crie : garde à vous ! l'entendre est un devoir, boucher ses oreilles est un crime !

FLEURS ET PLANTES NATURELLES

De tout temps on a reconnu que les fleurs exerçaient une influence salutaire sur le caractère de l'homme : les jardiniers sont des poètes, la fleur moralise, aussi les grandes dames de Londres, s'inspirant de cette idée, ont créé depuis longtemps l'œuvre *des jardins en chambre* ; on donne des pots de fleurs aux pauvres, cela les rattache à la vie, la femme est plus sage, le mari moins ivrogne et le jardin de Jenny l'ouvrière devient une réalité !

A Paris, la femme adore les fleurs, elles sont ses sœurs, a-t-on dit, comme les oiseaux sont ses frères, rien de plus juste, mais il y a dans cet amour de la Parisienne, je ne sais quoi de mélancolique qui fait rêver ; cet amour est charmant mais meurtrier, les pauvrettes se meurent d'anémie en appartements, et le cadavre d'un bouquet, au matin, sur un tas d'ordures, m'a toujours fait mal à voir. Suivant l'expression énergique d'un marchand, « Paris est le tombeau des fleurs », il s'en fait une orgie effroyable ; ne nous plaignons pas, puisqu'elles sont le cadre le plus séducteur des êtres aimés.

Depuis quelques années, leur commerce a pris une extension extraordinaire ; je veux, comme toujours, aujourd'hui, me renfermer dans les *innovations*, en n'indiquant que rapidement les grandes lignes du mouvement général.

Les Azalées se font mieux en Belgique, à cause du climat, de la main-d'œuvre moins chère (toujours la même constatation), de la terre de bruyère bon marché et de l'abondance du charbon ; le climat brumeux et humide y

est aussi pour quelque chose ; toutes les plantes vertes et les palmiers sont dans le même cas.

Avant d'aller plus loin, je ferai remarquer à mes lecteurs que nous devons, cette fois, tenir compte souvent de facteurs particuliers : le climat, le terrain, contre lesquels nous ne pouvons rien. Ceci dit une fois pour toutes.

Les Orchidées — ce rêve de la nature — sont cultivées depuis 50 ans en Angleterre ; elles viennent de leurs innombrables colonies ; il s'est fondé des sociétés à Londres avec de gros capitaux qui envoient des collecteurs dans toutes les parties du monde, et puis les grosses fortunes fournissent un débouché tout naturel en achetant des plantes de luxe, souvent fort chères.

En France on ne fait guère l'orchidée que depuis vingt-cinq ans, et il n'y a que dix ans qu'on la trouve un peu partout, elle coûte, la pièce, de 5 francs à 500 francs ; on en a vendu 4.500 francs sur le marché de Londres.

Il y en a une, dit-on, à Ferrière, chez M. de Rothschild, qui vaut 20.000 francs, c'est une plante rare qui a 20 ans de culture. (1)

Les Hollandais, qui ont une réputation séculaire, nous font concurrence sur les tulipes, les jacinthes, les amaryllis et en général sur toutes les plantes bulbeuses.

Le sol sablonneux chez eux y prête ; ceci est si vrai que les jacinthes dégénèrent rapidement chez nous, il faut les faire venir chaque année de Hollande, la variété de Paris est inférieure.

Les Allemands sont les maîtres pour la production des graines de fleurs, de plantes fourragères, potagères et prairies artificielles ; la grande culture est aux environs d'Erfurth, la nature du sol, la main-d'œuvre à vil prix,

(1) Lire dans mon volume : *La République d'Haïti*, le chapitre que j'ai consacré aux Orchidées et leurs diverses variétés.

l'impôt foncier suffisent à expliquer cet état de choses regrettable.

Par contre, nous sommes les premiers pépiniéristes du monde ; les arbres fruitiers, forestiers et dormants (conifères), Cèdres, Thuyas, Abiès (espèces de pin), etc., viennent admirablement dans l'Anjou, dans l'Orléanais.

Angers est encore sans rival pour ses camélias.

Les environs de Paris, Fontenay-aux-Roses, les environs de Lyon et d'Angers — ce jardin de la France, produisent la rose sans concurrence possible. Nous faisons aussi beaucoup de graines potagères, surtout les légumes, en un mot nous tenons encore la corde pour tout ce qui est le *plein air*, excepté les raygrass qui viennent presque tous d'Angleterre.

La production des roses dans l'Anjou, la Brie, des arbres fruitiers à Vitry-sur-Seine et dans la Vallée-d'Aulnay, près de Sceaux, où l'on cultive également les plantes grimpantes, marche bien.

Les pépiniéristes cultivent en grand les plantes vertes aux environs de Versailles.

A côté de cela il faut bien tenir compte des importations, les Azalées, tous les genres de palmiers et en général toutes les plantes vertes de serre nous sont expédiés par la Belgique.

Les plantes bulbeuses, crocus, hyacinthes, tulipes, etc., viennent de Hollande.

Si les raygrass arrivent d'Angleterre, malheureusement, il est bon d'ajouter que nous n'allons plus beaucoup lui demander ses Orchidées.

Nous allons maintenant chercher nos Orchidées directement aux Antilles, au Mexique, en Cochinchine, à Manille, à Madagascar, au Vénézuela, au Guatémala, en

Colombie, à Java et généralement dans toutes les Philippines.

J'ajouterai à cela que si c'est un progrès de nous passer des intermédiaires d'outre-Manche, nous pourrions encore faire un bien plus grand commerce de plantes rares avec nos propres colonies, si nous le voulions, quand ce ne serait qu'aux Nouvelles-Hébrides, aux Iles Sous-le-Vent, par exemple, qui en renferment tant, mais voilà, il nous faudrait des capitaux et des collecteurs, comme les Anglais; est-ce possible pour nous qui sommes si peu pratiques?

Nous exportons énormément de rosiers, d'arbres fruitiers, dormants, conifères, de plantes grimpantes, de graines potagères et de fleurs et d'orchidées.

Les plantes à grandes feuilles, décorations qui font si bien dans les serres et les grands appartements, sont également devenues très à la mode depuis quelques années.

Pour éviter une nomenclature fastidieuse, appelons-les tout simplement : *Canadium divers*. Elles valent de 5 francs à 500 francs, comme les orchidées.

Un éleveur — est-ce bien le terme — a refusé 10.000 francs de M. de Rothschild, il y a quelques années, pour une variété convoitée. Je ne sais pas cependant si cela est absolument certain.

Cette plante est bien cultivée en France, on l'obtient par semis, par hybridation des canadiums entre eux et par la fécondation des organes mâles et femelles, suivant le procédé célèbre employé pour la vanille à la Réunion; on le fait maintenant pour les roses, mais pas par le contact direct comme sur les vanillers. C'est à coup sûr une des opérations les plus curieuses dans ces cultures de luxe qui demandent tant de soins et, je dirai, de véritable science.

Passons aux accessoires. Tous les papiers-dentelles pour bouquet arrivent d'Allemagne, ce qui est d'autant

plus regrettable qu'il s'en fait un assez grand commerce à Paris et que nous pourrions bien en faire autant, il me semble.

Les fleurs teintes d'immortelles pour couronnes mortuaires ainsi que toutes les graminées sèches pour bouquet nous sont également fournies par les gens d'outre-Rhin.

On ne se figure pas combien le commerce des plantes et des fleurs seules en dehors des arbres en général, a grandi, dans ces dernières années.

On fait bien en France annuellement pour 7 à 800.000 francs d'orchidées, si l'on ne dépasse pas le million ; il en est ainsi depuis qu'elles se vendent jusqu'à moins de 5 francs et que la bourgeoisie peut en acheter comme les classes riches. Le commerce de ces précieuses monocotylédones va chaque jour grandissant.

On ne fait pas chez nous pour plus de 30.000 à 40.000 francs par an de canadium, cela s'explique par la nécessité des serres chaudes.

Si nous parlions des rosiers, des arbres fruitiers, etc., on manirait rapidement les millions.

Une seule maison à Paris, avec son commerce de graines, fait pour 4 à 5 millions d'affaires par année.

Disons encore que les bégonias sont cultivés en grand, grâce à leurs innombrables variétés, pour former les corbeilles et les massifs, sur ce chapitre nous sommes au moins aussi forts que les Anglais ; il s'en cultive beaucoup autour de Nancy et de Paris.

La Parisienne revendique pour son salon ou son boudoir les fougères dont les fines arabesques défiraient la patience d'un saint, les lycopodes, les caoutchoucs d'un style plus sévère, et les anthurium. Toutes ces plantes sont élevées en France.

En résumé, on peut donc dire que nous luttons bien

contre la concurrence étrangère et que les chiffres tout au moins se balancent. Comme on l'a vu, il faudra toujours tenir compte, dans ce commerce très spécial, du terrain, du climat et de la cherté de la main d'œuvre.

Il est vrai que les Anglais consomment par an des millions d'orchidées, nous n'en sommes pas encore là, mais, Dieu merci, nous n'avons pas en général leurs fortunes scandaleuses, réunies seulement sur un petit nombre de têtes.

Si vous saviez, aimables lectrices, le mal que se donne M. Alphand pour charmer vos yeux, à chaque pas, dans la bonne ville de Paris, vous lui voûriez une reconnaissance éternelle. (1)

Si vous saviez, chères lectrices, comme les serres du jardin des plantes et de la ville de Paris sont belles, énivrantes et poétiques, avec leurs senteurs capiteuses, leur atmosphère moite et douce des tropiques, vous voudriez y vivre éternellement.

Si vous saviez, chères lectrices, que les fleurs vivent des chauds baisers du soleil et se meurent sous les caresses de votre sourire, vous les aimeriez davantage encore avec une nuance de pitié et d'attendrissement.

« Paris est le tombeau des fleurs », dit le marchand, et moi j'ajoute, chères lectrices, qu'elles sont trop heureuses, puisqu'elles nous donnent chaque jour une joie de plus en vous communiquant leurs grâces et leurs parfums !

---

(1) Depuis sa mort, en effet, cet homme actif n'a été qu'imparfaitement remplacé.

LES EXPLOSIFS

La poudre, la dynamite, la paléine, singulière industrie, singulière consommation, va dire le lecteur.

Pas tant que ça, croyez-le bien, et je vous assure que les ministères de la guerre et de la marine, Panama, Corinthe, les directeurs des mines, de grands travaux publics et de canalisation de toutes les couleurs, en ont fait et en font un usage journalier et des plus respectables.

En 1799, Howard découvrit le *fulminate de mercure*.

En 1832, Braconot inventa la *xyloïdine*, ensuite Schœnbein donnait un produit connu sous le nom de *fulmi-coton*.

En 1847, A. Sobrero découvrait la *nitro-glycérine*. Nous passons sous silence les différents progrès pour arriver tout de suite au suédois Alfred Nobel, qui eut l'idée de faire absorber la nitro-glycérine par un corps solide qui, tout en diminuant la force, diminuait du même coup les dangers de la manipulation : la *Dynamite* était inventée.

Il y a deux sortes de dynamites : celle composée de nitro-glycérine absorbée par une matière inerte et celle dont la nitro-glycérine est absorbée par une matière active.

Les absorbants inertes les plus employés sont le *Kieselguhr*, poussière siliceuse, formée par des résidus d'infusoires ; la *Randanite*, provenant de la décomposition de feldspaths naturels par des eaux minérales acidulées, les *silices de Lannois*, *de Vierzon*, etc.

La plus forte des dynamites ordinaires est celle qui renferme 75 0/0 de nitro-glycérine ; la dynamite à base inerte offre de nombreux inconvénients : 1° l'exsudation de la nitro-glycérine à une température peu élevée, ce qui fait qu'on ne peut pas l'employer dans les pays chauds, car une fois isolée elle redevient dangereuse ; 2° la facilité de se geler à huit degrés au-dessus de zéro ; 3° les dangers de détonation par les chocs, ce qui fait que l'on ne peut guère l'employer dans l'armée ; la dynamite ordinaire détone toujours au choc d'une balle tirée par un fusil de guerre, même à charge très réduite.

Dans la seconde variété de dynamites on remplace le kieselguhr, en tout ou en partie, par un absorbant actif, tel que poudre ordinaire ou ses dérivés, coton-poudre, sciure de bois nitrifiée, fulmi-paille, etc.

C'est ainsi que l'on obtient le *lithofracteur* de Krebs, les *Dualines* de Dittmar, la *forcite*, la *dynamite-gomme* ou *gélatine explosive* de Nobel, toutes à base de nitro-glycérine alliée à un autre corps : cellulose, nitre, coton-poudre soluble, sciure de bois nitrifiée, etc.

Je passe rapidement pour arriver à la matière intéressante et nouvelle dont je veux parler ici : la *paléine* ou *dynamite-paille*, inventée par le lieutenant français Amédée Lanfrey : elle est composée de nitro-glycérine et de fulmi-paille obtenue par l'action des acides azotique et sulfurique sur de la paille hachée menue.

C'est la seule substance qu'il soit possible d'employer aujourd'hui dans l'armée ou pour les grands travaux industriels, comme on va le voir.

Nous sommes loin d'Howard, maintenant !

Il y a encore une foule d'autres explosifs intéressants qui ne renferment pas de nitro-glycérine, tels que les *panclastites*, inventées par M. Eugène Turpin, mélange

de péroxyde d'azote liquide, de sulfure de carbone et d'essence minérale, ou, si l'on veut, de péroxyde d'azote et de nitrotoluème.

Je ne m'en occuperai pas ici, pour cette bonne raison que leur fabrication n'est pas encore autorisée en France ; et puis si leur force est parfois supérieure à la dynamite, s'ils résistent au choc d'un mouton de faible poids, ils font explosion sous le choc des balles de fusil.

Enfin l'emploi de ces produits liquides, renfermés dans des tubes de verre, n'est pas toujours commode dans les mines, voilà pourquoi je n'indique les *panclastites* que pour mémoire, afin de bien mettre en lumière l'invention du lieutenant Lanfrey qui fait tant de bruit en ce moment.

Mon intention n'est pas d'entrer dans tous les détails scientifiques qui démontrent péremptoirement la supériorité de la paléine sur la dynamite.

La Commission mixte d'études sur la dynamite, instituée à Versailles par le ministre de la guerre, en juin 1879, a fait des expériences concluantes.

Dans des blocs de plomb, 7 grammes de dynamite ordinaire à 75 0/0 de nitro-glycérine ont donné une chambre de 206 centimètres cubes, tandis que 7 grammes de paléine à 30 0/0 seulement de nitro-glycérine ont donné une chambre de 244 centimètres.

De la paléine renfermée dans des boîtes en fer-blanc est traversée impunément par des balles de fusil et résiste au choc sans faire explosion, tandis que la dynamite éclate dans les mêmes conditions.

Dernièrement, à Malines, devant une commission d'ingénieurs belges, on a fait tomber d'une hauteur de 1 mètre et de 2 m. 50, des moutons en fonte de 50, 100, puis 1000 kilog., sur de la paléine, on a fait passer

plusieurs wagons sur la matière et il n'y a eu *aucune explosion*.

Enfin une bombe, ayant résisté à 30 grammes de poudre de guerre, a fait explosion avec 3 grammes de paléine (3e qualité). Pour me résumer, la paléine contient moins de nitro-glycérine que les dynamites et est cependant beaucoup plus puissante ; elle résiste aux grandes chaleurs comme aux grands froids, ne se détériore pas à l'humidité, au fond des caves, comme le prouvent les expériences faites à l'armée.

En un mot, c'est le plus foudroyant des explosifs, qui cependant ne saute que lorsqu'on y met le feu dans des conditions voulues, avec une capsule par exemple.

Ceci dit, lecteur, vous en concluez, n'est-ce pas, que la paléine a tué absolument la dynamite, vous en concluez cela d'autant plus volontiers que vous vous dites : la paléine est inventée par un Français, le lieutenant Lanfrey, tandis que la dynamite est inventée par un Suédois, M. Nobel.

Eh bien, c'est triste à dire, vous avez tort !

Je vais maintenant tâcher de vous démontrer tout le mal que peut nous faire la concurrence étrangère, quand elle a pour elle deux armes redoutables que nous lui remettons bénévolement en mains : j'ai nommé l'incroyable lenteur, l'inconcevable routine de notre administration et les effets désastreux des décrets impériaux de 1810 concernant les établissements incommodes, dangereux et insalubres.

J'ai déjà eu l'occasion de parler de ces fameux décrets de 1810, dans un précédent chapitre, à propos du celluloïd ; me voici forcé encore une fois d'y revenir ; je le ferai d'ailleurs avec toute la modération possible, certain que je suis d'être l'interprète fidèle de tous les grands entrepreneurs,

directeurs de mines, de travaux publics importants, etc., qui sont à chaque pas entravés par une administration qui se figure de bonne foi être encore au commencement du siècle, et pour laquelle les progrès de la science moderne et les nécessités de l'industrie sont lettres mortes.

Depuis le jour où le Suédois Nobel inventa la dynamite, on peut dire que la consommation a été toujours grandissante en France; aujourd'hui c'est un article courant dont tous les entrepreneurs se servent avec profit.

Il y a peu de temps, il existait en France trois usines différentes qui ont fusionné ensemble.

On pouvait espérer que cela amènerait une baisse des prix qui permettrait de lutter contre la concurrence étrangère. Il n'en a pas été ainsi, et le syndicat, maître du marché, sans se soucier des réclamations de ses clients, éleva ses prix sans ombre d'hésitation.

C'est alors que pour répondre aux exigences de la dynamite Nobel, un groupe de constructeurs songea à exploiter tout simplement la merveilleuse découverte du lieutenant Lanfrey, en fondant une société française, exploitant une invention française et non pas suédoise.

La Société française des explosifs, destinée à fabriquer les dynamites, les autres explosifs et particulièrement la paléine, était fondée.

Les entrepreneurs de travaux publics, de mines et carrières pensaient pouvoir enfin se procurer librement ce produit.

Les brevets qui appartenaient à la Société anonyme des Poudres et Dynamites, dont le siège est à Paris et l'usine en Belgique, ont été cédés par elle pour la France à la Société française des explosifs.

Le lieutenant Lanfrey se croyait au bout de ses peines ; allons donc!

Le ministère de la guerre, l'administration des poudres et salpêtres de France, l'école d'artillerie de Versailles, les entrepreneurs, etc., etc., reconnaissent, après enquêtes approfondies, que la paléine est supérieure à tous les produits similaires, le Ministre de la Guerre fait même des commandes, tout le monde déclare solennellement que sa force est notablement supérieure à la dynamite ordinaire, quoiqu'elle renferme beaucoup moins de nitro-glycérine, qu'elle ne laisse jamais exsuder la nitro-glycérine, sous n'importe quel climat ou pression, contrairement à la dynamite ordinaire ;

Qu'elle ne se congèle jamais ;

Qu'elle résiste absolument aux chocs les plus violents, comme je l'ai démontré plus haut, etc., etc.

Et, terrible inconséquence, le gouvernement continue à refuser l'autorisation de construire une usine auprès de Fontainebleau pour fabriquer particulièrement ce produit français : la paléine.

La dynamite saute facilement, ne résiste pas aux chocs, elle a trois usines, elle est suédoise !

La paléine n'offre aucun de ces dangers... elle n'aura pas d'usine en France, elle est française !

Depuis deux ans, la Société des explosifs et M. Lanfrey restent le bec dans l'eau, sans solution.

Ceci pourrait être intitulé : *Les tribulations d'un inventeur*, l'infortuné lieutenant oublie sans doute que l'on n'est jamais prophète en son pays. (1)

Les consommateurs se plaignent assurément du syndicat suédois Nobel qui leur tient la dragée haute, profitant

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, les cruelles épreuves supportées par Eugène Turpin m'ont trop donné raison ; je pense qu'il est inutile d'insister sur un pareil sujet.

d'une situaton exceptionnelle qui lui crée un monopole de fait, sinon de droit.

Si j'étais à la place de M. Amédée Lanfrey, j'irais établir ma fabrique de paléine en Suède plutôt que de chercher à lutter contre la concurrence étrangère, en enrichissant mon pays d'une découverte nouvelle !

Sérieusement, tout cela est fort triste.

Dans tous les cas, puisque les consommateurs déclarent en avoir assez du monopole, n'y aurait-il pas lieu d'autoriser l'importation en France des produits fabriqués en Belgique par la Société des poudres et dynamites et la Société française des explosifs, dont les actionnaires, à toutes deux, sont français, plutôt que d'autoriser l'importation de produits essentiellement étrangers comme ceux de Matagne-la-Grande (Belgique), de Kalk (Prusse), de Suisse, etc., etc. ?

Dans l'espèce, mon lieutenant, je ne vois qu'une solution : faites-vous naturaliser Prussien ; je sais bien que c'est dur, très dur même, rien que d'y penser, mais enfin vous aurez peut-être le droit de faire entrer en France de la paléine.

Dans le cas présent, on n'encourage guère l'initiative française puisque le monopole étant reconnu intolérable, on autorise l'importation de produits étrangers, pour faire droit aux justes réclamations des entrepreneurs qui ne veulent pas se livrer pieds et poings liés au monopole Nobel.

La seule solution équitable, vraiment française et patriotique, serait d'autoriser la Société française, qui vient avec des capitaux français et une invention française pour lutter contre la concurrence étrangère *qui règne seule chez nous*, à s'établir près de Fontainebleau, comme elle le demande, ou tout au moins en attendant une solution, de

lui laisser entrer en France ses produits fabriqués en Belgique.

Depuis deux ans, l'administration ne paraît pas avoir songé à cette réponse si simple.

On s'étonne que nous soyons battus par l'étranger sur le terrain économique, on s'étonne que les capitaux manquent d'initiative : demandez au pauvre inventeur de la paléine ce qu'il en pense et surtout ce qu'il pense de son martyre.

Il n'est vraiment pas admissible qu'à la fin du XIXe siècle *toutes les industries* ne soient pas absolument libres ; cette réglementation suivant le bon plaisir et l'arbitraire est monstrueuse, surtout quand il s'agit d'établir une industrie infiniment moins dangereuse que celles existantes.

Il n'est pas admissible que les industries dites incommodes, dangereuses ou insalubres continuent à être sous le coup des décrets impériaux de 1810.

Ce qu'il nous faut aujourd'hui, c'est la liberté absolue de l'industrie, je ne veux pas dire par là que le gouvernement renonce à tous droits de contrôle, à toute police intérieure, mais je veux dire, comme je l'ai exposé à propos du celluloïd, que les décrets de 1810 doivent être remplacés par une bonne loi, une fois pour toutes, qui réglera cette grosse question.

Voilà que deux fois, coup sur coup, je me heurte à des intérêts considérables et pour Paris et pour l'industrie, et en réclamant cette loi je suis sûr d'être ici le fidèle interprète de tous les entrepreneurs, de tous les ingénieurs, de tous les industriels qui se servent de dynamite et qui voudraient se servir de paléine, et certes le nombre en est grand.

Nous ne sommes plus en 1810, il faut tenir compte des progrès de la science, des besoins des grandes entreprises,

des nécessités impérieuses et implacables de lutter contre la concurrence étrangère, il faut tenir compte de tout cela si l'on veut continuer à lutter aujourd'hui, à vivre demain.

Je me résume : nous sommes chez nous mêmes les tributaires d'une invention suédoise dangereuse.

Un officier français apporte une invention française n'offrant plus les mêmes dangers et étant infiniment supérieure en énergie ; le laisserons-nous éternellement à la porte, lui, son invention et son usine, pour ce seul crime d'être Français ? C'est inadmissible. J'aime mieux croire à des oublis, à des lenteurs, à une routine incompréhensible.

Pourquoi M. le ministre de la guerre, qui est un homme d'action, ne donnerait-il pas son avis, comme son ministère l'a donné favorablement déjà ?

Au lieu d'écrire un chapitre sur les déboires d'un inventeur français, j'en écrirais un second sur son triomphe.

La chose en vaudrait la peine, je vous le jure.

Mais voilà, elle me semblerait si extraordinaire que je serais capable de ne pouvoir pas arriver à la troisième ligne.

— Du courage, M. Lanfrey, en France, fort heureusement le patriotisme a toujours son heure ; c'est là ce qui ne me fait pas désespérer de l'avenir, malgré les tristesses du présent.

L'IMPRIMERIE

Dans ces dernières années la presse, les publications de toutes sortes ont pris un développement considérable ; il y a là un ensemble de causes morales et matérielles qui constituent le progrès moderne et qui ont réagi en quelque sorte les unes sur les autres ; mais je ne crois pas cependant que le développement de l'imprimerie soit la conséquence du grand nombre d'ouvrages imprimés, c'est plutôt l'inverse qui est vrai, surtout pour les journaux. A peine est-il besoin de citer un exemple célèbre : *Le Petit Journal* serait resté un *journal petit,* malgré tout son succès, sans la merveilleuse découverte des presses rotatives ; on peut donc dire que M. Marinoni est bien véritablement le père de l'imprimerie moderne, telle que nous la comprenons aujourd'hui, capable de coucher des centaines de mille d'exemplaires en une soirée, en quelques heures. J'y reviendrai plus loin ; le point capital est de bien préciser où nous en sommes sur le terrain de cette industrie si éminemment française avec la concurrence allemande.

Il est certain que dans ces derniers temps l'imprimerie a acquis en Allemagne un développement considérable.

La seule ville de Leipzig, qui compte plus de cent imprimeries, met sur pied chaque année 5 ou 6.000 publications nouvelles, imprimées dans toutes les langues de l'Europe.

Les livres qui sortent des principales imprimeries de Leipzig sont faits avec beaucoup de soin ; cela tient à ce

que les Allemands remplacent nos qualités primesautières par beaucoup de patience et de persévérance, leurs vertus particulières ; ils n'admettent les apprentis à faire partie du personnel actif qu'après une étude sérieuse du métier, ce qui en général n'a pas lieu dans les imprimeries françaises, à part de trop rares exceptions.

Espérons qu'il n'en sera pas toujours ainsi néanmoins, et qu'un jour prochain verra toutes les grandes industries posséder leurs écoles professionnelles !

La concurrence allemande n'est cependant redoutable pour nous qu'au point de vue de certains ouvrages : catalogues, prix-courants, ouvrages de statistiques, de tableaux, que les tarifs élevés des ouvriers de Paris ont rendus impossibles à exécuter ici ; mais le mal n'est pas encore très grand, car peu d'éditeurs jusqu'à présent se sont décidés à porter leurs travaux en Allemagne.

A chaque industrie que je touche je me heurte à la cherté de la main-d'œuvre ; c'est évidemment très grave, mais enfin on ne veut pas chercher les remèdes où ils sont, et je ne puis pas redire toujours la même chose. L'ouvrier de Paris est exigeant, c'est possible, mais ce n'est cependant pas de sa faute si la vie est beaucoup plus chère ici qu'en Allemagne : on vit trop bien à Paris, dit-on ; c'est encore possible ; mais franchement ne vaut-il pas mieux manger du pain blanc que le pain noir des Teutons ? Il y a des considérations qui touchent au régime politique des deux nations, dans lesquelles je ne veux pas entrer ici.

Si au lieu de gémir sur la cherté de la main-d'œuvre (plus grande chez les Anglais, qui nous battent souvent cependant), on voulait bien se décider à faire Paris port de mer — je cite un seul de mes *desiderata* — peut-être aurions-nous directement notre alfa algérien à Paris, au lieu d'aller le chercher sous forme de pâte ou de papiers

chers à Londres. C'est un exemple entre cent : tant que nous ne ferons pas de la politique coloniale, économique et pratique, il est évident que nous ne trouverons pas les moyens de lutter. La main-d'œuvre est chère, oui, eh bien! que l'on trouve le fret à bas prix dans le cœur du pays et l'on aura les matières premières à bon compte, ce sera déjà quelque chose, tout le reste est un rêve, on ne remonte pas le courant, et l'on ne se nourrit pas avec des coquilles de noix.

Les journaux illustrés allemands ont surtout acquis un très grand développement depuis peu. Le journal qui a le plus de vogue en Allemagne est l'*Ueber Land und Mer* (sur terre et sur mer) ; ce journal, qui est le plus grand succès de l'époque en tant que journal illustré, tire chaque semaine plus de 200.000 exemplaires ; chez nous le *Journal Illustré*, dont le succès augmente chaque jour, il faut bien le dire, ne s'imprime encore qu'à 160 ou 180.000 exemplaires au plus. (1)

Jusqu'en 1872, nous étions les fournisseurs de journaux de mode de toute l'Europe.

Vers cette époque une maison s'organisa à Berlin avec une subvention annuelle de 500.000 francs fournie grâce à l'intervention du chancelier. Aujourd'hui elle imprime un journal de modes qui se publie en douze langues, et après nous avoir arraché notre vieille clientèle en Europe, à la République Argentine, dans toute l'Amérique du Sud, dans le monde entier, elle trouve des abonnés jusqu'en France !

Voilà des faits tristes et honteux qu'il faut avoir le courage d'écrire pour montrer aux Français que l'ennemi est *partout*, grâce à Bismarck !

---

(1) Depuis quelques années, le *Supplément Illustré, en couleur*, du *Petit Journal*, a dépassé de beaucoup tous ces tirages, allemands ou français.

Naturellement l'Allemagne a des débouchés que nous n'avons pas ; l'Amérique avec ses nombreux émigrants lui fournit un très grand nombre de lecteurs, l'Autriche-Hongrie, une partie de la Pologne, de la Belgique — que la Cour est en train de *teutoniser*, ce qui lui joûra un jour un mauvais tour — de la Suisse, en un mot plus de 100 millions d'individus parlant allemand sont ses clients tout indiqués.

Un très grand nombre d'imprimeurs allemands se servent encore aujourd'hui, pour exécuter leurs beaux ouvrages, mais surtout pour imprimer leurs ouvrages courants, de machines françaises.

Les machines de MM. Marinoni et Alauzet sont très répandues en Allemagne. Cependant, il ne faut pas s'endormir là-dessus, les grands mécaniciens allemands Kœnig et Bauer, etc., commencent à mordre sur notre marché. L'*Illustration* et *Firmin-Didot* ont chez eux des machines allemandes, et ceux-ci cherchent en ce moment à en placer d'autres dans diverses imprimeries, sans cependant réussir, jusqu'à présent du moins.

Les mécaniciens français font de grands efforts pour empêcher les gens d'outre-Rhin de prendre racine chez nous. Il y a deux ou trois ans, les Allemands ont fourni des calandres — machines à glacer le papier que leurs cylindres en fonte trempée, plus durs que l'acier, faisaient préférer aux calandres de fabrication française — à plusieurs imprimeurs de Paris et de la province et à un grand nombre de papetiers ; mais là aussi la fabrication française a repris le dessus, du moins à Paris, où les calandres allemandes ont fait leur temps.

Les mécaniciens français ont beaucoup à lutter contre la concurrence allemande, au point de vue des machines à imprimer, en Espagne, en Amérique, au Brésil, en

Russie, mais pas en Angleterre, fort heureusement, où les machines Marinoni, d'une incomparable exécution, sont seules estimées.

M. Marinoni, toujours courageux quand il s'agit de lutter contre la concurrence étrangère, a envoyé un représentant en Russie et y a établi un dépôt de machines, il a fait de même en Espagne, portant ainsi la lutte au cœur même des deux pays qui inclinaient le plus volontiers vers les produits de l'Allemagne.

Le grand constructeur français a ainsi mis en pratique ce que je ne cesse de préconiser depuis de longues années dans mes conférences, à savoir que le temps est passé d'attendre le client chez soi et qu'il faut absolument aller lui offrir et lui présenter sa marchandise, si l'on veut encore lutter contre la concurrence étrangère : il n'y a pas un consul qui me contredirait, j'en suis bien sûr.

L'Allemagne fournit très peu d'encre d'imprimerie en France ; par contre, elle se fournit beaucoup chez nous, surtout dans le Wurtemberg ; cependant de nouvelles fabriques d'encre viennent de se monter de l'autre côté des Vosges, et là aussi la lutte sera dure à soutenir, elle n'est pas impossible cependant, car la main-d'œuvre tient peu de place dans cette fabrication.

En somme, la concurrence allemande, jusqu'à présent, n'est pas très redoutable pour l'industrie de l'imprimerie en France.

Pour les papiers, par exemple, la Belgique et l'Angleterre, avec l'alfa, nous font une concurrence plus grande que l'Allemagne. J'ai dit plus haut tout ce que cette exploitation de l'alfa par les Anglais avait de monstrueux. Un de mes amis, M. Charaire, imprimeur à Sceaux, et de plus un patriote *qui voit le danger*, ce qui est rare, me disait dernièrement : J'ai employé souvent des papiers

Bordeaux, on peu
saurions enfin mettre en valeur notre alf
que je voudrais avoir 100.000 voix pour
Français, tous les jours, jusqu'au mo
enfin écouté.

Les fondeurs en caractères allemands
très peu de leurs produits, ils n'achètent
caractères, mais ils se servent presque t
françaises pour fondre lesdits caractère
leur sont fournies par la maison Foucher

En réalité, il ne faut pas perdre de vu
une seule minute, car ils ont fait depuis
des progrès très sensibles et le bon march
d'œuvre leur permet d'exécuter des machi
finies à des prix assez bas; mais ce qui sa
tructeurs français, c'est que les Allema
jamais des novateurs, ils seront toujours
des inventeurs français.

J'en citerai un exemple entre mille : leur
chine rotative qui tire *l'Ueber Land und Me*
de celle d'Alauzet qui se trouvait à l'Exposi

Leurs machines rotatives à journaux son
celles de Marinoni et de Derriey, ainsi que
mécaniques, etc.

Il est encore bon de faire

s'arrête pas devant la difficulté qu'il peut rencontrer à manier sa machine; il compte sur la patience de ses compatriotes pour parer aux inconvénients, et puis, pour tout dire, constructeurs et ouvriers-constructeurs sont moins habiles que chez nous.

Le constructeur français, lui, aime les outils qui marchent tout seuls, que tout le monde peut manier facilement, c'est ce qui fait que certaines machines s'utilisent à l'étranger, quand elles ne le sont point chez nous, et c'est ce qui fait que la construction française bien dirigée, encouragée, doit avoir le pas sur la construction étrangère.

Il ne faut pas se le dissimuler, il y a une étroite union entre le papier et l'imprimerie, Il est puéril de le dire. Marinoni nous a mis en main un instrument admirable avec ses machines rotatives, il a transformé la presse française; son action dans le domaine de la pensée à ce point de vue est aussi considérable que dans l'ordre matériel, plus considérable peut-être. Ce grand outilleur national est un grand patriote qui lutte partout à l'étranger contre la concurrence, c'est aux fabricants de papier à lui donner la réplique et à vaincre les Anglais sur le terrain de l'alfa, sur le terrain du papier.

Mais c'est tout, le papier! Est-ce que son usage ne devient pas universel? et pour bien d'autres destinations que l'imprimerie : j'en ai dit un mot à propos du celluloïd; les Américains font tout en papier maintenant; donc si nous voulons l'imprimerie grande chez nous, surtout et d'abord faisons la papeterie grande aussi, arrachons-la à la tutelle anglaise ou allemande.

Je lisais dernièrement dans le *Berliner Tageblatt* du 11 juillet :

« L'Allemagne est le pays qui, relativement, possède le plus de papeteries et de machines à fabriquer le papier.

« Seuls, les Etats-Unis de l'Amérique, la dépassent quelque peu, car ils comptent 884 papeteries avec 1,106 machines, tandis que l'Allemagne n'en compte que 809 avec 891 machines.

« La France ne possède que 420 papeteries avec 525 machines; l'Angleterre 361 papeteries avec 541 machines, dont 69 papeteries avec 98 machines pour l'Ecosse et 12 papeteries avec 13 machines seulement pour l'Irlande.

« L'Italie compte 228 papeteries dont 10 ne possèdent aucune machine; la Russie 133 papeteries avec 137 machines; l'Autriche-Hongrie 220 avec 270 machines; l'Australie possède déjà 4 papeteries avec 6 machines, tandis qu'au pays des Pharaons l'on ne trouve qu'une seule fabrique, et encore le papier s'y fait-il à la main.

« L'univers entier accuse donc un total de 3,419 papeteries avec 3,952 machines. La production journalière, calculée d'après la fabrication annuelle, est de 55,899,200 quintaux de papier, soit en chiffres ronds 56 millions. »

Si ces chiffres sont exacts, ils accusent une infériorité regrettable pour nous, mais il faut remarquer que cette statistique doit déjà remonter à 1886 ou 1887 et que nous avons fait des progrès depuis, à Angoulême et un peu partout.

Marinoni a été l'apôtre de l'imprimerie française, j'en demande un pour la papeterie, il est nécessaire; je demande que l'on étudie sérieusement la question de l'alfa. Enfin je demande le fret bon marché, Paris port de mer et le canal des deux mers ; c'est le seul moyen, croyez-le bien, de contrebalancer la cherté de la main-d'œuvre chez nous, c'est le seul moyen de voir ces deux grandes industries : l'imprimerie et la papeterie, se donner la main pour lutter victorieusement contre la concurrence étrangère en général et allemande en particulier.

PHARMACIENS, DROGUISTES, FARCEURS & Cie

La Cour de Cassation vient de rejeter le pourvoi d'un fabricant de chocolat de Lyon contre un arrêt de la Cour de cette ville pour affirmer qu'on ne peut fabriquer du chocolat qu'avec du cacao, du sucre et des aromates et qu'il est défendu d'employer d'autres matières, *même si elles ne sont point nuisibles*, même si le fabricant a *prévenu* son acheteur de cette modification.

La Cour de Cassation a jugé qu'un fabricant ne pouvait même pas modifier un produit suivant le désir de ses clients, pour se *soumettre à leurs exigences*.

Elle pense que le principe doit être sauvegardé, car un marchand en gros peut vendre ainsi à un marchand en détail, mais le consommateur n'en saura rien et sera trompé sur la qualité réelle du produit acheté.

Ainsi pour être logique avec elle-même, la Cour de Cassation vient de juger virtuellement que l'on ne pouvait faire du chocolat qu'avec du cacao, de la bière avec de l'orge et du houblon, du sucre avec de la canne, etc., la conclusion est absurde tout simplement ; cela arrive souvent ainsi lorsque la haute cour met le nez dans les affaires de bourse par exemple, dont elle ne sait pas le premier mot : elle commet des bévues singulières.

Ici à la *Lutte industrielle* nous avons pour mission de défendre les intérêts des commerçants, avec courtoisie, mais sans faiblesse, et certainement je n'y faillirai pas.

Qui veut trop prouver ne prouve absolument rien, c'est le fait de la Cour de Cassation.

moment que je l'indique et que je n
malsain.

Autrement dit dans cette grave questi
tion, la vérité absolue, *la seule vérité*,
axiome : *vendre tout ce que l'on veut libren*
ce soit sain et en INDIQUANT RIGOU
LA COMPOSITION.

Ainsi je laisserais parfaitement vendre
chide, du vin artificiel, de la bière de ma
avec de la fécule, de la margarine à la place
mais le jour où vous, marchands, fabricant
vous ne l'aurez pas indiqué sur votre marcl
où vous m'aurez laissé croire, à moi ac
consomme de l'huile d'olive, du vin natu
d'orge et du chocolat de cacao, vous aurez
que c'est sain, je vous condamne à une amer
à la prison en cas de récidive ; hors de là p
faut bien se le mettre dans l'esprit ; en d'a
liberté absolue du commerce à condition qu
exactement ce que l'on vend.

Et remarquez, lecteurs, que cela est i
certaines denrées sont saines et bon march
pas de quel droit la Cour de Cassation en
pauvre

parce que je la trouve bonne et pas chère, mais je ne veux pas la payer pour de l'huile d'olive.

La question est donc simple : ne pas tromper sur la qualité et la composition, et c'est ce que la Cour n'a pas su comprendre, j'ai le regret de le lui dire très respectueusement.

J'arrive au point principal de mon article, et l'on verra de suite combien cette interprétation incomplète et boiteuse, tout en ruinant de fort honnêtes fabricants, laisse absolument tranquilles une foule d'*aimables industriels* — soyons polis — cependant fort peu intéressants.

Je suis heureux de constater que je suis certainement le premier à oser écrire sur un pareil sujet, cela tient à ce qu'ici nous recherchons la vérité et l'intérêt de tous, sans nous préoccuper d'aucune autre considération.

Il est certain que depuis le plus grand jusqu'au plus petit journal on osera tout dire contre la société, la morale, la religion, le gouvernement, la gendarmerie, la noblesse ou le peuple, suivant la couleur dudit, mais on n'osera jamais toucher à *la douce Revalescière du Barry*, parce que cette aimable drogue donne des annonces : c'est triste à constater, mais c'est comme cela !

J'ouvre au hasard un journal et j'y relève en courant, vous faisant grâce des boniments qui sont déjà une atteinte au bon sens et un mensonge effronté :

Le Vin de quinium Labarraque, **6 fr. la bouteille.**

La Pâte épilatoire Dusser, **20 fr. la boîte.**

Le Kava du Dr Labarthe, **5 fr. le flacon.**

Le Rob Lechaux (sans prix c'est trop chaud !)

Les Pilules du pauvre homme, **50 pilules pour 1 fr. 25.**

La dynamite des cors, **2 fr.**

Capsules Dartois, **3 fr.** le **flacon.**

Poudre Vatrin, **1 fr.** (pour les chiens, pauvres bêtes !)

Pommade Lechaux, **4 fr. le pot.**

Sirop de Nafé, **2 fr.**

Herpine Pauliac, **5 fr. le flacon.**

Topique Bertrand aîné, **3 fr.**

Sirop de Vial, **prix : ?**
Remède d'Abyssinie, **3 fr. la boîte.**
Thé Blaize père, **1 fr. 25 la boîte.**
Pommade Moulin, **2 fr. le pot.**
Bonbons Grammont, **1 fr. 75 la boîte.**
Pastilles Brachat, **1 fr. 50 la boîte.**

Pastilles Géraudel **1 fr. 50 l'étui** et *les pilules Rocher ?* et *les pilules Battanes ?* et le chef-d'œuvre du genre : *les pilules Suisses* à **1 fr. 50 la boîte,** et *le Hop Bitters* et *l'Alcool de Ricqlès* et *les pilules Gicquel ?* et *les gouttes Livoniennes*, en liquidation malgré l'intervention d'une société financière ?

Je m'arrête, mais je pense en avoir assez cité dans un seul journal pour démontrer péremptoirement trois choses :

1° L'incomparable audace de tous ces charlatans ;

2° L'incommensurable bêtise du public ;

3° Le côté défectueux et déplorable de la loi qui peut tolérer une pareille exploitation de la crédulité publique.

C'est d'autant plus honteux qu'en somme on exploite de pauvres malades qui devraient, par cela même, être respectés par ces écumeurs ; mais pour *gagner* de l'argent, tous les moyens sont bons, quand on le gagne sous l'œil paternel de la loi.

Cela revient à dire qu'à part certaines annonces des grands magasins de nouveautés ou de quelques maisons industrielles, la quatrième page des journaux est remplie tout entière par les drogues des spécialistes, les réclames des agences matrimoniales, des diseuses de bonne aventure par les cartes ou le marc de café et par les habitués du vol au cautionnement, c'est-à-dire par tous les écumeurs de la grand' ville ; j'y reviendrai quelque jour.

je citais tout à l'heure les spécialités que l'on voit quotidiennement ; il est bien entendu que j'ai passé sous silence les innombrables invitations de docteurs qui vous reçoivent *gratuitement* dans leur cabinet, pour vous vendre des médicaments *à prix d'or* par l'intermédiaire d'un pharmacien compère *attaché au cabinet*.

Ainsi on ne reconnaît pas au commerçant le droit de fabriquer un produit sain à bon marché, sous le nom de bière ou de chocolat *même en prévenant* l'acheteur, mais on laisse absolument libres ces gens de vendre sous des noms ronflants, 10 francs ce qui vaut 10 centimes. J'avoue que je n'y comprends rien ; il me semble que les pharmaciens ont déjà, — de par leurs prix — un monopole assez écrasant, à peine tempéré par les herboristes et les droguistes, sans qu'il soit nécessaire de tolérer encore ces effroyables sangsues aux millions de tentacules qui s'appellent les spécialistes ; tout le monde connaît les immenses revenus du docteur Pierre avec son *eau dentifrice*, l'eau de *Botot*, *de Boyer*, etc.

Voici ce que je lis dans l'*Avenir des Campagnes* :

« Une pauvre femme en haillons, suivie de deux enfants et en portant dans ses bras un troisième atteint de gourme, va faire exécuter chez un pharmacien l'ordonnance que voici :

Acide borique.	15 grammes
Eau distillée	200 —

Lotionner avec cette solution les boutons de l'enfant.

(Ici la signature du médecin.)

En quelques minutes le remède est prêt et livré dans une bouteille ornée de deux étiquettes réglementaires, bouchée, coiffée, cachetée et enveloppée suivant l'usage.

— Combien ? demande la pauvre femme instinctivement effrayée de tant de précautions minutieuses.

— 2 fr.75, répond le pharmacien, avec ce sourire mielleux particulier à la profession.

La malheureuse cliente paie en soupirant et sort. Elle avait bien raison de soupirer ! Epluchons, en effet, ce compte d'apothicaire.

L'acide borique en paillettes vaut 2 fr. 50 c. le kilo. A

ce prix, 15 grammes reviennent à $\frac{2 \text{ fr. } 50 \times 15}{1.000}$ 0 fr. 0375 soit un peu plus de 0 fr. 03 1/2. Mettons 0 fr.04 pour compter largement. L'eau distillée et la bouteille avec ses fioritures reviennent à 0 fr. 06. Total : 0 fr. 10. Mettons 0 fr. 15, mettons 0 fr. 20 si vous voulez. En vendant son médicament 2 fr. 75, le pharmacien a donc majoré ses prix de revient de 1.275 0/0 !!!

N'est-ce pas scandaleux, et, dans l'espèce, affreusement impitoyable ? »

Mon confrère a d'autant plus raison que si les pharmaciens vendent les drogues ordinaires à 1.275 0/0 de bénéfice, on se demande à combien ils peuvent bien vendre des spécialités sans contrôle.

Ne pas oublier que les trois quarts du temps spécialistes et pharmaciens ne font qu'un !

Je voudrais simplement que l'on forçât les vendeurs à indiquer sur leurs boîtes, flacons, étuis ou bouteilles, *exactement* la composition de leurs produits.

Lorsque l'on verrait que la *douce revalescière* est de la farine de lentille, que les *pilules suisses* sont de l'aloès, que tous les goudrons du monde sont salutaires grâce à *la codéine* qu'ils renferment, le public, éclairé sur les vertus mystérieuses de ces produits, se dirait : tiens, mais je vais acheter pour deux ou trois sous d'aloès, de codéine, de nerprun, de goudron, de farine de lentille, et j'aurai économisé cent sous ou 10 francs, et quelquefois plus ; on objectera peut-être que ces *aimables inventeurs* tiennent à leur secret ; allons donc ! en voilà une bonne plaisanterie ; et les brevets d'invention, est-ce que cela ne les protégera pas suffisamment ?

On m'objectera encore qu'en somme c'est un commerce parisien, florissant, considérable.

Et après, qu'est-ce que cela me fait ? je suis ici pour

défendre l'industrie nationale qui fait *vivre tout le monde* et non celle qui *ruine tout le monde* au profit d'une poignée de malins, sans compter qu'il est souverainement dangereux et immoral d'entretenir chez les malades des espérances irréalisables qui peuvent les empêcher de se soigner sérieusement.

Un de ces marchands de fer *bravait* dernièrement toute pudeur, en me répondant : mais, Monsieur, je ne gagne pas tant dans ce flacon de 5 francs, il y a deux sous de pilules et deux sous de verre, bouchon et étiquette, c'est vrai, mais il y a *3 fr. 50 de réclame* !

Ceci est un comble, n'est-ce pas ? il paraît que l'on ne peut pas lancer une spécialité aujourd'hui à moins de faire en commençant cent mille francs de réclames.

Dernièrement un de ces industriels allait solliciter un certificat d'un docteur célèbre pour une *peptone* quelconque (lisez : extrait de viande en décomposition, il paraît que ça fortifie!!!); le vieux médecin, qui était honnête, et pas à vendre, flaira :

— Diable, ça sent une autre matière! et il congédia le monsieur, honteux et confus... qui est allé en trouver un autre moins vertueux.

Ma parole d'honneur! après celle-là, si j'avais cent mille francs à dépenser pour lancer mon affaire, je ferais comme Bilboquet, je vendrais des crottes de lapin roulées dans la farine, et avec un beau titre scientifique et incompréhensible, je ferais fortune; m'est avis que ça vaudrait bien la peptone, le microbique médicament à la mode.

Ce qu'il y a de triste, c'est que la loi tolère que l'on nous vende tout cela sans en connaître la composition; ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'il soit permis de le vendre le prix que l'on veut; enfin ce qui est tout à fait inadmissible et frise l'escroquerie morale, ce sont ces lettres publiées

chaque jour dans les journaux et *légalisées* par les autorités. Le bon public se figure que c'est la *cure* qui est légalisée et constatée, tandis que ce n'est que la signature matérielle ; le tour est habile, mais je le répète, il y a là un abus de confiance intolérable.

Je relève dans les journaux des Etats-Unis et du Canada avec des boniments étourdissants à la clef — le Yankee étant Gascon à plusieurs atmosphères :

Emulsion de Scott.
Carter's little liver pills pour le foie.
Eau minérale des célèbres *sources Saint-Léon.*
Pitules de West, grand bienfait du siècle !
La salsepareille d'Ayer.
Johnston's fluid beef! préparation nutritive.
Allen's lung balsun contre la *consomption* (très commune là-bas), etc.
Elixir tonique de Campbell, la bouteille, 1 dollar.
Ayer's Hair Vigor, pour les cheveux.
Moxie nervé Food, le breuvage de l'avenir !

Comme chez nous, toutes ces drogues se vendent un prix fou ; comme chez nous, quantité de médecins affirment avec le plus grand sérieux que ça guérit radicalement la *consomption* et les *rognons* ! ! !

Les médecins américains ne s'occupent que des rognons, absolument comme un médecin persan regarde si vous avez le nez gras.

— Madame, comment sont vos rognons ?

Charmants ces médecins canadiens, et savants ! oh ! mais savants, je ne vous dis que ça !

Si l'on pense que ces pauvres Américains s'abîment l'estomac avec leur eau glacée, leurs petits pains chauds et leurs liqueurs fortes à la suite du repas et qu'en plus ils absorbent toutes leurs drogues nationales et les nôtres par-dessus le marché, on peut croire qu'ils ont les rognons

en excellent état ; mais l'on se demande comment ils sont encore debout, les pauvres !

Au fond, le seul côté consolant, c'est que l'exportation de ces spécialités est assez considérable à l'étranger, mais ce n'est pas une raison suffisante pour tolérer que quelques hommes s'enrichissent ainsi scandaleusement au détriment de tous.

En un mot, comme en cent, je demande la liberté absolue du commerce pour ces gens-là comme pour les autres, oui, mais à la condition qu'ils indiquent exactement ce qu'ils vendent, les brevets les protégeront toujours suffisamment et le public, éclairé, fera une économie considérable ; que celui qui voudra continuer à payer 10 francs, ce qui vaut 2 sous, continue, il ne sera pas à plaindre ; mais la grande masse intelligente sera arrachée des griffes de ces marchands d'orviétan : pharmaciens, apothicaires, droguistes, spécialistes, farceurs, fumistes et Cie !

ESTAMPEURS EN CUIVRE

Ces jardinières, ces cache-pots, ces cadres, ces petits tableaux Moyen-Age, en un mot tous ces menus objets en cuivre estampé que vous voyez aujourd'hui en si nombreuse quantité et à si bas prix dans les grands magasins, dans les bazars, un peu partout, feront le sujet du présent chapitre.

L'estampage est parti de Belgique et de Hollande, c'est pourquoi les petits tableaux en cuivre s'appellent encore dans le commerce des *Téniers*.

A l'Exposition de 1867 et même à celle de 1878 ces deux pays étaient presque les seuls à exposer des bibelots d'estampage en cuivre. L'industrie n'a commencé à se répandre sur une grande échelle que le jour où le travail à la main a été remplacé par le travail mécanique, par le coup vertigineux de la machine, c'est-à-dire par le *mouton* imprimant sur les matrices.

De ce jour l'industrie pouvait livrer en masse et à bon marché ces milliers de bibelots, imitant le vieux cuivre, que nous rencontrons à chaque pas à l'étalage des magasins.

Cependant il est juste d'ajouter que nous n'avons pas été aussi vite que nos rivaux par cette éternelle raison que les capitaux ne se portent pas chez nous aux affaires industrielles.

Il faut 8 à 10,000 francs pour avoir un mouton, au moins autant pour avoir des matrices, en un mot il faut au moins 60,000 francs pour monter une maison : on les

trouverait facilement en Belgique et en Hollande, pas en France.

Cette mise de fonds n'a rien d'exagéré si l'on pense qu'il faut un dessin, un plâtre, un moulage, un montage, une ciselure, etc., avant d'avoir une pièce ou modèle en bronze; si l'on fait de l'estampage, il faut les matrices, c'est la même chose, et le plus modeste objet coûte 2, 3, 5 et 800 francs à établir, d'où il s'ensuit que le fabricant qui est obligé de vendre très bon marché, ne peut le faire qu'autant que son modèle a un grand succès et est reproduit un grand nombre de fois.

J'ai vu plusieurs estampeurs de la place de Paris, je suis sorti émerveillé, comme toujours, de toute l'énergie et de tout l'esprit inventif qu'il faut à ces braves gens pour lutter victorieusement contre la concurrence étrangère sur ce terrain spécial de l'article de Paris.

Ils m'ont tous exposé les mêmes motifs de difficultés dans la lutte, voilà pourquoi je considère comme un devoir de les transcrire ici fidèlement, suivant qu'ils m'ont été donnés.

Nous luttons difficilement avec la Russie parce que tout ce qui est nickelé ou assimilé à l'orfèvrerie paye 50 0/0 à l'entrée, les droits de douane sont aussi très élevés en Angleterre. Le cuivre peut donc seul entrer dans ces Etats.

Dernièrement il était question d'augmenter les droits d'entrée de 20 0/0 au Pérou, c'est ce qui explique les énormes commandes faites depuis peu de temps pour ce pays : beaucoup d'exportateurs voulaient faire une spéculation *avant la lettre*.

Il est certain que l'article de Vienne nous fait une concurrence terrible sur le cuivre estampé comme sur tout l'article de Paris ; cependant je dois constater que ce qu'il

fait ne répond pas tout à fait à nos produits, il fabrique ce que l'on appelle *de la fonte de cloche*, qui se soude mal, ce qui est fort heureusement pour nous un dernier moyen de défense.

Le bon marché est plus que jamais une nécessité. Il est juste de dire que plusieurs circonstances en dehors de la concurrence furieuse des étrangers ont provoqué ce bon marché.

C'est ainsi qu'autrefois un seul estampeur tenait la dragée haute à Paris aux industriels qui avaient besoin de ses produits; aujourd'hui la concurrence, même dans la capitale, des produits similaires, fait que l'on a pour 25 centimes ce qu'il vendait 65 centimes; c'est une proportion intéressante à retenir, comme l'on voit.

C'est ainsi que les cuivres qui nous viennent d'Espagne, du Pérou ou du Chili par les marchés anglais en général, que les cuivres rouges de Russie coûtent à l'heure présente meilleur marché neufs et de première qualité, que ne coûtaient les déchets mêmes de cuivre il y a dix ans à peine.

— Mais, disais-je dernièrement à un estampeur, savez-vous que cela condamne le système de la protection?

— Ah! Monsieur, je le crois bien, la protection pour nous, faisant augmenter les matières premières que nous tirons de l'étranger, mais ce serait la ruine à courte échéance.

Nous avons bien du mal à lutter, mais pour l'amour de Dieu, que l'on *ne nous protège pas* et qu'on nous laisse tranquilles.

— Je suis heureux de provoquer cette constatation par un homme du métier, car je ne vous cacherai pas que je pense absolument comme vous, au sujet de cette néfaste

protection qui ne protège rien, et dont on nous menace sans cesse. (1)

Beaucoup de commerçants en général et les estampeurs en particulier se sont plaints à moi des banquiers escompteurs, ils ne peuvent pas passer leur papier, le commerce devient ainsi presque impossible, surtout depuis la nouvelle loi sur les protêts, sur laquelle tout le monde gémit amèrement.

Vous avez sans doute vu partout le petit cadre à photographie, le chevalet si élégant avec une arabesque en bronze dans un coin pour maintenir le verre.

Eh bien, pour en établir un seul modèle, cela coûte la bagatelle de 7 ou 800 francs; l'Allemagne et l'Angleterre nous font concurrence sur cet article, mais beaucoup moins cependant que Vienne; la Belgique et la Hollande, qui ont été les initiatrices, semblent s'être retirées de la lutte.

Dans cette industrie de l'estampage en cuivre, on fait encore certains objets, plus soignés ou impossibles à fabriquer autrement, à la main, mais presque tous maintenant se font au *mouton*, car c'est là tout le secret de leur bon marché.

Je suis obligé de constater un fait dont je n'ai pas le courage de gémir, car je suis de ceux qui affirment hautement qu'il faut lutter énergiquement contre l'étranger sur tous les terrains et par tous les moyens permis.

Eh bien, à Paris maintenant on camelote!

On camelote pour lutter avec Vienne et l'Allemagne; la retouche, la ciselure, sont lettres mortes et cela se comprend du reste; au point de vue de l'art, c'est triste, au point de vue de la lutte, j'aurai le courage de le dire :

(1) Aujourd'hui, hélas! on est passé des menaces à l'exécution désastreuse pour la prospérité du pays.

nous *devons le faire*, nous n'avons *pas le droit* de ne pas le faire. Si le public veut des jardinières à 3 fr. 50 et non à 25 francs, il faut les lui livrer, il faut vaincre Vienne, il n'y a pas là à pleurnicher ; la lutte est une question de vie ou de mort, et puis l'un n'empêche pas l'autre. Dans le domaine pur de l'art, nous sommes toujours les Français, et par-dessus tout les Parisiens.

Il y a là comme partout la division du travail dans la fabrication, il y a des maisons qui ne font que la bordure au *mouton* que d'autres maisons changent, les coupant et soudant, en ces jardinières, cache-pots, etc., c'est pourquoi la fonte de cloche est si défectueuse.

Nous exportons un peu partout : en Angleterre, en Amérique, en Espagne, en Italie, mais pas en Allemagne, à cause des droits d'entrée et de la différence des prix de main-d'œuvre.

L'Italie fait un peu d'estampage de cuivre, mais ce n'est qu'une affreuse camelote.

A propos de cette éternelle question de la main-d'œuvre, un fabricant me disait ce que j'ai eu souvent l'occasion d'exprimer ici même : — l'ouvrier est exigeant, c'est vrai, mais que voulez-vous, la vie coûte si cher, ce n'est pas de sa faute.

Précieux aveu sorti de la bouche d'un homme du métier. Le remède n'est donc ni dans la protection, ni dans un abaissement impossible de la main-d'œuvre, il est presque en entier dans les transports à bon marché jusqu'au cœur même de la Métropole, dans le fret bas, dans Paris port de mer et dans le Canal des deux mers. Voilà malheureusement ce que l'on ne veut pas entendre.

On importe de Vienne chez nous l'article de cuivre estampé, petits cadres, et surtout beaucoup de bronzes ; les porcelaines que vous voyez au centre des cadres de

cuivre estampé, aimables lectrices, et que vous placez dans vos salles à manger, nous sont fournies par la Saxe.

Aujourd'hui on arrive à vendre très bon marché et avec de très petits bénéfices, il le faut bien; en un mot on lutte fort difficilement et seulement grâce à la nouveauté, c'est-à-dire grâce à notre esprit inventif de Parisien qui sait devancer l'étranger; mais c'est rude quand on pense que l'on vend de superbes jardinières à 3 fr. 50 et des cache-pots à 2 francs en cuivre estampé, ne manquant pas de cachet en somme et munis par-dessus le marché d'un seau indépendant en zinc, à l'intérieur.

Ce qui est malheureux, c'est que la confiance a manqué, que les fabricants et négociants sont défiants entre eux, craignant toujours la faillite du voisin.

La crise est générale, la situation n'est pas plus brillante en Angleterre et un peu partout, on pourrait dire; si la main-d'œuvre, si la vie sont trop chères, cependant les fabricants seraient encore heureux de se trouver en face de banquiers honnêtes qui leur prendraient leur papier, leurs broches à un prix raisonnable, et non en face d'usuriers, voilà ce que tous m'ont déclaré et je ne suis que leur fidèle écho.

Maintenant il faut se rendre compte d'une chose : c'est que le cuivre estampé est un article essentiellement parisien. Il était fort à la mode il y a une dizaine d'années, il est tombé, il refait fureur aujourd'hui. Cela durera-t-il ? *That is the question ;* en un mot c'est un commerce important en ce moment, mais c'est infiniment moins sérieux que celui du bronze, qui est une des vieilles gloires de Paris.

Les grandes maisons de fabrication parisiennes sont outillées à l'heure présente pour fournir de suite aussi bien, sinon mieux et à meilleur marché que la place de Berlin,

sauf la porcelaine qui arrive de Saxe comme je l'ai dit plus haut, et qui sert de motif central aux plats en cuivre de salle à manger.

C'est là un fait assez important et assez consolant pour le proclamer bien haut.

Les tourneurs, repousse[illegible] estampeurs sur métaux luttent fort difficilem[illegible]e pour toutes les raisons que je viens d'expos[illegible]ttent encore grâce à leur énergie, à leur esprit cr[illegible]ce à l'ardent patriotisme qui brûle dans le co[illegible]vrier de Paris.

Nous devons leur c[illegible] et courage.

LES AUVERGNATS

PORTEURS D'EAU — CHARBONNIERS — MARCHANDS DE VIN

Si tous les Auvergnats ne sont pas charbonniers, tous les charbonniers sont Auvergnats ; on peut être photographe sans être Polonais, on peut être fumiste sans être Italien ; on ne peut pas être charbonnier sans être Auvergnat.

Première constatation qui me remplit de joie, puisque là je ne retrouve ni Allemands, ni concurrence étrangère.

Commerce extérieur, importation ou exportation ? lettre morte.

Nous sommes donc en face d'un commerce de détaillants absolument, uniquement parisien, car il est encore à remarquer que Paris, la grand'ville, attire l'Auvergnat, comme la lampe, le soir, attire les mouches : la ville lumière, comme disait Victor Hugo, justifie bien son titre glorieux une fois de plus.

Les commissionnaires aux coins des rues, les cochers de fiacre et les maçons sont encore parfois Auvergnats, mais c'est l'exception : l'enfant de l'Auvergne aime le charbon comme le poisson aime l'eau ; cela s'explique tout seul : étant économe pour ne pas dire avare, il choisit un métier où l'eau et la blanchisseuse sont un luxe inutile : admirable instinct d'une race sobre et parcimonieuse !

L'Auvergnat est au Français ce que le juif est à l'humanité, par ses vertus de famille, son esprit d'ordre... moral et sa ténacité, il est bien le sémite gaulois : le juif opère en

haut, dans la banque, l'Auvergnat opère en bas, dans le charbon ; mais en somme mêmes qualités remarquables sur un théâtre différent ; les deux font la paire, voilà pourquoi je les salue avec respect, je les salue comme un exemple, comme un modèle, comme un enseignement, comme une leçon de choses pour les fils de famille qui mangent si bêtement le patrimoine, qui n'est autre chose que de la sueur paternelle concentrée à plusieurs atmosphères.

Ceci établi, il est donc bien évident que l'Auvergnat a toujours été charbonnier à Paris : parfaitement ; mais c'est le mal connaître que se figurer qu'il a été seulement charbonnier ; l'instinct d'emblée lui a révélé qu'il pouvait cumuler : voilà pourquoi pendant de longues années, tandis que la femme tenait la boutique, l'homme avec sa petite voiture, son tonneau et son maigre cheval — devenu auvergnat malgré lui — portait l'eau en ville et *chiait* le bois à domicile, chez le bourgeois.

Les affaires marchaient bien ainsi, les sous s'accumulaient sur les sous ; périodiquement, ils se changeaient en pièces blanches, les pièces blanches en or régulièrement, et magiquement l'or en champs au pays natal. C'était le bon temps, on était heureux, la vie était dure, mais enfin on arrivait quand même au rêve caressé : se retirer au pays pour y vivre de ses rentes en cultivant le coin de terre autour de la maison blanche — étrange mystère du cœur humain : cet homme à la peau noire rêve de maison blanche ! — effet des contrastes !

Quand j'étais tout petit, mes parents avaient une bonne auvergnate ; à trois ans, je parlais mieux l'auvergnat que le français ; ne riez pas, confrères bénévoles, mes parents étaient *épatés*, suivant un mot moderne et pittoresque : ma bonne et moi seuls nous nous comprenions. Ce petit

Parisien parlant l'auvergnat le plus pur ! je ne pense jamais à cela sans émotion.

Un jour la bonne fille dit à ma mère :

— Je vous quitte, Madame.

— Et pourquoi ? vous aimez tant le petit (c'était moi, Paul) ; n'êtes-vous pas bien ici ?

— Mais si, Madame, mais je me marie.

— Ah ! avec qui ?

— Oui, avec le porteur d'eau de Madame, donc, un pays.

Une Auvergnate bien élevée dit : *donc* ; un Auvergnat : *fouschtra*, c'est ce qui fait que l'on distingue le mâle de la femelle, et voilà comme quoi j'éprouvai dès mon premier âge une douleur : en perdant ma bonne je perdais mon professeur, et depuis... j'ai oublié l'auvergnat, ce que je regrette, car c'est plus amusant que la langue des déliquescents !

Quelque dix ans plus tard, j'étais presque grand, je donnais le bras sérieusement à ma mère, nous sommes interpellés ; une brave charbonnière, avec un enfant sur les bras, avec une masse d'autres enfants pendus à ses jupes, nous arrêtait, les larmes aux yeux ; c'était Annette, établie charbonnière rue Saint-Jacques ; elle avait sept enfants, une boutique, un mari porteur d'eau et ils faisaient des économies !

La pauvre fille m'embrassait en pleurant de joie, me serrant à m'étouffer. N'étais-je pas un peu son fils aîné ?

Qu'est-elle devenue ? je ne sais, mais tenez pour certain qu'elle aura fait une petite fortune.

J'ai tenu à conter ce touchant souvenir de mon enfance, parce qu'il renferme toute l'histoire d'une famille d'Auvergnats à Paris.

On parle des classes fermées, de l'aristocratie qui se marie entre elle, comme les Israëlites, mais c'est aussi le

fait des Auvergnats, qui n'épousent que des pays ou des payses, et c'est grâce à cela en partie qu'ils font leurs affaires, ayant même but, même économie, mêmes vertus.

Un beau jour, M. Alphand, le cruel M. Alphand, est arrivé ; il a fourré des tuyaux sous tous les trottoirs, des robinets dans toutes les cuisines, à tous les étages ; c'en était fait, l'industrie des porteurs d'eau était morte, tuée sur le coup, ce n'était plus qu'un souvenir.

C'est alors qu'il me faudrait la verve et le talent de tous les grands tragiques pour être à la hauteur de mon sujet, car ce qui me reste à dire est terrible et solennel. Ecoute, D'Ennery, car cela prouve l'énergie de l'homme en général et de l'Auvergnat en particulier.

Le désespoir des fils de l'Auvergne fut profond, terrible, foudroyant comme la disparition de l'industrie des porteurs d'eau ; plus de beaux tonneaux dans les rues, plus de seaux savamment portés en équilibre sur l'épaule, avec le petit rond de bois à la surface de l'eau, en souvenir du choléra de 1832, où le rond avait été un couvercle — on les accusait, les pauvres, d'empoisonner l'eau — et surtout plus de gros sous à la clef ! il y avait de quoi mourir de désespoir, convenez-en.

— On nous parle de progrès, d'économie, de civilisation, d'amélioration et de canalisation ! et qu'est-ce que tout cela nous f... fouschtra ; au diable M. Alphand et sa canalisation. Mais en nous empêchant de vendre notre eau, il nous retire le pain de la bouche ; cela ne sera pas ; mais faisons un serment...

Tout ce que les sociétés secrètes peuvent s'imaginer de plus terrible, tout ce que l'on a dit sur les mystères horribles du Moyen-Age, affolé de mysticisme, tout ce qui se passe dans les souterrains de la Russie ne rappelle que de loin la grandeur de ce serment. — Auvergnats,

mes frères, vous êtes bien les dignes fils de Vercingétorix — mais je ne sais, aimables lectrices, si je dois aller jusqu'au bout, tant cela est terrifiant ! ma foi, je me risque ; or donc, voilà le serment tout nu, écoutez :

« — On nous empêche de vendre l'eau *2 sous le seau*, eh bien, à l'avenir, pour nous venger, nous la vendrons *16 sous le litre !* »

Ce qu'il y a de plus navrant dans tout cela, c'est que, depuis cette époque, ils ont tenu leur parole avec une opiniâtreté et une énergie à nulle autre pareilles.

Ils ont vendu leur cheval, leur tonneau, leur voiture, désormais inutiles, ils sont rentrés sombres, farouches à la maison, et là, dans un coin de 90 centimètres carrés, seuls, sans bruit, dans l'ombre noire de la boutique, ils ont commencé à réaliser leur serment en vendant le matin aux cochers, aux maçons, le verre de vin blanc ; ils étaient honnêtes, ces diables d'Auvergnats, ils vendaient bien de l'eau à 16 sous le litre, mais sans fuchsine, ni drogues ; leur succès fut immense.

Petit à petit le coin réservé au vin blanc grandit, on y vendit du vin rouge, de l'absinthe, des liqueurs ; les concierges du quartier, les domestiques, les garçons de recette à qui il est défendu d'entrer dans les débits pendant le service, les boutiquiers du voisinage, les sergents de ville, tous ceux en un mot qui veulent se cacher et boire un verre furtivement — et ils s'appellent légions — deviennent les clients des charbonniers.

Enfoncé Alphand, enfoncés les marchands de vin rivaux, enfoncés tous, vous nous avez empêché de gagner 40 sous par jour, nous allons gagner 20 ou 30 ou 50 francs maintenant, et vous boirez notre eau à 16 sous le litre, et nous serons riches ; vive l'Auvergne !

Le serment est tenu à l'heure présente ; ils ont raison, l'Auvergnat a sa revanche, Alphand est roulé.

J'ai vu il y a quelques années, dans une rue, près de l'Opéra-Comique, un charbonnier qui gagnait de l'or en barre à vendre à boire en catimini à tous les garçons de recette de Paris : il est mort jeune. C'est à qui parmi lesdits garçons obtiendrait la main de la jeune veuve auvergnate et charbonnière ; ce fut le rêve pendant un an de tous les garçons de recette célibataires de la capitale. Parmi ceux qui étaient mariés, il y en avait même qui parlaient de divorcer, pour se mettre sur les rangs des candidats.

Mais elle, pas si bête, fidèle à ses instincts de race, a épousé en secondes noces un bon gros Auvergnat rougeaud ; ils se comprennent et s'aiment, puisqu'ils entassent de gros sous en vendant d'excellent vin blanc du pays (car le vin est un *pays*, comme l'homme, trait de génie admirable !), et aujourd'hui ils possèdent de belles terres au soleil de l'Auvergne ; ils sont jeunes, et croyez bien cependant que la maison blanche ne se fera pas longtemps attendre.

J'ai consulté les consommateurs de toutes les classes de travailleurs, ils m'ont répondu : c'est vrai, ils vendent cher leur eau, comme les autres, mais c'est naturel.

J'ai consulté les plus grandes maisons de vins en gros de Paris, les plus gros négociants au port aux vins, on serait renversé si l'on pouvait seulement soupçonner ce que les charbonniers auvergnats marchands de vins leur achètent journellement, c'est colossal !

De plus ils sont adorés au port aux vins, ils payent comptant et en tous cas leur parole est sûre, on peut compter sur eux, ce que les marchands en gros n'oseraient pas toujours dire des limonadiers !

Petit à petit, ils ont agrandi leur débit, mais sans bruit, sans luxe, sans gaz ; il y en a qui donnent à manger maintenant !

En un mot, nous nous trouvons là en face d'hommes, que dis-je, en face d'une race résolue, qui possède des qualités admirables, et qui est certainement une des gloires de la France.

Ils prospèrent sans faire les malins : un jour, les limonadiers de toute sorte jetteront les hauts cris, il sera trop tard, le fils du charbonnier sera un grand *mastroquet*.

L'Auvergne est en train de conquérir Paris par infiltration... de vin blanc ; je suis loin de me plaindre, mais ça ne fait rien, voilà des lapins qui ont rudement bien tenu leur serment : plus d'eau à 2 sous le seau, vous la boirez à 16 sous le litre !

Et nous la buvons !

Messieurs les Auvergnats, vous êtes forts, je vous rends les armes.

LES MÉTIERS INCONNUS

Depuis quelque temps, mon article sur les Auvergnats m'a valu une quantité de lettres, les uns me remercient d'avoir mis en lumière leurs qualités; les autres prétendent que j'ai voulu les noircir! Enfin des gens pratiques ont la bonté de me communiquer des chiffres, dont l'éloquence prouve que je me suis plutôt tenu au-dessous de la vérité, en révélant cet énorme commerce du charbonnier-marchand de vins.

Quoi qu'il en soit, je remercie tous mes correspondants inconnus, admirateurs ou détracteurs, cela prouve au moins que je les ai intéressés un instant, c'est tout ce que peut demander un modeste gazetier.

Puisque j'en suis au chapitre des marchands de vins et des métiers inconnus aujourd'hui, je veux, avant d'aller plus loin, parler du plus mystérieux de tous les marchands de vins de Paris.

Il n'y a pas à dire, mon bel ami, comme le charbonnier, moins, bien entendu, le concierge, le vulgaire pipelet de Paul de Kock fait une sérieuse concurrence aux limonadiers de toute eau ou de tout vin, si vous voulez.

— Comment, le portier marchand de vin, pas possible ?

— Parfaitement, et voici pourquoi; si vous avez lu mon dernier article, vous aurez vu que la principale clientèle des charbonniers est recrutée parmi les garçons de recettes qui ne peuvent pas entrer boire un verre pendant leur service dans un établissement quelconque, sous peine de se

faire immédiatement révoquer, s'ils sont pris *flagrante delicto*.

Ceci c'est la consigne; le problème à résoudre se posait donc ainsi : trouver un moyen de boire un coup, nonobstant; nous avons vu comment les charbonniers leur en ont fourni les moyens avec autant de tact que de discrétion.

Eh bien, ce qui se passait pour les garçons de recettes, se passait pour une autre classe de citoyens non moins respectables et non moins désireux de se rafraîchir de temps en temps : j'ai nommé les facteurs.

Mais comme ces malheureux appartiennent au gouvernement, et que l'on y est encore plus sévère que dans les administrations particulières — ce dont je ne saurais me plaindre, car avant tout, le ministre doit sauvegarder l'uniforme et... les lettres chargées, ils n'avaient même pas la ressource de l'Auvergnat.

Cet état de choses était navrant, pendant les grandes chaleurs de l'été on les rencontrait dans la rue tirant une langue de 11 centimètres comme de simples chiens de chasse, ils faisaient une queue lamentable à toutes les fontaines Wallacé et même on avait signalé — étrange mystère — plusieurs cas d'hydrophobie spontanée chez ces modestes descendants de Mercure, alors surtout que ce dernier montait au-dessus de 30 degrés au thermomètre.

C'est alors que la Providence s'est montrée sous les traits de trois ou quatre vieilles portières dans Paris, — ce fut comme un coup de foudre, une révélation, une traînée de poudre chez toute la gent factrice : le problème était résolu et bien résolu.

L'administration prescrivait au facteur de n'entrer dans aucun débit, mais d'entrer dans toutes les loges déposer les lettres, il exécutait fidèlement la consigne, mais une

fois entré en loge, sans s'arrêter aux bagatelles de la porte, il dégustait le nectar que lui vendait la pipelette au plus juste prix.

Aujourd'hui, dans tous les coins de Paris, les facteurs ont ainsi leur petit marchand de vin tellement caché et dérobé aux regards des profanes, que M. Taylor lui-même n'y verrait que du feu.

Voici comment est née cette industrie aussi bizarre que bienfaisante : quelques femmes de facteurs, qui tenaient une loge, ont commencé par vendre un verre par complaisance aux collègues de leurs maris, et petit à petit le commerce a grandi à ce point qu'il y a aujourd'hui un portier marchand de vin par quartier, comme il y a un bureau de tabac.

Et de fait, pensez donc qu'il y a huit distributions par jour, que les courses sont longues et le métier dur. La concierge qui abreuve ces hommes de lettres y retrouve bien son compte.

J'en sais une qui est morte dernièrement ; le mari, facteur lui-même, ne pouvait pas tenir la loge, il fallait bien se retirer, il a fait part de son cas à son propriétaire et, d'accord avec ce dernier, il a *vendu son fonds de marchand de vin* à son successeur !

Ceci est de l'histoire et prouve une fois de plus, que s'il n'y a pas de sot métier, il n'y en a pas de petit non plus.

*
* *

Si je voulais passer en revue toutes les industries bizarres ou singulières qui trouvent le moyen de vivre dans Paris, je n'en finirais pas, aussi bien je ne crois pas que ce soit là le côté le plus intéressant de la question.

Ce qu'il est curieux de constater, c'est ce que peut enfanter une grande ville dans cet ordre d'idées, c'est-à-

dire le grand principe de la division du travail, devenant la division presque illimitée des industries — de fabrication et pas de vente en détail bien entendu — car alors le bazar moderne offrirait le phénomène opposé.

Il y a *des dégraisseurs de chiffons pour locomotives*. Ces aimables industriels, installés en général dans la banlieue de Paris, ont pour clientèle, tout naturellement, les compagnies de chemin de fer et quelques grandes usines qui leur fournissent les chiffons de leurs machines.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que ces *blanchisseurs* d'un genre particulier ont des ramifications avec des individus, des chiffonniers en général, qui recherchent particulièrement les vieux *linges brodés*. Les *vieux jupons blancs brodés*, par exemple, sont l'idéal pour arriver à astiquer finement toutes les pièces délicates d'une locomotive ou d'une machine à vapeur; les aspérités de la broderie nettoient admirablement, sans abîmer la machine bien-aimée; les mécaniciens et les chauffeurs ont de ces amours-là, et voilà comment ils font blanchir le linge fin de ces braves filles un peu chaudes et un peu bruyantes qui s'appellent des locomotives !

∴

Dans ma jeunesse on comptait les fabricants de cire à déformer et à giberne, aujourd'hui il y en a plusieurs; l'armée en fait une consommation énorme ainsi que la cordonnerie, et les cires blanche, noire, rouge pour chaussures de luxe, brune pour chaussures de chasse, etc., sont connues de tous les cordonniers et de toute l'armée et sont devenues en quelque sorte une marchandise courante, qui représente un certain chiffre d'affaires à la fin de l'année.

∴

Autrefois on faisait exécuter ses menus pour un grand dîner chez le premier imprimeur venu ou on les faisait tout bêtement à la main.

A l'heure présente il y a des fabriques de menus qui vous offrent un choix considérable de petits cartons ronds, carrés, ovales, comme on criait dans les rues il y a quelque trente ans : voulez-vous des menus unis, glacés, en parchemin, scellés à la cire ou au plomb, enrubannés, peints à la main, sur ivoire, en celluloïd, etc., etc. ; demandez, la fabrique a tout, tient tout, fournit tout, mais n'imprime jamais les menus qu'elle vend ; elle *crée* des menus, elle n'est pas imprimeur ; on a de la dignité ou on n'en a pas.

Ce sont surtout les chromos qui ont poussé cet amour des menus jusqu'à la folie, on en fait d'adorables en *aqua-forte*, mais les hôtels, casinos et restaurants à la mode se contentent des vulgaires chromos qui d'ailleurs ont beaucoup d'œil.

Ce que l'on ne sait pas en général, c'est non seulement l'extension de cette industrie, mais encore les variétés infinies et les prix qu'elle comporte.

Vous avez de très gentils carrés de carton à 20 ou 25 centimes pièce ; mais tel dîner d'ambassadeur, de préfet ou d'homme politique millionnaire, tel repas d'Américain cousu d'or, journaliste ou propriétaire de mines, a vu chaque assiette couverte d'un *joli petit menu en parchemin enluminé* à la main qui coûtait de 150 à 200 FRANCS PIÈCE ! C'était une entrée en matière qui augmentait singulièrement le prix du dîner. Inutile d'ajouter que la maison qui avait fourni de tels menus s'était surpassée et faisait un joli bénéfice.

Plus inutile encore d'ajouter que chacun emportait le sien en souvenir.

C'est cher, mais c'est une jolie préface qui doit bien faire

augurer des sauces qui vont suivre; malheureusement c'est un luxe princier que fort peu de gens peuvent se permettre.

J'aime mieux M. Prud'homme, qui écrit le nom de ses invités, quand il a du monde à dîner, sur l'envers des cartes de visite qu'il a reçues; c'est simple, de mauvais goût, mais très économique!

*
* *

Dans ces derniers temps, de petits industriels de Paris, hommes d'initiative, ont eu l'ingénieuse idée de rechercher et de faire venir de nos colonies toutes les graines dures et si pittoresques qui s'y trouvent : larmes de Job, œil de bourrique; ils les dorent, les argentent, les bronzent, les passent au vieil or ou au nickelage, les *métallisent* sous toutes les formes et en font des parures très curieuses pour les toilettes de femmes.

Quelques-uns ont gagné ainsi honorablement, et je dirai intelligemment, leur vie.

Jusqu'à présent ça n'a pas fait grand bruit, un jour ça prendra comme un coup de foudre, une femme à la mode aura mis ces graines et l'industriel qui sera capable de livrer toutes les graines de nos colonies dorées, argentées ou bronzées fera fortune sur le coup, soyez-en sûr, mais il ne faudrait pas manquer le coche, par exemple, car

Souvent femme varie...

*
* *

Il ne me serait pas difficile de poursuivre encore longtemps ces exemples, je n'ai voulu citer que ceux qui sont

les plus caractéristiques et qui offrent un véritable intérêt pour notre industrie. (1)

Mais tout au moins j'espère que le lecteur gardera cette impression que, si les Français sont le peuple le plus spirituel de la terre, les Parisiens pour le moins, avec toutes leurs industries connues et inconnues, en sont bien incontestablement les plus ingénieux !

— Allons, la pipelette, un mêlé-cassis, le facteur vous attend !

(1) Pour faire pendant au ramasseur de bouts de cigares, il y a encore le ramasseur de... crottes de chien — l'*album græcum* qui guérissait toutes les maladies, bu en tisanes, au moyen âge — ces crottes blanches et sèches, réduites en poudre, servent dans la pausserie, à affiner, lustrer et embellir les gants de prix des jolies mondaines... Après cette industrie, il faut tirer l'échelle et se boucher le nez ! Ces ramasseurs sont encore moins nombreux que ceux de bouts de cigares.

LES CONSERVES ALIMENTAIRES

Depuis quelques années la vente, sinon la fabrication même des conserves alimentaires en boîtes de fer-blanc, est devenue une des industries les plus actives et les plus prospères de Paris ; on peut même dire, sans crainte d'être taxé d'exagération, qu'elle a été pour beaucoup dans le développement de ce commerce de détail qui s'appelle l'épicerie. Il est vrai que maintenant lorsque la chose se fait un peu en grand on n'est plus le vulgaire épicier d'antan, — le marchand d'épices de nos pères — mais bien un marchand de comestibles ; pour mon compte, je n'y vois pas d'inconvénient ; le mot ne change rien à la chose et, d'ailleurs, il n'y a pas de sot métier. Je continue.

Or donc, autrefois, pendant fort longtemps, toutes les conserves se résumaient à peu près intégralement dans la légendaire boîte à sardine, le thon mariné était lui-même une denrée de luxe, et les gens qui y visaient — au bon ton — en consommaient.

Aujourd'hui il n'en est plus de même, la conserve nous envahit sous toutes ses formes, — viandes, fruits, légumes, poissons, — elle devient non pas la concurrente, mais bien l'auxiliaire utile et indispensable de la nourriture fraîche, et pour ma part je déclare que je ne saurais m'en plaindre, car souvent c'est bon marché et c'est toujours excellent, grâce aux procédés perfectionnés que l'industrie moderne a à sa disposition.

Avant d'aller plus loin, je réponds de suite à deux objections : est-ce aussi bon marché que cela ?

Voyez les boîtes de homards de 1 franc 25 centimes qui renferment la valeur de deux homards ou langoustes de 4 à 5 francs et même plus ; voyez la boîte d'ananas de 1 fr. 10 qui vous livre un magnifique ananas qui, frais, coûterait de 4 à 6 fr., suivant la saison, sinon plus.

— Parfaitement, me dira-t-on, mais c'est une concurrence redoutable pour les produits de notre sol.

— Sur ce terrain, je suis parfaitement à mon aise pour répondre ; on sait que je n'aime pas précisément la concurrence étrangère et que je la pourchasse par tous les moyens, mais il faut bien savoir qu'il n'y a pas concurrence lorsqu'il ne s'agit pas de *produits similaires* et que les produits importés manquent chez nous. C'est ainsi que les ananas viennent de notre colonie de la Réunion, tant mieux, et que les boîtes de homards viennent de l'Amérique du Nord, Canada, Terre-Neuve, etc. Il ne pousse pas de homards dans les plaines de la Champagne, que je sache, nous sommes bien obligés d'aller en chercher là où il y en a beaucoup, nous n'y pouvons rien, cela n'est donc pas une concurrence regrettable dans le véritable sens du mot.

Du reste, en tant que conserves de sardines et de légumes, la France fait mieux que tenir la corde, elle est presque sans rivale. Bordeaux est la première ville pour ses conserves de légumes, Nantes pour ses sardines, puis viennent le Mans, Angers, Orléans, Paris et ses environs, où l'on prépare aussi énormément de légumes, et tout le monde sait comment on conserve aujourd'hui des flageolets ou des haricots verts, par exemple, c'est-à-dire à la perfection.

Les Américains ont essayé de marcher sur nos traces : leurs conserves de légumes sont mauvaises ; aussi nous continuons à exporter beaucoup dans tout le nord de l'Europe, pas en Italie, ni en Espagne, pas dans les pays

chauds, bien entendu, là ils ont les fruits et tous les produits de la terre à profusion, et le naturel vaut toujours mieux que l'artificiel, cela va sans dire.

Nantes et Bordeaux, surtout cette dernière ville, exportent dans toutes les parties du monde ; Nantes s'en tient plus spécialement à ses sardines.

Ceci pour les légumes et les sardines, et l'on voit que, Dieu merci, la France, grâce à son climat et à l'énergie des deux grands ports du Sud-Ouest, lutte encore victorieusement.

On consomme aussi beaucoup maintenant à Paris de viandes conservées ; autrefois nous étions bénévolement les tributaires de ceux que l'on est convenu d'appeler par euphémisme : « nos bons amis les Anglais ». A l'heure actuelle, toute les viandes conservées viennent directement d'Amérique, de Chicago, de Saint-Louis, de la Plata, etc., mais ces dernières sont moins bonnes que celles qui nous arrivent de l'Illinois.

Là encore nous ferons la même observation ; nous ne pouvons pas nous plaindre de cette concurrence, car nous n'avons pas, comme les Américains, d'immenses troupeaux tout prêts à mettre en boîtes ; et que l'on ne s'y trompe pas, les Américains eux-mêmes commencent à s'inquiéter de ce *gaspillage* des troupeaux.

Je ne parle pas des viandes amenées par un frigorifique quelconque, comme on vient encore de le voir à Paris ; ceci ne rentre pas dans mon cadre.

Les homards conservés viennent en masse du Canada, de Richi-Bucto ; ce sont de très gros homards, mais la chair en est peut-être moins serrée et moins fine que chez ceux d'Europe.

On parle beaucoup des Pickles anglais ; c'est, en somme, un très petit commerce, et cette importation n'est pas de

nature à nous effrayer, d'autant plus que si l'on voulait m'écouter, on pourrait faire venir de nos colonies intertropicales et de la République d'Haïti des *Piments* et des *Choux Palmistes* conservés dans le vinaigre, bien supérieurs à ces Pickles anglais, comme force et comme valeur au point de vue hygiénique.

Depuis quelques années les ananas de la Guadeloupe, et même de la Martinique, mais en moins grande quantité, de la Réunion, les confitures de goyave, etc., ont fait leur apparition à Paris, et maintenant on consomme énormément d'ananas en boîte, parce que c'est excellent et bon marché ; il n'en vient presque plus de Singapour ; la Réunion suit malheureusement cet exemple et n'envoie presque plus que ses incomparables vanilles.

Comme je me trouve là en face d'une question coloniale qui intéresse au plus haut point nos grands ports, on me permettra, tout en constatant avec plaisir une nouvelle consommation sur le marché parisien, de déplorer qu'elle se réduise, du moins quant à présent, à peu près exclusivement à l'ananas.

Je cite au hasard ce qui me revient en mémoire des excellents produits de la Réunion, par exemple, en dehors des vanilles : Combaoos au sirop, papayes, pamplemousse, petites mangues greffées vertes au sirop, marmelade de bibasses, de coings, de goyaves et de pêches, tranches fines de mangues vertes au sirop, pâtés de pêche, de goyaves et de bibasses, bibasses topèles, fruits de cythère au jus, bananes au naturel, ambrevades au naturel, achards de citrons, galets à l'huile, achards de palmiste à l'huile, jamerosas au jus, palmistes en kari graisse, en daubes, à l'huile, etc.

Cette momenclature seule me met l'eau à la bouche, je l'avoue, et je pourrais la continuer pendant trois pages et

la varier pour la Réunion, la Guadeloupe, la Martinique, etc. Le kari de la Réunion vaut cent fois mieux que les karis anglais fabriqués on ne sait comment. Cependant tous ces produits de premier ordre de nos colonies sont peu consommés chez nous, c'est un grand tort.

Ils ne sont pas préparés au goût français, me disent des commerçants de Paris ; les étrangers les aiment bien ! Je crois plutôt qu'ils sont inconnus chez nous, et je crois qu'il y aurait une bonne affaire et une bonne action à accomplir, ce serait de les importer chez nous, dans la métropole. Nos ports comme Bordeaux et nos colonies pourraient y gagner beaucoup d'argent.

Je résume rapidement quelques points qui intéressent les marchands de conserves alimentaires.

Les marchands de salaisons se plaignent des importations américaines. Comme tous ces protectionnistes sont dans l'erreur ! car les fameuses prohibitions contre la soi-disant trichine des porcs américains ont ruiné beaucoup de gens, sans augmenter la production de l'animal chez nous.

Il n'y a que nous qui fassions des conserves de légumes en Europe, ou à peu près ; Nantes et Bordeaux, de ce chef, font un chiffre d'affaires énorme annuellement, parce que le climat est bon. Laissez donc les Américains exporter tranquillement leurs viandes, puisque vous ne pouvez pas en faire autant, et vous voyez bien qu'ils sont les premiers à déplorer le massacre de leurs bœufs.

Les fabricants français se plaignent encore de la concurrence qui est active chez nous mêmes, entre eux. J'aime mieux celle-là que celle des Allemands ou des Anglais ; c'est moins dangereux pour la nation.

Dans ce moment on expédie beaucoup au Tonkin, à Madagascar, à l'armée, etc. C'est une excellente chose et, en somme, nous ne redoutons aucune importation en

dehors des viandes américaines et des homards, qui, il est vrai, nous arrivent par milliers de boîtes.

Ça ne fait rien, si j'avais l'honneur d'être un épicier en gros un peu sérieux, je voudrais étudier de très près la question coloniale au point de vue spécial que je signalais plus haut; il me semble qu'à côté des ananas, les autres conserves et confitures de nos colonies sont de taille à enrichir leur homme en peu de temps.

Mais surtout des transports à bon marché, surtout le Canal des deux mers, Paris port de mer, le fret facile et un peu plus d'audace.

La politique coloniale est l'avenir à une condition, c'est que la métropole se décide enfin à sortir de sa routine commerciale.

Allons messieurs les épiciers, voilà une belle occasion de montrer que vous avez de la cervelle, ce dont je n'ai jamais douté pour ma part.

MATIÈRES COLORANTES ARTIFICIELLES

Cette fabrication toute nouvelle a pris dans ces derniers temps un si grand développement et est encore si peu connue du public qu'il me semble utile d'en faire ici un rapide exposé en donnant, en quelque sorte, l'historique de la question au point de vue de la concurrence étrangère, le seul terrain intéressant pour moi.

J'espère que le lecteur verra quels précieux auxiliaires les industries textiles rencontrent dans l'application de ces produits, nés d'hier.

Sans plus ample préambule, j'entre dans le vif de mon sujet.

La première matière colorante obtenue au moyen des hydrocarbures du goudron de houille a été préparée industriellement en 1856, par Perkin.

C'était un violet, la mauveïne.

En 1858, à peine deux ans plus tard, Verguin découvrait la fuchsine.

Pour se faire une idée de la rapidité avec laquelle les progrès de cette industrie se sont acccomplis, il suffit de se rendre compte des prix successifs de la fuchsine. Elle valait au début 1,200 francs le kilogramme.

En 1867, 40 fr. le kilogr.

En 1878, 18 fr. le kilogr.

Et les prix se sont singulièrement abaissés depuis cette époque.

Les matières premières se retirent du goudron de houille que l'on soumet à la distillation. On obtient ainsi succes-

sivement des huiles légères qui passent avant 200°, des huiles lourdes de 200 à 300°, des huiles anthracéniques de 300 à 400°. Ces huiles sont purifiées par traitement à l'acide et à la soude et distillées de nouveau.

Les huiles légères donnent alors des hydrocarbures liquides : benzine, toluène, xylènes, etc., et du phénol.

Les huiles lourdes fournissent un hydrocarbure solide, la naphtaline.

Enfin des huiles enthracéniques, on retire l'anthracène qui est encore un hydrocarbure solide.

Les hydrocarbures liquides, avant d'entrer dans la fabrication des matières colorantes, sont préalablement transformés en bases ou amines, aniline, toluidines, xylidines, etc.

Pour préparer, par exemple, l'aniline, on traite la benzine par l'acide nitrique, et l'on obtient la nitrobenzine, essence de mirbane ; puis on soumet cette nitrobenzine à l'action réductrice de limaille de fer et d'acide chlorhydrique.

Elle est ainsi transformée en aniline.

La préparation des autres amines se fait d'une façon analogue.

Ceci dit, parmi les matières colorantes dérivées des hydrocarbures aromatiques, on peut distinguer divers groupes :

1° Les unes se rattachent à l'aniline et à ses homologues, à leurs dérivés alcooliques, c'est-à-dire aux dérivés méthylés (diméthylaniline), éthylés (diéthylaniline), phénylés (diphénylamine), benzylés (dibenzylaniline).

2° D'autres dérivent de la naphtaline.

3° Quelques-unes du phénol.

4° Un petit nombre de l'anthracène.

5° Enfin une classe tout à fait spéciale comprend les matières colorantes azoïques.

Je vais d'abord passer rapidement en revue les matières colorantes dérivées de l'aniline ; à ce groupe se rattachent la rosaniline, le violet Hoffmann, le violet de Paris, les verts de diméthylaniline, les bleus de rosaniline et de diphénylamine, et même indirectement les safranines.

La rosaniline, dont le chlorhydrate constitue la fuchsine, s'obtient par oxydation d'un mélange d'aniline, de paratoluidine et d'orthotoluidine.

Cette oxydation s'effectue, soit au moyen de l'acide arsénique, soit au moyen de la nitrobenzine.

Les violets Hoffmann résultent de l'action de l'iodure de méthyle ou de l'iodure d'éthyle sur la rosaniline.

Le violet de Paris, inventé par M. Lauth, est obtenu par l'oxydation de la diméthylaniline.

Les verts de diméthylaniline (vert malachite, vert brillant), s'obtiennent par l'action de la diméthylaniline sur l'aldéhyde benzoïque (essence d'amandes amères).

Les bleus de rosaniline se forment par l'action de l'aniline sur la rosaniline ; ils constituent un dérivé triphénylé de ce dernier corps ; on prépare également de belles matières colorantes bleues en prenant pour point de départ la diphénylamine, sur laquelle on fait agir l'acide oxalique.

La safranine posséde une constitution différente de celle des corps précédents. On l'obtient par l'action successive de l'acide nitreux et d'un oxydant sur les « queues d'aniline », aniline qui échappe à l'oxydation dans la préparation de la fuchsine.

J'arrive aux matières colorantes dérivées de la naphtaline ; les plus importantes sont la fluorescéine et l'éosine (fluorescéine tétrabromée) ; elles servent surtout à la teinture de la soie et de la laine.

La fluorescéine s'obtient par l'action de la résorcine sur anhydride phtalique ; traitée par le brôme, elle se trans-

forme en éosine. La naphtaline peut aussi donner naissance à des matières colorantes jaunes, par exemple le dinitronaphtol ou jaune de Martins, analogue à l'acide picrique.

Ceci me conduit naturellement à parler des dérivés du phénol.

L'acide picrique (phénol trinitré) est une matière colorante jaune qui n'est employée que pour la teinture de la soie.

Les corallines (jaune et rouge) s'obtiennent par l'action du phénol sur l'acide oxalique en présence d'acide sulfurique.

En quatrième lieu, je trouve les dérivés de l'anthracène.

L'alizarine, préparée pour la première fois industriellement par Grœbe et Siébermann, est une matière colorante identique à celle que l'on retirait autrefois de la garance. On la prépare en oxydant l'anthracène, pour produire l'anthraquinone, traitant celle-ci par l'acide sulfurique anhydre, puis fondant cette sulfoanthraquinone avec de la potasse ou de la soude caustique.

L'orange d'alizarine est une matière colorante découverte par un des chimistes les plus compétents et par un père de cette science nouvelle, M. Rosensthiel; c'est un dérivé nitré de l'alizarine.

Le bleu d'alizarine, découvert par M. Prud'homme, s'obtient en traitant l'orange d'alizarine par la glycérine et l'acide sulfurique.

Enfin, en dernier lieu, il me reste à dire un mot des matières colorantes azoïques.

Cette classe emprunte ses matières premières aux corps des groupes précédents; mais elles possèdent toutes une constitution et des propriétés spéciales.

Pour les préparer, on traite une amine primaire quelconque par l'acide nitreux; on obtient ainsi un dérivé

diazoïque que l'on traite lui-même par une amine ou un phénol.

Le nombre des amines et des phénols ou de leurs dérivés substitués étant très grand, on voit, d'après ce rapide exposé, que l'on peut prévoir l'existence d'un nombre considérable de ces corps, pour ne pas dire presque infini.

Avant de m'occuper plus particulièrement de l'état actuel de cette importante industrie en France et de la concurrence étrangère, je pense que le lecteur me saura gré de lui montrer dans le tableau suivant quelles sont celles de ces matières colorantes qui présentent les applications les plus intéressantes pour le commerce.

NOM DE LA MATIÈRE COLORANTE	NUANCES	EMPLOI EN TEINTURE
Chrysoïdine	Jaune orange	Laine, soie, coton.
Brun Bismark	Brun	— — —
Orangés 1, 2, 3, 4 ou tropoélines	Orangés	— — —
Roccelline	Rouge	Laine, soie.
Congo	Rouge vif	Coton.
Ponceaux	—	Laine, soie.
Crocéines	—	Laine, soie, coton.
Chrysoïne	Orangé rouge	— — —
Citronine	Jaune serin	Laine, soie.
Jaune de métaphényle	—	— —
Jaune *C* (jaune de métaphényle bromé)	Jaune	Coton.
Jaune *N* pour soie	Jaune serin	Soie.
Jaune de crocéïne	Jaune orangé	Laine, soie, coton.

Après cet exposé général de la question qui était nécessaire pour bien faire comprendre toute son importance, j'arrive à la concurrence étrangère, le point qui doit nous préoccuper le plus vivement.

Les pays qui fabriquent le plus de matières colorantes sont, dans l'ordre de leur importance, l'Allemagne, l'Angleterre, la Suisse et la France.

En 1881 on produisait : en Allemagne, 50 à 60 millions de couleurs dont 30 millions pour l'alizarine seulement.

En Angleterre. . . .	11 millions.
En Suisse	7 —
En Autriche.	4 —
En France	4 à 5 —

On arrive naturellement à se demander comment il se fait que nous ne soyons pas les premiers dans une industrie qui a été pour ainsi dire *créée* et *inventée* tout entière par nos savants, par nos chimistes et nos industriels.

Comme les chiffres précédents le montrent trop clairement, c'est en Allemagne que cette industrie a pris le plus grand développement et pourtant c'est bien à la France que l'on doit le plus grand nombre de découvertes qui lui ont permis de prendre un si rapide essor.

La fuchsine, le bleu de Lyon, le violet de Paris, le vert méthyle, la safranine, les bleus diphénylamine, les orangés, la roccelline sont des produits absolument français.

Il y a malheureusement trop de raisons qui nous expliquent pourquoi notre pays se trouve dans une situation si peu en harmonie avec son activité scientifique et industrielle.

Cette infériorité relative est due en partie à la législation des brevets, si dure d'un côté, et si impuissante à protéger d'un autre côté les intérêts les plus légitimes, et à des mesures fiscales trop rigoureuses.

A peine est-il besoin d'ajouter que la main-d'œuvre est chez nous de 25 0/0 plus élevée que chez nos voisins. Ceci est une constatation platonique, mais on n'y peut rien, à moins de faire disparaître les impôts de consommation qui

pèsent si lourdement sur les classes laborieuses ; ce qui n'est pas facile dans l'état présent de nos finances.

Le prix du transport du charbon est très bon marché en Allemagne pour les charbons de Silésie en particulier, et beaucoup de nos principaux concurrents ont du combustible — ce pain de l'industrie suivant un mot célèbre — à proximité de leurs usines ; ils n'ont qu'à le prendre à pied-d'œuvre.

Des quelques matières premières de première nécessité, les principales sont fortement grevées ; les droits sur la soude et le bichromate de potasse par exemple, pour ne parler que de celles-là, représentent de 25 à 30 0/0 de la valeur de la marchandise. C'est ainsi que l'on tue une industrie, ni plus, ni moins : la stéarinerie l'a prouvé hier et l'alcool le prouvera demain si l'on vote le droit de 200 fr. ; mais allez donc dire cela à nos députés ! c'est du latin pour eux ! (1)

Ainsi pour l'alcool les droits sont déjà excessifs et dans le cas où la nature des opérations chimiques permet la dénaturation, le prix d'achat de l'alcool est encore doublé par les droits qui accompagnent cette formalité fiscale.

Le sel marin qui entre dans une si grande mesure dans la préparation des matières colorantes ne subit pas de droit, c'est vrai ; mais la faveur de l'*Exercice* entraîne des frais qui sont le plus souvent hors de proportion avec l'importance du produit exploité.

Dans ses rapports sur les produits chimiques à l'Exposition de 1878, M. Lauth s'exprime ainsi : Nous avons sous les yeux un tableau représentant le montant des droits de

(1) Il est bien entendu que je ne parle ici que de l'impôt sur l'alcool employé dans l'industrie et pour ses indispensables besoins ; autrement je suis partisan des impôts élevés sur l'alcool ou plutôt du monopole de sa rectification par l'Etat, de manière à ne plus empoisonner la nation tout entière.

douane et de régie, ainsi que les charges diverses dont est grevée en France une fabrique de matières colorantes et qu'une fabrique des mêmes produits n'a pas à supporter en Angleterre ; le total de ces charges est de 200.000 francs pour un établissement dont la production est de 4 millions de francs. Il n'y a rien à ajouter à ces constatations si compétentes et si douloureuses en même temps, disons-le hautement, pour notre industrie nationale ; et il n'en serait pas ainsi si le Parlement voulait bien examiner de plus près ces questions véritablement vitales pour le pays !

Nous exportons partout ; les ventes se font par l'entremise d'agents dans les principaux centres de consommation. Il y a même de grandes maisons françaises comme la maison A. Poirier et G. Dalsace, par exemple, qui ont des succursales à elles en Amérique et en Angleterre, malheureusement c'est l'exception et il n'y en a pas assez, puisque nous n'arrivons pas à lutter avec l'Allemagne.

Je ne veux pas terminer sans en donner un exemple que je connais bien : je veux parler de nos possessions d'Extrême-Orient ; en Cochinchine, au Tonkin, dans les pays de protectorat, chez nous-mêmes, en un mot, on consomme pas mal de ces matières colorantes pour les étoffes du pays, et sait-on d'où elles viennent ? Un peu d'Angleterre, presque toutes d'Allemagne.

Tous les produits connus là-bas sous les noms de : Magenta, scarlet, eosine, blue shade, eosin, china green, pure soluble scarlet, malachite green, violet crystals, blue BBB, negrosine BB, pure soluble blue, superior imperial scarlet, etc., etc., et je ne cite que les principaux, sortent des usines de la Grande-Bretagne ou d'outre-Rhin.

La seule consolation est que nos usines à gaz four-

nissent une partie des matières premières aux fabriques allemandes ; mais ce n'est pas assez, c'est trop ; il devrait y avoir assez de fabricants français pour absorber ces matières.

J'avoue que j'ai du mal à digérer cela ; nous sommes battus par nos pires ennemis, sur notre propre terrain ; c'est inadmissible : il doit y avoir un remède.

Certainement il y en a un, et à côté de tous les motifs d'infériorité que je relevais tout à l'heure, il faut ajouter là les questions de transport.

Comment, nous passons par Hong-Kong, nous payons aux intermédiaires anglais, en fret, en surtaxe de pavillon, en commissions, etc., 30 0/0 en gros et 50 0/0 en détail quand notre marchandise est vendue à Hanoï, par exemple ; c'est inadmissible ; plus encore, c'est scandaleux et le fait cessera le jour où nous aurons enfin compris qu'il nous faut des lignes de transport à nous et que nous sommes assez grands pour nous passer des Anglais et des Allemands qui se servent de leur pavillon.

La fabrication des matières colorantes artificielles grandit tous les jours ; ce sont des Français qui l'ont créée tout entière, nos ingénieurs et nos chimistes sont les premiers du monde, réveillons-nous !

Nous ne ferons plus 4 millions d'affaires, mais bien 60 millions comme les Allemands.

Le résultat à obtenir vaut bien un effort.

Avis aux députés patriotes qui peuvent nous aider en votant les réformes d'impôts qui s'imposent, si l'on ne veut pas tuer à tout jamais l'industrie nationale !

L'INDUSTRIE TEXTILE [1]

LES TRAVAUX DE M. CHEVREUL

On sait que cet illustre savant, qui est mort chargé d'ans et de gloire, a fait plusieurs découvertes capables de rendre célèbres à elles seules plusieurs membres de l'Institut. Mais ce qu'il est bon de constater surtout, c'est que la plupart de ses découvertes ont rendu les plus grands services à notre industrie nationale.

Il fut avant tout un savant pratique et utile à son pays, et c'est à ce titre que je suis heureux de saluer la mémoire de cet illustre vieillard que j'ai eu l'honneur de voir bien souvent dans les dernières vingt années de sa vie.

Ses *Recherches chimiques sur les corps gras d'origine animale* ont paru en 1823. Toute la théorie de la saponification, des acides et des bases, et surtout de la glycérine, découverte à la vérité en 1779 par Scheele, mais restée sans application pratique, date de là.

Chevreul a aussi créé la savonnerie et la stéarinerie ; on se souvient de ses remarquables travaux sur la cétine ou adipocine (cervelle du cachalot) ; — plus tard cet ensemble de découvertes devait conduire M. Chevreul à la fabrication de la bougie stéarique.

Ses travaux, lorsqu'il était Directeur des Gobelins, sont

---

(1) J'ai pensé qu'il n'était pas sans intérêt de placer cette courte note à la suite du chapitre sur les sous-produits de la houille et sur les couleurs qu'on en retire, puisque, plus que jamais, les travaux de Chevreul peuvent être consultés utilement pour leurs applications industrielles.

restés non moins célèbres, et intéressent plus particulièrement nos lecteurs de l'*Industrie textile*.

Ses *Leçons de chimie appliquée à la teinture* (1828-1831) — et surtout son mémoire sur *la loi du contraste simultané des couleurs et sur l'assortiment des objets coloriés, considéré d'après cette loi dans ses rapports avec la peinture* (1829), — sans oublier le mémoire sur *les couleurs et leurs applications aux arts industriels, à l'aide des cercles chromatiques* (1864), sont restés la base de toute la science moderne, en transformant les procédés de la plupart de nos industries textiles, pour ne citer que celles-là.

Mais, me dira-t-on, ce sont là des vérités courantes et connues de tous ; — c'est clair ! Cependant l'homme qui, le premier, a classé les couleurs, a établi leurs tables chromatiques et a formulé les lois du contraste simultané des couleurs, était d'autant plus puissant qu'il arrivait du premier coup aux formules définitives et que depuis on n'a fait que reproduire, délayer et surtout démarquer son œuvre immense, sans y apporter de sensibles perfectionnements.

Ce qui reste vrai, c'est que ses travaux rendent chaque jour service à nos industriels.

C'est que si les peintres, naturalistes, impressionnistes, réalistes ou autres, — connaissaient mieux les lois primordiales formulées si clairement par le vieux maître, ils commettraient infiniment moins d'erreurs et pourraient arriver à une réalisation plus intense de la vie et de la nature : le but éternellement poursuivi par tous les vrais artistes.

La chose est facile à comprendre, et au fond il ne pourrait pas en être autrement, puisque les lois de Chevreul sont tout à la fois physiques et mathématiques, comme tout ce qui émane de la nature.

Ces réflexions générales peuvent être aussi bien appliquées à l'industrie qu'à l'art pur : — et c'est pourquoi un grand nombre d'industriels m'ont prié de formuler très nettement leurs plaintes et leurs réclamations dans l'*Industrie textile*, convaincus à l'avance que la grande publicité technique dont jouit la Revue suffirait pour leur faire obtenir ce qu'ils demandent.

C'est bien simple, comme je le disais tout à l'heure, tous les traités, tous les volumes, toutes les revues depuis cinquante ans vivent sur les travaux de Chevreul et souvent les démarquent ; mais, chose à peine croyable, ses ouvrages principaux, ceux que je viens de citer, *sont épuisés, ne se trouvent plus dans les librairies* et ne peuvent être consultés que dans les bibliothèques publiques !

Il y a là une grave lacune, à peine explicable, fort préjudiciable aux intérêts de nos industriels qui consulteraient avec fruit ces mémoires, qui le désirent et qui ne peuvent pas y parvenir.

Je pense qu'il suffit de signaler le fait pour donner l'idée, soit à la famille, soit aux éditeurs des œuvres de Chevreul, de publier une nouvelle édition à bon marché des principaux travaux du maître, sinon de tous.

Ce serait en somme bien facile, il ne s'agit là que d'un bagage peu volumineux, malgré sa haute valeur scientifique et industrielle.

Le jour où tous les travailleurs qui s'occupent de couleurs et de teintures — et Dieu sait s'ils sont nombreux ! — pourront lire et méditer à loisir ces pages lumineuses du vénérable centenaire pour quelques francs, ce jour-là l'industrie nationale aura en mains un excellent outil qui lui fait vraiment défaut en ce moment.

Voilà qui est fait : j'espère que mes correspondants

seront contents et je ne doute pas que prompte satisfaction ne leur soit donnée avant qu'il soit longtemps.

Il y a de ces oublis si impardonnables, qu'il doit suffire de les signaler pour en provoquer immédiatement la juste et nécessaire réparation.

LE CUIVRE

La caractéristique de la fin du dix-neuvième siècle est certainement la transformation du commerce international grâce aux chemins de fer, aux isthmes percés, aux moyens de transport nombreux, aux progrès de la science, en un mot, dans toutes les branches de l'activité humaine.

Mais ce qu'il est intéressant de constater c'est que, par un concours extraordinaire de circonstances, unique dans l'histoire de l'humanité, toutes les industries, toutes sans exception, se transforment et se modifient rapidement, et c'est précisément ce que je voudrais faire toucher du doigt en en examinant rapidement quelques-unes.

D'ores et déjà on peut affirmer que l'immense résultat obtenu sera le bien-être du plus grand nombre. Tel objet qui était seulement dans les mains des classes privilégiées il y a moins d'un siècle, est à la portée de tout le monde aujourd'hui ; le temps n'est plus où les épices se donnaient au nouvel an comme chose rare : il n'y a plus de distances, tout se démocratise et se popularise, et c'est à coup sûr dans le monde économique que le phénomène atteint son maximum d'intensité.

Le cuivre a baissé de prix depuis quinze ans dans des proportions vraiment extraordinaires et il n'est pas exagéré de croire que ce n'est qu'un commencement, et si j'avais à m'occuper des autres métaux, je pourrais démontrer qu'il en est de même pour l'argent, le nickel et l'aluminium, et qu'il en sera demain de même pour tous les nouveaux métaux, relégués jusqu'à ce jour dans les labo-

ratoires, grâce aux merveilleux travaux de M. Moissan et à son four électrique.

Dernièrement, un estampeur en cuivre me montrait ses ateliers, et comme je m'étonnais sur les prix très bas de ses tableaux en reliefs que l'on trouve partout à l'heure présente :

— Que voulez-vous, le *mouton* a remplacé le marteau, et puis il faut bien lutter contre la concurrence allemande.

— C'est vrai, mais la matière première ?

— Maintenant, monsieur, le cuivre de première qualité ne coûte pas le prix des rognures, il y a dix ans.

Ceci m'a si vivement frappé que j'en ai cherché l'explication tangible en quelque sorte, avec des chiffres à l'appui ; la chose n'était pas difficile.

Depuis les Egyptiens qui allaient chercher le cuivre au sein du continent asiatique, depuis les Phéniciens qui allaient chercher le métal au delà des Pyrénées et peut-être même en Amérique, on avait vécu pendant de longs siècles sur une production à peu près régulière ; l'exploitation était mauvaise et la terre ne révélait que lentement, qu'à regret, ses trésors.

Depuis quelques années tout a changé de face comme sous le coup d'une baguette magique ; l'Espagne a été mieux exploitée, l'Algérie a fourni son contingent, puis tout à coup l'Amérique du Sud a fait magistralement son entrée dans le monde... économique.

Je trouve à ce propos un passage bien concluant dans une communication de M. Levasseur :

« Le cuivre est le plus important produit des mines du Chili, il se rencontre sur un très grand nombre de points, dans la *Chaîne centrale* et dans la *Cordillère*, en veines, en filons et en couches ; dans les provinces du Nord (Coquimbo et Atacoma), on compte plus de 1,600 mines

de cuivre au Chili. L'exploitation est restée longtemps dans l'enfance; on ne travaillait que certains minerais très riches que l'on traitait dans des fours grossiers, et on ne s'attachait, à cause des difficultés de transport, qu'aux gisements voisins de la côte. Les procédés de réduction ont été améliorés, des chemins de fer ont été construits, des usines se sont établies dans l'intérieur ou dans les ports, et la production a augmenté, quoique le travail d'extraction du minerai se fasse encore souvent par des moyens primitifs, le mineur montant le minerai sur son dos, dans un sac, à l'aide d'échelles ou de marches grossièrement taillées dans une étroite galerie inclinée.

« Les principaux points de l'exploitation du cuivre, situés dans les provinces du Nord, sont : la chaîne de la côte voisine de *Méjillones*, récemment cédée par la Bolivie; le district à l'est de *Chanaral* (*los Animos*, *La Florida*, *Carrizalila*, etc.); le dictrict de *Copiapo* (*Punto del Cobre*, etc.); ceux de *Audacollo* et *Panulcillo*, de *Carrizal*, de *Freirina* et de *Vallemar* et le *Mont Tamaya* (province de *Coquimbo*), où l'on rencontre, après une première couche de minerais oxydés ou carbonatés, un très beau cuivre panaché, puis du cuivre pyriteux dans les profondeurs. Les principales mines sont à *Guayacan*, au nord, à cause du minerai; à la *Coldera*, à *Carrizal*, à *Pamilcillo*, à *Lota*, au sud, à cause du combustible. La plus grande partie du minerai est convertie en cuivre dans le pays même; un tiers est exporté sous forme de régules en mattes de cuivre, contenant de 45 à 80 0/0 de cuivre, ou en minerai contenant en moyenne 17 0/0. La valeur de la production du cuivre, dont le prix a beaucoup baissé, estimée d'après l'exportation, est d'environ 85 MILLIONS DE FRANCS, représentant plus de *50 millions de kilogrammes de cuivre pur* (en 1883). »

Je n'ai rien à ajouter à ces données si précises de mon aimable collègue de la Société de géographie commerciale.

Depuis 1883, la production a considérablement augmenté, les chemins de fer se développent. Enfin, ce qu'il ne faut pas oublier — et tous les ingénieurs le savent bien — c'est que tous les jours les moyens de traiter le minerai se perfectionnent, de sorte que le rendement est de plus en plus considérable.

Ce mouvement de l'Amérique du Sud nous touche d'autant plus que, là-bas, les Français sont très aimés et se trouvent en pays ami.

Est-ce tout? Assurément non, ce n'est qu'un commencement; toutes les montagnes de la Bolivie sont aussi riches en métaux; les moyens de communication manquent encore, il est vrai, mais l'Amazonie, le Grand Chaco, tout le centre du continent est attaqué par tous les points à la fois : en France, on n'a qu'a frapper le sol du pied pour faire sortir les Crevaux, les Thouar, les De Brettes!

A l'autre bout du Chili, à *Lota Alta*, dans la vaste baie d'Arauca, une seule fonderie de cuivre, avec ses soixante cheminées, forme une véritable ville, sentinelle avancée de la civilisation, à deux pas des Araucaniens.

Il y a là quatre cents ouvriers, la fonderie marche nuit et jour et livre par an douze millions de kilogrammes de cuivre pur. Au Chili, le kilogramme vaut 1 fr. 95 à 2 fr. 35 (1).

A Lota, les mines de houille sont voisines des mines de cuivre.

Comment s'étonner maintenant que le cuivre ait baissé de prix dans des proportions aussi grandes? Et l'on com-

(1) A l'heure actuelle les prix ont encore baissés, ce qui rend d'ailleurs la concurrence de plus en plus difficile pour les mines d'Espagne, malgré les progrès dans les procédés d'exploitation.

mence à peine à exploiter une faible partie des gisements du Nouveau-Monde. Que sera-ce dans dix ans ?

La réponse est bien simple : dans dix ans, l'Amérique du Sud, mieux outillée, sillonnée de chemins de fer, en possession des derniers appareils de traitement du minerai, enverra cinq ou six fois plus de métal dans le monde entier; Panama sera vraisemblablement percé par une nouvelle compagnie, et, point capital, le Maroc sera vraisemblablement ouvert à l'activité européenne, et on sait pertinemment que les montagnes du Maroc renferment des mines de cuivre d'une grande richesse; mais pour le quart d'heure le sultan n'accorde aucune concession de mine, et empêche naturellement toute exploitation de minerai de cuivre.

Si l'on veut bien penser à ce que l'on peut appeler la répercussion industrielle, on voit d'ici toutes les conséquences de cette abondance inouïe de cuivre sur les marchés européens : quelle est l'industrie qui ne s'en sert pas? Bronze, artillerie, dinanderie, boutonnerie, articles de Paris, le cuivre est partout.

Si quelques établissements européens y perdent ou gagnent moins, il est certain, par contre, que l'entrée du cuivre américain sur la scène commerciale aujourd'hui, l'entrée du cuivre marocain demain, sans compter les autres gisements que l'on met en valeur tous les jours, tout en provoquant un grand avilissement dans les prix, amènera une augmentation considérable dans la consommation, ce qui en somme profite à tout le monde.

Il y a vingt ans, on vendait les casseroles de cuivre au poids, y compris le manche en fer pour s'y retirer; aujourd'hui, on a un superbe tableau en cuivre estampé, affectant des allures artistiques, pour 3 fr. 75.

J'aime mieux ça !

L'ARQUEBUSERIE

Depuis une vingtaine d'années, l'arquebuserie de luxe, qui avait été une des gloires du commerce parisien, est bien déchue.

Est-ce une chute irrémédiable ? Nous espérons que non ; bien plus, nous croyons même quelle est à la veille de se relever et que la future exposition sera le signal de ce réveil industriel.

Nous allons tâcher d'expliquer rapidement et les causes de cette décadence et les moyens d'y remédier.

Aujourd'hui la concurrence étrangère la plus redoutable nous est faite par l'Angleterre et la Belgique, à telle enseigne que l'exportation française est presque nulle ; mettez qu'elle atteint, si vous voulez, 500.000 francs par an, c'est tout le bout du monde ; par conséquent, ce n'est rien.

Tandis que les importations, de la Belgique en première ligne et de l'Angleterre en seconde ligne, sont relativement considérables chez nous chaque année.

Ajoutez les importations en carabines faites par la Suisse et celles en carabines et revolvers faites par l'Amérique du Nord et vous arriverez facilement au chiffre annuel fort respectable de 7 à 8 millions.

La Belgique peut y figurer pour 4 millions environ, l'Angleterre pour 2 millions, la Suisse et l'Amérique pour un peu plus d'un million à elles deux et, sur cette somme, les trois quarts peuvent être attribués à l'Amérique.

Dans ces dernières années, en France, les ouvriers capables, c'est-à-dire de la partie, et là il en faut plus que

partout ailleurs, se sont trouvés supprimés peu à peu, non pas parce qu'ils ont été pris par l'étranger, mais parce que le travail venant à manquer, ils ont passé dans d'autres industries, sinon similaires, dans celles du moins où l'on pouvait employer leurs connaissances spéciales (1) ; il en résulte qu'à l'heure actuelle, la main-d'œuvre habile, cette main-d'œuvre si artistique, et si parisienne tout à la fois, fait défaut.

Sans en avoir l'air, je touche là, en passant, à un gros problème ; quand l'on pense que maintenant, il faut lutter de vitesse avec ses rivaux sur tous les terrains, on est amené à se demander s'il ne serait pas temps de faire pour l'armurerie ce qui a si bien réussi pour la bijouterie, je veux dire une école professionnelle. Pour mon compte, je crois beaucoup à l'efficacité de l'éducation technique de l'ouvrier, et certes, je serais le premier à saluer avec joie une création de ce genre.

Il faut bien reconnaître encore dans cette industrie, le même phénomène que je constaterai dans la seconde partie de cet ouvrage, à propos de la fabrication des chapeaux de feutre à bon marché en Angleterre, à savoir que les étrangers se soutiennent entre eux.

En Belgique, en Angleterre, il y a une espèce de Franc-Maçonnerie des Arquebusiers, si l'on peut dire ; il est nécessaire que les commerçants français apprennent à agir de même. Quant il s'agit de lutter, on ne doit plus avoir le temps de chercher à dénigrer son voisin.

En somme, aujourd'hui, toute l'industrie des armes, nous ne parlons pas des armes de guerre fabriquées dans les

(1) Les machines à coudre et les bicyclettes, par exemple, ont ouvert de nouveaux débouchés aux ouvriers mécaniciens spéciaux, mais ce n'est pas une raison pour abandonner l'arquebuserie, cette industrie si éminemment nationale.

ateliers de l'Etat, est concentrée à Paris et à Saint-Etienne.

Cette dernière ville fait bien, mais commun et le peu de luxe qui reste s'est réfugié tout entier dans la capitale.

En dehors de ces deux villes, nous ne saurions rien trouver en France digne de retenir notre attention.

Ce qu'il est intéressant de constater par exemple, ce sont les diverses périodes de gloire nationale, les hauts et les bas, que l'on me passe l'expression, depuis le commencement du siècle.

Ainsi, de 1805 à 1835, la France a tenu le haut du pavé, puis de 1835 à 1855, l'Angleterre a repris le dessus avec le fusil à baguette ou à capsule.

De 1855 à 1867, la France est de nouveau victorieuse avec le fusil Lefaucheux.

De 1867 à 1878 l'Angleterre rentre en lice et malheureusement la Belgique la suit et la dépasse même à notre détriment.

Ne croirait-on pas se trouver, ma parole d'honneur, en face d'un rapide historique des grands prix ? Mais ce qu'il y a de vraiment curieux à relever, c'est que chacune de ces périodes correspond très exactement à une Exposition universelle.

Est-ce à dire que les Expositions nous ont fait du bien ou du mal ? grave problème que je n'oserais résoudre, car dans ces questions il faut se garder de généraliser et ce qui peut être bon pour une industrie, peut être fatal à une autre.

En tous cas, si les expositions nuisent à telle ou telle branche, elles profitent à coup sûr à la collectivité et je ne vois guère le mal qu'elles peuvent faire par ce temps de communications rapides, où les secrets industriels sont des secrets de polichinelle.

Non, c'est par la science et le travail que l'arquebuserie

française peut et doit encore être la première, et pas autrement.

A l'heure présente, comme me le faisait fort judicieusement remarquer un de mes amis, M. Arthur Nouvelle, qui passe à juste titre pour l'un des hommes les plus compétents en la matière, c'est un fusil sans chien qui est appelé à détrôner tous les anciens systèmes.

L'Exposition de 1889 a donc été l'exposition du fusil sans chien, et, encore une fois, une Exposition universelle aura marqué une étape capitale dans cette industrie merveilleuse de l'arquebuserie, où le progrès est incessant, encore qu'il s'exerce sur un champ en apparence bien restreint.

Comme toujours, ou comme presque toujours, le fusil sans chien est encore une découverte bien française, qui remonte même chez nous à 1829.

Mais comme il arrive souvent, elle n'était pas au point sans doute et elle a sommeillé près de soixante ans avant d'entrer dans le domaine de l'application usuelle et courante, il fallait le dernier perfectionnement ; c'est ce qui est arrivé pour la bicyclette par rapport au vélocipède dont un de mes grands oncles avait été un des premiers inventeurs au commencement du siècle.

Oui, au commencement de ce siècle il y avait des corps de métiers tout entiers qui vivaient, on peut dire, à côté de l'arquebuserie, tels étaient les sculpteurs et les incrusteurs ; on faisait des armes qui étaient des merveilles artistiques, suivant le goût oriental appliqué à nos mœurs, mais la mode a changé tout cela et l'on ne veut plus que des armes simples.

Ce n'est pas que je veuille critiquer la simplicité dans une carabine ou un fusil de chasse, laquelle simplicité, à

tout prendre n'exclue pas en France, Dieu merci, le bon goût et l'élégance.

Mais, puisque j'ai prononcé le mot de mode, il faut bien que je m'y arrête un instant, la chose en vaut la peine. Ce n'est pas seulement la mode qui est parfois néfaste, c'est l'engoûment ; or, dans ces dernières années, l'engoûment des armes anglaises dans un certain monde qui les aimait sans savoir pourquoi, a fait le plus grand mal à notre industrie nationale.

Ce qu'il faut surtout que le commerce évite comme la peste, c'est de vendre des produits belges ou anglais *défigurés, démarqués,* il faut laisser anglais ce qui est anglais, et ne pas chercher à l'imiter, il ne faut pas marcher à la remorque de l'étranger, notre génie national est encore assez vivace pour être créateur : qu'il reste français et c'est assez, qu'il fasse bien, qu'il exécute d'une façon irréprochable, c'est tout ce que je lui demanderai, quand il s'agit d'armes de luxe.

Donc, pour me résumer, je dirai, qu'il faut :

1° Que les commerçants, que les fabricants français s'entendent entre eux ; la mode est aux syndicats, en voilà un certes tout indiqué, libre si l'on veut, mais qui sera fécond dans ses résultats.

2° Il faut créer de nouveau à tout prix des ouvriers habiles, et l'école professionnelle serait le moyen le plus pratique.

Etant donné cet effort qui n'a rien d'excessif, on peut encore constater que la France a fait, il y a six ans à l'Exposition universelle, une excellente figure avec ses fusils sans chien.

Car alors on a pu juger et comparer, et voir de quel côté est la perfection.

LE PÉTROLE

Quoi que l'on puisse dire au premier abord, il s'agit bien là encore d'une grande industrie parisienne, du moins dans ses multiples applications et quant au chiffre de la consommation, il est énorme et c'est pourquoi nous allons nous y arrêter un instant.

Et tout d'abord, puisque cela est indispensable pour la clarté de la démonstration, parlons des lieux de production.

Commençons par l'Amérique : Le pétrole brut est extrait à l'aide de puits artésiens, forés, soit à la corde, soit à la tige en bois, jusqu'à des profondeurs qui varient de 900 à 1.800 pieds.

Ces puits sont jaillissants *(flowings wells)* ou sont exploités par la pompe *(pumping wells)*.

Au-dessus de chaque puits se trouve le *derricks*, grand échafaudage en bois à jour, qui sert à la manœuvre de la corde et des outils de forage, mis en mouvement par des machines à vapeur.

Le liquide extrait, soit par la pompe, soit par la pression naturelle du gaz, est envoyé dans de grands réservoirs en fer qui atteignent parfois des dimensions colossales.

Le pétrole sort de ces réservoirs pour aller sur les ports du littoral : New-York, Philadelphie, Baltimore, pour alimenter les raffineries des Etats-Unis ou de l'Europe.

On connaît la perfection de ces transports, qui se font, soit par des wagons-citernes, soit par des pompes et des lignes de tuyaux.

A l'heure présente, ces tuyaux *(pipes lines)*, suivent les vallées, franchissent les rivières, escaladent les montagnes et représentent un développement de plus de 12.000 kilomètres.

Les pipes lines ont des stations intermédiaires avec des réservoirs qui représentent une contenance de plus de soixante millions de barils.

A New-York, à Philadelphie, nous retrouvons pour le pétrole le système perfectionné, pratique, économique et admirable, disons-le hautement, des *élévateurs* pour le blé, c'est-à-dire des docks d'embarquement immenses qui permettent d'y accumuler les stocks d'huile destinés à l'exportation et de l'expédier sur l'heure en barils, en caisses ou en navires-citernes (tanksteamers) sur tous les ports du globe.

L'étendue des régions pétrolifères dans l'Amérique du Nord est énorme et elle s'étend tous les jours : aujourd'hui le nombre des puits forés est supérieur à 25.000.

Le panorama que nous avions sous les yeux à la dernière exposition universelle de 1889, au Champ de Mars, sur le quai, représentait le nouveau district de Washington (Pensylvanie).

Les collines verdoyantes, d'une tonalité douce et légèrement estompée, offrent l'image de la richesse et de la prospérité ; elles nous rappellent tout à la fois certains coins de la Normandie et de la Nouvelle-Calédonie, avec un côté peut-être un peu moins sauvage.

Les derricks pour le forage et l'extraction de l'huile se dressent drus et serrés et profilent leurs dentelles de bois à l'horizon ; on croirait volontiers que la tour Eiffel a laissé là des millions de petits... tout petits !

Ici de grands réservoirs présentent leurs ventres ronds, là des stations de pompes pour le refoulement dans les

pipes-lines et des trains de wagons-citernes parcourent le pays.

Des paysans, de cette belle et vaillante race américaine, rentrent tranquillement chez eux en conduisant leur charrette, à peu près semblables d'aspect et de mise à nos paysans.

En somme, c'est l'image de la vie, de la grande industrie au milieu d'un cadre enchanteur ; ce que l'on constate à chaque pas, en s'enfonçant sur les territoires de la grande République.

Nous voici en face de la seconde vue panoramique, en face de Balachané, près de Bakou, dans la presqu'île d'Apcheron, sur les bords de la mer Caspienne, au Caucase.

Spectacle tout différent, désolé, horizon jaune, sol jaune, lointains brumeux, où les montagnes s'estompent dans la brume, avec des tons chauds et mourants tout à la fois d'ors salis.

Spectacle grandiose, triste et attachant en même temps. C'est une autre civilisation, mais aussi curieuse à étudier, si l'on songe aux difficultés vaincues, sans cesse renaissantes.

Cet immense plateau qui se déroule sous nos yeux couvre un espace de 25 kilomètres de côté, c'est là où se trouvent réunies toutes les exploitations de Naphte.

Comme en Amérique, l'extraction s'y fait à l'aide de puits artésiens, mais la nature des terrains traversés commande l'emploi de tubes de grand diamètre et le forage ne peut se faire qu'à l'aide de tiges de fer et de trépans d'un poids considérable.

Ce district pétrolifère de Bakou, relativement petit, est cependant d'une richesse étonnante, si étonnante, qu'il faut bien que j'enregistre ici un fait économique bien

connu, mais bon à retenir : il y avait trop de pétrole, on était trop riche, on le vendait comme 4 centimes environ les 10 litres, on ne pouvait donc l'exploiter, le jeu n'en valait pas la chandelle.

Maintenant, les premières difficultés de main-d'œuvre et de prix de revient, trop élevés pour un prix de vente trop bas, ont été en grande partie résolues par les gros capitaux engagés et par l'installation d'un outillage aussi perfectionné que possible.

Les puits sont très rapprochés et, contrairement à la production des puits d'Amérique, ils donnent d'énormes quantités de naphte, qui est, comme l'on sait, un liquide bitumeux plus dense que le pétrole. La production d'huile éclairante qu'il renferme est de deux tiers moins riche que l'huile brute de Pensylvanie.

Le liquide parfois s'élance à des hauteurs prodigieuses, en face de nous se trouve une de ces fontaines jaillissantes, qui sont souvent de véritables fortunes pour leur propriétaire, quand elles ne causent pas, toutefois, d'irréparables désastres.

La vue d'une de ces fontaines produit une impression inoubliable et stupéfiante : le naphte projeté par la pression des gaz souterrains entraîne avec lui le sable et les roches, brisant tout sur son passage, retombant tout autour, au loin, emporté par le vent, enlisant sous des monticules de sables et de débris de rochers les exploitations voisines, y compris les pompes, les machines et toutes les installations.

Le naphte coule ainsi pendant de longues semaines, formant des ruisseaux qui se creusent un lit à travers les sables, allant jusqu'aux bas-fonds où ils créent de véritables lacs.

C'est alors que l'on met en usage des instruments

spéciaux appelés *calpats* et avec lesquels on arrive souvent à maîtriser les fontaines, à les capter en un mot, pour en tirer le liquide au fur et à mesure des besoins de l'exploitation.

Trop souvent aussi ces fontaines jaillissent tout à coup pendant le forage d'un puits et s'enflamment au contact des chaudières à vapeur voisines que l'on n'a pas eu le temps d'éteindre.

C'est précisément ce que nous voyons au milieu du panorama, et ce qui constitue un des spectacles les plus grandioses et les plus terrifiants qu'il soit donné à l'homme de contempler. C'est une subite et foudroyante irruption de l'enfer au milieu de ces contrées déjà stérilisées par le naphte.

Le terrible liquide sortant constamment de l'orifice du puits, alimente sans cesse le feu, qui prend alors des proportions que la plume est impuissante à décrire ; il est inutile de chercher à éteindre le feu, ce serait peine perdue.

A la hâte, on réunit des armées de Tartares pour protéger à l'aide de digues de sables les exploitations voisines.

Ces incendies fabuleux durent parfois pendant des mois ; les Tartares sont là qui veillent, campés autour de leur redoutable adversaire : le feu.

Lutte sans merci, faite toute de patience, de ténacité et de flair, et qui met bien en pleine lumière les fortes qualités de la race moscovite, qui demeure là en sentinelle perdue, mais invincible, de la civilisation.

Les lacs de naphte prennent également feu, des torrents de flammes et de fumées s'élancent des bassins immenses pour la terreur des yeux et non pour leur plaisir, comme dans *Michel Strogoff*.

Les fontaines lumineuses ne sont que de la Saint-Jean

à côté de ces fontaines jaillissantes embrasées, vomissant du sable et des rochers.

Certaines de ces fontaines jaillissantes ont donné pendant des mois jusqu'à 30 et 40.000 barils de naphte par jour, ce qui donne une idée de la puissance de la nappe souterraine.

On opère l'extraction à l'aide de longs seaux *(jélonka)* munis d'une soupape inférieure et dont le mouvement de descente et d'ascension dans le puits est produit par une machine à vapeur.

Le naphte est envoyé dans un réservoir où il dépose les sables entraînés, puis ensuite il est pompé dans de grands réservoirs.

Son transport à Bakou, où il alimente les innombrables raffineries de la Ville Noire, s'opère de la même manière qu'en Amérique, soit pas des lignes de pipes-lines, soit par des wagons-citernes.

On sait que les sous-produits du pétrole et du naphte sont aussi précieux que ceux du charbon de terre ; du reste, il suffisait de jeter un coup d'œil sur la merveilleuse exposition de MM. Deutsch, au pont d'Iéna, en 1889, pour en être convaincu. Disons à ce propos que l'un d'eux, M. Henri Deutsch, qui passe à juste titre pour l'un des industriels les plus entreprenants et les plus audacieux de ce temps, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur à la suite de cette dernière exposition universelle de 1889, ce qui n'est que la juste récompense de ses efforts patriotiques pour maintenir la France à la tête de cette grande et fructueuse industrie pétrolifère, si rémunératrice avec ses innombrables sous-produits, utilisés dans le commerce parisien.

Les produits raffinés, kérosène et huile de graissage extraits du naphtol dans les établissements de la Ville

Noire, sont dirigés, soit en Russie par le Volga, soit à Batoum par le chemin de fer transcaucasien.

Là ils sont mis en caisses ou chargés en tanksteamer et filent sur les ports du continent, de la Méditerranée ou de l'Extrême-Orient.

Voici d'ailleurs, d'après mon ami Fernand Hue, mort si prématurément, le tableau de la production approximative des exploitations de pétrole sur tous les points du globe, évalués en barils de 160 litres.

Il est vrai que ce sont là des chiffres qui remontent à près de dix ans environ, cependant restés vrais dans leurs grandes lignes, je pense qu'ils complèteront utilement ce que j'ai dit plus haut :

AMÉRIQUE DU NORD

Canada. — Environ 200 puits; production annuelle, 900,000 (1).

Etats-Unis. — 25,000 puits; production annuelle, 40,000,000.

AMÉRIQUE DU SUD

Trinité. — Pas d'exploitations régulières.

Vénézuéla. — Pas d'exploitations régulières.

Pérou. — Exploitations régulières récentes; production annuelle, environ 300,000.

Bolivie; République Argentine. — Pas d'exploitations régulières.

AUSTRALASIE

Nouvelle-Zélande. — Pas d'exploitations régulières.

Australie. — Exploitations régulières récentes, environ 80,000.

Archipel asiatique. — Pas encore d'exploitation.

---

(1) Le Canada a produit, en 1888, 733,564 barils de pétrole raffiné, ce qui représente environ 25,000,000 de gallons d'huile crue.

ASIE

Japon. — Près de 2,000 puits; production annuelle, 34,143.

Chine et Formose. — Production inconnue.

Birmanie. — Nombre de puits inconnu; production annuelle, 1,000,000.

Indes anglaises. — Pas d'exploitations régulières.

Région Transcaspienne. — Un seul puits connu; production annuelle, 116,250.

EUROPE

Roumanie. — 1,200 puits; production annuelle, 125,000.

Galicie. — Nombre de puits inconnu; production annuelle, 5,000,000.

Allemagne. — Environ 200 puits; production annuelle, 300,000.

Italie. — Production insignifiante.

France. — Exploitations régulière à peines commencées.

RÉGION DU CAUCASE

Bakou. — 600 puits creusés; 150 exploités; 450 irrégulièrement exploités à cause de leur faible rendement, c'est-à-dire parce qu'ils donnent moins de 1,000 pouds.

Production de 1886 : 135,000,000 pouds environ. Production de 1887 : 16,500,000 barils, c'est-à-dire 165,000,000 de pouds; 44,000,000 de pouds de produits distillés ou raffinés; 20,000 pouds de kir; nombre d'ouvriers employés : 4,000.

Caucase. — 250 puits; production annuelle : 50,000 barils.

A propos de la France, disons que l'on commence à s'occuper sérieusement des gisements pétrolifères de l'Algérie, d'Autun, de l'Auvergne, de la Savoie et de l'Hérault.

Quant aux gisements de l'Alsace, on sait qu'ils ont été reconnus, dès 1735, par le docteur L. Bel et qu'ils fournissent une huile de première qualité pour le graissage des machines.

J'ai reçu un certain nombre de lettres de personnes qui ont la bonté de suivre mes travaux d'économie industrielle, renfermant toutes la même question :

« Comment se fait-il que la production du pétrole soit chaque jour plus grande et qu'il soit toujours si cher, tandis qu'en Belgique, par exemple, on le vend de 20 à 30 centimes le litre. »

La réponse est facile ; si d'un côté la consommation augmente, il est certain qu'elle n'augmente pas dans la proportion de la production. Depuis vingt ans, le pétrole et l'essence minérale, qui vaut cinq centimes de plus par litre, ont passé de 1 franc et 1 fr. 10 à 70 et 75 centimes le litre dans Paris et 45 et 50 dans la banlieue (1).

Si nous les payons plus chers que les Belges, cela tient aux droits de douane et d'octroi. Ainsi, 25 centimes de droits d'entrée par litre, sur une huile de première nécessité pour le peuple, dans Paris même, n'est-ce pas exagéré ?

On peut se faire une idée de l'importance énorme de cette industrie pétrolifère par ce qui précède, ses applications sont chaque jour plus nombreuses ; les carburateurs, avec les différents appareils d'éclairage, de chauffage et de force motrice qui utilisent l'air carburé ne se comptent plus, et même, dans ces derniers temps, l'éminent ingénieur-électricien Georges Nouvelle vient de trouver le moyen de transformer directement le pétrole ou l'essence

(1) Actuellement l'huile de pétrole se vend encore 60 centimes le litre à Paris, tandis qu'elle se vend 10 centimes et quelque fois moins en Belgique.

minérale, qui n'est que du pétrole rectifié, en gaz, dans la lampe elle-même, à l'aide d'un appareil aussi simple qu'ingénieux.

Les moteurs au pétrole se popularisent chaque jour, on peut fabriquer le gaz chez soi, à la campagne, à bon compte, avec le précieux liquide, et je crois ne faire qu'une constatation qui est dans l'esprit de tout le monde en affirmant désormais que le pétrole, avec ses sous-produits, occupe la première place, à côté de la houille, dans les légitimes préoccupations de l'industrie contemporaine ; l'huile de pétrole a accompli dans l'éclairage une révolution égale à celle accomplie dans la consommation de table et les Industries marseillaises par l'huile d'arachide.

Une seule ombre à ce tableau lumineux : la Ville de Paris, en imposant l'éclairage des classes ouvrières de 25 centimes par litre, est vraiment trop dure.

A MM. les Conseillers municipaux d'aviser au commencement du prochain hiver.

LE PÉTROLE [1]

ACCAPAREME[illegible] ON. — L'ARTICLE 419

DU CODE [illegible] BERTÉS NÉCESSAIRES

Tout a été d[illegible] dans ces derniers temps, M. Laur a déve[illegible] ellation et le ministre de la justice lui a [illegible] on que l'on sait.

Oui, tout a é[illegible] re a dû se faire dans les esprits. Cependa[illegible] ble que l'on a oublié de tirer des débats la conclusion économique qu'ils comportent.

En effet, on sait que les droits de douanes sont de 18 francs sur les 100 kilos de pétrole brut à leur entrée en France et de 25 francs les 100 kilos pour le pétrole raffiné, ce qui constitue bel et bien une prime de 7 francs accordée à notre industrie pétrolifère. En 1864 la franchise existait pour les pétroles bruts, et les raffinés payaient 3 francs seulement.

Depuis la surélévation de la prime, non seulement l'industrie ne s'est point développée, mais encore une partie des raffineries ont disparu, cela n'a rien d'étonnant et ne présente qu'une anomalie plus apparente que réelle.

En effet, n'est-il pas évident que plus la prime sera élevée et plus l'accaparement sera facile? En d'autres

---

(1) Je pense que la note ci-dessous sera de nature à intéresser mes lecteurs, à la suite du chapitre sur le pétrole; et c'est pourquoi j'ai pensé qu'elle devait trouver tout naturellement sa place ici.

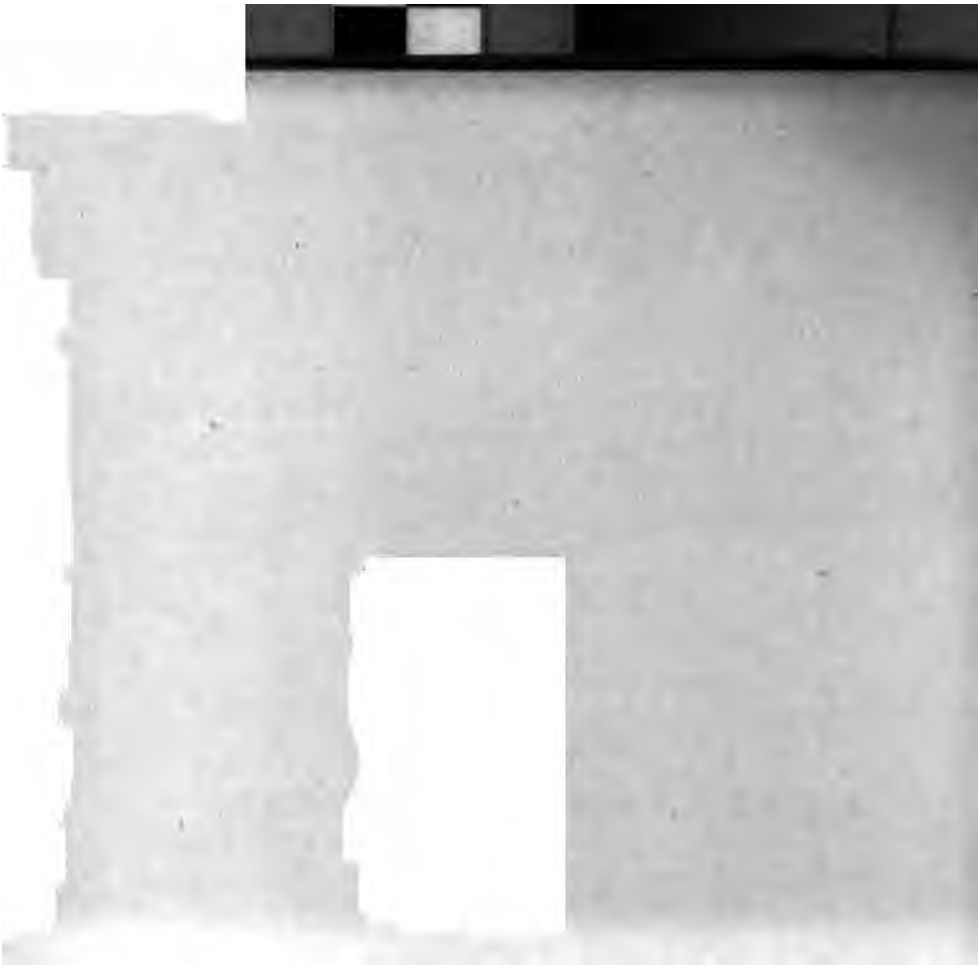
termes, il est bien certain que les syndicats sont les champignons malfaisants qui poussent à l'ombre de la protection ; plus le système de la protection sera vigoureux et plus il sera facile à une poignée de spéculateurs sans scrupules de s'emparer du marché.

La réfutation du ministre de la justice est loin d'être topique à ce point de vue et lorsque l'honorable M. Fallière s'écrie qu'une faible partie du pétrole américain, à peine 4 0/0, se consomme en France, il a parfaitement raison, mais il oublie de dire que *cette totalité de la production* qui trouve des débouchés assurés dans le monde entier, se trouve par cela même virtuellement empêchée de venir concurrencer les 1.200.000 hectolitres qui sont dans la main du haut commerce français.

Tout cela ne serait que de la constatation théorique et nous importerait fort peu si, en définitive, il ne devait pas toujours se trouver au bout du rouleau une seule et unique victime qui paye les pots cassés, nous voulons dire le consommateur, l'ouvrier et l'artisan qui sont les clients les plus fidèles du précieux liquide.

La concurrence devient ainsi presque impossible et il est hors de doute pour tout esprit non prévenu qu'il faut en revenir à un régime plus libéral et abolir purement et simplement cette prime de 7 francs, accordée d'autant plus indûment aux raffineries françaises que les sous-produits et les fraudes leur assurent d'autre part d'assez larges compensations : le prix à peu près égal à New-York entre le raffiné et le brut en est à coup sûr la meilleure démonstration.

Que si l'on nous dit qu'à ce point de vue spécial, M. Hubbard a donné la véritable note, en renvoyant la question à la discussion générale des tarifs de douane, nous n'y contredirons point ; cependant il nous sera



CELLES QUI MEURENT

OU SE TRANSFORMENT

SECONDE PARTIE

LA BALEINE

M. de Buffon affirmait que cet aimable cétacé vit mille ans et Richard disait qu'il pouvait faire le tour du monde en 23 jours et 12 heures, ce qui prouve sa supériorité sur les hommes en général et sur miss Bly en particulier.

Le savant Duméril, que j'ai eu l'honneur de connaître, dans ma prime jeunesse, au Muséum, racontait qu'un seul individu pouvait fournir 100 tonneaux d'huile, du poids de 300 kilogrammes chaque.

C'est bien le roi des mers, ce qui faisait dire à Dulard :

> Sur ce peuple infini, les énormes baleines
> Dominent fièrement, superbes souveraines.

Mais hélas, la souveraine se meurt, et Victor Hugo lui-même ne pourrait plus chanter :

> Quand ton sein, ô Madeleine
> Sort du corset de baleine....

Ce cétacé macrocéphale a sa mâchoire supérieure garnie des deux côtés de fanons aux grandes lames cornées, prismatiques, légèrement recourbées en forme de faulx, au nombre de huit à neuf cents de chaque côté.

Ce fanon, suivant sa disposition, est long de trois à quatre mètres, sur huit à dix centimètres de large, c'est lui qui fournit la baleine pour corset, connue dans le commerce.

L'animal, lui-même, a de 20 à 25 mètres de longueur.

Les anciens prétendaient même en avoir vu de 100 mètres, ce qui paraît légèrement hyberbolique.

Sa circonférence, à la partie la plus large, atteint la moitié de la longueur du corps, ce qui laisse forcément rêveuses les femmes colosses les plus accréditées sur les boulevards extérieurs.

Le poids d'une baleine bien née dépasse quelquefois 100,000 kilogrammes, sa peau a trois centimètres d'épaisseurs environ, et au-dessous vient une couche de graisse qui varie de 15 centimètres à 1 mètre d'épaisseur, suivant l'endroit de l'animal ; cette peau glissante et cette graisse sont cependant assez molles, assez spongieuses pour qu'un homme puisse marcher dessus et s'y tenir facilement, car ses pieds s'enfoncent fortement dans cette graisse — ça *flonge*, comme disent les marins normands.

Lorsque la baleine met au monde un petit baleineau, deux au plus, elle soigne ses enfants avec amour et les nourrit avec son lait, qui ressemble, à s'y tromper, à du lait de vache, suivant l'expression de Dieffenbach, expert, paraît-il, en la matière. Cependant, les deux mamelles sont placées d'une façon si bizarre et si *inférieure* qu'il y a encore des doutes chez les naturalistes ; les uns affirment que les petits tètent la mère, les autres qu'ils boivent seulement le lait qu'elle secrète autour d'elle dans la mer.

Lorsque le petit baleineau voit le jour... ou l'eau, il est gros comme un bœuf et mesure déjà près de trois mètres de longueur ; c'est, je vous le jure, un fort bel enfant !

L'huile, le lard, les fanons, la viande séchée et fumée, la peau, les intestins qui servent à faire des liens et des cordages, et qui, de plus, doublent les embarcations des gens du pays en assurant leur étanchéité, tout sert, tout est bon dans la baleine, comme dans la morue, comme

dans le porc, suivant un vieux dicton populaire, comme dans le cachalot, dont je parlerai tout à l'heure.

Les intestins, bien lavés, séchés et tendus, remplacent même le verre des fenêtres, et les Lapons se servent des os pour édifier la charpente de leurs primitives demeures.

Enfin, les excréments eux-mêmes sont employés pour faire une excellente teinture rouge pour étoffes, et les crins qui se trouvent de chaque côté des fanons, ainsi que les ratissures, servent à faire des matelas et de l'engrais.

Teintés, ces mêmes crins sont transformés en fleurs artificielles.

La langue seule d'une belle baleine produit six tonnes d'huile, et l'animal tout entier en produit 5,000 kilogrammes, soit la blanche, la jaune et la noire, et souvent une quatrième espèce qui est le mélange des trois premières.

Avant d'examiner le côté purement économique de cette intéressante question, il faut parler du cachalot dont le commerce ne sépare pas les produits de celui de la baleine.

Le cachalot a des dents qui pèsent jusqu'à un kilogramme chaque et qui s'emboitent exactement dans des cavités, *ad hoc*, dans la mâchoire supérieure ; la baleine n'a pas de dents, du moins dans sa jeunesse, mais le cachalot n'a point de fanons.

Là encore tout est employé : la chair, le lard, les intestins que l'on mange, et la langue cuite est délicieuse. L'huile est employée dans les arts, les muscles fondus font de l'excellente colle (ichtyocolle) ; les tendons, les dents et les os servent à confectionner des instruments de pêche.

Un cachalot des Moluques, de 20 mètres de long, d'après Anderson, fournit 24 barils d'adipocire (blanc ou sperme de baleine) ; c'est là, comme l'on sait, la matière graisseuse retirée de sa tête, qui est encore beaucoup

plus énorme, proportionnément à son corps, que celle de la baleine.

On n'ignore pas que Chevreul a fait de remarquables travaux sur la cervelle du cachalot ou blanc de baleine, appelé ainsi par erreur, et auquel il a donné, lui, le nom de cétine.

L'ambre gris qui flotte parfois à la surface des mers australes, se forme dans le canal alimentaire du cachalot ; ce sont tout simplement des excréments durcis qui se vendent fort cher, rappelant l'*album grecum* de nos empiriques du Moyen-Age et dont j'ai dit deux mots dans la première partie de cet ouvrage à propos des industries inconnues de Paris.

Autrefois on lui attribuait une grande vertu antispasmodique ; aujourd'hui il n'est plus employé que dans la parfumerie.

C'est à la Nouvelle-Zélande, aux îles Gallapagos et au cap San Lucar, où l'on pêche le plus grand nombre de cachalots.

Les baleines se trouvent au nord et les cachalots dans les mers australes, les premières fournissent leurs fanons, les seconds leur blanc de baleine ou plus exactement la cétine ; tous deux fournissent leur huile au commerce.

Malheureusement, tout ce que j'expose là sur cette curieuse industrie ne sera bientôt plus qu'un souvenir et, au lieu de parler au présent, j'aurais dû parler au passé, à moins que les régions du Pôle antarctique nous révèlent un nouveau monde rempli de baleines, comme on le prétend ; mais ce n'est pas encore démontré, et puis la pêche y serait-elle possible ? Quelques chiffres seront plus éloquents que tout ce que l'on pourrait dire sur ce sujet.

Au XVIe siècle, la Hollande prend, en moins de 50 ans, 33.000 baleines et en retire 380 millions de francs. Chez

nous-mêmes, en 1844, il y avait encore 22 navires destinés à la pêche du monstrueux cétacé, partant de Nantes ou de Saint-Malo.

Autrefois, la pêche était faite par les Hollandais, les Anglais, les Français et les Américains du Nord, aujourd'hui Hollandais, Français et Anglais ont abandonné la lutte ; les Américains, seuls, sous forme d'une puissante société établie à San-Francisco, se livrent encore à la pêche de la baleine.

Autrefois, nos marins doublaient le cap Horn et longeaient les deux Amériques, jusqu'au nord, pour trouver la baleine ; aujourd'hui, le jeu n'en vaut plus la chandelle.

Mantenant les Américains, qui partent de San-Francisco, se considèrent à moitié chemin à Honolulu, où ils font escale ; ils n'ont point de concurrents.

De ce côté du continent, on trouve encore quelques pêcheurs anglais, entêtés, dans le détroit de Davis.

Quant aux cachalots, dans les mers australes, ils deviennent aussi de plus en plus rares et les troupes pillardes, gloutonnes et triomphantes de 300 et 400 cachalots qui allaient à la conquête de l'humide empire ne sont plus, hélas, aussi, qu'un souvenir.

Voici quelques chiffres officiels de 1854 à 1888, chiffres dont je puis garantir l'exactitude ; pour ne pas ennuyer le lecteur par un long et fastidieux tableau, je me contenterai de citer simplement ceux se rapportant à de longues périodes :

En 1854, la production des fanons de baleine était de 3.445.200 kilog., en 1859 de 1.923.850 kilog., en 1869 de 603.606 kilog., en 1879 de 286.280 kilog., en 1888 de 334.572 kilog. ; enfin, je ne possède pas encore exactement les chiffres de 1889, qui ont été certainement inférieurs à

200.000 kilog. C'est la fin de l'industrie baleinière, il ne faut pas se le dissimuler.

En 1854, on expédiait 319.837 barils d'huile ; en 1859, 190.411 ; en 1869, 85.011 ; en 1879, 23.334 ; en 1888, 17.185.

Pour l'huile elle-même qui était si utile dans une foule d'industries, c'est désolant.

Enfin, en 1854, le blanc ou sperme de baleine produisait 76.696 barils ; en 1859, 91.408 ; en 1869, 47.936 ; en 1879, 41.308 ; en 1888, 16.265 barils.

Et je le répète, les chiffres depuis cette époque sont encore bien moindres.

Pourquoi en est-il ainsi, les baleines et les cachalots se cachent-ils ? Y a-t-il un moyen d'y remédier ? Non, car on ne peut pas élever ces grosses bêtes dans des parcs, comme les huitres, et il semble que sur la terre tous les gros animaux soient destinés à disparaître rapidement.

Les baleines ont disparu, parce que leur pêche étant très fructueuse, tous les pêcheurs anglais, hollandais, français et américains au long cours s'y sont adonnés, c'est certain, mais surtout parce que la pêche se fait beaucoup plus rapidement et presque sans danger depuis que le fusil lance-bombe a remplacé le légendaire et audacieux marin qui allait, emporté dans sa chaloupe au gré des flots, jeter le grappin sur le dos de l'animal, à la force du poignet, avec un paquet de fine et solide corde dans les bras ; toute cette poésie du danger, de l'énergie, de l'adresse et de courage individuel a fait place à la « *bombe Gunsand lances, à la bombe lances and Cartridges Combined* » qui vont, sûrement, avec précision, porter la mort dans les flancs du malheureux cétacé, en l'attachant au navire immense contre lequel il lui est impossible de se défendre.

Ce fusil, dont j'ai là le modèle sous les yeux, est certainement une belle invention, mais il a du coup marqué la fin d'une industrie, en vouant toute une classe de *poissons* — est-ce le terme — à une destruction certaine.

Après les chiffres de production, les prix sont aussi instructifs : ainsi en 1856 on vendait encore le fanon brut 7 fr. 50 le kilogramme et le fanon apprêté 11 fr. 50; en 1875, nous le retrouvons à 16 francs le kilo, un prix relativement encore raisonnable.

Aujourd'hui le fanon de baleine vaut de 72 à 75 francs le kilogramme, grâce à la concurrence étrangère ; mais en réalité il vaudrait 80 francs pour que les commerçants puissent s'y retirer.

On pesait devant moi, il y a quelques jours, un petit fanon blond, lourd comme une plume et le marchand me disait : en voilà pour 75 francs.

La baleine blonde, très rare, transparente, tandis que la noire est opaque, se vend actuellement jusqu'à 200 francs le kilogramme. C'est insensé, elle est presque exclusivement réservée aussi pour les corsets de jeunes mariées et les toilettes blanches de bal ; mais il faut avoir de la fortune pour s'en payer et pour une femme du monde la vraie baleine devient aussi rare que les épices il y a deux siècles.

Et je ferai remarquer au lecteur que je n'ai cité que des chiffres remontant à 1854, où la décroissance commençait déjà à se faire sentir ; mais d'une façon générale on peut dire que la production des trois grandes matières : baleines, huile et blanc de baleine a diminué de 95 0/0, c'est-à-dire a passé de 100 à 5 et que par contre les prix ont deux fois décuplé, c'est-à-dire ont passé de 1 à 20 ; c'est la mort sans phrase.

Nous l'avons vu, la vieille Europe s'est retirée de la pêche et seule une grande Société de San-Francisco con-

tinue à armer pour la pêche ; les deux seuls marchés de gros sont donc à San-Francisco et à New-York.

Le seul et dernier organe de la triple industrie de la baleine et du cachalot — baleine, huile et sperme — est le *Whalemen's shipping list and merchants' transcript*, qui se publie à New-Bedford, aux Etats-Unis ; il est fort bien fait, fort complet, dans le format du *Petit Journal*, mais sans diminuer son abonnement il supprimait, il y a quelques années, deux pages sur quatre : il se meurt lui-même de la mort de la baleine.

Au point de vue commercial, en Europe, les Allemands qui coupent à la machine, nous font une terrible concurrence, mais comme la baleine a un fil, la machine le coupe, ce qui est bien moins bon que le coupage à la main fait par les Français ; aussi aujourd'hui, surtout depuis que la marchandise est très chère, on peut dire que les Français n'ont point de rivaux pour la préparation et que la place de Paris est restée la première — hélas bien modeste !

Maintenant il ne faudrait pas inférer de cette chute profonde d'une industrie en moins de vingt ans, grâce à la disparition des animaux eux-mêmes, que tous les marchands ont été ruinés; non, loin de là, seulement *ils vendent autre chose.*

Ainsi il n'y a plus que cinq ou six maisons de gros à Paris qui vendent de la vraie baleine, ce qui ne les empêche pas d'en vendre aussi — forcément — de la fausse à côté.

Les vrais marchands de vraie baleine sont connus dans le commerce sous le nom de *coupeurs de baleines ;* à côté d'eux, prospèrent à Paris, une vingtaine de fabricants de fausses baleines.

A l'heure actuelle, rien n'arrête le commerce; on fait de la fausse baleine pour corset avec de la corne, du buffle

naturel ou bouilli, c'est ce que l'on appelle la baleine des Indes, du caoutchouc, des compositions, du celluloïd, du buffle trempé soi-disant incassable sous le nom de similibaleine, etc., on fait de la fausse baleine en acier et polie pour parapluies.

Je renonce à énumérer ici toutes les imitations plus ou moins ingénieuses qui se reconnaissent à leur transparence, car, je l'ai déjà dit, la baleine noire est opaque, seule la blonde est transparente.

Seulement la baleine est souple, résistante, tenace, solide et tout ce que l'on est obligé d'inventer pour la remplacer est bien loin de la valoir.

De même on ne remplace pas en pharmacie et en peinture le blanc de baleine, de même on ne remplace pas l'huile, ou plutôt on remplace tout cela mal, mais il n'y a rien à dire, puisque la pêche disparaît, faute de combattants ou de victimes, ce qui serait plus juste depuis l'invention du fameux fusil porte-harpon ou lance-bombe.

Il faut en faire son deuil, bientôt ces énormes cétacés iront rejoindre les mammouths et les mastodontes au Muséum — ce Cluny des grosses bêtes — et ne seront plus qu'un souvenir.

C'est toujours le combat pour la vie, mais cette fois c'est l'intelligence qui détruit la force — une des plus curieuses de la nature ; avons-nous bien le droit de nous en montrer si fiers ? Je ne le pense pas, et, pour mon compte, je regrette qu'une convention internationale n'intervienne pas pour interdire toute pêche à la baleine pendant plusieurs années, s'il le fallait ; ce serait peut-être un bon moyen de repeuplement.

C'est fini, Gavroche bientôt ne pourra plus rire comme une baleine et Gugusse souffler comme un cachalot, ou du

moins, si le gamin de Paris conserve cette double prétention, il en imposera à des malheureux à qui tous les moyens de contrôle et de comparaison sont en train d'échapper !

L'EIDER

L'Eider ou Edredon est une espèce de canard *(Anas mollissima)* qui est plus gros que le canard et plus petit que l'oie ; la femelle ressemble surtout au faisan, ce qui explique pourquoi on l'appelle faisan de mer sur certaines côtes.

« L'Eider commun, si célèbre par le duvet qu'il fournit, habite les mers glaciales. » (Maury).

Nous le retrouverons donc près du pôle arctique, en Islande, en Laponie, aux îles Féroë, dans le Gothland, aux îles Kérago et Koua, près des côtes d'Ecosse et jusqu'au Spitzberg ; il est plus rare sur les côtes de la Baltique et au Canada.

Cet oiseau fait son nid dans les rochers escarpés, aux bords de la mer ; il faut souvent employer des cordes pour y parvenir, ce qui constitue un exercice des plus périlleux.

Ce nid, fait de varechs et de mousses, est construit avec un grand art, l'intérieur est garni avec le duvet que l'Eider s'arrache lui-même du ventre et de l'estomac, et, certes, ses petits viennent au monde entourés d'autant de *confort* que des fils de rois.

La production de l'Eider, la culture, si l'on peut dire, est bien curieuse : la femelle pond cinq à six œufs oblongs, d'un vert foncé, dans un premier nid qu'elle a fait et que l'on s'empresse de lui enlever ; elle en construit un second où elle pond trois œufs, on le lui enlève encore ; enfin, elle en édifie un troisième, qu'on lui laisse, et où elle dépose deux œufs ; cette fois, c'est le mâle qui fournit le duvet.

C'est cruel et, cependant, ces pauvres animaux sont si doux, qu'ils sont souvent à moitié familiarisés et apprivoisés en Islande.

Suivant Anderson et Valmont de Bomare, les Islandais, pendant longtemps, auraient mis un bâton pointu au milieu des œufs, dans le nid, de sorte que la pauvre mère était obligée de pondre une grande quantité d'œufs pour recouvrir le bâton et pouvoir couver dessus, ce qui fait que souvent les oiseaux en étaient tellement affaiblis qu'ils passaient de vie à trépas. Le fait, cependant, demande confirmation, malgré tout l'autorité qui s'attache aux auteurs que je cite ici.

Chez les Islandais, on respecte d'ailleurs beaucoup les Eiders, en dehors de ces procédés de *surmenage*, leurs nids constituent une véritable propriété dont on hérite, et les peines les plus sévères sont édictées contre ceux qui les tuent.

L'Edredon, (du suédois Eijderdun, duvet d'Eider), ou duvet, est récolté après le départ de la troisième couvée ; le duvet blanc, du mâle, est plus estimé que le duvet gris, de la femelle.

L'usage du véritable édredon ne remonte, en France, qu'à la fin du XVIIe siècle ; dès cette époque, sa chaleur, sa légèreté, son élasticité et sa durée l'ont fait rechercher pour les couvertures de lits de grand prix.

Maintenant je vais m'occuper du côté purement commercial, qui est loin de manquer d'intérêt pour nous, soit que l'on s'occupe du duvet d'Eider vrai, soit que l'on s'occupe de son succédané immédiat, le duvet d'oie.

Il est évident que l'on a si bien fait pondre les pauvres Eiders femelles, par tant de moyens artificiels, que la race est de plus en plus rare ; cependant, ce n'est point là, à proprement parler, une industrie qui disparaît. La vérité,

c'est que le duvet d'Eider a toujours été très rare et très cher, et qu'on l'a payé jusqu'à 100 francs le kilogramme.

Par contre, et fort heureusement, le commerce du duvet d'oie grandit tous les jours ; quelques chiffres donneront la claire démonstration de ce que j'avance.

A l'heure actuelle, il ne se vend pas plus de 2 à 300 kilogrammes de duvet d'Eider, par an, sur la place de Paris : c'est une vétille.

Ce duvet vaut de 60 à 70 francs le kilogramme ; c'est pourquoi on le remplace avec tant de désinvolture par du duvet d'oie, qui ne coûte que de 10 à 20 francs le kilog. et qui fait, en somme, un excellent édredon.

Je donne là des prix de gros, qu'il faut majorer d'au moins 25 0/0 au détail.

Le duvet d'Eider, aujourd'hui, ne sert plus qu'à matelasser les fourrures et les manchons d'un prix très élevé ; il est remplacé, pour les édredons, par le duvet d'oie, dont on peut consommer environ 100,000 kilogrammes, par an, en France.

Sur ces 100,000 kilog, la France en fournit un quart et la Russie les trois autres quarts, soit environ 7 à 800 balles de 100 kilog chaque, qui nous sont expédiées tous les ans de Nijni-Novgorod (bas Novgorod).

C'est là, en effet, le seul et unique grand marché des plumes et duvets du monde entier — je ne parle pas des oiseaux en peau des Colonies et des pays chauds ; bien entendu, c'est un tout autre commerce.

Des paysans arrivent du fond de la Sibérie avec leurs traîneaux et mettent quelquefois cinq à six mois avant d'arriver au grand marché de Novgorod.

Le marché se tient en janvier et février et l'on négocie là un peu d'Eider et des centaines de mille kilogrammes de duvet d'oie de Russie. Je ferai remarquer, en passant,

que cette grande foire de la plume et du duvet n'a aucun rapport avec la foire célèbre qui se tient dans la même ville, du 15 juillet au 25 août, où elle amène jusqu'à 600,000 visiteurs et où l'on a fait autrefois jusqu'à 370 millions d'affaires ; aujourd'hui, les chemins de fer ont tué les foires.

Donc, la foire du duvet se tient à Nijni-Novgorod en janvier et février de chaque année ; les paysans de tout le nord de l'Europe s'y rendent par milliers, depuis des mois, et vendent directement sur place, leurs plumes et leur duvet aux Français, aux Anglais, aux Allemands, car il n'y a pas, dans la ville, des maisons de gros, et les intermédiaires sont rares.

Voilà qui est clair, n'est-ce pas ? pas tant que cela et vous allez voir pourquoi. C'est là, où depuis plusieurs années intervient un rouage nouveau de la spéculation et de la lutte ardente entre les peuples : j'ai nommé le syndicat !

Les Allemands, toujours à la piste de toutes les affaires, cherchent à s'emparer du marché russe, du duvet à Novgorod ; voilà ce qu'il faut bien savoir.

En un mot, ils cherchent à accaparer, à s'emparer, les premiers, de tous les produits qui arrivent de la Sibérie et, une de ces dernières années, ils y ont si bien réussi, qu'ils ont *roulé* les Anglais aussi bien que les Français, auxquels ils ont revendu toutes les plumes et duvet, avec une majoration de 15 à 20 0/0.

Le procédé est simple : une poignée de commerçants et banquiers allemands se réunissent chaque année, forment un syndicat, arrivent les premiers sur la place de Novgorod, et raflent, d'un seul coup, tous les ballots de plumes d'oie et tous les ballots de duvet rangés en ordre de bataille.

Les Français et les Anglais arrivent : trop tard, le tour est joué, donnez-nous notre belle commission de 20 0/0.

On voit que les sujets de M. de Bismarck sont gens pratiques.

Le moyen de lutter serait d'arriver bons premiers et de faire des achats directs aux Russes, ce que nous cherchons d'ailleurs à réaliser maintenant.

De plus, il faudrait que des maisons françaises aient, à Nijni-Novgorod, soit des succursales, soit des représentants pour acheter directement aux paysans russes et sibériens, sans passer par l'intermédiaire des Allemands.

Maintenant que je crois avoir bien fait toucher du doigt le danger de l'accaparement par le syndicat allemand, sur la grande place russe, je veux terminer par une note consolante pour notre industrie.

Depuis sept ou huit ans, on s'est beaucoup adonné à l'élevage de l'oie dans nos fermes, dans nos campagnes, et notre quart de production, dont je parlais plus haut, tend à augmenter rapidement.

On remplace souvent le blé par la basse-cour et ça rapporte bien au fermier qui vend, non seulement la plume et le duvet de ses bêtes, mais encore la viande.

A ce propos, disons qu'en France, au moment de la mue, comme en Russie d'ailleurs, on retire, des oies, le duvet prêt à tomber, et que, dans le commerce, la *plume vive* se vend toujours plus cher que la *plume morte*.

Nos bons amis les Anglais ne s'endorment pas et cherchent, tout comme nous, à échapper au monopole audacieux des Allemands sur le marché russe ; cela doit nous donner du cœur, d'autant plus que les Russes n'aiment pas les Allemands.

Ça ne fait rien, lorsqu'une jolie femme entre le soir, triomphante de jeunesse et de beauté, dans un bal, si un

instant elle réfléchissait à tout ce qu'il a fallu de persévérance, de courage, de privations, d'audace, d'énergie et d'intelligence, à des milliers de travailleurs inconnus, pour lui fournir ses diamants, ses perles, ses baleines, ses fourrures, elle s'arrêterait, émue, sur le seuil et, avant le premier tour d[illegible] ne pourrait s'empêcher de remercier tous [illegible]i ont serti les grâces de sa personne dan[illegible]lles, souvent si douloureusement conq[illegible]e !

LE CASTOR

De l'ordre des rongeurs, cet animal intéressant n'est plus représenté aujourd'hui que par une seule espèce vivante, le Castor commun *(Castor fiber)*.

Le mot remonte naturellement à la plus haute antiquité et tous les savants du monde se sont escrimés en vain à en retrouver l'étymologie, par cette bonne raison qu'ils ne possédaient aucune notion historique exacte.

Les mots sanscrits : *Kastûri* et *Kastûrika*, musc, substance odorante, ont cependant été relevés par Pots, Bœthlingle et Roth qui regardent avec étonnement ce mot sanscrit comme emprunté par les Indiens aux Grecs.

Vraiment tous ces savants, qui barbotent dans la soi-disant race Aryenne, sont bien amusants : les langues sanscrite et grecque sont les deux sœurs, filles de la même mère, la langue hébraïque, ça leur crève les yeux, c'est pourquoi ils ont inventé ce mythe aryen qui n'a jamais existé que dans leur cervelle détraquée ; c'est vraiment trop fort.

Je reviens au Castor, chanté en vers par Delille, Lafontaine et Roucher, et surtout en prose incomparable par Chateaubriand. Il a mérité l'insigne honneur, chose rare, de devenir dans l'esprit populaire, le synonyme d'amphibie, de Canadien, d'ingénieur, d'industrieux, d'habile, d'adroit, d'actif, de vigilant, de prévoyant, de laborieux, d'infatigable, de sage, de doux, de timide, de sauvage, etc., etc. ; je pourrais continuer ainsi pendant trois colonnes, ce qui prouve son incontestable supériorité

sur l'homme, car il en est peu, en vérité, qui mériteraient réellement tous ces qualificatifs sympathiques.

Autrefois on rencontrait le Castor dans le nord des deux continents, sur les bords du Danube, du Weser, du Gardon, du Rhône, depuis le pont St-Esprit jusqu'à la mer et plus particulièrement le long des fleuves et des lacs du Canada ; autrefois on le voyait même à Paris, sur les bords de la Bièvre, qui en aurait tiré son nom, mais ce sont là des neiges d'antan ; à Paris, les Castors sont depuis longtemps à l'état fossile, à moins que l'on ne parle des *demi-castors* qui se promènent en landau au Bois, et les autres fleuves de l'Europe, y compris le Rhône, n'en ont guère conservé que le souvenir.

Le Castor du Canada qui est là-bas l'animal populaire et national par excellence, que l'on retrouve sur les timbres-poste, dans les armes parlantes des cités, sur l'enseigne d'une infinité de boutiques, partout en un mot, le Castor est un énorme rat, dont la longueur, y compris la queue, est d'à peu près un mètre et dont la taille n'est pas sensiblement différente de celle du blaireau.

Le pelage est fin et doux, plus foncé au-dessus qu'en dessous, d'un brun plus ou moins fauve, uniforme, ou d'un roux qui tire tantôt sur le grisâtre, tantôt sur le marron ; quelquefois l'animal est d'un blanc superbe, jetant le défi aux neiges canadiennes qui l'entourent, mais c'est fort rare ; non moins rares, sont les Castors d'un noir foncé, cependant on trouve des spécimens des uns et des autres et il est inutile d'ajouter qu'on les vend des prix fous dans le commerce de la pelleterie.

Ce pelage se compose toujours de deux sortes de poils bien distincts : les plus longs sont grossiers et revêtent la bête à l'extérieur, au-dessous se trouvent d'autres poils d'un gris cendré qui forment un duvet épais et très fin.

C'est avec ce second duvet ou plutôt avec ce poil très fin et d'un gris si tendre que l'on fait à l'heure présente tous les jolis manchons et les boas des parisiennes qui trouvent là un cadre chatoyant et chaud, digne de leur élégance et de leur beauté.

Lorsque l'on tue l'animal, ses poils sont enduits d'une humeur grasse qui les empêche d'être mouillés par l'eau et qu'il est d'ailleurs assez facile de faire disparaître avec les procédés ordinaires de l'industrie.

La queue du Castor qui mesure 30 centimètres de long et qui est recouverte d'écailles qui ressemblent à nos ongles, est grosse, souple, intelligente, pleine de tact, elle lui sert de rame, de gouvernail, de siège et de truelle et lui tient lieu de tous les instruments du maçon et de l'architecte ; l'animal en joue avec une dextérité extrême : c'est le virtuose de la queue.

Au-dessous se trouvent immédiatement les fameuses poches glanduleuses qui secrètent un liquide particulier, le *Castoreum* ; frais, il sert de cosmétique aux femmes des sauvages des Forêts vierges Canadiennes.

Sèche, cette substance est employée en médecine comme stimulant et antispasmodique et se vend aujourd'hui un prix fort élevé ; cependant elle a beaucoup perdu de son ancienne réputation. Tout le monde sait que les médecins, comme les jolies femmes sont les esclaves de la mode ; les poisons remplacent pour le quart d'heure l'antique *Castoreum* : c'est plus propre et plus expéditif.

Au Canada ces aimables animaux construisent des digues, font de véritables villages de 2 à 300 individus et édifient des maisons à deux étages.

Cependant le malheureux Castor chassé par l'homme, cesse d'être *constructeur*, pour devenir *fouisseur*, on le nomme alors *Castor terrier* ; mais les terriers que les

tribus construisent sont encore architecturaux et communiquent entre eux par des couloirs qui sont des merveilles d'ingéniosité.

Autrefois on en tuait des quantités prodigieuses et des villages entiers de Canadiens se livraient à la chasse des pauvres villages de Castor, voilà pourquoi on les a en partie détruits, c'est la même histoire que pour la baleine.

La Compagnie de la Baie-d'Hudson vendait à elle seule, il y a une cinquantaine d'années, jusqu'à 60,000 peaux de Castor par an et, sur les bords du Rhône, on prenait quelquefois des Castors vivants, du poids énorme pour l'animal, de 35 kilogr.

Aujourd'hui ce beau temps des massacres en masse n'est plus, comme toujours la rapacité de l'homme a tué la poule aux œufs d'or.

La peau, lorsqu'elle était plus commune, servait aux fourreurs, aux bonnetiers, aux chapeliers, on essayait bien même d'en faire des étoffes ; plus rare aujourd'hui, on ne l'emploie guère que dans le commerce de la pelleterie, c'est-à-dire des fourrures.

Par un caprice singulier, c'est au moment où le castor est devenu très rare, qu'il est devenu très à la mode, aussi son prix a-t-il plus que doublé depuis quarante ans.

En vend-on maintenant 150,000 peaux par an, sur la surface du globe, les pelletiers le prétendent, mais je suis convaincu qu'ils comprennent dans ce chiffre beaucoup de faux Castors, d'imitation et, pour moi, le chiffre réel de la chasse doit à peine atteindre 100,000 peaux, plutôt moins que plus.

Les peaux suivant leur qualité, suivant la longueur, la couleur du poil, comme je l'ai indiqué plus haut, varient beaucoup de prix ; en gros cela va de 5 à 90 fr. la peau, en

tous cas c'est plus du double des prix cotés il y a moins de quarante ans.

Un pelletier me faisait remarquer que l'argent avait perdu de sa valeur depuis cette époque, cette remarque est vraie pour toutes les industries, mais là elle est faite surtout pour masquer la pénurie de la *matière première authentique.*

La vérité vraie, c'est que les Castors sont de plus en plus rares, malgré les mesures *humaines* et sages prises par nos amis les Canadiens pour réglementer la chasse de l'animal national, mais trop tard.

Cependant, en moyenne, on peut encore se procurer, en gros, à Paris, un fort joli manchon de castor, de couleur grise, pour 30 fr. 40 et 50 fr. C'est, comme l'on voit, cher, mais abordable.

D'un autre côté je suis heureux d'ajouter que si le commerce du castor est rare, difficile et cher, par contre celui de la loutre en particulier et de toutes les fourrures en général s'est beaucoup développé en France dans ces dernières années, grâce aux efforts intelligents et patriotiques de plusieurs grandes maisons de pelleteries parisiennes.

Non seulement nous luttons victorieusement contre les Anglais et les Allemands, mais encore, *nous exportons beaucoup chez eux.*

Après cette constatation qui me fait le plus grand plaisir, je ne puis mieux finir qu'en rapportant les lignes suivantes que j'ai retrouvées dans un vieux bouquin de la Bibliothèque nationale.

L'abbé de Choisy en parlant de M. de Guénégaud, qui ne parlait lui-même que d'après M. de Colbert, écrit la curieuse page qui suit : « Mais il nous a fait le journal des chapeaux qui font dix à douze mille lieues avant que de mourir, et passent en différents pays où ils sont fort

honorés, dans quelque état misérable qu'ils soient, et cela à cause des différents goûts des peuples de l'univers. Les peaux de Castor, dont on fait les chapeaux, viennent du Canada en Moscovie où on leur ôte tous les poils inutiles et qui gâteraient les bons (les longs dont j'ai parlé plus haut, ce qui prouve qu'il n'y a rien de neuf sous le soleil !)

Elles viennent à la Rochelle ; on en fait des chapeaux doux, luisants et à poils, puis, après avoir été portés par les Français, maîtres et valets, retournent à la Rochelle, où on les remplit de gomme pour les porter aux Espagnols, qui les demandent durs, ras et sans poil. Après avoir rôdé l'Espagne et le Portugal, ils reviennent à la Rochelle. On y redonne une petite façon, on les revoiture à Lisbonne et de là au Brésil, où ils sont fort bien reçus, pourvu qu'ils soient mollasses et *claque-bords*, et lorsque, à force de servir, ils sont pleins de trous, les Portugais les mènent en Guinée, tout le long des côtes d'Afrique.

Les galants du Monomotapa y passent des plumes, et enfin les pauvres chapeaux, que nous portons sur nos têtes, vont mourir à Sofola ou à Mozambique. »

Je ne sais si c'est votre avis, mais pour moi, je trouve cette page charmante et il me semble que l'abbé de Choisy avait bien de l'esprit.

Le Castor s'en va, découvrons-nous pieusement devant cet animal de bien.

Mais n'oublions pas qu'il est sage, sobre, industrieux, intelligent, doux et brave et qu'il est l'emblême sacré de nos amis, de nos frères français, les Canadiens.

LES CHALES — LE CACHEMIRE

On désigne généralement sous le nom de Cachemire un tissu très fin fait avec le poil d'une race de chèvres, de Cachemire ou du Thibet ; aux Indes, les chèvres de l'Himalaya, du grand et du petit Thibet, celles de la Perse et de la Mingrélie, jusqu'auprès d'Astrakhan, fournissent aussi leur précieux appoint.

Autrefois, on en faisait des robes, des châles, des cache-nez et des tapis ; aujourd'hui, la fabrication des châles a presque disparu, comme nous allons le voir.

On a donné, par analogie, le nom de Cachemire français à une étoffe fine de laine, faite à l'imitation du cachemire de l'Inde ; le mouton remplace la chèvre, ce n'est rien et c'est tout. Les Indiens, dans la vallée de Cachemire, avaient pour habitude de faire les fameux châles par petits carrés rassemblés après coup, ce qui représentait un travail de patience pour chaque ouvrier, véritablement fabuleux.

« Un seul Cachemire, disait Focillon, peut occuper tout un atelier pendant une année. »

Pendant longtemps la mode des Châles, rapportée d'Egypte par les soldats de Bonaparte, a fait fureur en France et dans toute l'Europe.

Toute femme qui se respectait en recevait un dans sa corbeille de noce et en possédait plusieurs autres de moindre valeur.

Vous devez bien quelque chose à ma belle ;
D'un Cachemire elle attend le cadeau,

chantait le bon Béranger ; à chaque instant Châteaubriand, Casimir Delavigne, George Sand parlent du Cachemire, et Gavarni l'a immortalisé mille et mille fois dans ses incomparables pochades, débordantes d'esprit et de verve. Hélas, aujourd'hui, les grandes dames ont remplacé le Châle adorable, élégant, onduleux, souple, charmeur et provoquant par une série d'affreux paletots qui les font ressembler aux hommes ; la Française qui, d'ordinaire a tant de goût, s'est laissée entortiller par la couturière, qui avait naturellement le Châle en horreur, elle s'est *masculinisée :* c'est pitoyable !

Mimi-Pinson a remplacé le rêve de ses seize ans : le Châle, par l'armoire à glace ; c'est encore plus triste.

Un de mes amis affirme que le Châle est mort avec Rachel, la divine tragédienne, qui le portait si majestueusement avec son long col ; c'est à voir.

Seule, le soir, sous la lueur blafarde et palote des becs de gaz, la chiffonnière, hâve et mélancolique, s'en va chercher la pâture des petits dans un travail obstiné, le Cachemire d'osier sur le dos ; la compensation est insuffisante.

Cependant qu'en Orient on se sert encore du Cachemire pour faire des turbans, des ceintures, des manteaux et des tapis, chez nous, la génération qui grandit ne sait même plus ce que c'est qu'un Châle.

Et cependant, chacun de ses qualificatifs évoque chez moi un souvenir de mon enfance ; ma vieille tante portait un Châle-tapis, très fort, à dessins carrés, une respectable voisine portait le Châle-boiteux, avec des palmes à l'un des bouts seulement. Les Châles français, carrés et longs, les *ternaux* pullulaient et ma vieille portière s'en allait le dimanche matin au marché Saint-Germain, par le dédale des rues étroites qui entouraient Saint-Sulpice, ses

maigres épaules à l'abri, sous l'épais et confortable tartan — le Cachemire du pauvre !

Le Châle ? mais pour nous autres, les hommes de quarante ans, c'est la subite et triomphante évocation du quartier latin disparu de Paris, de notre jeunesse tout entière.

Tout cela n'est plus : cinq minutes d'arrêt, le temps de pleurer décemment sur le défunt et passons.

Bien avant les glorieux Mamelouks, le Cachemire, sinon le Châle avec sa forme déterminée, était connu en pays orientaux ; les *Sindons* de Babylone, les tissus de Ruth, les manteaux de Thamar dans les temps bibliques étaient de véritables Châles venant des Indes, ce qui se conçoit aisément, puisque l'Inde comme la Grèce n'était qu'une colonie sémitique.

Bientôt les moutons de Cachemire, les chèvres d'Angora, du Kerman et du Thibet, les chameaux de la grande Boukharie eux-mêmes furent mis à contribution.

La grande industrie des Châles, qui prenait d'abord naissance dans la vallée de Cachemire, s'étendait dans le Punjab et l'Indoustan. Un Châle-Cachemire se vendait, il y a trente ans à peine, de 300 à 4.000 et même 5,000 francs. Aujourd'hui, l'industrie est perdue dans la vallée même de Cachemire ; allez à Umritsur, à Jallalpoor, à Yslamabad, vous n'y trouverez plus les milliers d'ouvriers patients, ingénieux, de génie, qui faisaient lentement ces merveilles, la fabrication des tapis a remplacé celle des Châles. Mais en somme, les courtiers du monde entier n'y viennent plus et le pays est ruiné ou guère s'en faut.

C'est au commencement de ce siècle qu'il fallait voir ce bel enthousiasme pour le Châle, tandis que l'Inde nous envoyait ses chefs-d'œuvre inimitables, ses Cachemires fins et souples qui passaient dans l'anneau d'une reine,

suivant l'expression consacrée et... même dans une simple bague, les Kabyles eux-mêmes arrivaient à faire des Châles superbes qui se vendaient jusqu'à 2.000 francs, et les Français, avec la laine mérinos, créaient de toutes pièces une industrie nationale incomparable, en créant le Châle français.

Le métier Jacquart, les perfectionnements apportés coup sur coup à la teinture, à la filature, au tissage, de 1840 à 1850, faisaient bientôt de la France la première fabricante de Châles de l'Europe.

Lyon, Nîmes, Rouen, Saint-Quentin faisaient des Châles communs et en exportaient à l'étranger pour huit millions environ par an, tandis que les environs de Paris et le département de l'Aisne en fabriquaient aussi pour un chiffre fort important.

Lorsque le Châle *nourous* (fête des fleurs) où l'on voyait des fleurs, des oiseaux, des papillons dans un désordre délicieux, de fabrication française, apparut à l'Exposition de Paris de 1839, ce fut plus que de l'enthousiasme, ce fut du délire, et pendant plus d'une semaine les jolies parisiennes d'alors — nos mères — n'en dormirent point.

L'industrie produisait en 1856, à Paris seulement, pour 10 millions de Châles ; 40 fabricants, 300 façonniers, 4.000 ouvriers liseurs de dessins, repriseuses, découpeuses, époutisseuses, frangeuses, etc., en vivaient.

C'est que le Châle français, qui était encore très beau, coûtait bien moins cher que le Châle indien en Cachemire, il cessait d'être le privilège exclusif des grandes dames ; on vendait des Châles sortant de nos ateliers, depuis 12 fr. 50 jusqu'à 500 et 600 francs : la marge était grande.

On a même fait alors chez nous de très belles copies de Cachemire qui se sont vendues jusqu'à 1.500 francs, mais qui, cependant, n'égalaient pas encore les modèles inimi-

tables — c'est le cas de le dire — de la vallée de Cachemire.

Alors les Indiens n'exportaient qu'en France et en Angleterre ; la France fabriquait et avait presque le monopole de tout le commerce des châles, et il y avait à Paris de grandes maisons de vente qui faisaient de six à huit millions d'affaires par an : ces temps-là sont loin.

C'est vers cette époque, c'est-à-dire vers le commencement de l'Empire, que l'on se mit également à fabriquer ces Châles de Crêpe de Chine, Châles de Barèges, de mousseline, de dentelle qui ont disparu aussi, et qui étaient bien aussi cependant, en été, la toilette la plus charmante que l'on puisse imaginer; non, décidément, j'en veux à mes contemporains d'avoir si peu de goût et d'avoir abandonné le Barèges diaphane pour le gilet de jockey.

Je ne sais s'il est vraiment bien nécessaire maintenant de s'arrêter longtemps à la fabrication; on sait que le Châle passait par seize ou dix-sept mains. Le Châle indien est *espoliné* comme un filet de bourse, tandis que le français est fait au *lancé* par la navette; il faut jusqu'à 400,000 coups de navette pour un Châle : Arachné elle-même y aurait perdu son grec.

Lorsque l'industrie était très prospère il n'y avait pas de fabricants dans le sens du mot, tout le monde travaillant chez soi; *mettre en carte* le dessin, c'est-à-dire avoir le carton percé par le liseur de petits trous avant de le livrer au métier, était la grande affaire. Aujourd'hui ce ne sont plus là, pour ainsi parler, que des souvenirs.

Le Châle se mourait depuis 20 ans, il a complètement disparu depuis 8 à 10 ans, et l'on a souvent fini par vendre les fonds de magasins presque pour rien.

Relativement la mode du Châle s'est réfugiée aux Etats-

Unis; les Américains du Nord en achètent encore sur le marché de Londres, où il y a une vente aux enchères deux fois par an, au commencement de juin et de décembre. Là on ne vend que des Châles à la criée, absolument comme on le fait pour les vieux meubles à l'hôtel Drouot, c'est le dernier marché du monde — et bien restreint encore.

Les Américains, avant d'aller à Londres, viennent deux fois par an visiter nos stocks de Châles à Paris ; c'est ainsi que les anciennes grandes maisons de Châles, qui vendent des tapis ou du Cachemire en pièces pour d'autres usages, aujourd'hui pour la plupart, écoulent peu à peu leurs stocks de Cachemire des Indes et de Châles français. Mais en thèse générale on peut dire qu'elles liquident ainsi à moitié prix, et souvent même à beaucoup moins dans ces dernières années, où j'ai vu vendre de superbes Cachemires des Indes pour 100 francs, le marchand voulant se défaire d'un capital irréalisable avec n'importe quel sacrifice.

Si j'étais femme, jeune et jolie, je voudrais remettre le Châle en honneur, je prouverais ainsi que j'ai le sentiment du beau et de plus je ferais une excellente affaire, car jamais le grand oublié n'a été à si bas prix.

Souvent femme varie...

C'est mon unique espérance !

LE NANKIN — SON SUCCÉDANÉ

Le Nankin était une toile de coton, ordinairement d'un jaune chamois, qui s'est d'abord fabriquée à Nankin, d'où elle a tiré son nom.

Les cotons récoltés dans les environs de la ville donnait cette teinte naturelle, ce qui en faisait tout le prix.

L'imitation n'a point tardé à se produire et l'on fabriquait bientôt du Nankin en Europe, aux Philippines et aux Etats-Unis, mais, détail singulier, les graines du coton Nankin, semées hors du territoire qui les ont produites, donnent du coton blanc.

C'est la province de Kiang-Sou qui produit et surtout produisait les meilleurs tissus de Nankin, et l'on s'adressait autrefois aux fabricants des villes de Nankin, de Tchiou-Fou, de Schang-Haï et de Soung-Kiou-Fou, plus particulièrement où l'on ne fait que des Nankins naturellement teintés.

Les pièces de 60 à 65 mètres de longueur étaient ordinairement divisées en dix coupes.

En 1830, la quantité de Nankin exportée de Canton, sous pavillon anglais, était de 922,700 pièces, et en 1831 de 315,570 pièces seulement.

Le Nankin en France, de 1827 à 1836, représentait à l'importation un chiffre de 18,643 kilogr. au commerce général, et de 3,088 kilogr. au commerce spécial. Ce commerce tombe ensuite tout à coup pour se relever en 1848 à 30,314 kilogr. au commerce général et à 17,848 kilogr. au commerce spécial. En 1858, dix ans plus tard,

l'importation n'est plus que de 746 kilogr. au commerce général et de 410 kilogr. au commerce spécial.

Les qualités courantes pesaient 56 gr. le mètre de 32 centimètres de largeur et valaient 20 centimes ; 67 gr. le mètre de 37 centimètres à 35 c. ; 72 gr. le mètre de 36 centimètres à 25 c. ; 74 gr. le mètre de 37 centimètres à 30 c., etc. ; les plus larges avaient de 47 à 51 centimètres et les plus étroits de 36 à 38 centimètres ; on en fabriquait cependant de 30 à 32 centimètres, mais c'était plus rare.

Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis 1856 à 1860, la décroissance s'est accentuée rapidement à cause de la concurrence des Calicots Américains et Anglais et voilà longues années que le Nankin n'est plus chez nous qu'un souvenir.

A l'heure présente, Londres est encore l'entrepôt principal des Nankins, mais c'est relativement fort peu de chose à côté du grand commerce d'il y a cinquante ans.

Le tissage des Nankins s'opère d'une façon fort grossière en Chine, le coton est encore filé au rouet, suivant l'antique usage, et cependant ils sont bien supérieurs aux Nankins Européens.

Primitivement on a commencé à employer le Nankin en Europe pour les corsets de femme, à cause de sa solidité et de sa force de résistance, puis l'usage n'a point tardé à s'en répandre et l'on faisait beaucoup de pantalons, de vestes et de gilets en Nankin. En été cela formait un costume fort agréable, nous en avons tous porté dans notre prime jeunesse, seulement il ne fallait pas oublier de le laver fortement avant de s'en servir pour confectionner des vêtements, tant l'étoffe rétrécissait au lavage ; sans cette précaution, si l'on recevait une averse avec un costume de Nankin on rentrait avec un pantalon qui vous venait aux genoux et un veston qui vous étouffait : pour

être plaisant, l'évènement n'en était pas moins désagréable pour le porteur.

Vers cette époque, la France, la Suisse, l'Angleterre et la Saxe produisaient beaucoup de faux Nankins ; la première fabrique fut même édifiée à Amiens au commencement du siècle ; Roubaix et Rouen suivirent en 1845.

Au lieu d'être unis comme les Nankins chamois, les nôtres étaient souvent rayés ou à carreaux, etc. ; on imitait le jaune chamois des Célestes par un bain de tan de 300 gr. pour 500 gr. de coton, on y ajoutait un centième de garance pour imiter le rougeâtre du Nankin chinois — tout cela est loin depuis la découverte des sous-produits de la houille dont les asiatiques eux-mêmes ont rapidement appris à faire un si grand usage.

Aujourd'hui, en France, commercialement parlant, le Nankin a complètement disparu, à ce point que l'on n'en trouverait pas un mètre dans les magasins de Paris, c'est entendu, mais il a été victorieusement remplacé dans ces dernières années par une étoffe qui lui est bien supérieure — toute la supériorité de la soie sur le coton — je veux parler de son succédané, j'y arrive.

Donc le Nankin est remplacé par le *Shantung (Pongee)* qui est le produit du vers à soie sauvage, dit en japonais *Yoma Maï* (vers à soie de la montagne), c'est encore, comme le Nankin, un produit essentiellement et seulement chinois ; les plus grands centres de fabrication se trouvent dans la province de Shantung, en Chine, qui lui a donné son nom, mais les industriels français, je ne sais trop pourquoi, ont trouvé plus commode de le désigner sous le nom de *tussor*.

Le port de Schangaï en exporte des quantités considérables à Lyon pour la passementerie et cent autres emplois et à Londres.

Les *Pongees* qui s'expédient principalement par le port de Cheefoo et par celui de Schangaï en transit ont généralement de 18 à 20 yards de longueur sur une largeur qui varie de 45 à 65 c^{m}; cependant on peut dire que la plus usitée est de 50 centimètres.

Naturellement les prix varient, suivant les qualités, depuis 8 fr. 50 la pièce jusqu'à 60 fr. ; les qualités ordinaires ont généralement un aspect cotonneux par suite de l'apprêt gommeux *(Congee)* que leur font subir les Chinois, pour les rendre plus fermes et les faire peser plus lourd, mais c'est un stratagème qui n'a guère trompé les Européens qui achètent à la pièce de 18 à 20 yards, comme nous venons de le voir, et non pas au poids.

La France achète, par an, environ 30 à 40,000 pièces de *Pongee* et ses achats augmentent chaque année ; l'Angleterre en achète à peu près autant, les Etats-Unis en demandent aussi, mais beaucoup moins.

Comme il n'y a pas de droit de douane en France sur ces tissus, cela nous permet de lutter victorieusement contre l'étranger.

On me demandera peut-être pourquoi Lyon, qui est si entreprenant, ne va pas chercher les soies grèges en Chine pour fabriquer lui-même les tissus. La réponse est facile : comme pour le Nankin, comme pour les Châles aux Indes, les Chinois ont un tour de main particulier et supérieur et puis, surtout, ils ont la main-d'œuvre à bon marché et le Pongee fabriqué à Lyon coûterait plus cher qu'acheté tout fait en Chine. Lyon se contente de carder les déchets et les coupes afin que rien ne soit perdu.

Cela n'empêche pas que ce soit là un commerce fort important pour la France, grâce à notre génie industriel, comme nous allons le voir.

En effet, il y a quelques années, on a trouvé le moyen,

à Lyon, de décruer cette soie et de la teindre avec les sous-produits de la houille en usage. Dès maintenant, Lyon en fait une énorme quantité en couleur, on fait ainsi de fort jolies fantaisies pour les dames et l'on peut dire que cela va être la grande mode de plus en plus chaque été.

Voilà, je crois, un renseignement non pas inédit, mais encore ignoré de bien de mes lectrices qui portent cette délicieuse étoffe.

Teint ou non, le Pongee sert à faire des cache-poussière, il sert à fabriquer les ballons de siége et les grands ballons ordinaires : les aéronautes l'emploient à cause de sa résistance, et par un coup d'audace commerciale les grands magasins du *Louvre*, on s'en souvient, il n'y a pas encore longues années, se sont emparé de tout ce qu'il y avait sur le marché en gros pour les ballons.

On l'emploie encore pour garnir les chapeaux de femmes, pour faire des chemises d'hommes et surtout des vestons, des gilets, des pantalons, comme autrefois le Nankin.

Cela tient à ce que cette soie merveilleuse constitue un tissu très solide, qui se lave très bien, dure de longues années à l'usage et se troue fort difficilement, quoique très léger.

Ainsi les pièces dont je parlais plus haut, qui coûtent de 17 fr. 50 à 20 francs, ce qui est très bon marché, pèsent seulement de 675 à 775 grammes, c'est-à-dire presque rien.

Les tapissiers s'en servent pour en faire des stores, surtout lorsqu'il s'agit des doubles et triples rideaux ou stores à la mode russe ou hollandaise.

Le Pongee est surtout devenu très à la mode depuis l'Exposition de 1878; avant cette époque nous étions les tributaires de l'Angleterre pour un petit chiffre d'importation; aujourd'hui notre importation est considérable,

mais nous la faisons nous-mêmes directement des ports de Chine que j'ai cités plus haut.

Cependant pour être juste et pour dire toute la vérité au point de vue économique, il faut bien ajouter que si nous ne passons plus par l'Angleterre, les commerçants français sont obligés de faire venir par navires anglais et allemands des ports de Chine et du Japon non seulement le Shantung — Pongee — Tussor dont ils ont besoin, mais encore les autres produits en port du Havre, parce que les Messageries maritimes, subventionnées par le gouvernement français, possèdent des tarifs plus élevés que les autres compagnies étrangères ; il y a là une anomalie bizarre qu'il suffit de signaler pour obtenir une juste révision des tarifs des Messageries maritimes dans l'intérêt de notre commerce et dans celui même des Messageries, j'en suis convaincu.

Je ferai remarquer en terminant que le mouvement de protection en faveur de nos soies indigènes qui s'est manifesté avec tant de vigueur à la réunion, restée fameuse, des sériciculteurs et filateurs du Gard, de l'Ardèche et de la Drôme, à Alais, le 10 mars d'une de ces dernières années, n'a rien à voir avec le Pongee, puisqu'il ne s'agit pas là d'un produit similaire aux nôtres ; en pareil cas on ne saurait invoquer la concurrence étrangère puisque le Pongee, loin de nous faire concurrence, alimente les fabriques de Lyon qui le transforme par la teinture.

Le Nankin est mort, c'est une industrie qui disparaît, le Pongee est bien vivant, c'est une industrie qui grandit ; cette fin de siècle, grâce aux progrès de la science et aux moyens de transport qui suppriment les distances, nous offre tous les jours de nombreux exemples de ces transformations économiques et industrielles. C'est à nos fabricants, à nos commerçants à savoir en profiter, en se mettant à la

tête du mouvement ; les Lyonnais n'y ont point manqué et je les en félicite grandement.

Il ne suffit pas, par ce temps de concurrence ardente, de gémir sur le passé, ce qu'il faut, avant tout, c'est agir.

LES CHAPEAUX DE PANAMA

D'ITALIE

Nous avons [illegible] prit le *Chapeau de Paille*, cette lumi[illegible], c'est dire que ce couvre-chef ne da[illegible]re, il s'agit d'une industrie qui se [illegible]estion, au point de vue commercial, me para[illegible]ante et si complexe, que je me sens véritablement débordé par mon sujet.

Le Panama, qui était le triomphe des élégants il y a une trentaine d'années, pour ne pas dire quarante, était un chapeau tressé avec des feuilles de divers arbres de l'Amérique du Sud.

Ordinairement on le faisait avec la feuille d'un arbuste du genre latanier, de la famille des palmiers, appelé *Bombanaxa*, qui pousse en grande quantité au Pérou, dans les plaines de l'Equateur, à l'ouest de Panama et près de Véragua.

La plus grande partie des chapeaux était tissée par les habitants de Moyobamba.

Souple, solide, léger, plus blanc et dix fois plus solide que le chapeau de paille d'Italie, se pliant dans la poche sans inconvénient, se lavant facilement avec un peu de savon, le Panama possédait toutes les vertus.

De moyenne qualité, dans le pays il valait de 7,50 à 10 francs, et les plus chers sur commande ne dépassaient

pas 150 francs. Ceux que l'on vendait à Moyobamba de 3,75 à 7,50 se vendaient à Paris de 9,50 à 25 francs; ceux de 15 à 20 francs valaient à Paris de 60 à 80 francs; enfin ceux de 40 à 150 francs se vendaient à Paris de 200 à 500 francs et même 1,000 francs pièce; on voit que les marchands au temps de la grande mode ne perdaient pas leurs peines.

Les plus beaux étaient faits avec la feuille appelée *toquilla*, qui sert aussi à fabriquer de très beaux hamacs épousant avec une douceur infinie les formes du corps.

A l'heure présente toutes les classes de la société se servent encore du chapeau de Panama dans les Amériques du Sud et Centrale, mais l'exportation a presque totalement disparu en l'Europe, pour cette bonne raison que l'on veut, maintenant, avant tout, du bon marché et que le besoin du bien-être, en devenant général, a tout démocratisé, comme j'ai eu souvent l'occasion de le constater.

Le chapeau de paille d'Italie, fin, souple, bien exécuté, représentait une importante industrie qui ne remontait qu'à la fin du siècle dernier en Italie et nous relevons les exportations de Florence à partir de 1825 seulement.

L'industrie, concentrée tout entière en Toscane, s'est alors développée rapidement; en 1870, l'exportation s'élevait à 13 millions pour les chapeaux, à 7 millions pour les tresses et à environ 15,000 francs pour la paille non ouvrée.

On employait la paille de blé de Toscane ou une paille de seigle d'une culture spéciale et dont la semence était récoltée dans les montagnes de Prato, d'Empoli, etc.; la récolte en *vert*, avant maturité, la culture et la fabrication constituaient une industrie très curieuse et très soignée. Les tresses, formées de 11 à 13 liens, avaient une longueur de 50 à 55^{m} et étaient d'une finesse extrême; aussi,

c'est sans exagération que les Italiens qualifiaient cette industrie de merveilleuse.

Enfin, pour être complet, je dirai que le Panama a commencé à être porté en France en 1855, et que la grande mode a commencé à partir de 1858 pour finir avec la guerre, même un peu avant.

A la même époque, en Italie, on occupait aux pailles de 60 à 70,000 ouvriers et le chiffre d'affaires représentait de 20 à 22 millions ; ainsi, en 1851, d'après la statistique officielle du gouvernement d'alors, je trouve à l'exportation 8,259,125 francs, et, en 1855, la somme énorme de 19,476,928 francs, toujours à l'exportation seulement.

Ces chiffres se décomposaient ainsi :

En 1851 :	Chapeaux. . . .	4,371,438 fr.
	Tresses.	3,195,864
	Paille.	116,315
En 1855 :	Chapeaux . . .	13,300,985
	Tresses.	6,012,770
	Paille.	25,664

A côté de ces chapeaux relativement de luxe, de Panama et d'Italie, la France, depuis les temps les plus reculés, fabriquait de grossiers chapeaux de paille, particulièrement dans l'Est, le Dauphiné, l'Auvergne et les Pyrénées.

Les chapeaux de Grenoble, pour hommes, de 8 à 18 fr. la douzaine, les chapeaux de paille d'Italie de 15 à 300 fr. de 1825 à 1830, les chapeaux en paille de riz et imitations en carton qui retombaient en pâte à la pluie, les chapeaux en arête de palmier et de latanier du Haut et du Bas-Rhin de 10 à 60 francs la douzaine qui devaient être remplacés par le Panama, tout cela a suivi les Panamas pour hommes et les pailles d'Italie pour femmes, et est tombé dans l'oubli.

Toutes les imitations faites en Suisse dans le canton d'Argovie, depuis 20 ans, ont très bien réussi et y forment aujourd'hui une très grande industrie; on exporte de là pour plusieurs millions de francs par an. Ces chapeaux en paille de seigle sont plus fins, mais moins solides que ceux en paille de froment de la Toscane; quoique d'un prix moins élevé, ils commencent à tomber eux-mêmes pour faire place à l'article nouveau.

II

Après ce rapide exposé du passé, passons maintenant au présent pour examiner l'état actuel de l'industrie des chapeaux de paille. On ne fait plus ni Panama, ni paille d'Italie comme on la connaissait autrefois, c'est entendu, mais disons tout de suite que l'industrie est plus prospère que jamais ! elle s'est transformée, voilà tout.

Le Panama exotique a été remplacé d'abord par le chapeau fabriqué en Alsace ; on trouvait là une main-d'œuvre à bon marché et les formats que l'on voulait. Puis on n'a pas tardé à aller demander des chapeaux à la Chine, au Japon, et même en Italie et en Suisse, mais d'après les procédés nouveaux.

Comme on voulait quand même du bon marché, l'Alsace s'est mise à fabriquer avec le latanier et le palmier des chapeaux vingt fois moins chers, remplacés à leur tour par le chapeau chinois qui vaut deux sous et est appelé improprement Yokohama.

La fabrication de la paille cousue a pris un grand développement en France dans ces dernières années, autrement dit nous n'achetons plus à l'étranger que les tresses que nous transformons, mais fort peu de chapeaux tout faits.

On n'achète plus de Panamas parce qu'ils coûtent trop chers, on n'achète plus de chapeaux de paille d'Italie à cause des tarifs de douane trop élevés, mais on est toujours obligé d'acheter la tresse à l'étranger, parce que la matière première souvent nous manque et parce que la

main-d'œuvre est trop élevée chez nous ; ce qui pouve que les douanes ne protègent rien du tout et sont impuissantes à transformer l'état économique des peuples : elles se contentent de hâter leur ruine.

On exporte encore du Panama en Chine et c'est tout, mais depuis 1860 l'industrie du chapeau de paille fabriqué en France a beaucoup grandi à Nancy, à Epinal, à Septfont, à Caussade, aux environs de Toulouse et à Paris, où l'on fait surtout les chapeaux fins de mode.

J'ai là sous les yeux la réponse au questionnaire adopté par le Conseil supérieur du Commerce et de l'Industrie faite par la chambre syndicale des fabricants de chapeaux de paille et feutre pour dames, et fournitures pour modes, j'ai également celle de la chambre syndicale de la chapellerie pour hommes ; aussi je crois qu'il est bon de s'arrêter un instant aux réponses les plus topiques.

D'abord les constatations heureuses, tout est exclusivement fabriqué en France et l'article mode plus spécialement à Paris ; tout cela s'exporte dans le monde entier, grâce au cachet et à la nouveauté ; cependant la France reçoit encore des produits similaires (chapeaux manufacturés de l'Angleterre, de la Suisse, de l'Italie, de la Belgique, de l'Autriche et de l'Allemagne), parce que ces nations sont productrices de tresses elles-mêmes, à cause de la matière première et surtout du bon marché de la main-d'œuvre, comme je l'ai déjà constaté plus haut.

Ce qui est moins bon, c'est que nos exportations diminuent parce que certains pays ne viennent plus acheter que des modèles qu'ils copient ensuite. En Russie et en Italie, notre exportation est nulle à cause des droits de douane prohibitifs.

Depuis 1881 l'importation du chapeau étranger a diminué elle diminurait encore, si les matières premières (tresses)

n'acquittaient pas des droits si élevés qui, avec la main-d'œuvre chère, rendent difficile pour nous la concurrence contre l'étranger.

Avec beaucoup de sagesse, les Chambres syndicales ont compris quelles ne pouvaient pas demander la protection ici et le libre échange là, ce qui serait enfantin vis-à-vis des représailles de l'étranger.

Aussi comme elles ont peur du libre échange — à tort suivant moi, surtout dans cette industrie — elles s'en tiennent à la seule solution possible alors, en demandant le tarif général au lieu des traités existants ; du reste, les autres nations n'ont pour la plupart qu'un seul tarif.

Qu'il s'agisse des matières employées, tresses et tissus de paille, coton, chanvre, crin, bois, unis ou façonnés, ou de tout autre matière analogue, tout cela vient de Suisse, d'Italie, d'Angleterre, de Belgique, de Saxe, de Chine et du Japon.

Enfin les Chambres syndicales demandent avec juste raison le même régime pour les colonies que pour la Métropole et s'insurgent avec non moins de vérité contre les tarifs de chemins de fer qui considèrent les tresses comme marchandises encombrantes ; comme si les *cloches* et chapeaux pour dames étaient encombrants ! C'est un comble et il faudrait bien que par une révision sage, les chemins de fer fournissent les moyens de lutter contre la concurrence étrangère, c'est d'ailleurs leur intérêt bien compris.

Si le chapeau de paille d'Italie a disparu devant le chapeau de paille cousue, c'est que l'on obtient plus facilement avec ce dernier, la grande variété de formes qu'exigent les modes depuis plusieurs années. De plus, avec les pailles cousues, le fabricant a à sa disposition d'innombrables variétés de tresses, de bordures, de dentelles et de passementerie de paille qui lui permettent de faire sans

cesse des nouveautés, ce qui est énorme pour l'exportation. Du reste les producteurs eux-mêmes sont toujours à la recherche de l'inédit.

Avec les anciens chapeaux de paille d'Italie, au contraire, la fantaisie été supprimée.

Les imitations en tissus enduits d'une pâte ayant la couleur de l'Italie et moulée de façon à y imprimer le grain de la paille en même temps qu'on leur donne une forme de chapeau ont achevé de tuer les pailles d'Italie dans ces dernières années.

Comme on le voit, le Panama pour homme, la paille d'Italie pour femme, c'est la routine, chère, monotone et sans fantaisie ; or, Paris, la grand'ville, vit de goût, de cachet, de *patte*, de grâce et de chic, aussi la grande industrie contemporaine de la paille cousue a victorieusement remplacé l'ancienne, nous devons nous en montrer très satisfaits.

Cela fait la ruine de l'Italie, c'est possible, mais c'est elle qui a commencé avec sa guerre des tarifs, nous n'y pouvons rien, et si l'industrie parisienne lui a montré une fois de plus qu'elle avait assez d'imagination pour se passer d'elle et s'imposer à l'attention du monde tout entier, quand il s'agit de colifichets féminins, tant mieux, et pour mon compte j'y applaudis des deux mains, comme économiste et comme patriote.

FABRICATION DES CHAPEAUX DE FEUTRE

A BON MARCHÉ

I

Bien que la chapellerie de luxe française ait conservé une supériorité dont la fabrication étrangère n'a pas encore pu approcher, il a été importé en France depuis quelques années des quantités toujours croissantes de chapeaux à bas prix, de qualité commune, d'origine anglaise ou allemande.

Le mal ira chaque jour s'aggravant tant que nous ne voudrons pas réformer nos mœurs commerciales, comme je ne cesse de le répéter, c'est-à-dire tant qu'à côté du beau, du bon et du cher, nous ne voudrons pas faire de *l'ordinaire*, pour lutter contre la concurrence étrangère.

Le centre principal de la fabrication anglaise se trouve aux environs de Manchester et prend une importance plus grande de jour en jour.

La matière première du chapeau de qualité commune est la laine d'Australie dont le marché principal est actuellement à Londres, mais qui tend, grâce aux facilités de transport, à se déplacer en faveur de Sydney et de Melbourne, — ce dont d'ailleurs nous n'avons pas à nous plaindre.

L'avantage qu'ont trouvé jusqu'à présent les fabricants anglais dans la proximité du centre d'approvisionnement paraît donc vouloir s'atténuer, et il diminûrait encore s'il

était donné suite aux efforts tentés dans ces derniers temps pour créer à Marseille un marché de ce genre.

L'article un peu meilleur, mais d'un prix encore très minime, est en laine mélangée de poil de lapin et de lièvre. Le poil du lapin et du lièvre anglais est court et de nature cassante ; pour l'employer avec avantage il faut lui associer le poil de Russie ou celui de France. Ce dernier, employé seul, possède toutes les qualités désirables.

En poil pur, on fabrique des chapeaux bien meilleurs qu'avec un mélange de laine, et en employant les procédés de fabrication anglaise on pourrait obtenir en France ces trois articles — pure laine — laine et poil — poil seul — à un prix de revient aussi bas qu'en Angleterre.

Aussitôt qu'à chaque saison ont paru à Paris les formes nouvelles, ce que l'on est convenu d'appeler *la dernière mode*, les fabricants français envoient leurs voyageurs à Londres ; là, les grands marchands de chapeaux s'emparent de leurs échantillons et les distribuent dans toutes les fabriques anglaises qui sont capables de les reproduire au plus bas prix possible et à très bref délai.

Ils donnent au voyageur français une petite commission dans le but de ne pas le décourager, et, quelques semaines plus tard, le type *inventé à Paris* est vendu en France même, et sur tous les marchés étrangers, à un prix notablement inférieur à celui où il pourrait être fabriqué par l'industrie française.

On voit donc que, ainsi que je le redis constamment, ce n'est pas en Angleterre qu'il faut aller placer nos chapeaux, mais partout sur la surface du globe où nous pourrions, *où nous devrions* entrer en concurrence avec les étrangers ; voilà pourquoi il est absolument indispensable de faire à aussi bon marché qu'eux.

Je n'en veux citer qu'un exemple : par une transformation partielle et bien singulière des mœurs, en Extrême-Orient, sauf en Chine, et particulièrement au Japon, le chapeau rond, *le melon*, est devenu la coiffure nationale ; toute la jeunesse japonaise n'en porte pas d'autres : quel immense débouché pour nos fabricants, nous trouverions là-bas, si nous savions seulement lutter contre nos rivaux.

Le chapeau d'homme en *bastissage* était payé, en 1879, de 0 fr. 50 à 0 fr. 80 de façon ; actuellement, il ne s'en fait presque plus à Paris.

Cette même façon, les chapeaux étant foulés par trois à la fois, se paye en Angleterre de 4 fr. 35 à 7 fr. 50 la douzaine, soit de 0 fr. 30 à 0 fr. 60 la pièce. A ce prix, l'ouvrier trouve encore son travail assez rémunérateur pour vivre.

En 1879, le chapeau de plume, noir, à poil long, pour femme, fabriqué à Paris, était payé 3 fr. 25 de façon.

En 1880, on offrait le même, noir, en cloche, rendu à Paris, à 36 francs la douzaine, droits compris.

Voilà certes deux chiffres qui en disent plus que de longs commentaires.

Trois grands fabricants anglais ont monopolisé l'article, et les petits fabricants travaillent même pour eux.

L'habileté manuelle des ouvriers français, le tour de main, *la patte* — comme l'on dit — est incontestablement supérieure à celle des ouvriers anglais, et si nos fabricants organisaient leurs ateliers avec des machines comme celles qui sont employées à Stockport, ils pourraient très bien lutter sur le terrain de l'article bon marché. Dans ce cas, vouloir c'est pouvoir !

La *machine à bastir* que l'on possède en France est aussi bonne que la machine anglaise. On peut sans incon-

vénient supprimer l'*arçonneuse*, car le travail peut parfaitement se faire au complet sur la *bastisseuse*.

Quant *à la foule*, on peut fouler trois chapeaux à la fois, au chiffon, au lieu d'en fouler un seul à la fois à la main. Ce procédé est même préférable au point de vue de la façon.

Dans ce cas, on laisse les chapeaux à un pouce ou deux, suivant la qualité, de la taille qu'ils doivent avoir pour être achevés chacun séparément. On a le temps de serrer le chapeau suffisamment pour qu'il puisse se foncer.

Que si l'on me parle du *dressage*, je répondrai que dix chapeaux anglais sur douze sont *coupés dans la carre*. Ces coupures, faites par la presse hydraulique, sont très bien dissimulées sous le cuir, et le chapeau se vend quand même.

La *presse* est employée pour effacer la *grigne* et pour faciliter le feutrage par les ouvriers inexpérimentés ; pour la chapellerie à bon marché, rien ne peut remplacer la presse ; — on fait ces presses à Manchester.

Le *rasage au couteau* a été complètement abandonné pour la *machine à raser*. La machine à raser américaine est la meilleure ; elle rase le chapeau en entier, tandis que la machine anglaise laisse deux pouces de la tête sans être rasés, ce qui force à le faire finir au couteau par des femmes.

Le *passage au fer* est devenu inutile par suite de l'action de la presse ; on met le chapeau sur le tour, dans une forme, et en trois secondes il est foncé.

On donne *le lustre* au moyen d'un chiffon graissé au suif : ce travail coûte 1 fr. 10 la douzaine, moins de 0 fr. 10 la pièce, alors qu'à Paris on le paye 0 fr. 30 pour les chapeaux communs.

Les *garnisseuses* sont le plus souvent des enfants ne travaillant que la demi-journée ; le prix du *garnissage* est de 0 fr. 30, mais les enfants travaillent pour moins.

La *pose du cuir* ne revient pas au fabricant à plus de 0 fr. 25, quelquefois moins encore.

Quant à la *teinture*, elle est le plus souvent défectueuse en Angleterre, et il résulterait de ce fait une plus-value pour l'article français, qui est bien supérieur à ce point de vue, si nous savions le faire à aussi bon marché.

En adoptant la bastisseuse, le foulage à l'anglaise et la presse, en supprimant l'arçonneuse, on peut fabriquer en France, à tout aussi bas prix qu'en Angleterre, le chapeau commun de grande consommation et d'exportation.

Les bénéfices des petits fabricants sont très réduits de l'autre côté de la Manche ; mais les grosses maisons n'en laissent tomber aucun, de façon à les tenir en haleine et à maintenir ainsi la concurrence ; au lieu d'employer des ouvriers qui connaissent bien leur métier, les fabricants, grands et petits, reçoivent sans cesse de nouveaux apprentis, qu'ils ne payent que les deux tiers du prix de façon établi pour les ouvriers.

Puis, comme il y a sept années d'apprentissage, ils renvoient impitoyablement, avant la fin des sept années, tous ceux qui sont assez intelligents pour devenir dangereux au point de vue de la concurrence.

Il en résulte que, dans le centre seul de Manchester et de ses environs, il y a plus de 15.000 ouvriers chapeliers sans ouvrage qui deviennent mineurs, ouvriers de filature de coton, terrassiers, etc., etc.

II

Maintenant je crois qu'il est nécessaire de donner quelques renseignements sur les machines américaines, employées pour la fabrication des chapeaux de feutre de qualité commune.

Au mois de juillet 1883, a eu lieu à Stockport une exposition de machines américaines, qui ont fonctionné pendant quatre jours en présence des principaux fabricants de l'Angleterre.

Au premier rang figurait la dernière bastisseuse de M. Yule, de beaucoup supérieure à celles qu'il avait présentées deux ans auparavant.

Elle fonctionne avec une régularité qui ne laisse rien à désirer et produit une quantité de travail qui atteint facilement 60 douzaine de chapeaux par jour. Elle mélange les poils plus parfaitement qu'aucune autre machine. Sans nécessiter l'emploi d'un ouvrier expérimenté, elle fait toutes les formes identiquement pareilles, ce qui est un point capital. Le nouveau cône, avec ses plats de diverses dimensions, supprime tous les manques d'uniformité qui se produisaient autrefois.

MM. Christie et Cie, de Stockport, l'ont déjà adoptée depuis quelques années, et les autres maisons ne peuvent tarder à les suivre dans cette voie, après avoir constaté la perfection de son fonctionnement.

Le *souffleur perfectionné* à six sections de M. Yule, la *machine à calliotage* pour avancer le chapeau de feutre, la *machine à mesurer* et la *planking-machine* ou *machine à*

fouler sont connus depuis longtemps ; on s'en sert partout aux Etats-Unis et en Angleterre, dans toutes les fabriques de Stockport et de Denton. Ils sont excellents et le travail à la main lui-même ne fait pas mieux.

La *machine à estamper* de MM. Pearce et Yule, qui efface les plis des chapeaux en feutre fin, a été achetée par MM. Woodrow and Son, de Stockport.

MM. Kirles Shelmerdine et Froggat ont exposé une autre *machine à mesurer*.

MM. Osterheld et Eickmeyer ont exposé une *machine à apprêter* les chapeaux de feutre et de laine et une *dresseuse* pour la rosette et les bords. La forme dans ces machines s'agrandit et se rapetisse par un mouvement de levier, de huit pouces et demi anglais à cinq pouces de circonférence.

Un jeu de machines peut former de 80 à 100 douzaines de chapeaux de feutre par jour, au prix de 0 fr. 25 environ par douzaine.

La *machine à dresser*, marchant à la main, de la même maison, est de beaucoup supérieure aux machines qui sont généralement en usage et elle a été très remarquée.

Les bords sont pincés tout autour par 36 pinces, placées à l'extrême bord, qui les tirent également dans tous les sens jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement abattus et forment un cercle parfait ; de la sorte il ne se perd à la retaille qu'une très petite quantité de feutre : on n'a rien vu d'aussi perfectionné jusqu'à ce jour.

La *tournurière* de M. Yule a été reconnue bien supérieure au fer à la main ; elle finit mieux les bords, et les chapeaux conservent leur forme plus facilement que par aucun autre procédé.

La *raseuse* opère sur toutes les parties, au lieu de

nécessiter, comme avec l'ancienne machine, le rasage au couteau du haut de la rosette.

Cette machine rase des deux côtés, en dix heures de travail, de 50 à 75 douzaines de chapeaux plus uniformément et plus consciencieusement qu'on ne pourrait le faire à la main.

La *machine à dresser* de MM. Osterheld et Eickmeyer et leur *raseuse à fond* sont très remarquables à tous égards.

Au nombre des machines moins importantes se trouvent la *mélangeuse de poils* conique de M. Yule, la *tondeuse de bords*, les *presses hydrauliques* et la *presse pour les fonds* de chapeaux.

Après avoir parlé des machines, il n'est peut-être pas inutile de dire un mot de la fabrication mécanique des chapeaux, c'est-à-dire de la mise en œuvre de ces mêmes machines.

La principale difficulté que l'on trouve en France à appliquer ces machines à la fabrication des chapeaux de feutre tient à ce que la préparation des peaux de lapins ne se fait pas dans les conditions qui conviennent à ce genre de fabrication.

1° On ne degraisse pas les peaux, bien qu'une préparation fort simple et peu coûteuse suffise pour détruire les vers et faire disparaître la graisse qui existe à la racine du poil ;

2° On ne *jarre* pas suffisamment, craignant qu'un travail plus à fond n'occasionne un déchet trop considérable ; cependant, pour la machine, il faut que le poil soit parfaitement propre, et on trouve la compensation du déchet plus considérable, ainsi obtenu, dans l'économie résultant de l'emploi, pour chaque chapeau, d'une moindre quantité de poil ;

3° On ne *souffle* pas suffisamment le poil. La nouvelle *souffleuse*, qui est à six compartiments, épure d'une façon beaucoup plus parfaite le poil que les premières inventées dont on continue trop généralement à se servir.

Les inconvénients des préparations adoptées en France sont ainsi :

1° La difficulté plus grande du foulage du poil contenant de la graisse et *secreté trop fort*, ce qui demande beaucoup plus de travail que le foulage du poil *secreté pâle ;*

2° La difficulté également plus grande du *ponçage*, car le chapeau s'écorche beaucoup moins au ponçage, quand on emploie le *secreté pâle ;*

3° Le temps plus long nécessité pour la teinture, ce qui entraîne le risque de brûler le chapeau par la cuisson.

Ce qui démontre la supériorité de traitement des peaux des coupeurs de poils anglais sur les coupeurs français, c'est la centralisation à Londres du commerce de poils qui tend de plus en plus à se transformer en monopole exclusif ; il n'est donc que temps pour l'industrie française de chercher à réagir par tous les moyens possibles.

A ce point de vue et pour la complète édification du lecteur, il est intéressant de suivre la marche ascendante des importations en Angleterre des peaux venant des grands pays de production.

Il a été importé de la Nouvelle-Zélande :

En 1874	une valeur	de.....	1.878	liv. st.
En 1876	—	.....	4.418	—
En 1878	—	.....	33.460	—
En 1880	—	.....	66.976	—
En 1882	—	.....	88.725	—

En calculant le change de la livre sterling à 25 francs, ce qui est inférieur à sa valeur réelle, nous trouvons donc que de 1874 à 1882 la valeur des peaux importées s'est

élevée de 47.000 francs à 2.218.000 francs. En 1883, l'Australie, la Tasmanie et la Nouvelle-Zélande ont importé en Angleterre NEUF MILLIONS DE DOUZAINES DE PEAUX DE LAPINS !

On peut les estimer à 1 fr. 20 la douzaine, dans le pays de production, attendu que la majorité des peaux de la Tasmanie et de la Nouvelle-Zélande, de bonne qualité, compense l'infériorité de celles de l'Australie.

Il en résulte que la valeur totale des peaux importées en Angleterre en 1883 est représentée par 10.800.000 fr., plus le fret et autres frais.

Les exportations anglaises en peaux et en poils des cinq premiers mois des années 1882, 1883 et 1884 se sont élevées aux chiffres suivants :

	1882	1883	1884
Pour l'Allemagne, liv. st..	310.676	306.469	324.279
— les Etats-Unis, —	347.017	263.228	259.622
— les autres pays, —	145.592	116.806	129.121
Totaux en liv. st.....	803.285	686.503	713.022
Ou au change de 25 francs par livre sterling	20.082.125	17.162.577	17.825.550

Il est donc plus que probable que le chiffre total de l'exportation qui a dépassé 40 millions de francs pour l'année 1888 atteint aujourd'hui un chiffre encore beaucoup plus considérable, peut être plus du double ; mais les dernières statistiques me font défaut.

L'Allemagne est le pays dont les achats sur le marché de Londres augmentent le plus rapidement ; cela tient uniquement aux progrès qu'y fait la fabrication par les procédés mécaniques.

C'est le moment de remarquer encore une fois que, si l'Allemagne ne prend plus que la matière première en

Angleterre et fabrique elle-même, nous pourrions, nous, parfaitement nous approvisionner directement, si nous installions un grand marché de peaux de lapins, de provenance océanienne, à Marseille.

Malheureusement, en ce qui concerne la proportion dans laquelle les peaux et les poils entrent réciproquement dans le chiffre total, les renseignements officiels manquent.

Au point de vue de la fabrication du chapeau à bon marché, — je veux dire à très bas prix, — le marché de laines d'Australie et de Londres présente également beaucoup d'intérêt, attendu que la concurrence, plus ardente chaque jour, force à faire entrer la laine dans des mélanges avec le poil de lapin et même à l'employer seule.

En attendant que l'on ait réussi à créer à Marseille un grand marché et à y provoquer de grandes ventes de laines et de peaux de lapins d'Australie, ce qui rendrait un grand service à la chapellerie française, il est extrêmement intéressant pour elle d'être renseignée exactement sur les détails du marché de peaux et du marché de laines de Londres.

On y constatera de nouveaux faits confirmant la supériorité des méthodes anglaises pour le coupage du poil.

Tout ce que je viens de dire peut donc se résumer en ces deux points principaux, que nos industriels ne doivent pas perdre de vue, à savoir : nécessité d'employer ici les machines américaines, quitte à en fabriquer ensuite de meilleures, s'il est possible ; nécessité d'organiser à Marseille un grand marché des laines et peaux de lapins d'Australie, de Tasmanie, de la Nouvelle-Zélande, etc.

Si l'on voulait appliquer en France les procédés de fabrication anglaise, je suis persuadé qu'il ne serait pas impossible de trouver à Stockport des ouvriers chapeliers français d'une excellente moralité, connaissant parfaite-

ment le travail des machines et qui ne demanderaient pas mieux que de rentrer dans leur pays.

Mais voilà ! il faudrait d'un seul coup acheter des machines américaines et embaucher des ouvriers français en Angleterre ; n'est-ce pas demander beaucoup à l'esprit d'initiative de la plupart de nos industriels ?

Aller à Manchester, c'est un grand voyage pour certains Français !

Je ne veux pas terminer sans remercier ceux qui m'ont fourni à ce sujet les documents les plus sûrs et les plus précis, et si je ne cite pas ici celui qui, bon Français et bon patriote, m'a adressé les plus précieux, c'est que sa modestie s'y est opposée.

Si la chapellerie française veut bien écouter nos modestes conseils, nous serons satisfait. (1)

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, j'ai appris avec plaisir, à différentes reprises, qu'elles avaient vivement ému les différentes chambres syndicales françaises de la chapellerie, du poil, des peaux et des industries s'y rattachant et que de grands efforts avaient été faits dans le sens que j'indiquais. Aujourd'hui de nombreuses améliorations ont été enfin obtenues dans la fabrication et je ne désespère pas de voir un jour notre industrie en mesure de lutter contre nos voisins d'outre-Manche et d'outre-Rhin.

LA BOUGIE

La Bougie tire son nom de la ville Algérienne, à peine est-il besoin de le dire et personne ne sait pourquoi ; d'abord en cire, on la retrouve dès la plus haute antiquité, mais toujours d'un prix fort élevé, à telle enseigne que pendant tout le Moyen-Age, les princes seuls s'en servaient et encore les jours de gala seulement.

Une première concurrence aux bougies de cire fut faite par les bougies diaphanes, fabriquées avec du blanc de baleine, mais elles étaient encore plus chères et coûtaient de 3.60 à 3.70 la livre, alors que la bougie de cire ne valait que 3 francs.

Après la chandelle de suif, fumeuse, puante et nauséabonde, la bougie stéarique devait être le progrès final et définitif ; elle est due en partie aux travaux de Chevreul et de Gay-Lussac sur les corps gras et sur les acides stéariques et margariques, cependant Braconnot avait ouvert la voie auparavant par ses intéressantes recherches.

C'est alors que Cambacérès, aidé des conseils de Chevreul et de Gay-Lussac monta la première usine de bougies stéariques ; avec une si belle invention dans les mains, il devait faire fortune. Pas du tout, il se ruina comme les premières compagnies de Gaz, comme celles d'Electricité aujourd'hui ; c'est dans l'ordre, il faut sécher les plâtres et ce n'est que *six ans plus tard*, c'est-à-dire en 1831, chose à peine croyable, que MM. A. de Milly et Motard, inventeurs du procédé de saponification des corps gras par la chaux, ouvrirent leur usine à la barrière de l'Etoile,

d'où le nom de la marque si connue. Le Soleil, le Phénix ne tardèrent pas à suivre. Ces premières bougies se vendaient 2 francs la livre et Chevreul, qui était dans tout l'éclat de sa gloire, pouvait s'estimer heureux.

Eh bien pas du tout, on avait conservé une telle horreur de la chandelle que le public ne voulait pas se servir des nouvelles bougies, sous le fallacieux prétexte que ce n'était que du suif transformé et il fallut encore un certain temps pour vaincre cette résistance inexplicable ; enfin, les mèches nattées ou tressées furent substituées aux mèches à fils parallèles, du coup ce fut la mort brusque et lamentable des mouchettes, ce coquet petit instrument que nos grand'-mères maniaient avec tant d'élégance et que l'on collectionne maintenant avec fureur.

Depuis cette époque qui remonte à près de 60 ans, la bougie s'est vendue 1.60, 1.50 et même 1.30 et 1.20 la livre pour les qualités inférieures ; on ne fait plus de bougies de cire et cette substance ne sert plus qu'à fabriquer des cierges, des allumettes chimiques, dites allumettes-bougies et des *rats de cave*, parce qu'elle est plus flexible que les acides gras qui sont secs et friables. Les bougies diaphanes ont également disparu avec la cétine, comme je l'ai dit à propos de la baleine et du cachalot et on n'en fabrique même plus en Angleterre et en Amérique.

Autrefois les grands centres de fabrication de la bougie stéarique, après Paris, étaient Vienne et Berlin ; on sait que les vraies bougies stéariques sont dures, sonores, blanches, avec reflets jaunâtres, prises en masse compacte, légèrement diaphanes, sans odeur ; elles ne graissent pas le papier ou les doigts parce qu'elles sont débarrassées complètement de la Glycérine et de l'acide Oléique.

En 1873, on comptait en France 156 fabriques de bougies stéariques dans 43 départements ; elles fournissaient

30,257,900 kilogrammes d'acide stéarique, représentant à cette époque une valeur de 50 millions de francs. Elles occupaient 3,000 ouvriers et 8,000 chevaux-vapeurs, enfin nous en exportions pour 7 millions, sortant d'appareils entièrement en cuivre, parce que les acides gras attaquent et rongent rapidement le fer.

Mais sur les 156 usines il y en avait à peine 50 de réelle fabrication, aujourd'hui, il n'y en a plus la moitié, pour ne pas dire le quart.

Maintenant, pourquoi l'industrie de la bougie disparaît-elle, pourquoi la plupart des fabriques ferment-elles, alors que la production ne diminue pas sensiblement? Cela tient à une foule de causes économiques très complexes que je vais essayer d'exposer aussi clairement que possible.

En somme les deux grandes causes résident dans l'introduction des huiles minérales sur le marché (pétrole, schiste, essences, etc.), et puis aussi dans le lourd impôt dont est frappée la malheureuse industrie agonisante; comme le disait dernièrement un fabricant : « Que le gouvernement nous laisse mourir de notre belle mort, mais qu'il ne nous donne pas au moins le coup du lapin; comme les sucriers, nous n'avons pas les primes à la fabrication qui compensent largement pour eux les impôts et dès lors la lutte devient impossible, du reste la fermeture de la plupart de nos usines en est la meilleure preuve. »

Puis toujours l'éternelle question de la main-d'œuvre. Ainsi à Anvers une production de 4 millions de kilogrammes de bougies coûte le même prix qu'une de deux millions à Paris. Là-bas les ouvrières sont payées 75 centimes par jour au lieu de 2 fr. 10 ici.

Ensuite les graisses de bœuf, de mouton et de veau sont tirées pour moitié seulement de France et l'autre

vient des Etats-Unis, de la Plata ou de l'Australie, ce qui augmente le prix de revient. Cela tient à ce que l'emploi de la graisse pour la margarine, plus grand chaque jour, fait que la production nationale ne suffit plus; on met à cet effet de côté le premier jus : quelle belle chose que la science, puisqu'elle nous donne à volonté du même tas du suif, des bougies ou... du beurre! L'huile de palme est aussi plus employée chaque jour, ne fondant qu'à 40°; elle arrive en foudres sous forme de mastic jaune et est d'un transport facile, mais comme nous avons à acquitter des droits sur le suif et sur l'huile de palme que les étrangers n'ont pas, c'est encore pour nous une cause d'infériorité. Les Belges et les Hollandais vont chercher l'huile de palme à Liverpool, sans droit pour eux, et si nous y allons, les droits sont très élevés pour nous; cependant ils sont moindres si nous allons la chercher directement à la côte de Guinée, dans nos établissements : voilà certes encore un argument décisif en faveur de la politique coloniale et commerciale que je ne cesse de défendre et qui mérite bien d'être médité.

Dans ces dernières années, sur 40 fabriques, 16 au moins ont disparu, soit 2 à Marseille, 5 dans la Seine, 1 à Saint-Malo, 1 à Cherbourg, 1 à Chalon-sur-Saône, 3 à Lyon, 1 à Nancy, 1 à Sens, 1 au Havre et j'en oublie certainement. A peine est-il besoin d'ajouter que tandis que l'impôt nous tue, les fabriques de bougies se développent à l'étranger. En Italie seulement je trouve 27 usines nouvelles en 1880. Il est vraiment pitoyable que les pouvoirs publics n'aient jamais voulu rien entendre chez nous.

Les étrangers importent en France sous forme d'acide stéarique, plutôt que de bougies, ainsi en 1886 ils ont importé plus de 3,500,000 kilogrammes de bougies et d'acides stéariques. Pour nous, nous exportons surtout

en Algérie et un peu dans les Etats barbaresques. Les Echelles du Levant et l'Egypte nous offrent aussi un important débouché, seulement on a bien soin de mettre sur les paquets des étiquettes en arabe ou en turc; c'est le procédé que j'ai indiqué si souvent ici même, en parlant des musées commerciaux. Puis nous exportons aussi pas mal au Mexique et un peu au Brésil; malheureusement pour nous, les pays de l'Amérique du Sud se mettent aussi à fabriquer la bougie.

Comme le commerce va en baissant chaque année, maintenant tous les fabricants de bougies qui ont échappé à la ruine, font également du savon et surtout de la glycérine pour matières explosibles; on sait que c'est tout à la fois la matière la plus destructive et la plus conservatrice. On l'emploie encore avec succès en pharmacie, en parfumerie, pour les laines et les soies, le papier de verre, etc.

Aux Etats-Unis une fabrique de tabac consomme un million de kilogrammes de glycérine pour son papier à envelopper qui tient ainsi le tabac frais; l'acide oléique est aussi d'une grande ressource et l'on peut dire que si ces malheureux industriels sont sauvés — je parle de ceux qui sont encore debout — ils l'auront été seulement par la mise en valeur des sous-produits, absolument comme fera le gaz lorsqu'il sera sérieusement aux prises avec l'électricité.

En effet, le corps gras renferme de la stéarine, de la margarine, de l'oléine et de la glycérine; après le premier traitement la glycérine est séparée, reste un corps gras composé d'acide stéarique, d'acide margarique et d'acide oléique; le premier fait la bougie, le second le beurre, et le troisième le savon, ainsi tout est admirablement utilisé.

Les Anglais, eux, employent surtout la parafine extraite des dérivés bitumeux — pétroles, chistes, etc., — les bougies ainsi fabriquées sont transparentes et grises.

Lorsqu'en face de tant de difficultés, au mois de janvier 1874, la Chambre imposait un droit de 30 fr. par 100 kil. de bougies, c'en était fait de l'industrie agonisante, ce n'était plus qu'une question de temps.

Ce n'est pas tout, les fabricants français ne peuvent vendre que des paquets de 500 grammes, de 5 kilogr. ou de leurs multiples, tandis qu'à la même époque, une décision ministérielle du 28 octobre 1874 autorisait les Anglais à introduire les paquets pesant 453 grammes avec les vignettes qui indiquaient 500 grammes.

Cet encouragement officiel donné par notre gouvernement au vol étranger contre nos consommateurs et nos fabricants est certainement l'acte le plus inique qu'il soit possible d'enregistrer ; cependant personne n'a été assez puissant jusqu'à présent pour le faire comprendre à une Chambre française : c'est une honte.

L'industrie des bougies demande à ne payer aucun droit sur les matières premières et surtout l'abolition de l'impôt de 30 fr. par 100 kilogr. de bougies. Cet impôt est vexatoire au premier chef, il faut être en règle avec la régie avant d'expédier, la régie n'est pas là à l'heure voulue, on manque les navires à l'attendre, d'où de grosses pertes pour le commerce français qui se trouve dans un état d'infériorité flagrante vis-à-vis de la concurrence étrangère.

De 1862 à 1873, l'industrie était florissante, aujourd'hui elle se meurt, parce que depuis cette époque *l'unique souci des gouvernants a été de la tuer au profit des étrangers.*

Ce n'est pas tout, le fisc réclame encore en frais supplémentaires pour une usine qui produit 2 millions de kilogrammes la somme de 12,000 fr. par an !

Aussi, aujourd'hui les bougies, depuis la concurrence des huiles minérales, étant tombées de 65 à 78 centimes la livre au poids net de 500 grammes (la faveur de vendre à

faux poids étant exclusivement réservée aux Anglais de par le bon plaisir de nos ministres), la lutte n'est plus possible et la plupart des fabriques qui ne veulent pas attendre la faillite, liquident purement et simplement.

Cependant, comme je l'ai déjà dit, si toutes les usines ferment, la production ne diminue pas sensiblement en ce moment, il y a là un phénomène économique très curieux qui ne peut s'expliquer que par l'extrême perfection de l'outillage des grandes usines qui restent debout et qui en profitent en vendant surtout leurs sous-produits.

Aussi, je veux terminer en donnant quelques chiffres bien instructifs à ce point de vue :

En 1835, on fabriquait 50,000 kilogr. de bougies en France avec l'acide stéarique à 400 fr. les 100 kilogr. ; en 1849, 6,000,000 kilogr. avec la stéarine à 264 fr. les 100 kilogr. ; en 1867, 15,000,000 kilogr. avec la stéarine à 182 fr. 19 les 100 kilogr. ; en 1873, 30,000,000 kilogr. avec la stéarine à 169 fr. 24 les 100 kilogr. Ce chiffre maximum n'a jamais été dépassé, hélas ! sinon en 1884, cinq ans après la suppression partielle des droits sur les huiles, malgré l'avilissement constant du prix de la matière première.

L'impôt de consommation de 30 fr. par 100 kilogr. est établi à partir du 1er janvier 1874, et dans la même année au lieu de 30,000,000, on fait 19,233,000 kilogr. avec la stéarine à 162 fr. 87 les 100 kilogr. Il n'y a pas à dire, c'est la ruine pour le patron et la mort sans phrase pour 10,000 ouvriers ou ouvrières jetés brusquement pour la plupart sur le pavé.

En 1878, année d'Exposition, la production a été de 24,637,000 kilogr. avec la stéarine à 149 fr. 81 les 100 kilogr.

En 1889, elle a touché 28,294,000 kilogr. avec la stéarine à 90 francs les 100 kilogr., elle avait même valu

85 francs en 1884 ; il y a loin du point de départ de 400 francs en 1835.

Il faut retirer cet impôt de 30 francs. Il faut retirer ce droit inique accordé aux Anglais de vendre à faux poids. Il faut en un mot prendre des mesures énergiques et promptes, si l'on ne veut pas voir disparaître dans un avenir prochain une industrie qui a été longtemps, grâce à nos savants, l'une des gloires commerciales de la France.

C'est notre intérêt bien compris qui le commande impérieusement : au Parlement d'agir.

LES HUILES VÉGÉTALES — LE COLZA

L'huile de colza ou d'œillette, mélangée à celle du chènevis, servait autrefois sur une grande échelle à fabriquer les savons à base de potasse, connus sous le nom de savons mous ; l'huile de chènevis donnait une belle couleur verte, très appréciée des acheteurs.

La culture du colza, d'abord concentrée dans le département du Nord, étant très lucrative, s'est rapidement répandue dans toute la France, de 1855 à 1860 environ, au grand détriment de la terre qu'elle use rapidement.

En France on cultivait d'abord deux sortes de plantes oléagineuses, les unes exclusivement pour leurs grains, comme la cameline, le colza, la moutarde, la navette ou rabette, le pavot ou œillette, etc., les autres tout à la fois oléagineuses et textiles, comme le chanvre et le lin.

L'huile de cameline, connue dans le commerce sous le nom d'huile de camomille ou huile de sésame d'Allemagne, disparaît de plus en plus du marché comme toutes ses congénères végétales ; cependant il me paraît utile de donner ici quelques chiffres sur l'importance de l'industrie il y a une trentaine d'années.

Pour 100 kilogrammes de bonnes graines de cameline, on obtenait de 27 à 31 kilog. d'huile et de 60 à 65 kilog. de tourteaux, la graine valait de 20 à 21 francs l'hectolitre.

Le colza représentait la culture la plus productive et la plus répandue. En 1840, il y en avait en France 173.506 hectares, produisant 2.279.362 hectolitres de graines évaluées à 51.126.700 francs ; en 1835, on a importé

d'Allemagne et d'Angleterre 23.337 hectolitres de graines, ce qui était relativement peu de chose.

Les meilleures graines de colza étaient récoltées aux environs de Cambrai, de Saint-Quentin, de Péronne, d'Arras, de Douai, etc. Cependant, on trouvait des qualités encore supérieures en Hollande, dans la Zélande, en Belgique, dans les Polders et le Palatinat, d'où elles allaient d'ailleurs en Hollande, en passant par Mayence, Cologne et le Rhin.

Après venaient les graines de Hambourg, Lubeck, Rostock et de tout le Mecklembourg, puis la Russie ne tardait pas à en produire aussi d'excellente qualité.

Chez nous, les plus belles venaient des environs de Lille, elles étaient grosses et rouges et cependant c'étaient les plus pauvres en huile.

De 1850 à 1860, alléchée par cette culture compliquée et chère à cause des nombreux sarclages, mais très rémunératrice cependant, la Normandie en fait beaucoup à son tour; mais, hélas! on est bien près du Havre, le démon de la spéculation s'empare de cet énorme commerce, et les variations, suivant qu'il fait beau en Hollande ou qu'il pleut en Normandie, d'après une phrase restée légendaire, deviennent fantastiques.

Un hectolitre de graines de colza d'hiver pèse de 68 à 70 kilog. et un hectolitre de colza d'été de 62 à 65 kilog.; un litre de graines de première qualité renferme de 150,000 à 180,000 graines, ce qui prouve que chacune n'est pas grosse.

Pour produire une tonne d'huile de 91 kilog. il faut 325 à 425 litres de graines ou, si l'on préfère, de 215 à 218 kilog. de ces mêmes graines.

On pouvait fixer le prix moyen de la graine de colza à 25 francs l'hectolitre, les prix extrêmes étant de 18 à

30 francs, suivant les récoltes et suivant les qualités qui diffèrent avec les pays. En voici un exemple frappant, toujours pris dans les vieilles statistiques d'il y a une trentaine d'années, car aujourd'hui tout cela a bien diminué d'importance, comme nous le verrons tout à l'heure :

	COLZA D'ALSACE	COLZA DE BRETAGNE
Huile	50.00	38.50
Matières organiques	35.10	55.44
Sels divers	3.90	3.50
Eau	11.00	2.56
	100.00	100.00

Le tourteau valait de 12 à 15 francs les 100 kilog.

La moutarde noire, connue sous le nom de sénevé, représente un commerce de plus en plus restreint. Elle sert encore un peu à l'éclairage au Japon et au Bengale ; en France on en faisait un beau savon jaune, aujourd'hui il n'y a guère que la pharmacie qui l'ait retenue pour en faire de la farine de moutarde.

La navette, qui était, toujours à la même époque, cultivée en grand dans nos départements de l'Est, dans le Holstein, la Silésie, puis, dans les plaines de Caen, autour de Rouen, en Lorraine et en Franche-Comté, servait à l'éclairage, à la fabrication des savons mous, au foulage des étoffes, et se vendait à peu près le même prix que l'huile de colza.

L'huile de pavot ou d'œillette, défendue pendant longtemps dans le commerce par les médecins, sans que l'on sache pourquoi, est parfaitement comestible et pas le moins du monde narcotique. Les dits médecins n'ont daigné s'en apercevoir qu'en 1775, époque à laquelle on a pu la vendre chez les épiciers.

Le pavot était cultivé dans le Nord, le Pas-de-Calais,

l'Aisne, la Somme, le Haut et Bas-Rhin, la Meurthe, la Meuse, etc.

Le rendement d'huile est d'environ 34 kilog. par 100 kilog. de graines ou 23 kilog. par hectolitre, la graine se vendait couramment de 25 à 32 francs l'hectolitre; on sait que l'œillette est la plus petite de toutes les graines oléagineuses, c'est une vraie poussière de graines.

On me permettra de ne citer que pour mémoire le chanvre ou chénevis, le lin et le sésame, car ce sont des quantités oléagineuses négligeables à l'heure présente.

En 1850, l'exportation de graines d'œillette ou de colza atteignait 1.854.168 kilog.; par contre, en 1855, l'importation des graines d'œillette et de colza montait à 1.292.325 kilog.; mais, en 1857, l'exportation sautait tout à coup à 2.682.687 kilog., tandis que l'importation tombait brusquement à 633.583 kilog., venant en partie d'Angleterre, d'Allemagne ou des Indes anglaises.

Bientôt nos exportations, allant en partie en Belgique, en Hollande et en Allemagne, allaient toucher 8.290.366 kilog.; c'était pour la France, aux environs de 1860, la grande prospérité de la culture du colza, mais depuis...

Depuis on a découvert que l'arachide produisait l'huile dans la proportion de 30 à 33 0/0 de son poids, qu'elle était très limpide, d'un goût fort agréable, qu'elle remplaçait l'huile d'olive sur la table, et le colza dans la savonnerie, l'éclairage, le graissage des laines et que la pharmacie et la parfumerie ne pouvaient plus s'en passer.

Les tourteaux qui donnent dans la proportion de 65 à 70 0/0 sont de plus en plus recherchés par les agriculteurs du midi de la France.

L'arachide devait tuer d'autant plus facilement le colza que les huiles minérales, entrant en scène à leur tour, étaient toutes disposées à dire : *amen* et puis les cultiva-

teurs, malgré leurs bénéfices antérieurs, commençaient à s'inquiéter sérieusement de l'irrémédiable épuisement de leurs terres.

En 1855, l'importation d'arachides et de noix de toulouconna, venant de la côte d'Afrique et du Sénégal était de 27,999,158 kilogr. ; en 1856, elle était de 31,055,863 kilogr., et depuis elle n'a cessé d'augmenter dans d'énormes proportions.

L'arachide peut produire jusqu'à 45 0/0, le colza de 33 à 35 0/0, le coton 13 0/0, le lin 30 0/0, l'olivier 20 0/0, et l'œillette 38 à 40 0/0, comme rendement d'huile : la palme reste donc incontestablement à l'arachide.

C'est ce qui explique la disparition presque totale d'une foule d'huiles d'amandes, de noix, etc., ainsi dans un chapitre précédent sur les bougies, je parlais de la margarine qui remplace le beurre, mais aujourd'hui l'arachide sert à faire le beurre *d'oléomargarine* dans des proportions énormes, et dont les braves consommateurs ne se doutent guère, tant la chimie fait concurrence à tout, même aux placides vaches normandes.

Avec 20 à 30 0/0 d'huile d'arachide on donne à la margarine l'élasticité et le goût de noisette *sui generis* qui font que les habitants du boulevard Montmartre se figurent manger du beurre fait avec le lait des vaches qui vont paître sous les coudriers, les malheureux évoquent le souvenir des montagnes à cette bonne odeur, quand ils ne devraient que rendre un juste hommage à la science moderne.

En 1884, le monde entier produisait 175 millions de kilogrammes d'arachides, la côte d'Afrique seule en produisait 70 millions, et en France il y avait 15 fabriques avec 640 presses hydrauliques, et si mes renseignements sont exacts, je crois être autorisé à dire qu'aujourd'hui ces chiffres ont plus que doublé d'importance.

Comme il arrive toujours en ces sortes de transformation, la disparition plus au moins totale des huiles qui régnaient autrefois en souveraines ne s'est pas accomplie du jour au lendemain devant les arachides et les huiles minérales.

Les quelques chiffres que nous donne la statistique de 1884 en sont la meilleure preuve, ainsi en 1875 on a employé 441,875 hectolitres de graines de navettes qui ont produit 10,543,145 kilogr. d'huile et 16,760,101 kilogr. de tourteaux, en 1878 il y avait encore 150,000 hectares de colza en France et en 1884 les graines d'œillettes et de navettes réunis représentaient environ 20 millions de kilogrammes. Enfin la même année on récoltait 10 millions de kilogrammes de graines de lin, dont un million exporté en Belgique et en Angleterre. En 1884, il y avait encore environ de 45,000 à 50,000 hectares en œillettes en France.

L'huile de noix, vierge, qui est comestible, avec un goût très prononcé et désagréable quand on n'y est pas habitué, très employée autrefois, dans le centre de la France pour la table, n'est plus guère employée que pour la peinture fine.

L'olivier seul par la supériorité de son huile ne varie guère dans le midi de la France ; en 1884, 130,000 hectares fournissaient 2,500,000 hectolitres de fruits, ce qui est peu à côté des 858,000 hectares de l'Espagne à la même époque et même du rendement de l'Italie qui était de 3,400,000 hectolitres.

L'huile de Palme, réunie à celle de Coco, fournissait déjà en France, en 1884, pour la savonnerie et la stéarinerie une importation annuelle de dix millions de kilogrammes.

Toujours en 1884, l'huile de sésame donnait une importation de 60.000 kilog. et le Sénégal exportait à Marseille

500 à 600.000 quintaux métriques ; depuis, ces chiffres qui sont bons à retenir, ont considérablement augmenté.

Malheureusement, en même temps, l'huile de coton, que l'on considère à tort comme un succédané de l'huile de lin, qui sert aux graissages, dans les savons, les couleurs, les vernis, l'encre d'imprimerie, etc., est venue faire une grande concurrence à nos produits. En 1884, les Etats-Unis en fabriquaient 70.000 hectolitres exportés pour les 2/3 en Europe. On mélange cette huile à l'huile d'olive, ce qui est fort mauvais pour la santé.

Alexandrie exporte annuellement 220.000 tonnes de graines de coton presqu'exclusivement pour Marseille. La production totale des graines de coton aux Etats-Unis est de 16.200.000 quintaux métriques.

A l'heure présente la circulation de l'huile de colza sur la place de Paris est bien tombée ; les cotes au jour le jour n'en accusent guère que de 15 à 20.000 kilogrammes.

Cependant, là comme sur les suifs, les cafés ou les indigos, la spéculation ou plutôt le jeu est venu faire des siennes, j'ai toujours défendu énergiquement la liberté des marchés à terme, ce qui est fort légitime et souvent fort utile, mais on se souvient des derniers scandales, des 8.000.000 de kilogrammes d'huile de colza qui n'existaient pas et qui avaient été warrantés fictivement. Ce sont là des abus qui achèveront de tuer les huiles nationales.

Dans l'espèce, j'ai bien peur que les fameuses *filières* du marché des huiles ne deviennent des engrenages mortels, si l'on n'y prend pas garde.

Aujourd'hui, la situation est bien nette ; toutes nos huiles, le colza en tête, disparaissent devant les huiles minérales (éclairage) devant les arachides (alimentation) sans compter les innombrables usages industriels. Le jeu

active la ruine et les Etats-Unis nous menacent avec leur huile de coton.

Et cependant nous avons le remède sous la main : aux huiles d'olive, Espagnoles et Italiennes, opposons les huiles d'olive d'Algérie et de Tunisie et l'excellente huile d'Argan que nous pouvons y récolter en imitant les Marocains.

Aux huiles de coton, aux huiles nationales qui nous échappent répondons par les huiles coloniales de Palme, de Coco et surtout d'Arachide et, de grâce, allons chercher les arachides dans nos colonies et pas dans celles des Portugais ou des autres nations. Il s'agit là de la prospérité de centaines d'industries françaises.

Et dire qu'il y a encore des gens qui demandent à quoi servent les colonies. La voilà, la politique coloniale ; faites comme moi, donnez-vous la peine d'étudier nos 1.230 industries parisiennes et vous verrez que derrière chacune d'elle se trouve une solution coloniale capable de procurer la fortune aux colonies et les moyens de lutter contre la concurrence étrangère en assurant en même temps le bien être à la Métropole.

D'ailleurs, cette manière expérimentale et pratique de comprendre la politique coloniale en ces temps de lutte ardente pour la vie n'est-elle pas la seule vraie ?

LES MATIÈRES COLORANTES VÉGÉTALES

LA GARANCE

Dans le chapitre qu'on vient de lire, je faisais remarquer ici-même que toutes nos huiles végétales nationales disparaissaient devant le pétrole et l'arachide ; aujourd'hui je puis dire que toutes les couleurs végétales disparaissent devant les sous-produits de la houille ; le pastel n'est plus qu'un souvenir lointain, la garance ne sert plus qu'à teindre les pantalons de nos soldats, les lichens de toutes sortes (orseilles) malgré l'éclat provocateur de leur rouge, se meurent, allant rejoindre le *murex* des Anciens, seuls l'indigo et le bois de campêche, en Haïti relativement, tiennent encore bon, mais bientôt, battus en brèche par les beaux travaux, par les découvertes multiples de nos savants, ils devront eux-mêmes plier bagage.

Je ne parlerai que de la garance, parce qu'il s'agit là d'une grande culture, qui était nationale avant tout et puis parce que tout ce que je dirai de l'un de ces produits pourra s'appliquer aux autres ; un seul exemple suffit, la cause de la décadence étant la même : l'entrée magistrale et foudroyante des sous-produits de la houille dans les industries contemporaines. J'en ai parlé tout au long dans la première partie de cet ouvrage, aussi bien, je n'ai point à m'y arrêter ici.

La Garance *(Rubia tinctoria* ou *tinctorium)* est une plante vivace de la famille des rubiacées, elle était cultivée en grand, autrefois, dans le midi de l'Europe, en Asie

Mineure, dans les Etats barbaresques, dans les îles de la Méditerranée et même avec succès en Hollande, en Allemagne et dans l'Est de la France.

Les Anciens en faisaient déjà un grand usage, suivant ce que rapportent Pline et Strabon et, depuis plusieurs siècles, les Orientaux obtenaient avec la garance le célèbre rouge d'Andrinople.

La matière tinctoriale est seulement fournie par la partie corticale de la racine.

MM. Bucholz, John et Kulhmann ont reconnu dans la racine une matière colorante rouge, l'alizarine ; une rose, la purpurine ; une jaune, la xanthine ; des substances mucilagineuses, de la gomme, de la glucose ; des acides pectique, malique et tartrique ; des matières extractives amères ; une résine odorante, une résine rouge ; quelques sels de potasse, de chaux, etc. Le docteur Runge affirme que l'Alizari (racine de garance du commerce) renferme cinq principes colorants : le pourpre, le rouge, l'orange, le jaune et le brun, et de plus un acide particulier qui bleuit sous l'influence de l'acide chlorhydrique et auquel il a donné le nom d'*acide rubiacéïque*.

N'est-ce pas le moment de remarquer la multiplicité des matières qui se trouvent aussi bien dans la flore que dans la faune, que dans le règne minéral et n'est-ce pas un peu, sinon la justification, du moins la preuve de la curieuse intuition des alchimistes, les ancêtres de nos chimistes ? Et la science n'a pas dit son dernier mot dans cette voie féconde des investigations rigoureuses.

La garance résistait aux agents décolorants, au savon, à la lumière, ce qui en faisait la plus précieuse teinture avec l'indigo, jusqu'au jour où l'alizarine artificielle a été découverte, c'est-à-dire en 1869.

C'est que le charbon de terre, ce merveilleux témoin des

siècles accumulés, renferme tout, lui aussi. N'est-il pas véritablement comme la pierre philosophale de l'avenir, pour l'industrie ?

On sait que dans le commerce, l'alizarine artificielle comprend les diverses oxyanthraquinones, que l'on obtient en traitant les goudrons du charbon par six opérations successives des plus compliquées et que je n'ai point d'ailleurs à décrire ici.

Comme l'indigo, la garance avait autrefois une importance immense et servait à teindre tous les tissus de laine, de soie, de lin, de coton, et était surtout employée pour les vêtements militaires, car, avec des mordants, elle donnait à volonté le brun, le violet, le rouge, le jaune, etc. ; c'est ainsi que l'on obtenait des dessins très nets, très variés et que la plupart des *indiennes* étaient teintes, dans leurs couleurs si bien nuancées et si multiples, toujours avec la seule garance.

Il y a trente ans seulement on rencontrait encore en France, en Hollande, en Silésie, en Saxe, dans les deux Siciles, en Turquie et dans ses îles ainsi que dans les Etats barbaresques, y compris l'Algérie, d'immenses cultures de garance.

Il en résultait deux commerces de première importance : celui de la racine elle-même, appelée *garance en branche*, ou plus ordinairement *alizari* et celui du produit moulu et préparé pour la teinture et qui s'appelait simplement la *garance*.

Cultivée surtout dans le Vaucluse et le Bas-Rhin, chez nous, elle produisait environ 2.000 kilog. de racines fraîches à l'hectare, ce qui représentait de 7 à 800 kilog. de racines séchées.

Les frais par hectare étaient, pour la première année, de 1.100 francs, pour la seconde de 340 fr. et pour la

troisième de 680 fr., ce qui représentait un total de 2.120 fr. ; les produits étaient : en fourrages de 270 francs, en racines à 30 francs les 50 kilog. de 2.310 francs, ce qui représentait un total de 2.580 francs ; soit par hectare, au bout de trois ans, un bénéfice de 460 francs ou 153 fr. par an et par hectare.

Les garances pulvérisées de Hollande, d'Alsace, d'Avignon — du Comtat, comme on les appelait — se disputaient les marchés du monde. La garance d'Alsace, par exemple, était classée en sept qualités, la première valait 150 francs les 100 kilog., tandis que la dernière marque — *0* ou *nulle* — descendait à 35 francs.

Dans le Comtat, les garances se vendaient sous le nom de *paluds*, provenant des terres marécageuses, et de *rosées*, provenant des terres sèches ; du reste, les marques étaient devenues si nombreuses, que le commerce s'y perdait lui-même.

En 1854, les importations en racine de garance sèche ou alizari étaient de 156.445 kilog. venant de l'association Allemande, de la Toscane et de la Turquie ; la racine moulue ou en paille entrait pour 65.505 kilog., dont 24.414 kilog. venant de l'association Allemande et 41.025 de la Suisse. L'exportation s'élevait en racine sèche ou alizari à 2.727.741 kilog., la presque totalité allait en Angleterre ; en racine moulue, nous exportions 10.800.136 kilog., allant en Angleterre, en Suisse, en Allemagne, en Russie, aux Etats-Unis, etc. En 1857, ce dernier chiffre s'élevait à 11.504.107 kilog.

Sans vouloir entrer dans le détail, année par année, on avoûra que c'étaient là des chiffres très rémunérateurs pour la France, dont l'exportation dépassait de beaucoup l'importation.

Je sais bien que la grande industrie des sous-produits

de la houille, qui s'est créée depuis, représente, elle aussi, une nouvelle source de fortune ; c'est vrai, mais hélas, sur ce terrain qui devrait pourtant bien être nôtre, comme je l'ai dit souvent, puisque nos savants ont tout inventé, l'Allemagne nous dépasse beaucoup et nous fait une terrible concurrence, surtout en Extrême-Orient.

En 1865, nous relevons un chiffre de 30 millions de kilogrammes de garance en poudre, ce qui était encore énorme ; en 1880, le chiffre est de 200.000 kilog. pour l'année. Aujourd'hui on en fait juste la quantité nécessaire pour l'armée et cela va disparaître aussi.

Cette disparition subite de la garance devant l'alizarine artificielle, tandis que l'indigo lutte encore tant bien que mal contre ses nouveaux concurrents, s'explique par ce simple fait : à savoir qu'elle ne renferme que 2 0/0 de produits utiles, tandis que l'indigo en renferme de 60 à 70 0/0.

J'interrogeais dernièrement un grand industriel qui use beaucoup de garance artificielle pour ses étoffes, sur les conséquences de la suppression de la naturelle.

— Cette disparition, me répondit-il, est malheureuse pour les pays producteurs, mais pas le moins du monde pour l'industrie en général, sauf peut-être pour la laine en mèches qui est assez fortement durcie par l'alizarine.

A l'heure présente, la garance naturelle est au même prix que l'artificielle, on emploie la première encore pour les draps de l'armée, parce que l'on ne pouvait pas jusqu'à présent, obtenir la couleur juste et voulue à coup sûr avec l'artificielle, mais aujourd'hui la science est maîtresse du produit et il est probable que la garance ne sera même plus employée pour l'armée.

Dans ces dernières années, la garance d'Avignon était

tombée de 70 fr. à 45 fr. les 50 kilog. pour la qualité moyenne, à l'heure présente elle vaut environ 55 fr.

On peut dire d'une manière générale que même en France, à Amsterdam, à Anvers, à Strasbourg, dans les grands centres d'autrefois de la Hollande, de la Belgique et de l'Alsace, il n'y a plus ni importation, ni exportation de garance, sinon pour des chiffres insignifiants.

On sait également que le grand fabricant de l'alizarine, de la garance artificielle, ici, est le sénateur Poirrier qui a ses usines à Saint-Denis. Malheureusement, la fameuse fabrique allemande de Neuville-sur-Saône, *La Badicheux Anilin et Sodo-fabrik*, lui fait une redoutable concurrence ainsi qu'à toute l'industrie française des sous-produits de la houille.

C'est précisément à côté, à Neuville-sur-Saône, que se trouve la fabrique non moins célèbre de bleu d'outre-mer, de Guimet.

Pendant longtemps, l'indigo a été le rêve de beaucoup de nos hardis colonisateurs ; la tête dans le bleu, ils allaient chercher la précieuse matière au bout du monde.

Bientôt, lorsque j'aurai terminé ces courtes études sur les industries qui disparaissent, je dirai ici, à propos d'Avignon, comment une grande industrie nationale disparaissait il y a trois siècles, et j'espère mettre sous les yeux de mes lecteurs une des pages les plus curieuses, les plus pittoresques et les plus empoignantes de l'histoire commerciale et économique de la France.

Et, maintenant, Avignon a perdu ses pastels, ses chardons et ses garances, il lui a fallu transformer sa culture : ses maisons blanches, ses champs bleus, ses fabriques rouges en faisant comme la vivante et prospère image de la Patrie. Hélas ! aujourd'hui, Avignon n'a plus qu'à pleurer, car elle a tout perdu — tout, sauf son soleil et ses belles filles,

ce qui est encore bien joli pour quiconque a vu passer, le soir, les comtadines sous les orangers en fleurs, dans la chaude et enivrante atmosphère de la Provence, en écoutant murmurer à leurs oreilles de brûlantes rimes d'amour.

LA LITHOGRAPHIE

La pierre lithographique est une variété de chaux carbonatée, très compacte, pesante, spongieuse, à grains très fins, sans tache, ni trous, ni veines, uniforme de ton, susceptible d'un beau poli, à cassure conchoïdale, de structure légèrement schistoïde et.., mais je m'arrête, car ses qualités doivent être si nombreuses que leur seule nomenclature emplirait plus d'une page de ce volume.

Nous nous trouvons là en face d'une invention, d'un emploi ou plutôt d'une découverte toute moderne, puisqu'elle vient à peine de célébrer son centenaire, qui ne devrait avoir lieu réellement que l'année prochaine, et cependant, au point de vue industriel, elle a déjà vécu où se trouve du moins arrivée au déclin :

> Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
> L'espace d'un matin.

Aloïs Senefelder, de Prague, était à la fin du siècle dernier un auteur dramatique malheureux qui se débattait contre les cruelles nécessités de la vie et accusait ses contemporains d'indifférence ; bientôt il devait découvrir la pierre lithographique, en être le père véritable, et ce qu'il y a de plus curieux, pousser si loin ses investigations que, depuis, ses successeurs n'ont eu qu'à suivre ses indications, qu'à appliquer ses procédés, à peine modifiés ou perfectionnés aujourd'hui.

Comme il arrive neuf fois sur dix, c'est un hasard, le pur hasard qui l'a mis sur la trace de sa découverte ; pro-

saïquement, un jour, comme un auteur qui en est réduit aux soucis d'une existence besoigneuse, il comptait son linge avec sa blanchisseuse, il lui fallait un bout de papier pour l'inscrire, ses comédies avaient tout absorbé, il n'en trouve point et écrit sur une pierre de Solenhofen ou de Pappenheim qui se trouvait sous sa main la dite liste des chemises et chaussettes qui allaient recouvrer une nouvelle virginité.

La blanchisseuse partie, il eut l'idée de vouloir enlever l'encre avec un réactif. Par un bonheur providentiel, cette encre fabriquée par lui et grasse, résista, resta en relief; la lithographie était trouvée et plus tard Senefelder devait raconter ces faits par le menu, avec une bonne grâce d'autant plus charmante qu'il n'a pas du tout songé un instant à se poser comme un grand inventeur, alors que ses découvertes successives dans le mode d'application, après ce premier point de départ, lui en auraient cependant donné le droit.

Cet événement initial se passait en 1796. Immédiatement Aloïs Senefelder voyage en Europe avec ses pierres de Bavière sous le bras, ce qui entre parenthèse était fort lourd, et est très bien accueilli partout, surtout en Angleterre et en Italie ; cependant son invention ne fut introduite en France qu'en 1807 et ce n'est véritablement qu'en 1814 qu'elle acquit droit de cité parmi nous, à la suite des beaux travaux de M. de Lasteyrie.

De ce jour, l'élan était donné, et les Français, de suite, sans à-coups comme sans hésitation, devaient devenir bien supérieurs aux Allemands dans un art où leurs qualités minutieuses sont un défaut et nos défauts primesautiers des qualités.

Malheureusement les difficultés matérielles dans les lithographies artistiques, à cause même de la sensibilité

de la pierre, sont toujours restées considérables. Les pellicules qui tombent de la tête de l'artiste, son haleine, l'empreinte de ses doigts forment autant de taches, il faut donc travailler la tête droite, éloignée et proprement avant tout.

Puis, comme l'on dessine forcément à l'envers, il faut constamment constater dans le miroir *ad hoc* les progrès de l'œuvre entreprise.

Aussi les corrections sont graves, difficiles, les lavages compliqués, vétilleux et les raccords presque impossibles.

On écrit ou l'on dessine sur la pierre à l'encre ou au crayon à base de savon, de cire et de suif et, comme on l'a fait remarquer fort judicieusement, l'artiste se sert d'un crayon noir pour suivre ses traits, mais il pourrait se servir d'un crayon blanc que les résultats seraient les mêmes, puisque le corps gras entrant dans la pierre *constitue seul* l'opération lithographique ; c'est là ce qui fait la supériorité des Français sur les Allemands qui s'acharnent à faire du dessin fin et fini au crayon, tandis que la lithographie consiste surtout dans l'art de savoir *graisser* à point la pierre. Comme on le voit, cela nécessite une prodigieuse habileté de touche de la part de l'artiste.

Et puis la chaleur qu'il faut éviter pour empêcher la fonte des crayons, et puis les lavages et puis le repos qu'il faut observer, lors du tirage, de temps en temps, pour éviter l'empâtement, ce qui ne permet encore que de tirer à 4 ou 5,000 exemplaires, et puis mille autres détails font que le graveur lithographe aussi bien que l'imprimeur, doivent être fatalement, s'ils veulent faire quelque chose de bien, non seulement des artistes, mais aussi des mécaniciens et des chimistes.

Qui n'a toujours présent à l'esprit les chefs-d'œuvre de Raffet, de Charlet, de Decamps, de Dévéria et dans un

ordre plus modeste, d'Henri Monnier, d'Eugène Lami ou de Granville; qui de nous ne s'est arrêté vingt fois sur le quai Voltaire à la devanture familière des marchands d'estampes pour admirer la puissance de touche, l'audace magistrale, la fantaisie inattendue des Célestin Nanteuil, des Fantin-Latour, des Léon Noël, des Baron, des Mouilleron et de bien d'autres que ma plume oublie et dont les adorables écritures artistiques restent cependant profondément gravées dans mes souvenirs d'enfant s'éveillant aux belles choses de l'art.

Et si je m'attarde à cette évocation déjà lointaine d'un mouvement qui, chaque jour, s'enlise d'avantage sous la lourde poussière du temps et de l'oubli, pour être sincère, malgré la facile émotion de la prime jeunesse, je dois reconnaître que la lithographie n'a jamais été qu'un art de second ordre, galvanisé parfois par un Decamps ou un Dévéria, mais incapable de faire oublier les graveurs au burin du siècle dernier ; la lithographie fut bien l'expression de cette époque terne, décolorée et navrante au point de vue de l'art qui va de 1830 à 1848.

A l'heure présente, les pierres dites de *Munich* sont encore les plus estimées de beaucoup, on en tire surtout de Solenhofen et de Pappenheim, absolument comme du temps de Senefelder ; puis après on en tire un grand nombre d'Ingolstadt, toujours en Bavière.

Elles sont d'une couleur gris perle, en couches d'épaisseur égale, unies sur toutes les faces, et s'enlèvent en grandes plaques, d'une manière lamelleuse comme l'ardoise, ce qui constitue leur immense supériorité sur tous les autres gisements du monde entier et malheureusement aussi sur ceux de la France.

Car chez nous non plus la pierre lithographique ne manque pas, mais elle est bien inférieure à celle de Munich.

A Châteauroux dans l'Indre ; à Pielle, Marchamp, Bellen dans l'Ain, sans oublier les carrières de Villebois ; à Avize, près du Vigan, dans le Gard, à Marans dans les Charentes, à Dijon, à Périgueux, à Grenoble, dans la Nièvre, le Berri, l'Yonne et jusqu'aux portes de Paris, à Neufchâtel-en-Bray, à Hannaches, etc., on trouve la pierre lithographique, mais avec des trous ou des veines, ou trop dure, ou par blocs trop petits et qu'il faut scier, ce qui fait que les graveurs aiment encore mieux acheter du vieux *Munich* deux fois plus cher que du *Gard* ou de l'*Ain* neuf.

Les meilleures ont le grain moins fin, la teinte plus foncée, ou sont trop petites et demandent toujours à être sciées ; c'est donc un fait matériel contre lequel nous ne pouvons rien.

Celles de Châteauroux donnent des traits plus fins que celles de l'Ain, ce qui n'a plus d'ailleurs grande importance, aujourd'hui que cet art est de plus en plus délaissé.

Exceptionnellement, on a expédié du Vigan une pierre lithographique de 2 mètres 35 de longueur sur 1 mètre 35 de largeur, qui pesait 1,100 kilogr., mais ce n'est, hélas, que la rare exception.

A 1,600 francs le mètre cube environ, cela représentait déjà un joli prix.

Aujourd'hui on fait grand bruit des pierres lithographiques découvertes en Dalmatie, elles sont encore moins bonnes que les nôtres ; quant à la pierre lithographique artificielle, inventée par Rosenthal, de Francfort et qu'il rend très claire avec un peu de carbonate de chaux, c'est une invention extrêmement ingénieuse qui suivra totalement le sort de la pierre naturelle.

La litho-typographie opère un tirage sans foulage et rend par conséquent le satinage inutile. Le report sur

pierre, dû à MM. Paul et Auguste Dupont, a rendu de grands services, surtout pour la reproduction des vieux ouvrages, conservés plus fidèlement et plus économiquement que ne saurait le faire aucun dessinateur lithographe ; mais enfin, pour ingénieux qu'il soit, ce n'est là qu'un des côtés très restreints de l'industrie.

La vérité, c'est qu'aujourd'hui ce n'est plus seulement la lithographie artistique qui est délaissée pour l'eau-forte, mais bien les deux pour les procédés modernes qui sont chaque jour plus nombreux, plus perfectionnés. Appelez cela héliogravure, photogravure, photoclyptie, chromos, gillotage, procédés, reports sur zinc, gravure chimique, etc., c'est la science moderne qui, bien appliquée en même temps à l'art et à l'industrie, remplace la gravure, la lithographie, la gravure sur bois, l'eau-forte, la pointe sèche, et tous les vieux procédés d'autrefois qui resteront toujours cultivés par quelques-uns, mais n'auront plus aucune valeur marchande et courante, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Aujourd'hui, dans les travaux ordinaires, lettres de faire-part, cartes, etc., la typographie ordinaire, c'est-à-dire l'imprimerie, a remplacé presque partout la lithographie et lorsque l'imprimerie se sert de pierres, avec des caractères spéciaux qu'elle compose, elle reporte immédiatement sur la pierre, ce qui est beaucoup plus régulier et plus expéditif ; deux tours de plume pour finir les déliés et la farce est jouée, de sorte que le lithographe lui-même, en tant qu'écrivain dans les travaux courants, tend à disparaître de plus en plus.

Il est évident qu'il y aura toujours des artistes qui feront de la lithographie et toujours certains travaux où la pierre sera nécessaire, mais j'ai voulu démontrer qu'actuellement les procédés, la gravure chimique avaient tué virtuellement

la lithographie ; je crois que la révolution est opérée et que cet art transitoire ne compte plus au point de vue commercial que comme une quantité presque négligeable.

Des marchands de pierres en gros m'affirmaient dernièrement qu'il ne s'en faisait pas pour plus de 300.000 fr. par an sur la place de Paris ; c'est en effet fort peu de chose.

Comme en somme les seules bonnes pierres lithographiques viennent de Bavière, que les nôtres ne peuvent pas lutter et que nous n'y pouvons rien, j'avoue que j'éprouve un certain plaisir à constater que les procédés modernes nous arrachent à cette dépendance économique vis-à-vis de l'Allemagne, et puis l'industrie moderne des procédés et des gravures chimiques fait gagner la vie à bien plus de monde que ne l'a jamais fait la lithographie.

Elle est bien malade, c'est possible ; mais je n'ai pas le courage de la pleurer, d'autant qu'il se trouvera toujours chez nous des artistes capables d'en conserver religieusement les secrets vraiment intéressants.

LE JAIS

Le Jais ou jaïet, appelé encore succin ou ambre noir dans le commerce, tire son nom du fleuve Gagis, en Lycie, si nous en croyons Pline ; ce qui nous prouve tout au moins qu'il a été employé comme objet de toilette dès les temps les plus reculés.

Les peuples du Nord en ont fait *Gagat* et les Italiens *Gagaba*, ce qui nous semble une amusante corruption du radical.

C'est tout simplement une espèce de houille, connue sous le nom de *lignite compacte piciforme*. Le charbon de terre, employé sous tant de formes dans ces dernières années, dans ses sous-produits, disparaissait cependant sous sa forme la plus pure, c'est-à-dire en tant que jaïet et bien des gens seront étonnés de le retrouver là.

Autrefois on l'exploitait en Angleterre, en Allemagne, et particulièrement en Prusse, où on le rencontrait, détail singulier, à côté de l'ambre jaune et en Saxe, près de Wittemberg, en Espagne, dans les Asturies, la Galicie et l'Aragon, et enfin en France à Roquevaire, près de Marseille, à Belestat dans les Pyrénées et surtout dans l'Aude, à Bains, à Peyraz, à Labastide-sur-l'Hers et à Sainte-Colombe-sur-l'Hers, où on le travaillait sur une grande échelle.

A Sainte-Colombe particulièrement, des usines considérables n'ont pas tardé à épuiser la précieuse matière fossile, voilà près d'un demi-siècle, fournie jusque-là par le département de l'Aude, et ont dû par la suite s'adresser

aux mines, ou plus exactement, aux gisements, aux filons de l'Espagne.

On usait le Jais sur des meules à grès, et comme il est dur, compact, cassant, mais d'une admirable couleur noire et luisante, susceptible d'un beau poli et de plus infiniment plus léger que le métal ou la verroterie — léger comme un bois fossile ; — il était très recherché pour les parures de deuil, les mantilles légères et brillantes, comme de sombres armures, les bijoux, etc.

Aujourd'hui, tout cela n'est plus qu'un souvenir, et Sainte-Colombe n'a rien conservé de sa grande activité d'autrefois.

Comme me le disait fort judicieusement J. Proz, le lapidaire le plus érudit de ce temps : « Ce n'est plus l'industrie courante, mais c'est nous autres, les lapidaires, qui fournissons à l'heure présente les parures en vrai jais, quand par hasard une grande dame veut encore en posséder. »

Si autrefois la bijouterie de deuil n'employait que le Jais, elle a fini par le trouver trop cher, trop fragile et trop combustible. Mais, dira-t-on, elle a mis des siècles à s'en apercevoir ; non pas précisément, il y a longtemps qu'elle le savait et elle s'en est aperçue tout haut quand elle a su par quoi le remplacer et qu'il s'est trouvé lui-même virtuellement épuisé, voilà tout.

Voilà belle lurette, c'est-à-dire plus de trente ans, que le Jais artificiel, verre ou émail coloré en noir, ou vernis noir, faciles à travailler et avec lesquels on peut obtenir à volonté toutes les formes dictées par le caprice du moment, du goût, de la mode et par la fantaisie d'une jolie femme, a remplacé le jaïet naturel.

Puis, après le verre, l'émail et le vernis noir, est arrivée chez nous la fameuse bijouterie en fer de Berlin; cette

industrie importée de la Prusse, il y a plus de soixante ans, n'a pas tardé à prendre ici une énorme extension.

Tout le monde sait que la fonte d'une certaine qualité reçoit dans un moule les formes les plus délicates et en garde fidèlement l'empreinte.

Certes, ce n'est pas le jais qui aurait pu satisfaire pendant la dernière exposition de 1889, toute cette foule d'étrangères et de provinciales, qui ont fait sous forme de broches, de boutons ou d'épingles, une si colossale consommation de tours Eiffel en mignonnes réductions qui auraient laissé rêveur feu M. Colas lui-même.

Ce fut le triomphe du bimbelot de Paris et des jolies vendeuses de l'Exposition avec leurs tréteaux provocateurs, leur éventaire tentateur braqué au coin de chaque porte; qui oserait s'en plaindre maintenant et gémir sur la gloire défunte du Jais.

Les bijoux d'acier sont venus plus tard, d'invention anglaise; aussitôt importés en France, ils ont eu un énorme succès, comme les bijoux de fer ou de fonte de Berlin, et ont vite formé le noyau d'une nouvelle industrie.

En 1847, la bijouterie pour deuil comptait à Paris 46 fabricants, 233 ouvriers, et représentait un chiffre annuel de 800,000 francs d'affaires; à l'Exposition universelle de 1855, une garniture de cheminée et une glace entourées de Jais *reçurent les éloges du jury*, disent les journaux du temps, et dans les brouillards de ma première enfance, je me souviens d'avoir passé devant ces merveilles avec mon père.

Aujourd'hui, il reste cinq maisons à Paris vendant du Jais, vrai ou faux — plus de faux que de vrai; — sur les cinq maisons, une est anglaise, et à part un peu d'exportation dans l'Amérique du Sud, ce qui est assez difficile à

expliquer, on peut dire, sans exagération, que le commerce du Jais n'existe plus qu'à l'état de luxe ou de curiosité.

Si dans la même année de 1847, par exemple, nous consultons les statistiques, nous voyons que les bijoux d'acier, cette importation anglaise toute récente, sont représentés par 143 fabricants, 2,000 ouvriers et un chiffre annuel de 5 millions d'affaires, pour Paris seulement, bien entendu. Du reste, on peut dire que les premières grandes révélations des bijoux de fer, de fonte et d'acier se sont produites aux Expositions universelles de 1851 et de 1855 — la dernière à Paris bien entendu ; de ce jour, le Jais était mort.

Cependant comme une industrie ne disparaît pas comme cela tout à coup, on a encore fait pendant longtemps des bracelets, des broches, des colliers et surtout des boutons pour vêtements de deuil pour dames et puis, petit à petit, le faux a remplacé le vrai un peu partout, d'autant plus facilement que le jais n'était plus à la mode il y a trente à quarante ans.

Il est vrai d'ajouter qu'il est tout à coup redevenu très en faveur au lendemain de la guerre, Sainte-Colombe en a tressailli ; on a remis en avant la légèreté et l'éclat du vrai jais, mais on a riposté qu'il coûtait trop cher et prenait feu facilement, ce qui au fond est une mauvaise plaisanterie aussi bien pour lui que pour le celluloïd, car on n'est pas obligé de le mettre au feu. Mais enfin la vérité, c'est qu'il était trop tard, c'est que les industries similaires étaient trop fortement enracinées dans le pays — heureusement, et finalement le faux jais seul en a profité tandis que le vrai rendait tranquillement le dernier soupir — en tant qu'industrie, bien entendu.

Les importations et les exportations sont nulles depuis

35 ans, cependant la matière est soumise au même régime des douanes que le succin ou ambre jaune, soit à la sortie, 25 centimes par 100 kilogrammes de jais brut et exemption complète de tout droit à l'entrée.

Ceci ne s'appliquait qu'au jais brut, le jais simplement taillé était traité comme article de mercerie fine et le jais monté en or, en argent ou autres métaux précieux, comme article de bijouterie.

Par un hasard singulier, au fur et à mesure que j'avance dans l'étude des transformations de nos industries — dont la plupart intéressera la toilette de la femme, chose singulière — je constate qu'une partie de ces transformations s'est opérée depuis trente ans, aussi je ne puis m'empêcher de reconnaître, moi libre-échangiste convaincu, que les traités de 1860 ne répondent plus du tout aux besoins du jour, quel que soit le point de vue auquel on se place. Ils ne sont plus eux-mêmes assez libéraux et souvent ils sont devenus inutiles, puisqu'ils ne protègent plus que des industries défuntes !

Ils protègent une foule de produits qui n'ont plus besoin de protection, n'existant plus commercialement parlant et ils ont oublié tous les nouveaux qu'ils ne pouvaient guère prévoir.

Il y a là, certes, un vaste champ d'observations pratiques bien intéressantes, que nos Chambres syndicales pourront seules éclairer d'un jour suffisant et dont nos représentants feront bien de tenir compte, lors des prochaines négociations, lorsque le système protectionniste de M. Méline aura achevé de ruiner complètement la France, s'il en est temps encore et si elles viennent à se produire en dehors du tarif général ; en tous cas, la question ainsi posée est assez grave pour être prise en sérieuse considération.

Le fer a remplacé le jais ; le verre, les vernis ont fait

merveille, je le sais, mais cependant rien ne remplacera son éclat incomparable et discret tout à la fois, sa mélancolique distinction et si j'avais l'honneur d'être une veuve jeune et jolie, je ne voudrais pas d'autre parure qu'une parure en vrai jais, parce qu'il me semble que c'est le cadre qui convient à toute douleur comme il faut et puis, qui sait..... ça va si bien... quand ça ne serait que pour trouver un second mari !

VIEUX CHIFFONS. — VIEUX PAPIERS

Pendant longtemps, j'ai reçu un certain nombre de lettres de fabricants de papiers qui, après les compliments d'usage sur mes articles à propos des industries qui disparaissent, se terminaient toutes en constatant que le papier de chiffon disparaît devant le papier d'Alfa et me demandaient naturellement une consultation sur cette grosse question.

C'est faire beaucoup d'honneur à un très humble et très modeste économiste ; je ne sais vraiment si je serai à la hauteur de cette confiance trop flatteuse et de plus, j'ai bien peur que mes conclusions sur un sujet, que je connais en effet depuis longtemps en ma qualité de colonial, ne soient de nature à jeter la mort dans l'âme de mes aimables correspondants qui, pour la plupart, voudraient peut-être une autre solution ou d'autres espérances.

Ceci dit je ne puis mieux faire que de citer les parties essentielles de la lettre de l'un d'eux.

... Ce serait avec un vif plaisir que je vous verrais aborder la question de la fabrication du papier d'Alfa qui fait une terrible concurrence aux papiers anciens (encore une indistrie qui tend à disparaître), non pas l'industrie à proprement parler, mais le produit du vieux papier remplacé par celui de l'Alfa.

... Figurez-vous, Monsieur, que ce nouveau papier, avec lequel on fait les enveloppes dont se servent en général les banquiers et Agents de change, et enfin le Monde financier, porte un coup terrible à la fabrication de la cire

fine à cacheter. Savez-vous pourquoi, c'est que l'on ne trouve plus une bonne cire capable de tenir sur le papier d'Alfa. Son adhérence devient nulle sur ce papier et la sécurité des chargements de valeurs ne peut qu'en souffrir.

Il adviendra pour la cire ce qu'il advient pour le vieux papier, qu'une nouvelle cire fera disparaître l'ancienne fabrication...

Tout ce que dit là mon honorable correspondant est absolument vrai, sauf ce qui touche à la sécurité des lettres qui est garantie par la gomme et par la poste, mais je lui répondrai que c'est une simple constatation et rien de plus ; qu'il est bien évident que le papier de chiffon et même la cire à cacheter en souffrent, mais que l'on n'y peut rien, que l'on ne remonte pas les courants dans les transformations industrielles et, que le mieux est encore d'en savoir tirer parti, en se tenant à la hauteur des évènements ; c'est ce que je vais essayer de démontrer par quelques chiffres et par quelques faits.

La France a trouvé chez elle jusqu'en 1860, mais avec beaucoup de peine dans les dernières années, c'est-à-dire de 1855 à 1860 environ, tous les chiffons dont elle avait besoin pour son papier. Cette quantité s'est élevée en 1859 au chiffre énorme de 100 millions de kilogrammes, à peu de chose près, ce qui représentait un chiffre de près de 3 kilog. par tête d'habitants.

C'était exactement la proportion de l'Angleterre en 1851, tandis qu'à la même époque les Français n'étaient capables que de fournir 2 kilog. de linge ou vieux chiffons par tête aux papeteries nationales ; en dix ans la production des chiffons avait donc augmenté d'un tiers, mais c'était là un maximum qui ne devait pas tardé à disparaître pour une

foule de raisons que tout le monde connait et qu'il serait trop long de déduire ici.

Au commencement de 1860, le prix du chiffon était en Angleterre de 40 0/0 plus élevé qu'en France, mais toujours pour les raisons auxquelles je viens de faire allusion, cet état de choses ne devait pas durer, et au fur et à mesure que les besoins de la consommation se faisaient sentir, le prix du chiffon s'élevait d'autant plus rapidement chez nous que la production de la matière première restait stationnaire ou diminuait même et que la Presse, avec son immense et subit développement, devenait la nouvelle et grande consommatrice de papiers.

Dès cette époque le problème redoutable pour la grande industrie du papier était posé nettement, les de Montgolfier devaient plus tard m'en entretenir à diverses reprises, et voici ce qu'un homme compétent entre tous, M. Amédée Gratiot, écrivait dès l'année 1859 :

« On a tenté depuis bien des années de substituer aux chiffons l'Alfa, le palmier nain, le sparte, le bananier, la paille, le bois, mais sans pouvoir y parvenir pratiquement. L'Angleterre elle-même, malgré le bas prix de ses charbons, de ses produits chimiques, de ses machines, n'a pu y réussir encore. Cependant, l'avenir est là. »

L'avenir est là, et voilà certes une parole qui devait se trouver promptement réalisée, car aujourd'hui, non seulement on fait de l'admirable papier d'Alfa, mais on fait du papier avec tous les bois et toutes les matières ligneuses imaginables à volonté : le problème est donc pleinement résolu et depuis longtemps.

Maintenant que nous avons constaté l'irrémédiable décadence du papier de vieux chiffons — fil ou coton, — passons à l'Alfa.

Cette plante vient aussi bien dans le Sahara que dans le

Tell, c'est la plante nationale par excellence en Algérie, c'est donc une source de richesses absolument française.

Elle résiste à toutes les sécheresses comme à toutes les chaleurs et croît de 1 mètre à 1 m. 50 de hauteur aussi bien sur le roc que dans le sable. Elle sert en vert de nourriture pour le bétail ; on en fait des corbeilles, des tapis, des nattes, des chaussures, des chapeaux, des sacs, des cordes, et dès 1850 on en faisait, à peine vingt ans après la conquête, un énorme commerce d'exportation à Arzew sous forme d'Alfa brut destiné à être transformé en Europe en crin végétal, en fil, en papier et en carton. Sous cette dernière forme, il est inutile de dire que l'on commençait et que l'immense développement de ces dernières années, en face des tâtonnements de la première heure, comme je l'ai dit plus haut, était encore inconnu.

Cependant, la papeterie de l'Harrach, dans la plaine de la Métidja, près d'Alger, ne tardait pas à faire merveille et l'on ne tardait pas à s'apercevoir, en même temps, que la pâte d'Alfa, un peu dure seule, s'adoucissait singulièrement mélangée à celle des chiffons.

L'Espagne aussi se mit à cultiver l'Alfa en grand, mais son Alfa, connu sous le nom de *sparte,* d'où le nom de *sparterie* donnée à l'industrie des tapis, nattes et bimbelots en Alfa, est bien inférieur à notre produit algérien, et puis enfin, la production du jonc d'Espagne est limitée dans le pays des Abencérages, tandis que l'on peut affirmer hautement que la production de l'Alfa et du *dis* est absolument illimitée en Algerie, aussi bien dans le désert immense que dans les régions plus privilégiées du nord.

En 1855, l'exportation en France fut de 42.345 francs et de 91.001 francs pour l'étranger, soit 133.346 francs, tandis qu'aujourd'hui elle se chiffre par une imposante série de millions : on voit que depuis, cette industrie qui

devrait être avant tout une industrie complètement nationale, a bien marché. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que la France Algérienne en cultivait plus de 300.000 hectares sur les hauts plateaux.

Aujourd'hui, la triste vérité, ce n'est pas que l'Alfa remplace le chiffon, c'est une industrie qui se transforme au profit d'une production algérienne, rien de plus, mais c'est bien que nous vendons en Algérie la plus grande partie de nos Alfas bruts aux Anglais, qui nous les repassent sous forme de papier, avec, en même temps, les énormes bénéfices d'intermédiaires et de fabricants ; voilà où est le mal et il y a bien longtemps que je l'ai signalé pour la première fois dans mes conférences.

Voilà la terrible dépendance économique à laquelle il faut échapper, non pas en supprimant le papier d'Alfa, ce qui est impossible, mais bien en le fabricant nous-mêmes à la place des Anglais.

Pourquoi en est-il ainsi ? La fabrication est pourtant bien simple, après un bain de soude pour débarrasser les fibres de la résinoïde, on blanchit la pâte au moyen du chlore, ce n'est pas plus malin que cela ; mais il paraît que les Anglais ont de la soude et que nous n'en avons pas. En vérité, c'est une grande pitié d'entendre de pareils raisonnements et de voir que nous sommes incapables de sortir de la vieille ornière routinière des procédés commerciaux d'antan.

Non seulement les Anglais font du papier d'Alfa sur une vaste échelle, mais encore de très belles moulures fines surtout et des cadres merveilleux avec la pâte d'Alfa préparée *ad hoc* ; eh bien, imitons-les, faisons-en autant, ça vaudra mieux que de gémir sur la grandeur et la décadence des vieux chiffons : ce sont là, propos de chiffonniers, que diable, indignes de la grande industrie

moderne du papier, dont la force d'expansion est centuplée à l'heure actuelle par la disparition de l'impôt, par le magnifique développement des journaux, ces grands pionniers de la moderne évolution à laquelle nous assistons tous avec tant de fierté au cœur... et tant d'espérance.

Mais me disent encore mes honorables correspondants, ce que vous demandez tant est en train de s'accomplir, les fabricants d'Angoulême commencent à faire du papier d'Alfa pour échapper aux fourches caudines de l'Angleterre.

Je le sais et je crie bravo au nom de l'Algérie, au nom de notre industrie nationale.

Il ne faut pas aujourd'hui s'attarder dans des luttes stériles, dans des lamentations sans issue, il faut voir le danger en face, résolument, et le dominer ; il faut donc sans plus tarder que les grandes fabriques de papiers de chiffons deviennent en même temps des fabriques de papiers d'Alfa : là est le salut et pas ailleurs.

En 1863, la production annuelle de l'Alfa était de 10.000 quintaux dans la province d'Oran ; en 1871, elle était de 600.000 quintaux dans la même province et elle est à l'heure présente de plus de deux millions de quintaux et vous voulez lutter contre cela ? Arrachez cette industrie du papier à l'Anglais, vous dis-je, ça vaudra mieux que de gémir.

Vous n'avez point de soude caustique, fabriquez-en, et d'ailleurs, les hautes températures dans la manipulation vous en économiseront beaucoup ; il y a encore du charbon en France et cela coûtera toujours moins cher que l'honnête courtage payé à nos voisins pour leurs peines.

Pour fabriquer 100 kilog. de pâte à papier d'Alfa, il faut 220 kilog. d'Alfa, 400 kilog. de charbon, 25 kilog. de soude caustique et 30 kilog. de chlorure de chaux pour le blan-

chiment, tout cela n'est pas impossible à trouver chez nous.

N'est-il pas curieux de voir que l'Alfa coûte plus cher chez nous qu'en Angleterre, alors qu'il s'agit d'un produit essentiellement algérien.

Cela tient à ce que les Anglais ont une marine marchande qui porte le charbon dans notre colonie et rapporte l'Alfa à meilleur compte que nos propres navires, avec des chargements en travers, cela tient surtout aux *droits de quai* que l'on perçoit à Marseille sur tous les navires venant d'Algérie.

L'Algérie forme-t-elle, oui ou non, trois départements français ? Si oui, pourquoi ces droits et cet entêtement inexplicable de notre port à vouloir *enrichir quand même les fabricants Anglais à nos dépens ?*

La question est donc bien nettement posée, il s'agit là d'une de nos plus importantes industries et je crois avoir répondu sans ambages.

L'Alfa est bien une source de prospérité indéfinie pour l'Algérie, et malheureusement les Anglais le monopolisent pour en faire de la pâte à papier qu'ils nous revendent fort cher. Or, comme chez nous on ne saurait se passer de papier d'Alfa, de papier anglais à l'heure présente, c'est à nous à faire notre papier d'Alfa nous-mêmes, sans l'intermédiaire des Anglais : l'Algérie et la Métropole y gagneront d'autant ; que notre marine marchande comprenne ses grands devoirs patriotiques, que Marseille avec ses droits de quai ne fasse pas les affaires des Anglais, que l'on fasse de suite le Canal des Deux-Mers et Paris Port de mer, pour avoir le fret à bon marché, enfin et surtout, que nos fabricants de papiers de chiffons fassent résolument du papier d'Alfa. Il le faut dans leur intérêt même bien entendu, d'autant plus qu'il y aura toujours lieu de

faire des beaux papiers de fil et de mélanger les papiers de chiffons aux papiers d'Alfa pour donner plus de solidité à ces derniers (1).

Ce n'est donc pas la mort du papier de chiffons que je demande, mais je pense qu'en lui donnant un succédané qui s'impose, nous travaillerons pour le plus grand bien la de notre industrie nationale au détriment de nos mortels rivaux, les Anglais. Seuls, les chiffonniers — encore une industrie qui disparaît — continûront à gémir, mais nous n'y pouvons rien et l'intérêt de notre grande industrie est supérieur à ces considérations.

Tout cela représente des sommes énormes et vaut bien peine que nous donnions une parole d'encouragement à nos frères africains ainsi qu'aux courageux fabricants d'Angoulême qui ne désespèrent pas de notre génie national en face d'Albion triomphante.

---

(1) Le chemin de fer Transsaharien à travers l'Algérie jusqu'au Soudan ne tarderait pas à décupler la production de l'Alfa pour le plus grand profit de l'Algérie et de la Métropole. Mais, hélas, ce sont là des questions auxquelles ne veulent pas songer les pouvoirs publics, pour faire plaisir à l'Angleterre.

LE CORAIL

Le corail est une production marine calcaire, rameuse, considérée maintenant comme l'axe d'un polype rayonnant qui appartient à la classe des coralliaires ; une branche de corail se compose donc de deux parties bien distinctes, une centrale, dure, cassante, pierreuse, de couleur rouge plus ou moins vive ; c'est celle que l'on emploie dans la bijouterie, l'autre est extérieure, comme une écorce d'arbre, elle est molle et charnue et c'est la partie vivante de cette étrange bête.

La pêche se fait sur les côtes des contrées baignées par l'Adriatique, sur celles de l'Algérie et de la Tunisie par des matelots gênois et napolitains montés sur de fortes barques et armés de filets spéciaux dont la description serait trop longue ici.

Un bateau monté par dix hommes peut prendre de 80 à 100 kilog. de corail par jour, et la campagne dure généralement du 1er avril au 1er septembre, ce qui représente cent jours de pêche productive en moyenne.

On connaît la poésie légendaire de ces expéditions, avec une mer incomparable pour plancher, un ciel éternellement pur pour toit et les montagnes de l'Afrique se perdant dans les lointains lumineux pour horizon.

Entre dans ma tartane,
Jeune Grecque à l'œil noir,
Tu seras ma sultane,
Mon bonheur, mon espoir...

Nous irons le matin écumer le rivage,
Des pêcheurs négligents ramasser le corail ;
Puis, après, enlever quelque vierge au passage,
Pour l'offrir en hommage au harem du sérail.

Ces mesures aux naïves rimes mais non sans rythme, produisent encore un effet prodigieux sur l'âme du touriste qui se retrouve à bord d'une de ces modestes barques par une belle nuit étoilée, au milieu des plaines infinies de la mer phosphorescente.

De 1880 à 1882, je ne sais plus au juste, pendant une campagne, 204 bateaux corailleurs dont 121 napolitains, 28 toscans, 3 sardes, 26 espagnols et 26 français, ont recueilli 29,881 kilog. de corail représentant une valeur de 1.448.950 francs. La Calle et Bône, dans ce chiffre, en avaient fourni pour 28,437 kilog.; du reste, l'armement d'un bateau ne coûte guère que 6,000 francs, les engins sont peu compliqués et c'est ce qui explique en partie l'acharnement des Italiens à se livrer à cette pêche.

Et cependant il s'agit là d'une industrie essentiellement française dans ses origines. Dès 1450 nous avions un établissement à La Calle pour la pêche au corail et une compagnie française avait obtenu un privilège à condition de n'employer que des marins provençaux (1); elle la conserva jusqu'en 1791.

Mais comme les Italiens ne tardèrent pas à s'emparer de ce commerce, un décret de la Convention qui pensait à tout, en 1794 (24 nivôse an IV) créa une nouvelle compagnie pour lutter victorieusement contre les Italiens. Là encore, il était bien stipulé que l'on n'emploirait que des marins français ou étrangers ou établis en France et que la

(1) En 1561, entre La Calle et le cap Rosa, des négociants marseillais avaient élevé une grande maison carrée dite *Bastion de France* pour protéger la pêche du corail.

compagnie ne pourrait armer ses bâtiments que dans un port français.

En 1802, La Calle nous est enlevée par les Anglais qui ne nous la rendent qu'en 1816 et pendant ce court espace de 14 ans, pour bien montrer toute l'importance qu'ils attachaient à un pareil établissement, ils se mettent de suite à faire la pêche au corail sur une vaste échelle, en employant à cet effet le chiffre énorme, surtout pour l'époque, de 400 embarcations par an.

Depuis 1830, la pêche à La Calle, aussi bien qu'à Bône et à Collo, est régie par l'administration française et malgré la redevance que payent les Italiens et que n'ont pas à supporter nos marins, ce sont ces étrangers qui nous tuent.

On pêchait aussi le corail autour de Messine et sur les côtes de France, dans le golfe du Lion; ce dernier d'une couleur rouge superbe était le plus estimé, on sait que le corail blanc est sans valeur.

En 1856, on importait en France 16,133 kilog. de corail brut à 33 francs le kilog., soit 3.056 kilog. des Deux-Siciles, 3,952 d'Espagne, 2,443 des Etats-Sardes, 1,132 de Toscane, 4,839 d'Algérie et 711 d'autres pays; pendant la même année il arrivait également 7,318 kilog. de corail taillé, valant 210 francs le kilog. et fourni surtout par les Etats-Sardes, la Toscane, les Deux-Siciles et les Etats Romains. Dans le courant de la même année nous avons exporté (au commerce général) 21,128 kilog. de corail brut et dont les Etats-Sardes ont reçu 12,728 kilog., la Toscane 4,462, l'Algérie 2,133, l'Espagne 434 et les Indes anglaises 585 kilog., d'autres pays figurent pour 786 kilog. et nos exportations de corail taillé qui s'élèvent à 9,716 kilog. ont été surtout dirigés en Angleterre, aux Etats-Unis, dans les Etats-Sardes, l'Association allemande, la

Toscane, l'Egypte, la Côte occidentale d'Afrique, le Mexique, le Brésil, l'Algérie, le Sénégal, etc.

J'ai tenu à donner ces chiffres un peu arides, pris aux sources officielles pour bien démontrer quelle intéressante industrie nous avions laissé échapper par notre faute.

En 1857 les importations n'ont été que de 9,299 kilog. et les exportations se sont élevées à 22.340 kilog. brut et à 12,201 kilog. de corail taillé, non monté ; comme on le voit, c'était encore très brillant et ce n'est pas sans un grand sentiment de tristesse que j'enregistre des chiffres qui, depuis longtemps, hélas, ne sont plus qu'un souvenir.

En 1858, Livourne envoie trente tartanes à la pêche. A cette époque la ville possédait quatre établissements de premier ordre pour le travail des coraux et une foule d'autres de moindre importance ; chacune des grandes fabriques employaient 300 ouvrières, de sorte qu'il y avait 12 à 1,500 femmes qui gagnaient leur vie seulement dans les grandes maisons de la ville.

Depuis, cela n'a fait que croître et embellir. A Paris, on ne taille plus le corail, les manufactures de Marseille ont disparu et c'est maintenant uniquement en Italie, à Naples, à Livourne, à Gênes que s'effectue la taille. A Paris c'est à peine si l'on trouverait encore des bijoutiers capables de monter le corail et on taille peut-être encore seulement quelques camées de prix, artistiques, que les Italiens ne sauraient faire.

Et pendant ce temps-là, nous allions comme des moutons de Panurge, admirer à nos dernières Expositions Universelles les bijoux de mauvais goût des Italiens et applaudir ainsi à la ruine de notre propre industrie.

Et cependant, avec notre goût et notre adresse à Paris ne sommes-nous pas désignés pour tirer partie d'une matière si précieuse ? L'écume de sang, la fleur de sang,

le premier sang, le second ou le troisième sang ou le rose, qui est le plus recherché, ne sont-ils pas là pour nous offrir des ressources infinies ?

Le corail rouge était très à la mode sous le Consulat et l'Empire, puis sous la Restauration sous forme de Camée ; plus tard on en fit encore beaucoup de colliers, de boucles d'oreilles, de broches, de boutons, etc., et l'on sait quelle charmante parure c'était pour les brunes, comme cela s'harmonisait bien avec les tons chauds des belles méridionales.

— C'est très possible, me dit un grand bijoutier, mais ce n'est plus à la mode. Quelle mauvaise plaisanterie ; plus à la mode, ici, c'est possible, mais le grand commerce d'exportation que nous aurions dû continuer à faire et que font les Italiens à notre place, pour quoi le comptez-vous donc ?

Allez donc voir en Allemagne, en Russie, aux Indes, dans les pays chauds et surtout dans tout l'Islam si le corail n'est plus à la mode ! Allez donc voir des bords du Gange aux bouches du Nil, de Constantinople aux Colonnes d'Hercule, si vous rencontrerez un seul riche musulman sans son chapelet de corail.

Avant la guerre, à l'exposition des produits de l'Industrie, je me souviens d'avoir vu un jeu d'échecs en corail qui était une merveille et valait 10,000 francs ; aujourd'hui notre industrie ne saurait plus faire cela et voilà précisément ce que je déplore.

Sans compter, comme je le disais tout à l'heure, que le corail peut servir et servait à une foule d'usages ; c'est ainsi qu'autrefois le corail noir, tombé dans la vase et teint par les émanations sulfureuses, faisait, à côté du jais dont je parlais dans un chapitre précédent, de très jolis bijoux de deuil à bon marché, puisque ce corail ne se vendait que

de 12 à 15 francs le kilog., puis les débris porphyrisés et aromatisés avec de la menthe donnaient une excellente poudre dentifrice qui se vendait un prix assez élevé, il est vrai ; a-t-on trouvé mieux depuis, il est permis d'en douter.

Oui, on a trouvé le corail artificiel, de la poudre de marbre cimentée avec de l'ichtyocolle et teint avec du vermillon de Chine et un peu de minium, on a même encore trouvé le corail en Celluloïd, je le sais et je ne suis pas de ceux qui attaquent les nouvelles applications industrielles, mais véritablement tout cela est incapable de lutter dans la bijouterie avec le vrai corail retiré tout saignant du sein de la mer.

Autrefois le Bey de Tunis nous avait cédé le droit de pêche pour une redevance de 13,000 piastres, à quoi cela nous a-t-il servi ? Aujourd'hui, la mer à exploiter sous notre autorité s'étend de Tripoli à Gibraltar, la pêche est à peu près libre et le droit pour pêcher en toutes saisons est tombé de 800 à 400 fr., les Italiens seuls en profitent largement.

Comment, depuis 1450, souvent dans des conditions défavorables, nous avons su garder la pêche du corail, garder la taille et le montage, lutter victorieusement contre l'étranger, avoir des usines florissantes à Marseille qui vivaient aussi bien que celles de Livourne, et c'est au moment précis où l'Algérie devient terre française et où la Tunisie s'assimile que nous désertons devant l'ennemi, que nous renonçons bénévolement à une industrie rémunératrice et française par essence, puisqu'elle est artistique ; en vérité c'est à n'y pas croire.

Quand il s'agit d'une industrie qui disparaît, faute de matières premières ou qui se transforme au bénéfice d'une nouvelle, je ne proteste pas, je constate et tout est dit ; mais là il s'agit d'une industrie nationale passée tout

entière aux mains des Italiens, il s'agit bien véritablement, chose rare heureusement, d'un industrie *qui émigre*, et qui émigre au moment psychologique où tout semblait devoir la retenir chez nous ; aussi j'avoue que ce n'est pas sans un profond sentiment de douleur que je fais une pareille constatation.

Cependant, dans ces dernières années, nous venons de créer chez nous l'art du mosaïste en concurrence contre les Italiens qui en avaient eu le monopole jusqu'à ce jour ; c'est parfait, mais ce qu'a fait Sèvres pour la mosaïque, notre industrie ne peut-elle pas le faire pour le corail, d'autant qu'il n'y a pas à *créer*, mais à *conserver* seulement.

Nos marins valent ceux de l'Adriatique, nos artistes ceux du monde entier et je veux croire encore que notre industrie saura trouver des moyens pratiques pour réagir contre une décadence que rien ne justifie, que rien n'explique et qui serait impardonnable si elle devait demeurer éternelle.

L'IVOIRE

Au moment précis où l'Allemagne et l'Angleterre viennent de se partager presque la moitié du continent noir, il m'a paru intéressant de parler de l'ivoire; est-ce parce que l'industrie est disparue, non pas précisément, mais parce qu'elle va disparaître, et sans vouloir d'ailleurs écrire des lignes prophétiques, nous verrons comment tout à l'heure.

L'ivoire, comme l'on sait, provient des défenses d'éléphant, de mammouth, des dents d'hippopotame et même de cachalot, des défenses du narval, etc., mais le seul grand commerce est celui des défenses d'éléphant.

On en faisait un immense commerce dès la plus haute antiquité. Chez les Grecs et les Romains, l'ivoire servait à fabriquer des sièges, des tables, des lits, des chars, des statues; les grands seigneurs en revêtaient du haut en bas les murailles de leurs appartements et les portes de leurs palais.

Cela représentait en un mot une industrie nationale, absolument inconnue aujourd'hui, et à ce point de vue on peut dire qu'elle est en décadence depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

Les Grecs et les Romains avaient eux-mêmes emprunté ce luxe aux grands Empires orientaux qui l'avaient poussé aux dernières limites; il y a loin de là à la mélancolique constatation d'un économiste de 1860 qui affirmait que l'Angleterre ne consommait guère plus de 250,000 kilog. d'ivoire par an et la France seulement 125,000 kilog.

Le commerce est fait surtout par les Anglais, les Hollandais et les Portugais de l'Asie et de l'Afrique qui écoulent naturellement les produits de leurs colonies. Nous venons après avec une place encore assez honorable et il ne tiendrait qu'à nous qu'elle soit la première, si nous le voulions sérieusement, étant donné la situation de nos colonies en Afrique et même en Indo-Chine — pour une portion beaucoup moindre — bien entendu.

Parmi les provenances diverses et nombreuses je citerai les principales : Ceylan, Sumatra, la presqu'île de Malacca, les Indes, l'Abyssinie, le cap de Bonne-Espérance, les côtes orientales et occidentales d'Afrique, le Soudan et pour préciser les points qui nous intéressent le plus, le Sénégal, les rives de la Gambie et la côte du Grand-Bassam où les transactions sont très actives.

Naturellement les variétés d'ivoire jetées sur les marchés européens sont très nombreuses, et là encore je ne puis qu'indiquer rapidement les plus connues.

L'ivoire de Guinée passe généralement pour le meilleur — j'entends les ivoires vivants par opposition aux ivoires morts ou pétrifiés — il est dur, très pesant, d'un grain fin et serré.

L'ivoire du cap de Bonne-Espérance est plus tendre, tandis que celui du Sénégal ou de l'Abyssinie possède à peu près les mêmes qualités, mais seulement les dents sont souvent fendues dans toute leur longueur, ce qui lui enlève une partie de son prix marchand. L'ivoire des Indes est ordinairement blanc, il comprend celui de Ceylan qui est d'un blanc rosé et celui de Siam.

L'ivoire vert ne se trouve que dans les défenses récemment enlevées à l'animal, il est estimé parce qu'il est plus facile à travailler, plus tendre, ce qui est très important, car on sait combien l'ivoire, fossile ou non, est dur et

malaisé à sculpter, et parce qu'il devient d'un beau blanc en veillissant.

L'ivoire bleu ou ivoire mort de Sibérie, très abondant dans les îles de l'Océan Glacial, est très estimé et est représenté par des défenses qui pèsent de 50 à 200 kilog., très dur, d'un aspect très agréable, ce sont tout simplement des dents fossiles de mammouth pétrifiées et que l'on emploie surtout dans la bijouterie à cause de leurs qualités toutes particulières de dureté et de fixité dans la teinte, ce que ne font pas toujours les ivoires contemporains qui souvent jaunissent assez rapidement. Tous n'ont pas la propriété de blanchir en vieillissant comme un chocolat célèbre, mais nier le fait serait impossible et tous les ivoiriers préfèrent l'ivoire mort à cause de cela.

Puis viennent les dents d'hippopotame, de morse, les défenses de narval, etc., mais tout cela est de trop peu d'importance dans l'industrie pour que j'aie à m'en occuper ici.

A l'état brut, l'ivoire dans le commerce est connu sous le nom de morphil ; les morphils peuvent atteindre 3^{m} de long, mais en général ils ont de 0^{m}65 à 1^{m}65 et pèsent de 3 à 30 kilog., mais cependant leur poids peut aller jusqu'à 60 kilog., — pour les ivoires vivants bien entendu, car nous avons vu que les fossiles pouvaient aller jusqu'à 200 kilog. le morphil ou la défense, si l'on veut.

Les morphils d'Afrique sont plus longs et plus recourbés que ceux de l'espèce indienne ; ceux de mammouth sont encore beaucoup plus longs et plus recourbés, quelquefois même on en trouve en spirale, c'est précisément là ce qui donne lieu à un commerce si important sur les côtes de Sibérie ; cependant pour être juste, je dois ajouter que chez nous même l'ivoire du Gabon et dépendances, connu sous le nom d'*argent gris* est également très recherché

pour l'exportation, parce qu'il ne jaunit pas avec le temps. Nous en exportons environ 25,000 kilog. par an et il nous serait facile d'augmenter ce chiffre dans de notables proportions.

Il est vrai que je ne donne là que des indications qui remontent déjà à 1880, c'est-à-dire à quinze ans.

C'est ainsi, par exemple, qu'à la même époque le cap et les contrées voisines exportaient 150,000 kil. d'ivoire par an, le Mozambique 14,000 kil., Zanzibar et Bombay 160,000 kil., l'Egypte 200,000 kil., Alexandrie et Tunis 180,000 kil., etc.

On voit par là que l'Angleterre n'a déjà pas fait une si mauvaise affaire en mettant le grappin sur l'Egypte et sur Zanzibar.

Pour compléter ces données générales le docteur Georges Pennetier, le savant directeur du Muséum d'histoire naturelle de Rouen, me fournit encore quelques chiffres qu'il me semble intéressant de transcrire ici.

En nous en tenant aux statistiques qui remontent à une dizaine d'années, nous voyons que l'Angleterre importait environ 650,000 kil. d'ivoire annuellement sur lesquels 300,000 kil. — presque la moitié — sont réexportés, ce qui prouve que là encore nous sommes en partie sous la dépendance économique de l'Angleterre et que nous pourrions parfaitement y échapper, avec nos établissements africains, si nous étions un peu plus pratiques.

Pour fournir cet ivoire aux Anglais, il faut abattre au bas mot 50,000 éléphants par an.

Les coutelleries de Sheffield emploient à elles seules 200,000 kil. d'ivoire chaque année et en 1878, un fabricant de cette ville a consommé pour son compte la quantité énorme de 2,561 défenses.

Du reste on sait que Sheffield est une des grandes villes

manufacturières de l'Angleterre pour la coutellerie et les objets d'ivoire.

En 1876, la France a encore importé 152,106 kil. d'ivoire que l'on travaillait surtout à Paris, à Dieppe, à Ivry-la-Bataille (Eure), à Laboissière et au Coudray-Belle-Gueule (Oise), et à Saint-Claude (Jura).

L'Inde qui approvisionnait autrefois l'Europe, n'en exporte presque plus, on préfère de beaucoup les morphils d'Afrique qui sont plus grands et même ceux qui arrivent en Angleterre, *via* Bombay, proviennent eux-mêmes de la côte de Zanguebar.

D'ailleurs, dans ces dernières années tout cela a bien changé et comme dans la plupart des industries — même artistiques — le faux est venu faire une terrible concurrence au vrai.

C'est d'abord l'ivoire végétal, le corozo comme l'appellent les commis de magasin, qui est un produit végétal éburné ; le corozo est tiré des graines du Phytélephas à gros fruits et qui n'est autre chose qu'un petit palmier de l'Amérique méridionale.

On leur donne une foule de noms dans le commerce : noix de corozo, noix de tagua, noix de palmier ou marrons de coco ; elles se trouvent au nombre de quatre dans un gros fruit hérissé et ont environ 4 à 5 centimètres sur 3 à 4. Quoiques petites, elles sont très employées dans les menus objets de la tabletterie, têtes de cannes, boutons, etc.

D'ailleurs elles donnent si bien l'illusion de l'ivoire, ces graines de corozo, qu'il faut recourir à un réactif chimique, pour les distinguer du véritable ivoire.

Dès 1870, elles arrivaient en masse en Angleterre et en Belgique, et on les vendait de 4 à 5 fr. le 100 sur le port

d'Anvers, tandis que l'ivoire animal coûte de 14 à 15 fr. le kil., ce qui est une autre paire de manches.

Mais cette concurrence du corozo n'était rien encore à côté de celle qui devait subitement surgir comme un coup de foudre : j'ai nommé le celluloïd qui remplace l'ivoire dans une foule d'applications, on peut même dire dans toutes — à moins, bien entendu, que l'on ne veuille de l'ivoire authentique, ce qui est toujours plus joli et plus artistique.

Du reste, j'ai traité tout au long la question du celluloïd dans les *industries qui grandissent*, c'est-à-dire dans la première partie de cet ouvrage, et je ne puis qu'y renvoyer mes lecteurs.

J'entends d'ici ces mêmes lecteurs dire : — mais nous vous avons suivi jusqu'ici avec attention et nous ne voyons pas encore arriver la démonstration prophétique annoncée de la disparition de l'ivoire.

— Ecoutez un peu, c'est cependant bien simple ; en effet on a trouvé jusqu'ici des quantités énormes d'ivoire mort de mammouth en Sibérie, mais il en est de cela comme du charbon de terre, les gisements ne se reforment pas et la rapacité des chercheurs aidant, l'ivoire fossile deviendra plus rare chaque jour ; est-ce clair ?

— C'est clair. Mais en Afrique ?

— Voilà précisément où je vous attends, l'Angleterre vient de se partager la moitié du continent avec l'Allemagne, eh bien, c'est, à courte échéance, la disparition des pachydermes.

Avec leur cruauté atavique, leur manque de scrupules, leur hypocrisie protestante et leur besoin de jouir, les Anglais portent partout la mort avec eux ; n'ont-ils pas détruit les baleines et même en partie les cachalots à travers les mers ? Il y avait encore, il a quelques années,

plusieurs troupeaux de millions de bizons à travers les prairies des Etats-Unis, aujourd'hui ils sont si bien morts que l'on songe à placer les derniers spécimens dans les jardins zoologiques ; la race anglo-saxonne a tout fauché avec son inexorable besoin de s'enrichir, sans un mot empreint de pitié, sans un instant d'hésitation.

Partout où passent les *sauterelles rouges*, autrement sanguinaires que nos criquets algériens, elles ne laissent rien sur leur passage et voilà pourquoi, en Afrique, les éléphants vont suivre méthodiquement dans la mort les baleines et les bisons pour le plus grand bien des comptoirs de la Cité et pourquoi dans quelques années l'ivoire vrai sera encore beaucoup plus rare et plus cher qu'aujourd'hui.

Il est juste d'ajouter que nous aurons toujours le corozo et le celluloïd, mais au point de vue artistique, sera-ce suffisant ? Il est permis d'en douter.

Depuis les mastodontes et les mammouths jusqu'aux cétacés, jusqu'aux bisons, jusqu'aux grands pachydermes, les grosses bêtes paraissent destinées à disparaître devant les petites, c'est la loi de Darwin, la lutte pour la vie et, de très bonne foi, les sauterelles rouges croient peut-être accomplir une mission providentielle en détruisant ces bonnes grosses bêtes d'éléphants, si intelligentes, qu'il ne leur manque que la parole.

Pendant qu'il en est temps encore, je demande à Stanley la permission de pleurer sur elles : *Ave, Cæsar, morituri te salutant !*

LES TAPISSERIES

D'une manière générale on peut dire que les tapisseries sont tout uniment des tapis que l'on place le long des murs des appartements ou qui servent à recouvrir des meubles ; en d'autres termes, une tapisserie est un tapis ras, d'une étoffe plus serrée et plus chère que le tapis ordinaire.

Les tapisseries de *haute lisse* sont celles que l'on fait sur le métier perpendiculaire, comme cela s'est toujours pratiqué aux Gobelins, tandis que les tapisseries de *basse lisse* sont faites sur le métier horizontal ; c'est le travail ordinaire de la manufacture de Beauvais.

A peine ai-je besoin d'ajouter que les tapisseries faites par nos mères, sur un canevas plus ou moins serré, ne sont des tapisseries que de nom.

Les travaux si merveilleusement artistiques et *finis* des Gobelins ou de Beauvais ne se rencontrent jamais neufs dans le commerce, par cette raison toute simple que l'Etat ne fabrique que pour les palais nationaux et les présents diplomatiques.

Malgré cet embrigadement administratif, on peut affirmer que notre art officiel s'est constamment tenu à un niveau artistique très supérieur et très incontesté, encore qu'il soit en quelque sorte hiératique, ce qui est presque toujours fort dangereux pour l'initiative créatrice de l'artiste.

Cependant il y a là une exception qui ne fait que confirmer la règle et que je suis heureux de constater ; c'est ainsi, par exemple, qu'à notre dernière Exposition univer-

selle, tandis que la manufacture de Sèvres révélait tout à coup un état de vétusté pitoyable, d'enlizement de plus en plus inquiétant, en face de la poussée hardie de la Céramique étrangère, nos tapisseries nationales, au contraire, restaient toujours les spécimens incontestés de l'art pur dans ses manifestations les plus hautes — en tant qu'applications de l'art à l'industrie, bien entendu.

Et cependant, chose singulière, les procédés de fabrication sont absolument les mêmes à l'heure présente que du temps des Flamands et de Gilles Gobelin, tant il est vrai que plus on se rapproche des sommets de l'art et plus les multiples ressources de la science moderne deviennent en partie superflues ; c'est ainsi que les dernières modifications aux métiers ont été introduites par l'illustre Vaucanson, voilà bien près d'un siècle et demi.

Ce n'est seulement qu'après 1830 que l'on a appliqué le métier à la Jacquart à la fabrication des moquettes, des carpettes, des jaspés, des reps, des écossais, etc., ce qui a produit immédiatement dans le prix de revient une diminution de plus de 50 0/0 ; c'est ainsi que l'usine de Neuilly-sur-Seine, avec la Jacquard modifiée, produisait des tapisseries admirables qui, sous l'Empire, rivalisaient avec les Beauvais et les Aubusson. Je passe volontairement sous silence la Savonnerie qui n'existe plus depuis longtemps.

C'était tout une révolution, les tapisseries cessaient d'être un objet de grand luxe et encore une fois la science accomplissait son œuvre démocratique. L'exécution beaucoup plus rapide permettait de livrer les produits à un prix beaucoup moins élevé, mais ce qui, surtout, faisait baisser considérablement le prix de revient, c'était la reproduction du même modèle à un grand nombre d'exemplaires ; les frais de composition, ainsi répartis sur l'ensemble, deve-

naient presque nuls, aussi les exportations devinrent rapidement fort nombreuses à cette époque.

C'est vers 1835 que l'on a substitué le lin, le chanvre et le coton à la laine dans la chaîne, même dans les établissements de l'Etat ; on le faisait moins par économie que pour diminuer les chances de détérioration par les insectes.

Les Turcs, les Tunisiens, les Algériens et les Hollandais ont seuls continué à travailler en laine pure ; ils mettent derrière leurs tapisseries un lit de tabac, ce qui est infiniment moins pratique que le changement de chaîne pratiqué chez nous.

Les fabricants français se sont plaints longtemps de la cherté de la laine qui était frappée à l'importation de droits qui allaient, pour certaines qualités et certaines provenances, de 20 à 37 fr. 50 les 100 kilogrammes.

Lorsque les laines d'Australie sont entrées en franchise à partir du 1er janvier 1864 à la suite des traités, lesdits fabricants ont jeté les hauts cris et se sont plaints de la concurrence étrangère : je livre ce curieux exemple à la méditation de nos législateurs, s'ils sont capables d'y comprendre quelque chose.

En effet, la France possédait à cette époque de 34 à 35 millions de moutons, à peu près comme l'Angleterre, mais nous n'importions que 36,682,000 kilogrammes de laines étrangères par année, tandis que les Anglais en importaient 126,731,723 kilogrammes.

On sait que les premières laines du monde sont nos laines fines de la Brie, mais elles suffisent à peine à la belle draperie, ce qui fait que l'on avait fatalement recours aux laines étrangères pour la fabrication de nos tapis et tapisseries et puis la beauté, le luxe et le fini de nos tapisseries les rendaient fort chères ; chez nous on en trouvait fort peu dans le monde, sinon chez les personnes

riches, tandis que tous les Anglais possédaient des tapis — je parle jusqu'en 1860, de là une cause d'infériorité pour notre industrie : tandis que nous ne faisions que du luxe, il y avait longtemps que les Anglais faisaient de la camelotte.

En France on ne sortait pas de l'article de luxe, sous prétexte que seuls les gens riches en avaient le goût et en demandaient ; c'était un cercle vicieux dont il était assez malaisé de sortir.

A Aubusson, en 1860, la plus forte maison occupait encore 1,800 ouvriers et 12 artistes dans ses ateliers.

A la même époque, à Halifax, la première maison occupait plus de 3,000 ouvriers et beaucoup moins de dessinateurs.

En France, les derniers grands centres de production sont Aubusson, Felletin, Tourcoing, Nîmes, Marseille, Tours et Limoges.

C'est en 1840 que l'on introduisit la Jacquard à tapisserie dans le pénitencier de Bordeaux, ce qui permit de faire des tapis à bon marché avec une main-d'œuvre de 25 à 50 centimes par jour, mais ce qui, naturellement, fit beaucoup crier l'industrie privée.

En Algérie, il n'y avait qu'une fabrique en 1860, mais les femmes faisaient des tapis chez elles dans les trois provinces. Ce sont des tapis comme ceux de Smyrne, mais moins beaux, faits au point turc, sans fil et sans coton, avec de la laine nouée brin à brin.

Faits avec de la laine fort longue, ces tapis sont très solides ; on les fait tondre au bout de 40, 50, 60 ans et même plus et l'on a encore un tapis neuf qui trompe parfaitement l'œil de l'Européen.

Leurs grecques, arabesques, carrés et losanges d'une

monotonie si séduisante, sont dans le souvenir de tout le monde, il est donc inutile de s'y arrêter.

Ce sont là des tapis bons, chauds, solides et honnêtes, si l'on peut dire, aussi ils sont aujourd'hui l'objet d'un grand commerce, car fort heureusement pour nous, ils ont remplacé en partie les tapis turcs.

M. B. Maurice a écrit là-dessus des pages fort instructives.

Les tapis de Tunis sont aussi fort beaux : *Margonm* donne les tapis de mur, remplaçant nos tapisseries, *Drid* les tapis veloutés de toutes dimensions et *Gapsi* les tapis couvre-pieds de 4 mètres carrés pour 90 francs, ce qui était très bon marché en 1860.

Les Belges à Tournai faisaient en grand et sans l'ombre de scrupules la contrefaçon de nos dessins d'Aubusson, ce qui leur permettait de vendre 10 0/0 meilleur marché que les Anglais eux-mêmes.

A Aubusson, en basse lisse, dans les qualités communes on aurait pu arriver à faire 20 mètres par an et dans les qualités fines, de 6 à 10 mètres. Peu d'ouvriers parviennent à gagner de 12 à 1500 francs par an, sauf les premiers qui font les *Carnations*.

Comme je l'ai dit, la tapisserie est une industrie d'art absolument française, plus que jamais, mais qui disparaît de plus en plus lorsqu'il s'agit du luxe ; c'est donc encore une industrie qui se tranforme.

C'est toujours la conséquence du progrès, du métier Jacquard ; à Tourcoing, à Roubaix, à Nîmes on fait des modèles à 500, à 1000 exemplaires dont les frais sont répartis sur la totalité.

Puis on fait des imitations de tapisseries, des impressions sur étoffes qui ont jusqu'au point de la tapisserie en relief et donnent une illusion très suffisante, sinon

complète, lorsqu'il s'agit de tendre des salles de cafés, des salles à manger, etc.

On ne vend plus de tapisseries de luxe non seulement parce qu'elles coûtent trop cher, mais aussi parce qu'elles restent indéfiniment dans les familles.

Mais si la tapisserie, la vraie, celle faite à la main, disparaît de plus en plus, celle du métier Jacquart est plus florissante que jamais en France.

— Voyez-vous, me disait dernièrement un gros fabricant, la tapisserie des grands seigneurs a fait place pour toujours dans le commerce à la tapisserie bourgeoise ; du reste nous ne nous en plaignons pas, car nous faisons ainsi plus d'affaires.

Ceci résume toute la question et je pense que je n'ai rien à y ajouter.

LE CHARDON

— Vous nous la bâillez belle, le chardon, une industrie ?

— Parfaitement, et nationale et fort importante encore, complètement disparue aujourd'hui.

— Vous m'intriguez, en vérité.

— Vous allez voir, écoutez seulement cinq minutes.

— Volontiers.

— Or donc le Chardon-Cardère, le Chardon à Foulon ou Chardon-Bonnetier (*Dipsacus fullonum*, cardère des foulons, *dipsacus sylvestris*, cardère sauvage) servaient autrefois au même usage, dans la grande culture, pour les besoins de l'industrie.

Ce mot latin, lui-même, vient en ligne droite du mot grec διψάω, j'ai soif, à cause de la base des feuilles, élargie et amplexicaule et qui forme un petit réservoir, d'où son autre nom poétique de *cuvette de Vénus*. On trouve le chardon-cardère dans les terrains pierreux, les carrières ou les décombres et le chardon sauvage dans les ruines, au sommet des vieilles tours branlantes ; ses racines diurétiques et sudorifiques sont encore employées en médecine — pour plus amples informations consultez le pharmacien du coin.

Dès les temps les plus reculés, nous retrouvons cette utile plante en grand honneur en France et les chardons formaient des motifs de chapiteaux fort pittoresques dans l'architecture du xve siècle.

Jusqu'en 1855 et même 1860, le chardon était cultivé en grand en Normandie, en Picardie et dans le midi de la

France ; les chardons les plus estimés venaient des environs d'Avignon qui a perdu cette culture pour toujours, hélas, comme elle devait bientôt perdre en grande partie celle de la Garance, dont j'ai parlé dans un autre chapitre.

La plante est bi-annuelle et pendant la première année surtout, elle demandait des sarclages et des arrosements multipliés qui en faisaient une culture assez délicate et dispendieuse, comme celle du colza.

On semait à la volée en mars dans le nord et à l'automne dans le midi, la récolte des têtes durait environ trois mois, parce qu'elles n'arrivaient pas toutes à maturité en même temps.

Chaque pied produisait de 10 à 15 tête, récoltées à l'état sec bien entendu ; avant, la plante avec ses fleurs bleues rougeâtres, couvertes de mouches à miel qui adoraient le cardère à foulon, offrait à l'œil de vastes champs aux reflets métalliques du plus merveilleux effet : on aurait dit l'évolution d'un régiment de cuirassiers à travers la plaine immense avec leurs armures scintillantes sous le soleil.

Aujourd'hui tout cela n'est plus qu'un souvenir lointain qui me reporte déjà à ma prime jeunesse.

Les chardons-cardères tiraient leur utilité des écailles pointues et crochues qui garnissent les fleurons réunis aux sommets de leurs tiges, après complète floraison et dont on se servait pour peigner, *tirer à poil*, développer la surface duveteuse du drap, faire, en un mot, toutes les opérations de *garnissage ou lainage* sur les draps, les couvertures et autres tissus de coton ou de laine.

On dressait avec ses piquants des cardes appelées *croix* ou *croisées*, que l'on adaptait ensuite aux mécaniques ou aux machines de l'époque, destinées à peigner le drap.

On a substitué en partie, dès 1855, à ces cardes végétales des cardes à pointes de fer ; cependant, pendant long-

temps, certains manufacturiers ont préféré les anciennes cardes aux nouvelles qui étaient trop dures pour les draps fins et les tissus légers et délicats.

Bien plus, après l'invention des cardes de fer, la culture du chardon à foulon fit mine de grandir dans certains pays, mais ce fut une vaine résistance, la machinerie chaque jour s'est perfectionnée et après une lutte héroïque il fallut bien se résigner à mourir : pauvres chardons !

Dans le commerce on connaissait deux *sexes* de cardères : les mâles, dont la tête est plus allongée et les piquants plus durs et les *femelles*, qui ont la tête presque ronde et hérissée de piquants plus flexibles; c'était là d'ailleurs une dénomination purement commerciale, à laquelle la botanique restait étrangère — voir pour la seconde fois le pharmacien de votre quartier.

La France faisait autrefois un commerce assez important de chardons-bonnetiers ou cardères et exportait en Angleterre, en Allemagne et en Russie; aujourd'hui il ne reste plus ni exportation, ni importation et l'on peut dire que cette industrie, bien nationale il y a encore quarante ans, est virtuellement tuée depuis 1860.

Au temps du grand commerce, les têtes s'expédiaient en balles, en tonneaux et même en caisses, lorsqu'il s'agissait d'une expédition lointaine.

Les graines payaient à la sortie 25 c. par 100 kilog. et à l'entrée 10 c. par navire français et 1 fr. par navire étranger et par terre. Sur les têtes le droit de sortie était de 3 francs et les droits d'entrée étaient nuls : il est bien entendu que je parle de ce qui se passait avant 1860.

Comme nous l'avons vu, le chardon naturel a d'abord été remplacé par le chardon métallique en fer, encore défectueux, puis en cuivre, beaucoup plus doux, comme on le fabrique dans les usines de Sedan, puis en acier

flexible, ce qui le rend inusable presque, etc. Aussi, aujourd'hui on peut dire que les cardes à coton, les cardes mixtes, munies de *hérissons* et de *chapeaux*, les *express cardes* anglaises, etc., sont arrivées au dernier mot de la perfection, de la souplesse, de la flexibilité, de la douceur, de la durée et de la solidité, et qu'elles laissent bien loin derrière elles l'agreste et primitif chardon à foulon de nos pères.

Les premières cardes métalliques ont été fabriquées en Angleterre, mais on n'a pas tardé à installer des usines en France pour éviter les droits d'entrée.

Aujourd'hui la nouvelle industrie s'est *tassée*, si je puis m'exprimer ainsi, et la plupart des fabricants se plaignent fort : certaines usines fabriquent leurs cardes chez elles, mais c'est le petit nombre, car il est plus simple d'aller acheter à Sedan les admirables cylindres, les chardons métalliques et les brosses qu'on livre avec les derniers perfectionnements modernes.

Cependant à Rouen, sur 28 fabriques, il n'en reste plus que quatre. Les cardes en acier et les derniers progrès qui nous sont venus en partie d'Angleterre, ont singulièrement restreint la consommation ; aussi la plupart des fabricants se sont mis à faire autre chose, des brosses métalliques ou autres objets pour de nouveaux besoins industriels.

Certains de mes lecteurs, qui ont la bonté de suivre avec intérêt mes études industrielles, paraissent effrayés du nombre des industries qui disparaissent ; ils ont tort, pour une de perdue, dix de retrouvées, dit le proverbe, et c'est vrai, là plus que partout ailleurs, le quart d'heure de Rabelais — avec l'orthographe qu'il vous plaira — ne sera donc pas si redoutable que cela pour les industries qui sauront se retourner à temps et appeler à leur secours la politique coloniale sagement comprise sur le terrain des

matières premières et de l'exportation ; presque toujours elles y trouveront le salut rémunérateur.

Evidemment, certains pays en souffrent, des familles sont ruinées, Avignon a vu avec tristesse son marché de Chardons et de Garance lui échapper, mais c'est toujours l'éternelle histoire des industries qui se transforment.

Les diligences occupaient quelques milliers de personnes en France, les chemins de fer en occupent des centaines de mille, j'allais dire des millions : tout est là.

Si le chardon, même métallique, en lui-même ne représente plus une industrie importante, du moins il concourt largement à la fortune des industries textiles chez nous et c'est déjà beaucoup.

Nous n'irons plus... en Normandie admirer les plaines onduleuses et bleues, les horizons métalliques et doux ne sont plus... Pour toujours les chardons sont coupés !

COMMENT DISPARAISSAIT UNE INDUSTRIE

IL Y A TROIS CENTS ANS. — LE PASTEL

Dans le commerce on désigne sous le nom général d'*indigo*, une matière tinctoriale bleue, extraite, par fermentation, des feuilles de divers végétaux.

Les plants indigofères comprennent d'abord les nombreuses espèces du genre indigotier, puis l'*Isatis Tinctoria*, crucifère herbacée, désignée aussi sous les noms de Pastel, Guède ou Woude et qui, originaire d'Europe, n'a été importée que dans des temps relativement récents aux Indes, en Chine, à Java, etc. C'est de celui-là seul dont j'ai à m'occuper aujourd'hui.

Il s'agit bien là d'une culture essentiellement nationale, puisque dès la plus haute antiquité, les Gaulois, si nous en croyons Strabon, obtenaient déjà avec le pastel de belles couleurs violettes, en le mélangeant à la garance.

Au Moyen-Age les élégantes du nord de l'Europe s'en servaient pour teindre leurs cheveux blonds et leur donner ces beaux reflets d'ailes de corbeau, si prisés, ce qui prouve qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil et qu'il s'est toujours trouvé des toquées pour enlaidir la nature : aujourd'hui les brunes se teignent en carotte, rien n'est changé, c'est la roue de la mode qui tourne comme celle de la fortune, voilà tout.

Les anciens peuples de l'Amérique se teignaient eux-mêmes le corps en bleu avec du pastel, ce qui, non seulement prouve l'antique usage de cette matière tincto-

riale, mais ce qui serait de nature à prouver une fois de plus la colonisation phénicienne, comme l'ont si bien démontré les travaux historiques de mon père.

Le pastel des teinturiers vient parfaitement dans les terrains élevés, secs et pierreux de l'Europe centrale et méridionale ; il atteint environ un mètre de hauteur, même plus, dans un terrain ni trop fort, ni trop mauvais, à sa convenance ; sa tige droite, rameuse vers le haut, avec ses larges feuilles, est d'un fort bel effet.

Ses larges feuilles, qui ont environ trente centimètres de longueur, sur quinze de largeur, étaient précisément la matière qui fournissait une teinture bleue très solide.

La culture assez minutieuse et les sarclages assez nombreux rappellent à peu près les procédés employés à l'égard du colza, dont j'ai parlé dans un chapitre précédent.

Suivant le climat, la nature du sol et la perfection de la culture, on récolte les feuilles quatre à cinq fois par an. La première récolte est naturellement toujours la plus abondante, celle qui fournit les plus belles feuilles, elle se faisait en juin, puis les autres suivaient de mois en mois. Disons en passant que le pastel, d'après les travaux mêmes de Chevreul, renferme moins d'indigotine que les indigotiers, c'est la glycoside nommée *indicane* ou *indican* et dont il est inutile de donner ici la série de transformations et de formules chimiques.

Pendant des siècles le pastel s'est négocié dans le commerce, soit en bottes séchées de 100 kilog. environ comprenant les tiges et les feuilles, soit en pains, généralement d'un aspect verdâtre, ayant la forme d'un cône tronqué, préparés avec les feuilles pulvérisées, fermentées et pétries, pesant de 62 gr. 5 à 64 gr., dits coques de pastel ou pastel d'Alby, car tous les pastels, quelques

fussent leurs provenances, étaient toujours dénommés sous cette dernière désignation.

Mais ces cônes ainsi livrés au commerce, avant de servir à la teinture, devaient subir encore une dernière préparation et fermentation pour devenir le pastel en poudre.

Pendant des siècles la culture du pastel a eu une importance considérable en France, en Allemagne et en Italie, pendant tout le Moyen-Age il était seul employé pour la teinture en bleu des étoffes et d'une foule d'objets ; on peut affirmer, en un mot, qu'il occupait une place de premier ordre dans le commerce et l'industrie de tous les Etats Européens.

Cette prospérité unique dans les annales commerciales du monde, ce monopole de fait, durèrent jusqu'à l'importation régulière de l'indigo, ce qui se fit très rapidement, tout à coup, sans crier gare, car tout conspirait alors pour qu'il en fut ainsi : les progrès incessants des Colonies européennes en Asie et en Afrique, et surtout le développement de la navigation commerciale de la vieille Europe, au milieu de cet admirable enchaînement de faits économiques, furent certainement les deux principaux facteurs de la subite fortune de l'indigo, même en mettant son immense supériorité de côté.

Ce fut vers la fin du XVIe siècle et dans les premières années du XVIIe que les fréquentes arrivées de navires chargés d'indigo commencèrent à donner de terribles inquiétudes aux cultivateurs de pastel et soulevèrent une émotion formidable, non seulement dans le Languedoc, non seulement en France, mais dans l'Europe entière.

Il faut lire les mémoires du temps, fouiller les archives des Etats-Généraux, compulser les suppliques au roy, pour arriver à se faire une idée de l'intensité, de l'acuité

de cette révolution économique qui surprenait en pleine prospérité, en pleine quiétude surtout, des provinces entières.

Les chemins de fer accomplirent une plus grande révolution, une plus grande évolution économique, ce n'est point douteux, et cependant, chose curieuse, le retentissement en fut moins profond ; cela tient à ce qu'elles furent plus lentes d'abord et ensuite à ce que les pauvres Français de la fin du XVIe siècle n'étaient pas encore préparés à ces coups inattendus de la fortune.

Mais les cultivateurs de la précieuse crucifère étaient riches et puissants dans le midi de la France et en Allemagne, ils ne voulurent pas périr sans lutter contre l'ennemi venu des mers lointaines ; c'est le peuple tout entier, ce sont des provinces frémissantes qui se lèvent et, pendant quelque temps, victorieux, ils parviennent à arrêter l'invasion de l'indigo.

Ils arrachent au pouvoir central des arrêts de prohibition contre le produit plus maudit encore qu'exotique et l'emploi de l'indigo est interdit pendant plusieur années dans le Languedoc et dans les grands centres industriels ou producteurs de l'Allemagne.

Ceci prouve que la lutte entre les libres-échangistes et les protectionnistes ne date pas d'hier et qu'elle est vieille comme les luttes commerciales elles-mêmes de peuple à peuple.

On se croit sauvé, mais cette victoire à la Pyrrhus ne devait pas avoir de lendemain : Argos était proche, la débâcle finale irrémédiable.

La supériorité incontestable de l'indigo sur le pastel, les efforts sans cesse renaissants des importateurs, les réclamations des consommateurs, c'est-à-dire des teinturiers, alors même qu'on ne les écoutait guère à cette

époque de l'arbitraire, finirent par triompher des résistances des intéressés : dès ce moment la décroissance ou plutôt la mort du pastel fut foudroyante.

Mais plus cette mort fut foudroyante, plus l'agonie fut terrible.

Dans la partie du haut Languedoc connue sous le nom de Lauraguais, la culture était si florissante que les habitants envoyaient leurs pains de pastel en pâte, leurs pastels de cocagne, ou simplement leurs *cocagnes*, comme ils disaient, dans l'Europe entière ; ils étaient tous riches et heureux, la pauvreté était inconnue chez eux et leur habitude de fabriquer leurs pastels en coques ou *coquaignes* — les cônes dont j'ai parlé plus haut — suivant la locution populaire du temps, avait fait surnommer la contrée, le pays de Cocagne et bientôt toute l'Europe en faisait une comparaison proverbiale de bonheur, de richesse et d'abondance qui est si bien passée jusqu'à nous, que Béranger lui-même chantait gaiment :

Ivre de Champagne,
Je bats la campagne,
Et vois de Cocagne
Le pays charmant.

Et c'est dans ce pays fortuné que tout à coup, brutalement, la noire misère s'abat, conduite par la main par le produit nouveau, par l'indigo ; il faut avouer que l'aventure était cruelle. Aussi la plume se refuse à décrire les cris de rage, de désespoir, de colère impuissante de ces malheureuses populations.

Sur les routes poudreuses où, le soir dans le crépuscule chaud des belles journées d'été, les groupes rentraient naguère joyeux du dur labeur, vers le village perdu dans la poussière d'or de l'horizon, où les jeunes gens chan-

taient les chœurs si colorés du midi, où les belles filles s'en allaient égrénant l'interminable chapelet de leurs ris ; sur ces mêmes routes mornes maintenant, se succédaient au lendemain du désastre du pastel les longues théories de meurt-de-faim, hâves, sinistres dans leur farouche désespoir, maudissant les indigotiers et montrant le poing au ciel dans un ultime mouvement de rage et d'impuissance.

Supposez une grande ville, Marseille par exemple, voyant la mer immense arriver sur elle et ayant la vision subite et nette de sa mort prochaine : telle fut l'intense vision du Lauraguais tout entier quand il comprit que le flot bleu de l'indigo allait, comme un cyclone, l'engloutir pour jamais.

J'ai tenu à bien faire toucher du doigt cet épisode économique, qui est certainement le plus poignant qu'ait enregistré l'histoire, et qui, certainement aujourd'hui avec la multiplicité et la division des intérêts en jeu, ne saurait plus, fort heureusement, se renouveler.

Mais je veux poursuivre jusqu'au bout et noter les derniers spasmes de cette industrie qui, pendant des siècles, a joué un si grand rôle en France ; c'est ainsi qu'au commencement de celui-ci le blocus continental rendit pendant quelques années une prospérité factice au pastel. (1)

---

(1) A ce propos, je crois intéressant de rapporter ici les lignes suivantes, que je trouve dans une intéressante communication de M. Schribaux, directeur de la Station d'essais de semences à l'Institut national agronomique et qui ne remonte qu'à la fin de 1894 :

Le pastel est appelé, je crois, à rendre de très grands services dans les terres légères, siliceuses ou calcaires, sa précocité lui permettant de livrer au moins deux bonnes coupes avant que la sécheresse ne se fît sentir.

Les observations de la Station d'essais de semences sont complètement d'accord avec celle que M. Giobert rapporte dans l'ouvrage déjà cité : « A l'exception des terrains humides, dit-il, le pastel vient assez bien partout. Je l'ai vu donner de belles récoltes dans des terres tellement fortes qu'on les emploie à la fabrication de la poterie. Je l'ai cultivé moi-même très en grand comme fourrage d'hiver pour mes troupeaux dans des terres très légères, et dans des terres d'alluvion ; il y a fort bien réussi. » Plus

Le gouvernement voulut encourager de tous ses efforts le relèvement de cette culture nationale entre toutes. Des prix furent fondés pour extraire de la plante un indigo semblable à celui de l'Inde, on fit de nombreuses expériences, on alla même jusqu'à vouloir s'illusionner, mais au lendemain de la paix, on revint bien vite à l'indigo très supérieur au pastel et pour la seconde fois mourut le cadavre récalcitrant.

Evidemment on en cultivait encore un peu dans le Languedoc sous le nom de pastel et en Normandie sous le nom de vouède ou guède jusqu'en 1860 à 1865, puis l'on mélangeait les pains ainsi obtenus à l'indigo, mais tout à fait en quantité négligeable et depuis bien longtemps les importations et les exportations sont absolument nulles.

D'ailleurs voici, je crois, les derniers chiffres que l'on puisse donner à ce sujet et qui sont tout à fait irréfutables.

---

loin il ajoute : « Je cultive depuis cinq ans une plate-bande de pastel dans un jardin dont le terrain est très fort. Chaque année, la plante a végété, s'est resseméc ; quoique la plate-bande n'ait jamais été remuée ni ameublie, le pastel n'est ni moins prospère, ni moins vigoureux que celui des terrains les plus soigneusement cultivés. »

1. — Depuis près de dix ans j'observe le pastel au champ de collections de l'Institut agronomique. Parmi mes plantes cultivées, il n'y a guère que la vesce velue qui supporte aussi bien les hivers rigoureux ; pendant l'hiver dernier, qui a été très doux, je le reconnais, il est resté complètement vert.

Dans un ouvrage gracieusement mis à ma disposition par M. Prillieux, intitulé : *Traité sur le pastel et l'extraction de son indigo*, par M. Globert, ouvrage très documenté, publié en 1813 par ordre de Napoléon Ier, voici ce qu'on lit à propos de la résistance du pastel au froid : « L'hiver passé (1811-1812), on n'a jamais vu d'exemple de froid ni plus fort, ni plus long ; 12 à 14 degrés Réaumur au dessous de la glace, se succédaient sans interruption pendant plus de quarante jours, et la terre était presque à découvert ; les cultures de pastel n'en ont pas sensiblement souffert. »

2. — Semé le 2 août 1893 au champ d'expériences de la Station d'essais de semences, le pastel mesurait 20 centimètres avant l'hiver ; il a livré une première coupe, — alors que les plantes étaient sur le point de fleurir, — le 20 mars, soit quinze jours au moins avant le seigle-fourrage ; une deuxième récolte presque aussi importante que la première a été faite le 4 mai ; j'espère en obtenir une troisième et la faire suivre par une culture maïs-fourrage.

L'expérience a été faite dans des caisses de végétation renfermant des terres de médiocre qualité qui n'avaient pas été fumées depuis plusieurs années. Voici les rendements obtenus :

En 1854 nous avons exporté environ 4,000 kilos de pâte de pastel pour la Suisse, les Etats sardes et l'Espagne ; en 1855, sans désignation 3,000 kil.; en 1856, nous en fournissons exclusivement à l'Espagne 8,000 kil.; l'exportation tombe à 874 kil., en 1857; en 1858, elle est de 1,300 kil., dont 1,200 pour l'Espagne et 100 pour l'Algérie; enfin, en 1859, l'exportation qui s'élève à 2,269 kil. va en totalité en Espagne.

Et c'est tout, et depuis nous n'avons plus qu'à écrire : néant sur les tableaux de statistique.

Et cependant, la culture du pastel n'a point encore complétement disparu de la France et voici pourquoi : la plante

---

Expériences de 1893-1894

NATURE DES TERRES	HAUTEUR DES PLANTES	
	1re COUPE	2e COUPE
	—	—
Terre siliceuse des Landes	0.40	0.65
Terre des Dombes	0.40	0.60
Terre calcaire	0.35	0.70
Terre argileuse	0.13	0.70
Terre d'alluvion d'Ivry	0.45	0.65
Terre tourbeuse	0.50	0.55

NATURE DES TERRES	RENDEMENTS A L'HECTARE		
	1re COUPE	2e COUPE	3e COUPE
	—	—	—
Terre siliceuse des Landes	24.800	11.200	36.000
Terre des Dombes	25.200	10.400	35.600
Terre calcaire	28.600	16.500	40.100
Terre argileuse	35.200	14.400	49.600
Terre d'alluvion d'Ivry	34.400	17.500	51.900
Terre tourbeuse	52.800	15.600	68.400

L'année dernière, j'ai récolté le pastel le 20 juin ; en le transportant au local où les plantes mûres devaient être battues, quelques graines sont tombées sur le sol durci du chemin qui dessert le champ d'expériences ; on sait combien l'été de 1893 a été sec. Malgré les conditions défavorables où elles se sont trouvées placées, ces graines ont poussé ; à l'automne, elles étaient plus vigoureuses que celles du champ d'expériences et leur supériorité s'est maintenue jusqu'à présent. Le pastel possède une racine pivotante si puissante qu'elle se fait jour dans les terres les plus compactes.

Le pastel se sème soit au printemps, soit à l'automne. Les semis d'automne sont préférables surtout en terres légères ; on doit les exécuter le plus tôt possible dès le mois de juillet, au plus tard dans les premiers jours du mois d'août sur un labour de déchaumage.

ne redoute pas le froid et vient dans des terres si médiocres que toute autre culture y serait impossible, elle végète en hiver et donne les premières feuilles au printemps, surtout dans le Midi ; aussi un certain nombre de grands fermiers, suivant en cela l'avis déjà séculaire de Daubenton, en font une excellente nourriture pour leurs bestiaux qui n'y voient que du bleu. Les chevaux et les vaches surtout l'adorent et comme naturellement il ne faut pas là de sarclages et de culture compliqués, les résultats sont excellents.

Aujourd'hui, au lieu des procédés primitifs et traditionnels du pastel en coque, on sait extraire la matière tinctoriale, mais à quoi bon et c'est bien le cas de reproduire le mot historique : trop tard.

L'indigo a tué le pastel il y a trois siècles, il a fait un lieu de larmes et de désolation du pays de Cocagne ; aujourd'hui il se débat, lui aussi, à son tour, sous les baisers mortels des sous-produits de la houille, ce sera son châtiment. Ainsi le veut la marche incessante du progrès humain.

*
* *

Allez aujourd'hui, confortablement installé dans votre caisse de première classe, par le premier train venu, arrêtez-vous à Castelnaudary, dans les plaines environnantes on vous montrera avec fierté les célèbres moutons du Lauraguais, mélange très ancien de la race mérine avec celle du pays, et ces beaux animaux, au regard doux, qui rappellent un peu les mérinos et qui alimentent les fabriques de Castres, vous réjouiront la vue.

Des anciennes batailles, des plaies saignantes, des ruines amoncelées, en pays de Cocagne, on n'en garde qu'un lointain souvenir ; le Midi a perdu, comme je l'ai déjà

constaté, ses pastels, ses garances, ses chardons; il a essuyé les coups de folie terribles du phylloxéra, mais le Midi, toujours vaillant, se relève par la persévérance et le travail, au milieu de ce perpétuel renouveau économique de cette fin de siècle.

J'ai constaté rapidement qu'elles étaient nos industries qui disparaissaient, mais s'il est bon de tenter de sauver celles qui peuvent être sauvées, il faut aussi penser que nos savants, nos inventeurs, nos praticiens, nos ouvriers sont là pour élargir chaque jour les horizons nouveaux.

Il ne doit pas convenir à notre race de s'attarder aux lamentations rétrospectives, aux regrets inutiles, aux larmes stériles; si nous voulons rester la grande nation, ne pensons qu'aux grands travaux de demain : En avant!

CONCLUSION

J'aurais pu placer ici, sans y changer un mot, la conclusion de la *Concurrence Etrangère*, parue il y a plus de huit ans, car depuis cette époque mon programme et mes idées économiques ne se sont pas modifiées, et je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que depuis cette époque presque lointaine, les évènements m'ont donné plus d'une fois raison.

Pour ne pas manquer à une tradition plusieurs fois séculaire au point de vue colonial aussi bien que sur les champs de bataille commerciaux du monde, les Anglais restent nos plus redoutables ennemis ; et comme par le passé, ils continuent à trouver un appui exécré dans le fanatisme étroit de quelques Français.

Comme il y a dix ans, nous continuons à faire de la politique coloniale par à-coup, avec des lueurs d'énergie, avec une inconcevable faiblesse, toutes les fois que nous nous trouvons en face de l'Angleterre. Et si nous ne savons pas faire respecter partout notre drapeau où il devrait l'être, nous n'avons pas su davantage mettre notre administration à la hauteur des besoins pratiques de la politique coloniale moderne.

A l'intérieur, les grands travaux restent toujours à l'état de projets, l'outillage de défense nationale contre la concurrence étrangère n'avance pas, le Canal des Deux Mers n'est pas commencé, on ne veut pas faire Paris Port de Mer et personne ne parle du Transsaharien, tandis que les Allemands inaugurent Kiel et que nos côtes

sont livrées sans défense à la première invasion anglaise. La chute du Panama ou la fuite d'un Cornélius Hertz ne sont pas capables d'ouvrir les yeux à la France sur nos périls économiques et sur les agissements de nos voisins d'outre-Manche.

Cela ne nous empêche pas de jouer aux courses et sur les mines d'or, et nous apparaissons de plus en plus comme la nation enlisée dans les délices de Capoue, qui s'y engourdit insoucieusement et qui ne veut pas qu'on l'en tire.

J'avais donc bien raison de dire que rien n'est changé depuis dix ans.

Si l'économiste et le patriote éprouvent une égale tristesse en face de ces constatations qui sont grosses de périls pour l'avenir, ne leur est-il pas permis précisément de trouver comme un refuge et une consolation dans l'étude de ces industries qui sont une des gloires de la France. Si le lecteur a bien voulu me suivre attentivement à travers le dédale de nos multiples industries, il a dû à coup sûr être très vivement frappé de l'étonnante application des arts à l'industrie dans ces dernières années.

Je ne suis pas de ceux qui nient les efforts du passé ou qui marchandent la gloire aux siècles qui ne sont plus. Les Gobelins, Beauvais, la Savonnerie et Neuilly qui couvraient les murs de nos palais de l'émouvante représentation des batailles ou des scènes historiques ; Alençon, Bruges et Malines qui semblaient avoir dérobé à Arachné ses secrets ; Tolède, dont les fines lames damasquinées, aux arabesques d'or capricieusement ciselées, semblaient transformer en bijoux des instruments de mort ; Nevers, la Saxe, Delft, qui avaient si vaillamment repris ou continué les traditions de la poterie antique, et les potiers d'étain, et ceux qui tiraient des christs et des madones des

blocs d'ivoire ; et Cordoue dont les cuirs sombres au profond relief s'harmonisaient si bien avec les mœurs tragiques du Moyen-Age, ne représentaient-ils pas déjà de merveilleuses applications des arts à l'industrie, et comme l'aurore des temps nouveaux.

En ces temps-là, un moine, un bénédictin un *Dom* quelconque, consacrait sa vie à peindre sur le pâle parchemin les scènes de l'ancien et du nouveau testament, voire même la bible, et c'est ainsi qu'il nous est donné d'admirer encore aujourd'hui l'antiphonaire de Rouen.

Eh bien, malgré tout le respect, l'admiration, et je dirai presque l'attendrissement, que m'inspirent ces chefs-d'œuvre du passé, et sans vouloir les comparer aux œuvres des temps présents, je préfère admirer un simple volume de 25 francs, sortant de chez Hachette, rempli de gravures obtenues par les procédés, — et quels procédés merveilleux ? — et tirées à dix mille exemplaires.

Je sens bien que le philosophe et le sociologue remplacent ici l'artiste et se trouvent dans la nécessité d'expliquer l'apparente forme paradoxale de son affirmation.

Oui, tous ces chefs-d'œuvre du passé, et dans l'exécution et dans la jouissance, n'étaient que le monopole d'un très petit nombre de grands seigneurs et de privilégiés ; tandis qu'aujourd'hui, toutes les sciences apportant le tribut de leurs incessantes découvertes, apparaissent comme les dociles et auxiliaires collaboratrices des arts appliqués à l'industrie.

Mais cette constatation serait peu de chose en elle-même s'il ne nous était pas permis d'en tirer les plus fertiles et les plus fécondes déductions. Cet état de choses ne représente pas l'art s'abaissant aux détails infimes de la

vie, mais bien au contraire l'instinct des foules s'affinant chaque jour, montant jusqu'à l'art.

C'est l'une des mille formes du progrès, l'une des mille étapes de la démocratie avançant lentement mais sûrement vers les sommets plus purs du monde intellectuel, et n'est-ce pas là encore un des plus grands bienfaits de l'instruction allant éclairer jusqu'aux masses profondes de la nation ? C'est enfin la révélation lumineuse d'une série de faits qui nous ferait croire à la perfectibilité humaine, s'il nous était encore permis d'en douter.

Lorsque je relis les pages véhémentes que mon père écrivait dans *Edmond Reille* de 1854 à 1856, dans toute l'ardeur de la jeunesse, sur la perfectibilité humaine, il me semble que depuis, les évènements ont singulièrement donné raison à ses aspirations, à ses espérances de patriote et de républicain.

Depuis, la France a passé par de rudes épreuves, mais comme les métaux précieux qui sortent purifiés du creuset, n'a-t-elle pas été épurée, elle aussi, par le feu de l'invasion, et depuis ne s'est-elle pas glorieusement relevée ?

Ne vous élevez-vous pas trop, me dira-t-on, à propos de simples industries ; qu'est-ce à dire, si j'ai rapporté ces idées après dix ans de longues et patientes investigations au milieu de nos industries ; si je les crois justes et vraies, n'ai-je pas le droit, que dis-je, n'ai-je pas le devoir de les exposer ici dans toute la sincérité de mes croyances économiques ?

Oui, j'ai rapporté de ce voyage économique la foi dans la perfectibilité humaine, la croyance dans les progrès de la démocratie et la certitude que la France marchait toujours à la tête du mouvement artistique et industriel

de cette fin de siècle, sinon toujours comme importance, du moins comme raffinement.

N'est-ce donc rien, et si à force de simplicité et de conviction je suis parvenu à convaincre mes lecteurs, ne serais-je pas en droit de me déclarer satisfait ?

FIN

Table Alphabétique

DE TOUS LES NOMS CONTENUS DANS CE VOLUME

A

PAGES

Alexandre de Bulgarie 111
Alphand 137
Alauzet . . . . . 150 et 152
Anderson . . . . . 233 et 242

B

Bréguet 50
Benvenuto Cellini 73
Boulanger (Hip.) . . . . . 94 et 98
Braconot 138
Bismarck . . . . . 149, 195 et 245
Bauer 150
Barry (du). 157
Bertrand aîné 157
Blaize père 158
Brachat 158
Botot 159
Boyer 159
Brettes (de) 207
Bel (L.) 222
Buffon (de) 231
Bly (Miss) 231
Bœthlingle 247
Bonaparte. 253
Béranger . . . . . 254 et 359
Bucholz 303
Baron 312

C

PAGES

Chevreul . . . . 20, 200, 201, 202, 234, 286, 287 et 356
Clark 50
Cherbuliez 66
Coffetier 72
Champigneulle (Charles) . . . . . 72 et 74
Carrier-Belleuse 98
Charaire 151
Crevaux 207
Chateaubriand . . . . . 247 et 254
Choisy (abbé de) . . . . . 251 et 252
Colbert (de) 251
Christie 279
Cambacérès 286
Charlet 311
Colas 318

D

Dion 50
Dikl. 72
Didron. 72
Delorme (Philibert) 73
Ducerceau 73
Deck 94
Delvaux (Georges). 98
Dalpayrac. 98
Dittmar 139
Derriey 152
Dusser. 157
Dartois. 157
Dalsace (G.). 198
Deutsch (Henri). 219
Duméril 231
Dulard. 231
Dieffenbach 232
Davis 235
Delille 247

PAGES

Delavigne (Casimir) 254
Decamps . . . . . 311 et 312
Dévéria . . . . . 311 et 312
Dupont (Auguste) 314
Dupont (Paul) 314
Darwin 343
Daubanton 363

E

Edison. . . . . 43, 44, 49, 50, 51 et 52
Eickmeyer . . . . . 280 et 281

F

Forbach 63
Firmin-Didot 150
Foucher frères 152
Fallière 225
Focillon 253
Froggat 280
Fantin-Latour 312

G

Gambetta 21
Grévy 22
Gramme 50
Jean Goujon. 73
Goosse. 98
Guimet . . . . . 97 et 307
Grammont 158
Géraudel 158
Gicquel 158
Grœbe. 194
Guénégaud (de). 251
Gavarni 254
Gay-Lussac 286
Granville 312
Gratiot (Amédée) 324
Gilles Gobelin 345
Giobert . . . . . 360 et 361

H

PAGES

Hugo (Victor) . . . . . 20, 21 et 231
Hiram-Maxim 50
Howard . . . . . 138 et 139
Hoffmann. 193
Hue (Fernand) 220
Hubbard 225
Hachette 367

J

Jablockoff . . . . . 49 et 50
Jackson 105
Jacquart . . . . . 256 et 345
John 303

K

Kaka . . . . . 117 et 120
Krebs 139
Kœnig 150
Kirles Shelmerdine 280
Kulhmann 303

L

Lesseps (de) 22
Leyde 39
Luc-Leo 73
Lockroy 80
Lesbros 98
Lanfrey (Amédée) . . . 139, 140, 141, 142, 143, 144 et 146
Labarraque 157
Labarthe (docteur). 157
Lechaux 157
Lauth . . . . . 193 et 197
Levasseur. 205
Laur . . . . . 224 et 227
Lafontaine 247
Lasteyrie (de) 310
Lami (Eugène). 312

M

PAGES

Mac-Mahon 22
Montchamin 63
Muller (E.) 63
Marichat de Metz 72
Massier (Clément) 97
Marinoni . . . . . 147, 150, 151, 153 et 154
Moulin 158
Martine 194
Moissan 205
Maury 241
Milly (A. de) 286
Motard 286
Monnier (Henri) 312
Mouilleron 312
Montgolfier (de) 324
Maurice (B.) 348

N

Nodier (Charles) 9
Nobel (Alfred) . . . . . 138, 139, 141, 142, 143 et 144
Nouvelle (Arthur) 212
Nouvelle (Georges) 222
Nanteuil (Célestin) 312
Noël (Léon) 312
Napoléon 361

O

Osterheld . . . . . 280 et 281

P

Perkin . . . . . 6 et 191
Pasteur 22
Pacinotti 50
Patti (Adelina) 51
Palissy (Bernard de) 97
Pull (Jules) 98
Poulhès 98

PAGES

Petit (H.) 118
Pauliac 157
Pierre (Docteur) 159
Prud'homme 194
Poirier (A.) . . . . . 198 et 307
Pots 247
Pearce 280
Pline . . . . . 303 et 316
Proz (J.) 317
Pennetier (Docteur Georges) 340
Prillieux 361

Q

Quesneville 130

R

Rosthchild (Baron de) . . . . . 34, 133 et 135
Richmann 39
Raphaël 67
Rubens 67
Rocher 158
Ricqlès 158
Rosensthiel 194
Richard 231
Roth 247
Roucher 247
Rachel 254
Runge (Docteur) 303
Raffet 311
Rosenthal 313
Rabelais 353

S

Saumaise 9
Siemens . . . . . 41 et 49
Swan 49
Stenheil de Gerente 72
Sénéchal 97

PAGES

Schœnbein 138
Sobrers (A.). 138
Siébermann 194
Scheele 200
Sand (George) 254
Strabon 303
Sénéfelder (Aloïs) . . . . . 309, 310 et 312
Stanley 343
Schribaux 360

T

Thiers 21
Théophile. 74
Turpin (Eugène) . . . . . 139 et 143
Thouar. 207

V

Varadé (S.) 98
Vatrin 157
Vial. 158
Verguin 191
Valmont de Bomare 242
Voltaire 312
Vaucanson 345

W

Woodrow and son 280

Y

Ygouf 97
Yule . . . . . 279, 280 et 281

Z

Zola. 117

Ouvrages de Théodore Vibert

POÉSIES

Les Girondins, poème national en 12 chants, 3e édition. . . . . 1 vol.
Les Quatre Morts, poème, 7e édition . . 1 vol.
Rimes d'un vrai libre-penseur, poésies diverses . . . . . 1 vol.
Martura, poème . . . . . 1 vol.
Les Quarante, sonnets . . . . . 1 vol.
Le Peuple, poème . . . . . 1 vol.
Rimes plébéiennes, poésies diverses. . . 1 vol.

ROMANS

Edmond Reille . . . . . 2 vol.
Le Conseiller Renaud . . . . . 1 vol.

HISTOIRE UNIVERSELLE

I. — **Le Droit Divin de la Démocratie**. 1 vol.
II. — **La Race sémitique**, 3e édition . . 1 vol.

POUR PARAITRE :

III. — **La Race chamitique** . . . . . 1 vol.
IV. — **Les Races primitives de l'Amérique** (notes inachevées) . . . . 1 vol.

Ouvrages de Paul Vibert

POÉSIES

Sonnets Parisiens, 3e édition . . . . . 1 vol.

Sonnets Parisiens (traduction en sonnets italiens) . . . . . 1 vol.

POLÉMIQUE

Arsène Thévenot, sa vie, ses œuvres . . 1 vol.

Affaire Sardou, mémoire à la presse . . . 1 vol.

THÉATRE

L'Affairé, traduction de L. Holberg, par A. Flinch et Paul Vibert . . . . . 1 vol.

ROMAN

Le Péché de la Baronne, idylles normandes . . . . . 1 vol.

ÉCONOMIE POLITIQUE

La Concurrence Étrangère, industries parisiennes. — Politique coloniale. — Vins et Alcools. — Musées commerciaux, etc., Thèmes de Conférences . . . . . 1 vol.

L'Extinction du Paupérisme. . . . . 1 vol.

Les Panoramas Géographiques à l'Exposition universelle de Paris de 1889. — Niagara. — La Baie de Rio-de-Janeiro. — Le Pétrole. — Les Transatlantiques. — Jérusalem. — Le Monde Antédiluvien. Edition illustrée . . . . . 1 vol.

Le Musée Commercial, Universel, Colonial et Métropolitain de Paris et l'Exposition universelle . . . . . 1 vol.

L'Électricité à la portée des Gens du Monde, ouvrage de vulgarisation . . . 1 vol.

Mon Berceau, histoire anecdotique des curiosités ignorées du Ier Arrondissement de Paris . . . . . 1 vol.

Situation Économique de l'Amérique Centrale . . . . . 1 vol.

La République d'Haïti, son présent, son avenir économique, édition illustrée . . . 1 vol.

Explorations aux Antilles, par M. Paul Vibert, chargé de missions économiques aux Antilles (extrait du Bulletin de la Société Normande de Géographie, 3e cahier de 1895) plaquette . . . . . 1 vol.

Les Industries Nationales, Celles qui naissent et grandissent, Celles qui meurent ou se transforment . . . . . 1 vol.

SOUS PRESSE :

Les Transports par Terre et par Mer, documents pour servir à l'histoire de la troisième République . . . . . 1 vol.

Table des Matières

PAGES

Préface. 9

CELLES QUI NAISSENT OU GRANDISSENT

PREMIÈRE PARTIE

Couronnes mortuaires 25
Métalloplastie. 40
Electricité. 46
Maroquinerie. 53
Pavage et Couverture en verre 60
Ferronnerie d'art 65
Vitraux d'art. 71
Le Caoutchouc 77
La Boulangerie 84
Céramique et Cristaux. 91
La Céramique à l'Exposition du Livre. 97
La Bière 100
Ameublements 107
Les Ramasseurs de bouts de cigare 115
Celluloïd 122
Fleurs et Plantes naturelles 132
Les Explosifs. 138
L'Imprimerie. 147
Pharmaciens, Droguistes, Farceurs et Cie. 155
Estampeurs en cuivre 164
Les Auvergnats 171
Les Métiers inconnus 178
Les Conserves alimentaires 185

PAGES

Matières colorantes artificielles 191
L'Industrie textile 200
Le Cuivre. 204
L'Arquebuserie 209
Le Pétrole 214
Le Pétrole. — Accaparement et Protection. — L'article 419 du Code pénal. — Les libertés nécessaires . . . 224

CELLES QUI MEURENT OU SE TRANSFORMENT

SECONDE PARTIE

La Baleine 231
L'Eider 241
Le Castor. 247
Les Châles. — Le Cachemire 253
Le Nankin. — Son Succédané 259
Les Chapeaux de Panama et de paille d'Italie . . . 266
Fabrication des Chapeaux de feutre à bon marché . . 274
La Bougie 286
Les Huiles végétales. — Le Colza 294
Les Matières colorantes végétales. — La Garance . . 302
La Lithographie. 309
Le Jais 316
Vieux Chiffons. — Vieux Papiers 322
Le Corail 330
L'Ivoire 337
Les Tapisseries 344
Le Chardon 350
Comment disparaissait une industrie il y a trois cents ans. — Le Pastel 355
Conclusion 365
Table alphabétique de tous les noms contenus dans ce volume. 371
Ouvrages de Théodore Vibert 379
Ouvrages de Paul Vibert 381

ISSOUDUN. — IMPRIMERIE EUGÈNE MOTTE

BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

A PARIS, 5, RUE DES BEAUX-ARTS

ET A NANCY, 18, RUE DES GLACIS

LE TRAVAIL EN FRANCE

MONOGRAPHIES PROFESSIONNELLES

Par J. BARBERET

CHEF DU BUREAU DES INSTITUTIONS DE PRÉVOYANCE AU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

Volumes grand in-8° d'environ 500 pages, brochés, chacun à **7 fr. 50**

En vente : Tome I : *Introduction. — Apprêteurs d'étoffes. — Boulangers.*
Tome II : *Boulonniers. — Céramistes.*
Tome III : *Chapeliers. — Chaudronniers.*
Tome IV : *Chemisiers. — Comptables.*
Tome V : *Cordiers. — Couvreurs.*
Tome VI : *Fabricants de cannes. — Cultivateurs.*
Tome VII : *Débitants de boissons (Marchands de vins, cafetiers, limonadiers et restaurateurs).*

RECUEIL DE RAPPORTS SUR LES CONDITIONS DU TRAVAIL

ADRESSÉS AU MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

PAR LES REPRÉSENTANTS DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

A l'Étranger

12 volumes grand in-8°, publiés en 1891 :

Allemagne. Volume de 384 pages	6 f.	»
Autriche-Hongrie. Volume de 106 pages	2	50
Belgique. Volume de 71 pages	2	»
Danemark. Volume de 84 pages	2	»
Espagne et Portugal. Volume de 79 pages	2	»
États-Unis. Volume de 111 pages	2	50
Grande-Bretagne. Volume de 135 pages	3	»
Italie. Volume de 53 pages	1	50
Pays-Bas et Luxembourg. Vol. de 195 pages	3	50
Russie. Volume de 140 pages	3	»
Suède et Norvège. Volume de 178 pages	4	50
Suisse. Volume de 84 pages	2	»

Bibliothèque d'Enseignement Commercial

DIRIGÉE PAR M. GEORGES PAULET

CHEF DU BUREAU DE L'ENSEIGNEMENT COMMERCIAL AU MINISTÈRE DU COMMERCE

OUVRAGES PARUS

Principes généraux de Comptabilité, par E. Leauté, professeur de comptabilité, ancien chef de bureau au Comptoir national d'Escompte, et A. Gouraud, ancien chef d'administration de la Société métallurgique de Vierzon. 1895. 1 volume in-8°, relié en percaline gaufrée . . . . . 5 fr.

Manuel pratique des Opérations commerciales, par A. Dany, directeur de l'École supérieure de commerce du Havre, ancien chef de comptabilité, ancien professeur à la Société mutuelle des employés de commerce du Havre. 1894. Volume in-8° relié en percaline gaufrée . . . . . 5 fr.

etc., etc.

ENVOI DU PROSPECTUS DÉTAILLÉ

SUR DEMANDE

ISSOUDUN. — IMPRIMERIE EUGÈNE MOTTE